

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

V

Anacutas - Anti-Atlas



Ouvrage publié avec le concours
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

EDISUD

UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉ- ET PROTOHISTORIQUES
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES ET
ETHNOLOGIQUES
LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE ET DE PRÉHISTOIRE DES PAYS
DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

V

Anacutas - Anti-Atlas

Ouvrage publié avec le concours
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

EDISUD

La Calade, 13090, Aix-en-Provence, France

ISBN 2-85744-201-7 et 2-85744-319-6

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Édisud, 1988.

Secrétariat: Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale, Maison de la Méditerranée, 5, bd Pasteur, 13100, Aix-en-Provence.

A207. ANACUTAS

Corippus (*Ioh.*, II, 75) mentionne les Anacutas, ou plutôt peut-être l'Anacutas, en même temps que les Astrices, l'Urcelianus et les Imaculas (à corriger en Imaculas?), parmi les peuples libyens qui se soulevèrent aux côtés du Frexes Antalas en 544 de notre ère. Ils viendraient, d'après le poète, de régions lointaines. Le contexte semble les mettre en rapport, au moins momentanément, ainsi que les autres tribus citées, avec une plaine resserrée dont le nom est *Zersilis* (très hypothétiquement, la presqu'île de Zarzis). Une fausse coupe (le nom Anacutas est suivi d'Urcelianus, cf. aussi *Ioh.* VI, 390) a longtemps conduit les érudits à lire, bien à tort, Anacutasur.

J. DESANGES.

A208. ANAGOMBRI

Ptolémée (IV, 5, 12, éd. C. Müller, p. 693) situe les Anagombri « après » la région d'Ammon (Syouah) c'est-à-dire, d'après l'orientation générale de son énumération des tribus, dans le nome de Libye, plus à l'est ou plus au sud. Leur nom est en rapport avec celui des « monts » Anagombra (IV, 5, 10, p. 689), qu'il faudrait chercher au sud-ouest, et non au sud-est, de Syouah, si du moins le repérage en degrés de ces monts et de l'oasis d'Ammon (cf. IV, 5, 14, p. 698) est correct. Mais on voit mal où localiser des hauteurs de quelque importance dans les alentours de Syouah. Les Anagombri sont mentionnés par Ptolémée immédiatement avant les Iobakkhi; or nous connaissons, en Marmarique, un lieu-dit Iobbakh, cf. M. Norsa et G. Vitelli, *Il Papiro Vaticano greco 11*, 2^e partie : *Registri fondiari della Marmarica*, Città del Vaticano, 1931, p. 56 (VI, 29). Cet indice est en contradiction avec une localisation proche de Syouah.

J. DESANGES.

A209. ANASTAFIDET

Dans le système politique des *iyollan* de l'Aïr, l'*anastafidet* joue un rôle de mandataire et d'arbitre comparable à celui de l'*amenukal wan Agadez*, appelé « sultan » dans la littérature ethnologique (voir la rubrique Aïr).

L'*anastafidet* signifie littéralement « celui de Tafidet », nom d'une vallée située à l'est de l'Aïr, ainsi que d'une ville, aujourd'hui en ruine, implantée dans cette région et enfin d'une tribu importante et influente des Kel Owey de l'Aïr, les Kel Tafidet.

La charge d'*anastafidet*, comme celle de l'*amenukal wan Agadez*, est directement liée à l'organisation originale des *iyollan* de l'Aïr. La création de la fonction d'*anastafidet* date vraisemblablement de l'ascension politique des Kel Owey dans l'Aïr (que Rodd situe dans la deuxième moitié du XVII^e siècle). Auparavant, les Kel Owey voisinaient avec les Iteysen qui occupaient le sud-est du massif et les Kel Gress installés à l'ouest. Ces trois groupements touaregs avaient des activités agropastorales. De nombreux mariages tissaient entre eux des liens de parenté qui perdurent encore aujourd'hui. Le système des *iyollan* et du « sultanat » était déjà en place.

L'arrivée de pasteurs nomades « blancs » venus des Ajjer et de l'Ahaggar (formant la souche de plusieurs tribus de l'Aïr comme les Ikazkazen, Kel Ferwan, Kel Fadey, Kel Gharus, etc.), offrit un renfort guerrier important aux Kel Owey qui devinrent plus puissants que les Iteysen et que les Kel Gress. Finalement, ces derniers furent

repoussés de l'Aïr vers le sud-ouest (Ader et Guber). La mise en place d'un *anastafidet*, installé d'abord à Asawdé (Asodé) au nord de l'Aïr correspond à la création d'un nouveau pôle politique, celui des *iyollan* Kel Owey. Le «sultan» des anciens *iyollan* (*amenukal*) fut maintenu dans une fonction d'intermédiaire entre les nouveaux maîtres de l'Aïr et les exilés.

La fonction de l'*anastafidet* était l'arbitrage des relations au sein des nouveaux *iyollan* et leur représentation auprès du «sultan» qui jouait le rôle d'intermédiaire avec les anciennes tribus de l'Aïr ainsi qu'avec les tribus nouvellement arrivées (dont certaines refusèrent l'intégration au système des *iyollan* tout en acceptant la médiation de l'*amenukal wan Agadez*).

Suivant le même principe que pour le «sultan», l'*anastafidet* est d'extraction servile, originaire d'un village du Damergou (Falanki Walaleywa) d'anciens esclaves touaregs. De nombreux observateurs semblent avoir confondu les attributions, en réalité complètement distinctes, de l'*anastafidet* ou encore du «sultan» avec celles d'un chef de tribu ou de confédération (*ettebel*). Jusqu'à l'arrivée des Français, le rôle de ces deux personnages se réduisait souvent à «réfléchir les opinions de plus forts qu'(eux) et exécuter leurs volontés», comme l'observe M. Foureau en 1899 à propos du «sultan» d'Agadez (in Jean, 1909, p. 43) ou comme le décrit, avant lui, Léon l'Africain (début du XVI^e siècle) : «c'est celui qui donne le plus de satisfaction aux gens du désert qui est nommé Roi d'Agadez», (p. 452); ces descriptions confirment la source nomade de cette charge urbaine.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMOU A., «Agadez et sa région», *Études nigériennes*, n° 44, 1979, 358 p.
 BERNUS S., «Henri Barth chez les Touaregs de l'Aïr, Extrait du Journal de Barth dans l'Aïr, juillet-décembre 1850», *Études nigériennes*, n° 28, 1972.
 BOURGEOT A., «Les échanges transsahariens, la Senusiya et les révoltes twareg de 1916-1917», *Cahiers d'études africaines*, 1969-70, XVIII, 1-2, pp. 159-185.
 DARIO Capitaine, *Monographie du cercle d'Agadez*, 1908 ou 1909, (Archives du Niger, Niamey, copie de 1913, 53 p.).
 HAMANI D., *Au carrefour du Soudan et de la Berbérie. Le sultanat touareg de l'Ayer*, thèse de doctorat, Sorbonne 1985, 1037 p., 2 vol.
 JEAN (L.), *Les Touaregs du Sud-est de l'Aïr*, Paris, Larose, 1909, 351 p.
 JEAN LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, Nouvelles éd. traduite de l'italien par A. Épaulard, 1956, Maisonneuve.
 NICOLAS F., «Contribution à l'étude des Twareg de l'Aïr», mémoire de l'I.F.A.N., 1950, pp. 459-503.
 LAURENT (Chef de bataillon), «L'Aïr et ses gens», mémoire du C.H.E.A.M., n° 4236, 1966, 154 p. multigr.
 NICOLAISEN J., «Ecology and Culture of the Pastoral Tuaref of Ayr and Ahaggar», Copenhagen, National Museum, 1963, 548 p.
 RENNEL OF RODD F., «People of the Veil», London, Mc Milliann, 1926 (nouvelle édition, Oosterhout, Anthropological publ., 1970, 504 p.).

H. CLAUDOT-HAWAD, M. HAWAD.

A210. ANATIKOLI

Les Anatikoli, mentionnés par Ptolémée (IV, 6, 6, éd. C. Müller, p. 745) en Libye intérieure, sont qualifiés de Pharousii dans tous les manuscrits de la *Géographie*, sauf le meilleur (X), d'après lequel ces deux peuples sont énumérés l'un à la suite de l'autre, mais non point identifiés. Quoi qu'il en soit, les Anatikoli devaient être en rapport avec le fleuve *Anatis*. Mais une partie des manuscrits les appelle Antikoli.

J. DESANGES

A211. ANATIS

L'*Anatis* est un fleuve mentionné par Pline l'Ancien (V, 9) dans son récit du périple effectué par l'historien Polybe le long des côtes océaniques de la Maurétanie, en 146 avant notre ère. Le Naturaliste le situe à 205 milles (un peu plus de 300 km) de *Lixus* (Larache). Il ne peut donc s'agir que de l'Oum er-Rbia, dont l'embouchure se trouve à peu près à cette distance de Larache. Cependant, il semble que ce fleuve se soit aussi appelé *Asana* dans l'Antiquité, cf Pline l'Ancien (V, 13, éd. C.U.F., Paris, 1980, commentaire p. 131-132) et Ptolémée (IV, 1, 2, éd. C. Müller, p. 577).

J. DESANGES

A212. 'ANAYA

C'est un terme emprunté à l'arabe et qui signifie en kabyle : la protection accordée à un individu — hôte mais essentiellement réfugié — par un particulier, un village ou une tribu. Le réfugié pouvait s'être exilé de son village pour diverses raisons, la plus importante et la plus fréquente étant le fait d'être poursuivi dans le cadre de la vendetta par une dette de sang (*tamgart*). Ce droit ou ce devoir de protection est commun à tout le monde berbérophone ; chez les Imaziɣen de l'Atlas marocain, il porte le nom d'«*amur*»*.

De ce sens premier, il en dérive d'autres :

a) l'*aenaya* s'applique aussi à l'inviolabilité de certains lieux : la maison de celui qui accorde la protection, le territoire du village ou de la tribu protectrice, les lieux de rencontre comme le marché, le tombeau d'un saint local.

Sur ces lieux est interdite toute action violente, un meurtrier poursuivi par une dette de sang (*tamgart*) ne peut y subir la vengeance.

b) L'*aenaya* désigne aussi le pouvoir de protection que peuvent avoir certaines personnes : essentiellement les femmes. Ce pouvoir se retrouve aussi bien chez les Imaziɣen que chez les kabyles.

Pour le Moyen Atlas, D. Jacques-Meunié explique qu'un meurtrier... en danger de mort échappe à son ennemi s'il se réfugie au milieu de femmes... la protection de la femme s'obtient en faisant le simulacre d'être allaité par elle...».

Pour la Kabylie, Hanoteaux et Letourneux soulignent que dans le droit coutumier « la victime ne peut être frappée en compagnie d'une femme, celle-ci fût-elle sa parente ».

La femme — aussi paradoxal que cela puisse paraître dans une société patriarcale — peut donc dispenser l'*aenaya*. Il est significatif qu'elle défende son protégé non pas par l'utilisation de la violence (le fusil) mais en simulant l'allaitement. Il y a, bien sûr, ici toute la valeur symbolique du lait maternel ; mais le paradoxe est levé lorsque l'on sait que les femmes — si elles ne sont pas dépositaires du *nif* — sont par contre le dernier refuge de la *horma*.

c) l'*aenaya* est aussi le pouvoir de médiation, d'interposition que peut avoir, dans un conflit, une personne neutre et extérieure à ce conflit.

Dans les conflits entre patrilignages ou entre tribus, cette médiation est généralement assurée par des marabouts ; ceux-ci — se disant descendants du prophète — sont en principe « pacifiques », ils n'entrent pas dans les rapports de violence symbolique ou physique que le code de l'honneur impose au reste des Kabyles.

L'importance de ce pouvoir de médiation est inscrite dans le langage par des expressions telles que :

iga yas l'aenaya i...	il a respecté l'aenaya de...
iga yas u ^{dem} i...	il a respecté la face de...
	c'est-à-dire, il l'a pris en considération.

Le champ de tous ces référents sémantiques montre — si l'on devait esquisser une analyse anthropologique de l'aenaya — que celle-ci est indissociable de l'organisation sociale des groupes berbérophones :

- des sociétés de type segmentaire, agnatiques, dans lesquelles le sang (des agnats) est sacré, d'où la pratique de la vendetta et la nécessité de demander asile et protection.

- des sociétés régies essentiellement par le code de l'honneur avec tout ce que celui-ci implique comme rapports de violence physique (très subtilement codés) et surtout de « violence » symbolique (joutes oratoires, dons et contre-dons, etc.) qui relèvent — comme l'a expliqué Bourdieu — de la dialectique du défi et de la riposte.

L'aenaya est donc, au même titre que la parole donnée, une expression ultime de ce sens de l'honneur; ceci est repérable à travers son mode d'exercice et dans les risques que peut entraîner sa violation; à titre d'illustration, le sizain de Yusef u Qasi (rapporté par M. Mammeri) nous semble constituer un condensé de toutes ces significations.

Ddur a nedda d ttejjar	Cette semaine j'ai accompagné des marchands
Yerza yay laenaya Ben aeli	Ben Ali a brisé mon aenaya
Ma nsers as nugad lear	Ne pas relever le défi, c'est encourir l'opprobre
Ma nrefd it bezza ^f umri	Le relever, expose à trop d'épreuves
Laenaya d adrar en ennar	L'aenaya est un volcan,
Leaz d egs i gettili	Mais c'est en elle que réside l'honneur

Le dilemme est ici significatif, la comparaison de l'aenaya à un volcan sur lequel réside l'honneur l'est plus encore. Pour signifier la gravité de l'outrage, le poète s'est présenté face à ses adversaires la tête ceinte d'une corde : en signe de deuil, briser l'aenaya de quelqu'un équivaut donc à un meurtre.

L'aenaya accordée à un hôte ou à un réfugié est donc une protection sacrée et comme tout ce qui est sacré (le sang des agnats, la terre, les femmes) elle imposait à celui qui l'accordait, le devoir de la faire respecter fût-ce au prix de sa propre vie.

L'institution de l'aenaya semble aussi être un aspect (poussé à l'extrême) du devoir d'hospitalité que le code de l'honneur imposait en Kabylie à l'individu, au village ou à la tribu. Le droit coutumier kabyle présentait l'hospitalité comme une obligation à laquelle nul ne pouvait se dérober sans risquer l'infamie; ce droit fourmille également de clauses stipulant le caractère sacré de l'hôte ou du réfugié, et tous les privilèges auxquels sa qualité devait lui donner droit.

Il y aurait lieu de se demander si toute cette rigueur et toute cette magnanimité mises dans l'hospitalité et surtout dans la protection accordée à l'étranger ne relèveraient pas (entre autres possibilités d'analyse) d'un mécanisme très subtil de protection-contrôle destiné à maintenir l'étranger (qu'il soit hôte ou réfugié) dans son statut d'étranger (avec tous les égards et les marques d'honneur qui lui sont dus) afin de préserver cet « entre-soi » qui fonde toute l'organisation des groupements berbérophones et qui a contribué pour une large part à assurer leur pérennité malgré des aléas de l'Histoire.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU P., *Esquisse d'une théorie de la pratique précédée de trois essais d'ethnologie kabyle*, Librairie Droz, Genève, 1972.
DALLEY J.-M., *Dictionnaire kabyle-français*, S.E.L.A.F. Paris, 1982.

- HANOTEAU A. et LETOURNEUX H., *La Kabylie et les coutumes kabyles*, t. II et III, Imprimerie Nationale, 1873.
- JACQUES-MEUNIER D., *Le prix du sang chez les Berbères*, Imprimerie Nationale, 1964.
- JAMOUS R., *Honneur et baraka, les structures sociales traditionnelles dans le Rif*, éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1981.
- MAMMERI M., *Poèmes kabyles anciens*, François Maspéro, Paris, 1980.
- MARCY G., « L'alliance par colactation (tâd'a) chez les Berbères du Maroc central ». Deuxième congrès de la Fédération des Sociétés savantes de l'Afrique du nord (Tlemcen 1936), *Revue Africaine*, t. 79, 1936, p. 957-973.

D. ABROUS.

A213. ANBIYA, (Anbiyā', al-Anbiyā', Anbiyya, Lambiya)

En langue arabe *anbiyā'* est le pluriel de *nabi* : prophète. *Al-Anbiyā'* est le titre de la vingt et unième sourate du Coran « les Prophètes ».

En Ahaggar, les populations locales gardent encore le souvenir d'une population appelée *Anbiya* ou *Lambiya* qui aurait converti à l'islamisme les habitants les plus anciens du pays, connus sous le nom d'*Isabaten** (et ceci probablement dès le VIII^e siècle).

Enquêtant dans la Téfedest en 1968-69, Jean-Pierre Maître écrit : « Au commencement, étaient les Isabaten, pourrait-on dire, jusqu'à l'arrivée de mystérieux islamisateurs, les « Lambiya ». Ces Lambiya investissent le pays et convertissent une partie de ses habitants, puis se retirent. Les Isabaten survivants, dont certains sont alors musulmans, continuent à vivoter sur place en attendant les Touaregs... » (1971, p. 77).

Si l'on se réfère aux sources écrites sur l'histoire du Maghreb et du Sahara, l'on constate que le nom de tribu *Anbiya* est attesté dès le VIII^e siècle par al-Fazārī qui dit « l'état d'Anbiya a 2500 parasanges sur 600... » (cité par Cuoq, 1975, p. 42). J. Cuoq ajoute p. 42, note 4 : « Les Anbiya sont à situer entre Sidjilmassa et Tarūdant d'une part, et Awdaghut d'autre part. Ya'kubi (paragraphe 14) affirme qu'ils font partie des Ṣanhādja. D'après Marquart (*Die Benin-Sammlung*... pp. CCXXXIV-V) les tribus Massūfa, Lamtūna et Djubala appartiennent à la confédération des Anbiya. Voir encore Ibn 'Abd al-Hakam, éd. Torrey, p. 198, Ibn al-Faḳīh, parag. 32, Mas'udi : *Tamih*, p. VIII ».

Al-Ya'kūbī, mort en 278/891 (Cuoq, 1975, p. 48) dit à son tour : « C'est à partir de Sidjilmassa, dans la direction du Sud, que l'on se rend au pays des Sūdān, où vivent toutes sortes de tribus sūdān. On y parvient à travers solitudes et déserts d'environ cinquante jours de marche. Là, on rencontre une population qui s'appelle Anbiya, fraction des Ṣanhādja qui vivent au désert ; ils n'ont pas d'habitation fixe. Ils se voilent le visage suivant une de leurs coutumes. Ils ne portent point de tunique mais se drapent dans des pièces d'étoffe. Leur nourriture est tirée des chameaux. Ils n'ont ni céréales ni blé... ». Sur ce passage voir aussi du même auteur, *Les pays*, trad. G. Wiet, Le Caire, 1937, pp. 226-227.

Ibn al-Faḳīh (Faḳīh), 290/903 (cf Cuoq, 1975, p. 54) cite un personnage qui déclare : « J'ai razzié vingt fois le pays d'Anbiyya à partir de Sūs al-Aḳsā et j'ai vu le Nil... », (*Nil* qu'il faut traduire ici par « Niger »).

Or, passés les X^e-XI^e siècles, le nom d'*Anbiya* semble disparaître chez les auteurs arabes. Les nomades voilés sont appelés : *seghmara*, *seghmaren* (*Iseqqamaren* pluriel de *Aseqqamar* vocable encore porté par une population vivant actuellement en Ahaggar et dans l'Adrar des Iforas), puis aux XIV^e-XV^e siècles désignés par le générique de *muletmin* ou *al-mulattamūn* (porteur de liṭam, « les voilés »), enfin plus tard encore par celui de *Tuareg*/Touaregs.

Alors que les *Anbiya* sont considérés comme des islamisateurs dans les traditions orales de l'Ahaggar, aucune référence à un prosélytisme musulman portant ce nom

au Sahara central et occidental, n'apparaît dans la littérature. Ibn Khaldoun, pourtant prolixe sur l'histoire et les noms de tribus berbères, ne cite pas une seule fois les *Anbiya*, de même que R. Mauny dans son livre *Tableau géographique de l'ouest africain au Moyen Âge*, (1961), ni le Père Ch. de Foucauld dans son dictionnaire des noms propres. Les Almoravides auraient, semble-t-il au XI^e siècle, défini de nouvelles répartitions du pouvoir des confédérations et des tribus au Sahara, inscrivant définitivement dans l'Histoire le nom des principales familles ayant participé à leur épopée, au détriment d'autres groupes dont l'entité a disparu. De grands pans de l'histoire orale saharienne ne semblent pas avoir été pris en compte par les historiens arabes et les lettrés qui vivaient surtout autour des grandes cités.

Quant à l'assimilation *anbiyā*, (prophètes musulmans) *Anbiya/Lambiya* (tribu de voilés), par des Berbères néophytes musulmans et qui parlaient peu ou pas du tout l'arabe, nous ne pouvons pour le moment ni l'affirmer, ni l'infirmer, à défaut de documents historiques plus précis et d'une méticuleuse analyse linguistique des écrits originaux en arabe. Peut-être aussi que ce nom a subi des déformations qu'il sera un jour possible de décrire à travers les siècles.

Nous pouvons cependant estimer que ces *Anbiya*, partie intégrante des *Sanhağa*, se situent parmi les ancêtres des Touaregs actuels.

BIBLIOGRAPHIE

CUOQ J.-M., *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e au XVI^e siècle (Bilād al-Sūdān)*, Paris, C.N.R.S., 1975, 490 p.

GAST M. et CHAKER S., « Sagmara, Saghmara et Issaqqamarènes à travers l'histoire du Sahara central », *Recherches Sahariennes*, programmes « Marges désertiques », Paris, C.N.R.S., 1979, p. 73-79.

MAËTRE J.-P., *Contribution à la préhistoire de l'Aghaggar, I. Téfdest Centrale*, mémoires du C.R.A.P.E., XVII, Alger, Paris, A.M.G., 1971, p. 77.

M. GAST

A214. ANCORARIUS ou ANCHORARIUS MONS

Nom d'une montagne de Maurétanie Césarienne qui apparaît dans deux textes : Plinie l'Ancien, XIII, 95 à propos du *citrus* et Ammien Marcellin XXIX, 5, 17, dans le récit de la guerre contre Firmus.

Ce nom semble dérivé du latin *ancora* et ne présenter aucun caractère indigène. Mais on ne peut dire s'il s'agit de la traduction latine d'un toponyme indigène ou d'un toponyme forgé pour une raison qui nous échappe. Pourtant F. Khadra (*Les Djeddars, monuments funéraires de la région de Frenda*, Alger, 1983, p. 244-245) signale une marque de tâcheron *Acorariu* qu'elle rapproche d'*Ancorarius*.

Le texte de base est celui d'Ammien Marcellin qui décrit le déroulement des opérations de Théodose et localise cette montagne par rapport à *Castellum Tingitanum* (El Asnam, ex-Orléansville) : « Théodose s'avança jusqu'à *Castellum Tingitanum*; puis, franchissant le *Mons Ancorarius* il attaque les Mazices et Fericius, préfet de la tribu qui avait aidé le parti du perturbateur de la tranquillité publique... » (Ammien Marcellin, XXIX, 5, 17). Les Mazices sont relativement bien localisés dans la vallée du Chélif; deux textes épigraphiques en particulier les y mentionnent (Ph. Leveau, L'aile II des Thraces, les Mazices et les praefeti Gentis en Afrique du nord, *Antiq. Afric.*, t. 7, 1972, p. 171-175, où j'admettais l'identification de l'*Ancorarius* et de l'Ouarsenis). Malheureusement Ammien Marcellin ne dit pas si Théodose s'est dirigé vers le nord ou vers le sud. Allant vers le sud, il aurait franchi l'Ouarsenis qui serait l'*Ancorarius* et attaqué les Mazices dans le Sersou. Dans l'autre cas, il aurait traversé vers le nord la vallée du Chélif, pour attaquer les Mazices, à l'intérieur du massif littoral; le *mons Ancorarius* serait soit la montagne qui sépare la

vallée du Chélif de la dépression de l'oued Hamelil coulant de Beni Naria (ex- Flaters) à Damous (c'est-à-dire la montagne de Medjadja), soit celle qui, plus à l'ouest, borde la plaine du Chélif (région de Kalaa et *Timici*). L'identification de l'*Ancorarius* avec un élément des chaînes littorales semble préférable à celle proposée par Ed. Cat entre l'*Ancorarius* et l'Ouarsenis (*Essai sur la province romaine de Maurétanie césarienne*, Paris, 1891, p. 21) et à propos de laquelle St. Gsell exprimait son scepticisme (St. Gsell : *Société archéologique du département de Constantine*, Souvenir du Cinquantenaire, t. XXXVI du R.S.A.C., 1902, p. 36 et *Atlas archéologique de l'Algérie*, Alger, 1911, f. 23, 1). En effet une localisation des Mazices dans le Sersou est peu vraisemblable, même si l'on imagine qu'ils fuyaient.

Par contre l'identification proposée n'est pas en contradiction avec le texte de Pline l'Ancien *Ancorarius mons vocatur citerioris Mauretaniae, qui laudatissimum dedit citrum iam exhaustus* (XIII, 95). Il n'y a aucune raison de traduire comme A. Ernout (*Les Belles Lettres*, éd. Budé, p. 49) *citerior* par l'intérieur ; *citerior* se comprend par référence à *ulterior* : la Maurétanie Citérieure est la Césarienne, l'Ultérieure est la Tingitane. En second lieu, le *citrus* (thuya de Barbarie ou *Callittis articulata* (Olk, *R.E.*, III, 2, col. 2621-2624) n'est pas un arbre d'altitude car s'il supporte mieux la sécheresse que le pin d'Alep, il est sensible au froid ; il peuple, dans l'ancienne Césarienne, le Dahra (c'est-à-dire en général la bande montagneuse s'étendant entre l'Oranie et la Mitidja), l'Ouarsenis occidental, les plateaux de Frenda et de Tlemcen, le Sahel d'Oran et les Trara (J. Despois, *L'Afrique du nord*, Paris, P.U.F., 1964, p. 89). L'Ouarsenis se prête donc moins bien que la zone montagneuse littorale à l'exploitation du *citrus*. En troisième lieu, et cela semble le point le plus intéressant, il est possible d'établir un rapport entre la vogue des tables de *citrus* et la pénétration romaine en Césarienne. Pline note que « Théophraste ne dit mot des tables de *citrus* et que l'on n'en mentionne nulle part avant celles de Cicéron ; ce qui prouve qu'elles sont récentes » (XIII, 102). Or, à l'époque de Pline, le *citrus* de l'*Ancorarius* est épuisé tandis que l'exploitation continue ailleurs en Césarienne. Même si l'on dissocie conquête militaire et commerce, et même si l'on tient compte de la grande valeur de ce bois qui pouvait rendre son exploitation rentable malgré des transports longs et incertains, il semble peu vraisemblable que, bien avant la seconde moitié du I^{er} siècle, les thuyas de l'Ouarsenis occidental aient été exploités jusqu'à épuisement de l'arbre. C'est moins étonnant pour une région proche de la mer et peu éloignée de la colonie augustéenne de *Cartenae* (Ténès) convenant parfaitement au thuya et de circulation relativement aisée. (Ph. Leveau, « Recherches historiques sur une région montagneuse de Maurétanie Césarienne, des Tigava castra à la mer », *M.E.F.R.A.*, t. 89, 1977, p. 289-304 ; Id. *Caesarea de Maurétanie*, Paris, 1984, p. 496).

Une identification du *Mons Ancorarius* avec des petites montagnes mal individualisées sur les cartes modernes peut apparaître étonnante. mais elle s'accorde avec la bonne connaissance des régions littorales de l'Afrique par les Romains du premier siècle, qui transparaît dans la densité des sites portés pour cette région sur la carte de Ptolémée, même si bien souvent on ne parvient pas à les localiser exactement.

Ph. LEVEAU.

A215. ANDA

Le vocable *anda* qui est probablement une variante de *amda* et *tamda* « étang » ou « mare » dans certains dialectes berbères du nord du Maghreb et qui pourrait être rendu par l'arabe *garea*, n'est attesté que trois fois dans la toponymie de la Tunisie septentrionale. Les sources, de nature très différente, comprennent les *Punica* d'Appien, historien alexandrin du II^e siècle, le *Kitâb al-Masâlik wa l-Mamâlik*

d'el-Bekri, géographe arabe du XI^e siècle, la carte au 1/50 000 de Mateur (*Atl. arch. Tun.*, f. XII, 155, 156, 189).

1. Appien

La ville nommée 'Avδa est citée lors de la campagne de Scipion l'Africain pendant l'hiver 204-203 avant notre ère. L'attaque surprise du général romain contre les camps d'Hasdrubal et de Syphax, près d'Utique, probablement à Menzel el-Ghoul, obligea le chef carthaginois à se réfugier à 'Avδa. Le site exact de l'agglomération n'est pas connu, mais Appien écrit qu'Hasdrubal, condamné à mort à Carthage, put y lever, approvisionner et entraîner des troupes sans que les belligérants romains, puniques et numides groupés dans la vallée du *Bagrada* et sur le littoral n'en eussent rien su. Il faut donc en déduire que le vaincu s'était enfui dans l'Atlas tellien après avoir emprunté la dépression d'Aïn Ghella et avait refait ses forces dans une région montagneuse alors marécageuse et difficile d'accès.

2. El-Bekri

Le géographe donne deux renseignements : *Anda* dépendait administrativement de *Bāḡa* (Beja). Sa renommée venait de sa richesse en froment.

anda était donc dans une des grandes régions céréalières de la Tunisie du nord, c'est-à-dire ou bien dans la vallée de la Medjerda, ou bien dans les « pays des calcaires » du Tell septentrional. Dans cette dernière direction, le gouvernement de *Bāḡa* atteignait la région de Mateur.

3. — La carte au 1/50 000

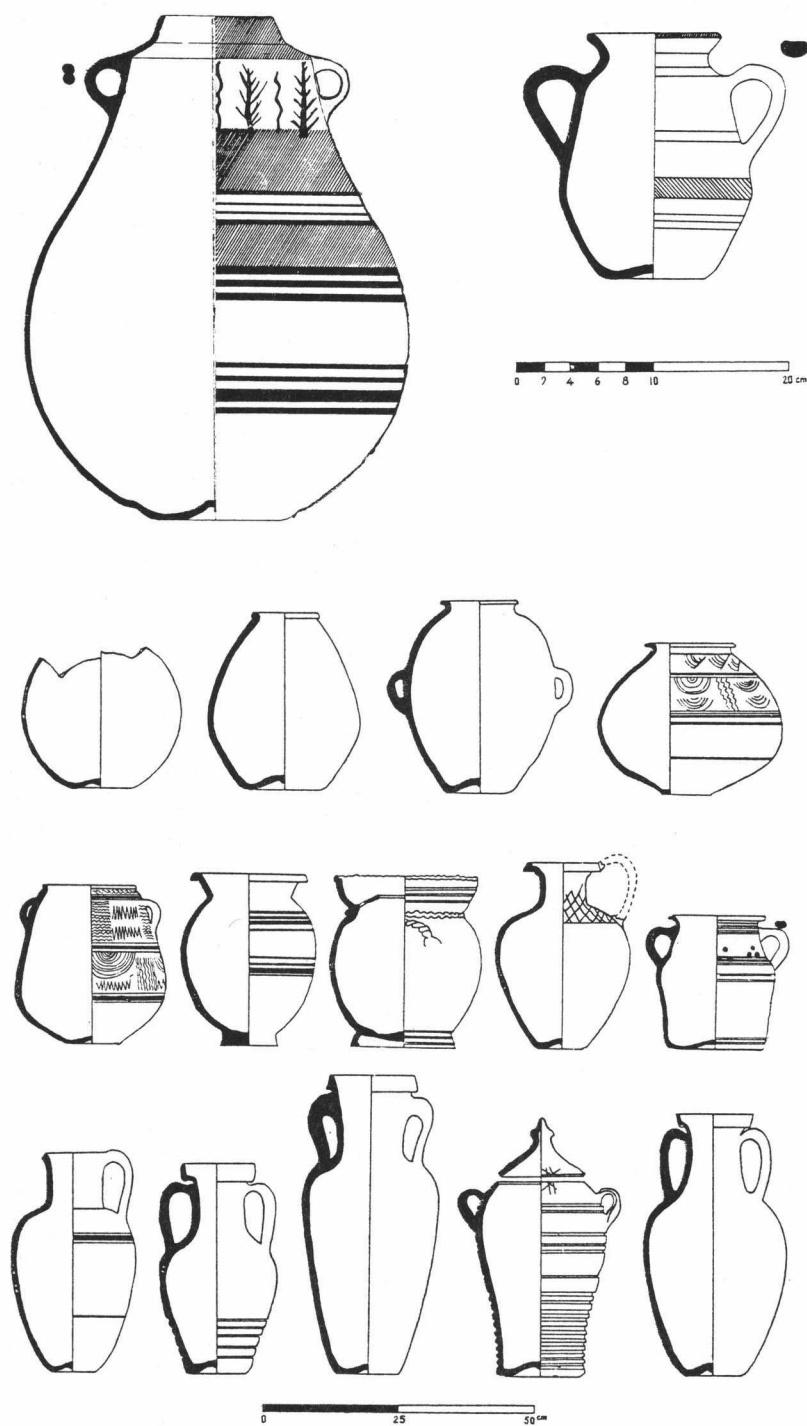
El Handa (le H note, hâ ou hâ sur les cartes) recèle des ruines antiques. Les collines d'el Handa étaient voisines du territoire riche en vignobles de la *respublica Bihensis Bilta* (ou *Belta*) dont le second terme, de lecture incertaine, est comparable à *Balta* louée par el-Bekri pour l'abondance de ses raisins dans la phrase même où il cite 'Avδa.

Sans qu'il soit possible de trancher la question, il est tentant de considérer qu'Avδa d'Appien et *anda* d'el-Bekri étaient une seule et même localité située sur le *Henchir el Handa*, à cinquante kilomètres d'Utique, dans une région aux emblavures nombreuses, qui dépendait de *Bāḡa* au IX^e siècle, sur les bords de la *garea et-Toubia*, dans les collines des Béjaoua orientaux.

BIBLIOGRAPHIE

- APPIEN, *Punica*, VIII, 24, éd. The Loeb classical Library, 1968, t. I.
 EL-BEKRI, *Kitāb al-Masālik wa l-Mamālik*, 138, éd. de Slane : « Description de l'Afrique septentrionale », Paris, 1858, p. 57, trad. p. 121.
 BABELON E., CAGNAT R. et REINACH S., *Atlas archéologique de la Tunisie*, Paris, 1907, f. XII, Mateur, 155, 156, 189.
 LOUBIGNAC V., *Étude sur le dialecte berbère des Zaïan et des Aït Sgougou*, Paris, 1925, p. 572.
 PEYRAS J., « Le Fundus Aufidianus. Étude d'un grand domaine romain de la région de Mateur (Tunisie du nord) », *Antiquités Africaines*, t. 9, 1975, p. 181-222.
 PEYRAS J., « Deux études de toponymie et de topographie de l'Afrique romaine. B. El-Bekri, la deuxième guerre punique de la confédération cirtéenne », *Antiquité Africaines*, t. 2, 1986, p. 233-253.
 PEYRAS J. et TROUSSET P., *Les noms anciens du chott el-Jerid* (à paraître).

J. PEYRAS



Poteries des Andalouses. Différents types d'urnes. En haut, à gauche, jarre provenant du tumulus III du Djebel Lindlès. Dessin de G. Vuillemot.

A216. ANDALOUSES (les)

Site archéologique important situé sur le littoral à 30 km à l'ouest d'Oran, au fond d'une baie délimitée par les caps Falcon et Lindlès. La présence de ruines romaines a fait supposer que cette escale correspondait aux *Castra Puerorum* de l'Itinéraire d'Antonin. L'intérêt du site réside dans la nécropole et l'habitat pré-romains. Par un curieux concours de circonstances, le nom donné à l'exploitation agricole, puis à la station balnéaire des « Andalouses », fait référence implicitement aux relations entre cette partie de la côte algérienne et la Péninsule ibérique; or le site des Andalouses a livré la plus importante collection de poteries ibériques jamais recueillies en Afrique du nord.

Les fouilles conduites par G. Vuillemot de 1951 à 1957, à la suite de quelques sondages effectués par P. Cintas, ont porté sur la nécropole, sur deux quartiers de la ville et sur des tumulus du Djebel Lindlès.

Ces tumulus ont révélé l'importance des relations établies dès le VI^e siècle av. J.-C. entre les Numides du voisinage et les Puniqes établis sur une côte basse n'offrant aucune défense, alors que Cap Lindlès aurait pu servir d'implantation à un comptoir facile à défendre. Cette situation de la ville implique donc des relations de bon voisinage entre indigènes et Orientaux. Les strates les plus profondes ne correspondent guère à une agglomération importante; ce n'est qu'au III^e siècle que la ville s'étend et que se multiplient des éléments architecturaux (cippes, colonnes, corniches...) qui dépendent étroitement de la culture punique devenue celle des rois numides puis maures. A la même époque, et surtout au siècle suivant, la céramique révèle l'importance des échanges avec l'Espagne. Parmi ces témoignages, il faut retenir les belles céramiques ibériques peintes à l'aide du pinceau multiple utilisé comme un compas et présentant les formes classiques illustrées par les nombreux sites ibériques : calathos, urnes pansues et « sombrero de coppa ».

C'est, semble-t-il, de la nécropole des Andalouses ou d'un site très voisin que provient la très importante série de poteries ibériques conservées au Musée archéologique de Madrid sous la mention « Necropolis iberica de Oran ». Cette collection qui provient de fouilles clandestines de A. Mancheca a été acquise en 1934. Son origine algérienne avait été à l'époque mise en doute par E. Albertini mais, depuis les découvertes de céramiques semblables en divers points du Maroc par M. Tarra-dell et en Algérie occidentale (Saint-Leu, Andalouses), le doute n'est plus permis. L'importance de cette céramique est telle aux Andalouses que G. Vuillemot suppose qu'une partie de la population de la ville pouvait être d'origine ibérique et il croit en trouver la confirmation dans le rite funéraire de l'incinération. Celui-ci est la pratique dominante, sinon exclusive, pendant plusieurs siècles, mais le cas se retrouve en d'autres sites de l'Algérie occidentale, même à l'intérieur des terres. Elle est relayée, aux Andalouses, par l'inhumation au cours du I^{er} siècle av. J.-C.

La ville atteint son extension maximale au II^e siècle av. J.-C. puis disparaît totalement au cours de la deuxième moitié du I^{er} siècle, sans doute durant les guerres civiles entre Césariens et Pompéiens puis entre partisans d'Antoine et d'Octave au cours desquelles furent impliqués les rois maures.

BIBLIOGRAPHIE

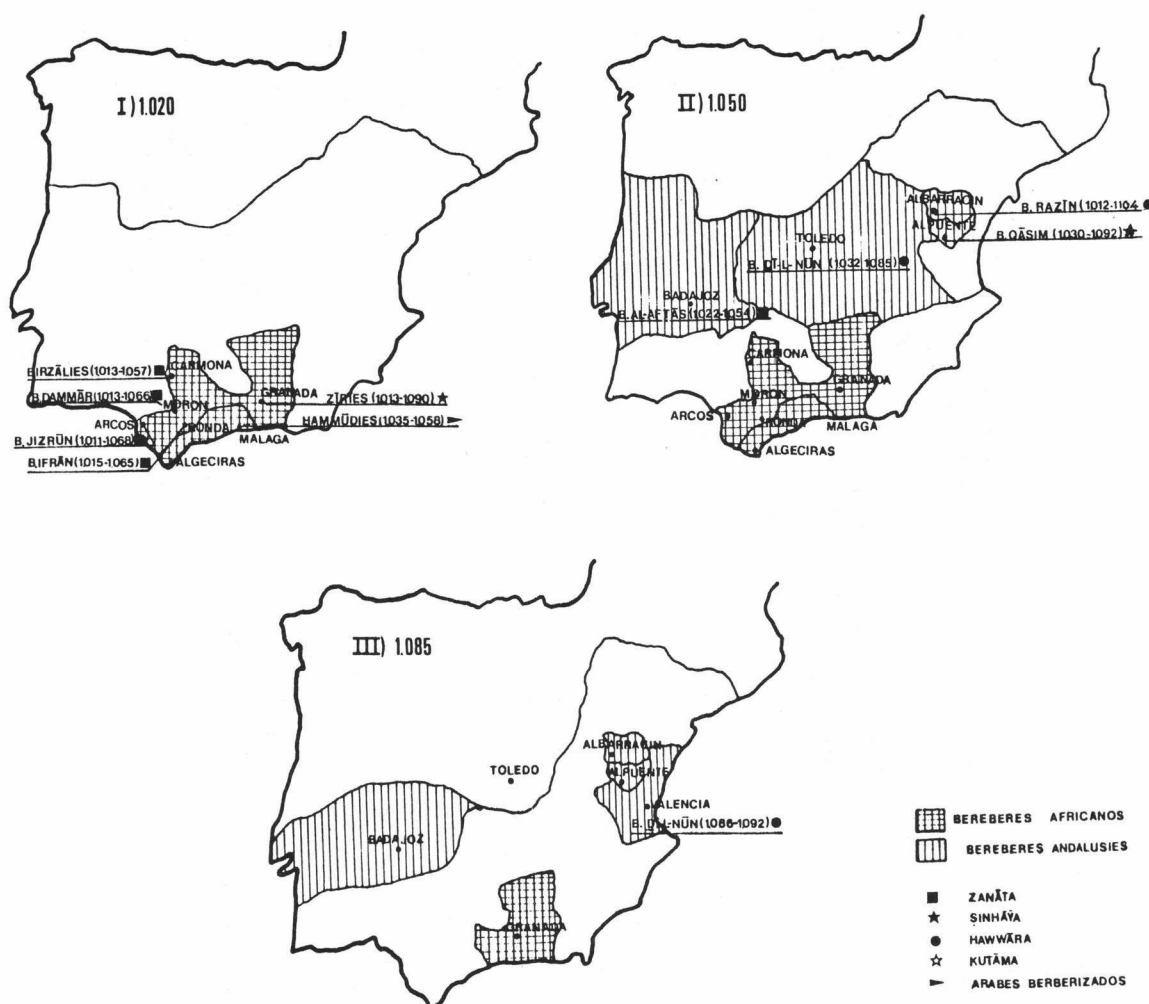
- ALBERTINI E., « Poteries ibériques données comme découvertes en Algérie », *Bull. arch. du C.T.H.S.*, 1936-1937.
 VUILLEMOT G., « Vestiges puniques des Andalouses », *Bull. de la Soc. de géo. et d'arch. de la province d'Oran*, t. 74, 1951, p. 55-72.
 VUILLEMOT G.), *Reconnaissances aux échelles puniques d'Oranie*, Autun, 1965, 451 p.
 CINTAS (P.), « Découvertes ibéro-puniques en Afrique du nord », *C.R.A.I.B.L.*, 1953.
 GARCIA BELLIDO A., « Una necropolis iberica en Oran », *Investigacio y progreso*, VIII, 1934.
 SANTOS VELASCO J.-A., « La denominada necropolis de Oran en el Museo arqueologico nacional », *Trabajos de Prehistoria*, 40, 1983, p. 309-344.

G. CAMPS

A217. AL ANDALUS (Les Berbères en Al-Andalus)

Une certaine présence berbère dans la Péninsule ibérique est constante tout au long de l'histoire, mais l'entrée massive de ces peuples ne se réalisa qu'à partir du VIII^e siècle et affecta naturellement les territoires des anciennes Bétique et Carthaginoise, c'est-à-dire un ensemble de terres plus étendues que l'actuelle Andalousie.

Les Berbères en al-Andalus apparaissent comme une composante d'une société hétérogène, pénétrée par l'Islam et lentement arabisée qui donna naissance à une culture dite hispano-arabe voire arabo-andalouse dans l'étude de laquelle on a trop négligé le rôle tenu par ces Berbères.



Les royaumes berbères en Al-Andalus, au ^x^e siècle.
(Carte établie par E. Molina-Lopez et J. Bosch-Vilà).

Les Berbères et l'Hispanie préislamique

Des groupes berbères furent présents sur le territoire hispanique dès l'Antiquité. Durant l'Antiquité, toute tentative d'établissement de Berbères en Espagne fut repoussée parce qu'elle se heurtait à un pouvoir fort sur la rive européenne du Déroit, pouvoir qui, sur la rive opposée, entretenait une force militaire non moins solide qui contrôlait des tribus plus ou moins soumises.

Il n'est pas indifférent que les mentions historiques les plus anciennes d'une présence de Berbères dans la Péninsule soient celles de mercenaires, fonction que les Berbères exercèrent jusqu'à des temps très proches de nous presque tout au long de l'Histoire, exceptées les rares époques glorieuses où ces groupes ethniques réussirent à constituer des royaumes et des dynasties. Durant l'Antiquité classique, la présence de Berbères comme auxiliaires des armées romaines n'a guère d'impact culturel en raison de la profonde romanisation de l'Espagne et même du Nord de la Maurétanie. Cette romanisation gêna l'éclosion d'une identité berbère jusqu'à l'apparition de l'Islam qui incorpora à son tour les deux pays, mais il existait des groupes berbères insoumis qui ne reconnaissaient pas l'autorité de Rome et il existe des preuves concrètes de leur pénétration en Bétique. Les sources textuelles et épigraphiques permettent de reconnaître une première incursion au II^e siècle, peu de temps après la mort de Verus, en 169. Une seconde paraît avoir eu lieu vers l'an 175. L'une et l'autre étaient le fait de Maures de Tingitane qui disposaient donc d'embarcations pour franchir le Déroit.

L'arrivée des Berbères en al-Andalus

Jusqu'en juillet 710 (ramadan 91) les sources dignes de foi sont muettes sur d'autres possibles incursions maures en Espagne. A cette date un berbère zénète, disent les sources arabes, Tarif ben Mallūk avec 400 ou 500 hommes, sans doute berbères également, effectue la traversée, débarque en Espagne, et à la suite d'une simple incursion, ramène du butin. A la fin d'avril 711 (rağab 92), Tāriq ben Ziyād, probablement zénète lui aussi, commande une véritable expédition comptant 7 000 hommes auxquels s'ajoutent, peu après, 5 000 autres presque tous zénètes si on en croit les chroniques, mais parmi lesquels il y aurait eu des métis, preuve d'un contact ancien avec les populations noires sahariennes. Cette expédition ouvre en grand les portes de l'Andalousie et rend possible l'établissement massif de tribus de provenances distinctes dans le territoire hispanique. La défaite du roi Rodrigue (19 juillet 711) fut suivie de la chute de la monarchie wisigothique. L'entrée des Berbères changea le cours latino-chrétien et hispano-wisigothique de l'histoire péninsulaire, mettant en place les fondements d'une culture arabo-islamique dans laquelle l'élément berbère, bien que non prédominant, conserva tout son dynamisme et contribua grandement à assurer l'identité et la spécificité de cette culture.

Les tribus berbères qui traversèrent à plusieurs reprises le Déroit appartenaient aussi bien au Botr qu'aux Branès, mais ce sont surtout les Berbères du groupe Zénète qui participèrent à la conquête. Plusieurs fractions de Matgara, de la confédération des Banū Fatin, qui selon Ibn Khaldoun habitaient des cabanes de branchages, s'associèrent à de nombreux Medyunaā et Miknāsa ainsi qu'à des groupes Hawwāra, Nefzawa, Gomāra et Masmūda dans l'armée de Tāriq. Mais ce n'était qu'un début. L'attrait des riches terres d'Espagne fut tel que, comme l'écrit Maqqarī, les gens du nord de l'Afrique venus de partout passèrent en al-Andalus en traversant la mer avec leurs biens. Luis del Mármol Carvajol, qui écrivait à la fin du XVI^e siècle, note bien que les Africains qui passèrent ainsi en Espagne après la victoire des Musulmans sur les Wisigoths, apparaissent plus comme des colonisateurs que comme des guerriers, arrivant avec femmes et enfants en si grand nombre que religion, coutumes et langues furent importées et que même des villages, des montagnes et des cours d'eau changèrent de nom.

En regroupant les différentes données des historiens arabes on peut dresser le catalogue partiel des tribus berbères, arabisées ou non, qui s'établirent en al-Andalus : ce sont les Banū Ifran, Banū Ilān (ou Aylān), Banū Qazar, Banū Awsāga, Banū Ilyās, Banū Šamlāl, Banū Yahyā Katīr. A ces groupes zénètes et Mašmūda établis très tôt en al-Andalus, s'ajouta une fraction des Nafza ou Magīla qui passèrent en Espagne avec 'Abder Rāmān ad Dāhil, ben Mo'awiya, le fondateur de la dynastie Omeyyade d'Occident.

Le recrutement de mercenaires dans les armées de Cordoue entraîna, surtout dans la seconde moitié du x^e siècle, l'immigration de nouveaux berbères accompagnés de leurs familles ; ce sont encore des Zénètes et des Mašmouda mais s'y ajoutent des Šanhāga d'Ifrīqiya tels que les Malzūza, Azdağa, Šādīna et Ulhāsa. Awrāba et Zūwāwa, de la confédération Ketāma, se trouvaient établis dans la Péninsule dans les dernières années du Califat. Ainsi, les trois grands rameaux ethniques berbères étaient représentés en al-Andalus au milieu du xi^e siècle.

Les interventions almoravides, puis almohades, à partir du xi^e siècle, provoquèrent l'installation de nouveaux arrivants, des Šanhāga du désert et des Mašmūda de l'Atlas et, plus tard, des Beni Merin qui appartenaient, eux, au groupe zénète. Mais il s'agit surtout de troupes de mercenaires. La présence militaire de ces groupes berbères devint pesante dans le royaume nāšride lorsqu'un chef comme Šayh al Guzāt al Magariba prit la tête de ces guerriers. De puissants lignages berbères se maintiennent à Grenade jusque dans les dernières années du royaume musulman. Il n'est donc pas surprenant de retrouver les descendants de ces berbères qui s'étaient enracinés en al-Andalus parmi les Mudéjar de Murcie, ou des terres castillanes et aragonaises, sans parler des Morisques immigrés dans le sud de la France mais surtout en Tunisie et dans d'autres terres d'asile nord-africaines.

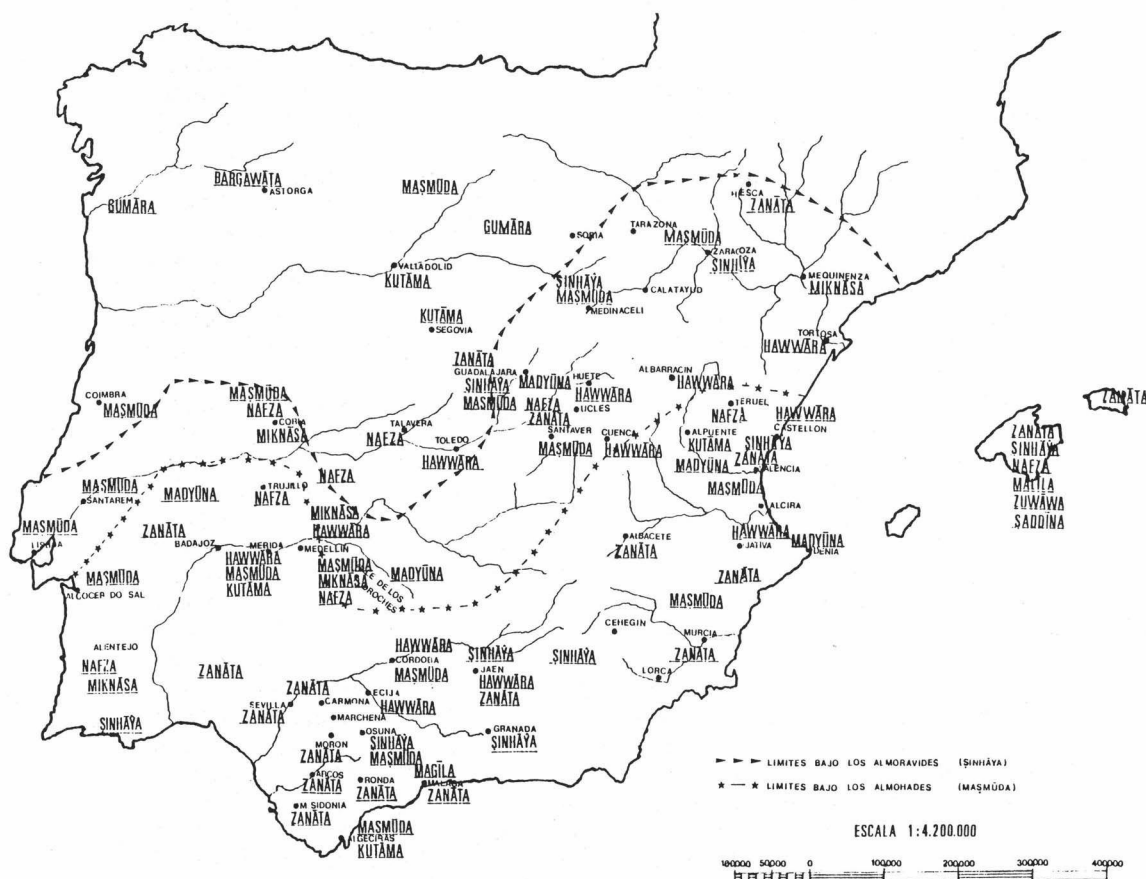
Implantations berbères en al-Andalus

Les établissements berbères en al-Andalus peuvent se répartir en 5 zones : Sud, Centre, Marches (Tugūr), Levant, (Sarq) et Baléares.

La zone du Sud comprend les noyaux de populations berbères établis dans l'Algarve, la Niebla (Huelva), la Serranía de Ronda (Málaga), les zones montagneuses de l'actuelle province de Cadix et la Sierra Nevada. Ces groupes étaient en contact avec ceux du Centre, c'est-à-dire ceux de la région de los Pedroches (nord de Cordoue) et de la Sierra Morena. Les groupes de la région du Centre qui comprenaient également les foyers berbères des provinces actuelles de Cuenca, Guadalajara et Tolède, constituaient le peuplement le plus nombreux et le plus dense. Ils subissaient aussi de plus la pression du pouvoir centralisateur de Cordoue et, dans les villes, ils étaient les plus sensibles à l'arabisation culturelle. Le bloc des Marches s'étendait sur la région de Mérida (Badajoz), la vallée du Guadiana et, plus au nord, celles du Tage et du Mondego ; les principaux centres urbains étaient Talavera, Cora, Medellín, Astorga et Coïmbre. Ce bloc très dense communiquait avec une autre zone aussi peuplée couvrant la totalité de la haute vallée du Tage et qui se prolongeait jusqu'au Haut-Douro (Castille) et au Japon (Aragon). Des groupes plus dispersés occupaient la Marche supérieure, c'est-à-dire la quasi-totalité de la province actuelle de Teruel et la partie orientale de celles de Cuenca, Valence et Castellón. La population berbère de cette région était surtout d'origine Hawwāra et madyūna ; il existait aussi des noyaux zénètes tandis que les Šanhāga occupaient plutôt la région méridionale du Levant, les provinces actuelles d'Alicante et d'Almería. Un témoignage de l'importance du peuplement berbère de ces régions est donné par de nombreux toponymes tels que Atzneta ou Atzaneta (Zanāta), Atzueva (Zwāwa), Favara (Hawwara?), Senija (Šanhāga) et les nombreux « Beni » suivis du nom de famille berbère ou arabisé.

Dans les îles Baléares, de nombreux témoignages permettent d'affirmer que s'établirent des fractions, familles ou groupes Gumāra, Matgāra, Hawwāra, Mašmūda, Zanāta, Sadīna, Malīla, Nafza, Haskūra et Masūfa; à ces derniers appartenaient les Baṇu Gāniya qui furent les derniers gouverneurs almoravides de Majorque et des autres îles.

Les Zénètes et les groupes qui leur sont plus ou moins apparentés sont particulièrement nombreux dans le sud et le centre. On peut citer en particulier les Banū Birzāl arrivés comme mercenaires au temps d'Al-Ḥakam II, dans la seconde moitié du x^e siècle. Devenus indépendants au xi^e siècle, ils s'établissent dans les territoires de Carmona, Ecija et Almodóvar del Río dans la province de Séville. Citons encore les Banū Izniyan arrivés au temps d'Al-Ḥakam II ou d'Al-Manšūr ibn Abī 'Amir, dont l'une des familles, celle des Banū Jizrūn, devint maîtresse de Medina Sidonia, d'Arcos et de Cadix. On trouve les Banū Ifrān à Malaga, Ronda et Jaén, les Banū Ilyās à Medina Sidonia eux-aussi, les Banū Zarwāl qui appartiennent à la tribu des Magīla, occupant peut-être la Serrania de Ronda; en ce même lieu



Établissements berbères les plus importants en Al-Andalus.
(Carte établie par E. Molina-Lopez et J. Bosch-Vilà).

s'établirent les Banū al-Halī' de la tribu Madyūna dont certains éléments étaient arrivés dans la Péninsule avec T̄riq. Les Banū Ġahwar, famille de la tribu des Hawwāra avaient leur centre à Marchena, tandis que les colonies de la tribu des Awrāba se trouvaient dispersées dans les territoires de Jaén. Des familles Azdġa, dont les Banū Dulaym et les Banū Sābiq étaient établies à Morón.

Des Sanhāġa venus d'Ifriqiya au début du XI^e siècle se fixèrent dans la Cora d'Ilbīra (Grenade). Les Banū Laqīt, les Banū al-Galiz, les Banū Darrāġ et les Banū A'bd el Wahhāb étaient aussi Sanhāġa; ces derniers, nombreux et riches, résidaient à Osuna ainsi que les Banū Tāhir ben Manā. Une famille Zawāwa de la confédération Ketāma, est signalée à Šaqunā, et une autre, les Banū Muhallab, était fixée au nord-ouest de Grenade où elle possédait les châteaux de Torre Cardela et d'Esparaguera. A Medina Sidonia se trouvaient les Banū Nabih et les Banū Abī el-Aḥtāl, familles de la tribu des Malzāsa et à Osuna, encore, se trouvaient aussi les Masmāka Banū Tārif groupe auquel appartenait Šāliḥ ben Tārif, le « prophète » des Bargawāta. D'autres îlots de peuplement berbères indéterminés sont décelables à Niebla, Caracuel et dans la Sierra de Almadén (le Ġabal al-Barānis).

Nafza et Miknāsa se trouvent, dès les premiers temps, dans le nord-ouest d'al-Andalus, au nord du Guadiana, dans les places de Merida, Talavera, Coria, dans toute la région, aujourd'hui portugaise, de l'Alentejo et en d'autres lieux de l'actuelle Estrémadure, où ils étaient plus nombreux que les Arabes. L'une de ces familles ou clans berbères était celle des Banū al-Furānik qui avait son territoire aux alentours de Trujillo. Des Miknāsa, les Banū Aftas ou Banū Maslama, dont les ancêtres s'étaient établis dans la région de Los Pedroches (*Faḥs al-Ballūt*), et qui, pendant la période des royaumes de *taifas* furent les seigneurs de Badajoz et dominèrent Santarem et tout le *targ al-ġawfi* ou Marche du nord-ouest. Sur ce territoire il y avait aussi des familles de la tribu Hawwāra, à laquelle appartenaient les Banū Farfarīn, une importante famille de Medellin, nombreuse et riche, dont certains membres habitaient à Mérida. Les Banū al-Qamarāṭi et les Banū Qarqir étaient aussi des Hawwāra. Les Banū Dānis ibn 'Awsāġa, des Mašmūda, étaient seigneurs de Coïmbre au XI^e siècle; leurs aïeux avaient résidé, au IX^e siècle et peut-être auparavant, à Alcacer do Sal (Qaṣr Abū Dānis).

Dans le Levant s'installèrent divers groupes Zanāta, à en juger par la toponymie. Nous connaissons les noms des Banū al-Harrūbī de Fuente et des colonies dispersées dans la région de Valence où on découvre au milieu de nombreux établissements arabes beaucoup de foyers de population berbère d'origine Hawwāra, Madyūna et même Kutāma comme les Banū Qāsim à Alpuente. Depuis Játiva jusqu'à Teruel, dès le VIII^e siècle, se trouvaient établis plusieurs groupes berbères parmi lesquels nous citerons les Banū 'Amīra et les Banū Gazlūn, émirs de Teruel et de Villel, qui appartenaient à la tribu Ulhāsa qui est une branche des Nafza.

Dans la zone des Marches (*ṭugūr*) se trouvaient de nombreux groupes berbères. Ceux-ci étaient en bonne partie les gardiens permanents de la zone frontière avec le pays des chrétiens; ils étaient l'avant-garde du *dār al-Islām* car ils constituaient la force de couverture qui protégeait l'intérieur du territoire et gardait les châteaux et voies de communication qui défendaient al-Andalus. La partie septentrionale de la cora de Santaver — les provinces actuelles de Cuenca, Teruel, Guadalajara et une partie de Tolède — présentait plus que toute autre ce caractère de territoire frontière qui se retrouvait à la *Sahala* (Albarracín) et sur les terres de la haute vallée du Douro. Des groupes Madyūna et Hawwāra furent les premiers Berbères qui, lors de la conquête d'une partie de la Péninsule par Tāriq et Mūsa, s'établirent dans ces régions. Ils étaient prépondérants parmi les tribus berbères, non seulement en raison de leur nombre, mais aussi par le rôle politique qu'ils jouèrent dans l'histoire d'al-Andalus. L'une de ces familles était celle des Banū Razīn, fraction des Hawwāra, nombreuse et riche, qui occupait des places fortes au sud de la province actuelle de Teruel et qui arriva à constituer à Santa Mariya aš-Šarq (Albarra-

cín), une dynastie taïfa; il en fut de même pour les Banū Zannūn à Tolède, alors que leur premier habitat en al-Andalus se situait sur les terres d'Ucles, de Hué-lamo et de Huete. Avec eux et dans la même cora de Santaver déjà citée, il y avait des groupes de Awsġā et Malzūza, Zanāta, Ulhasa, Sadīna, Madyūna et Mašmūda, dont nous connaissons quelques noms de fractions et familles. Dans une situation avancée de la Marche Supérieure (*at-tgr al-a'lā*) se trouvaient des Mašmūda, les Banū Timlīt qui, au x^e siècle, occupaient la région comprise entre le Jalon et le haut Douro, transformé en « fief » héréditaire, et qui possédaient en outre quelques châteaux, comme Ateca et Pozuel de Ariza, entre Calatayud et Soria. D'autres Mašmūda, dans la Marche Moyenne (*at-tagr al-awsat*), les Banū al-Faraġ et les Banū Sālim, probablement une même famille à l'origine, donnèrent leur nom aux villes de *Madīnat al-Farāġ* (Guadalajara) et de *Madīnat Sālim* (aujourd'hui Medinaceli).

Une source arabo-andalouse, publiée récemment, qui se rapporte au x^e siècle, permet d'ajouter les noms des tribus Garāwa, Zuwāga, Lamāya, Ġebāla, Karnāta, Sūmfā, Hawlana. A celles-ci peuvent s'adjoindre encore, pour les siècles suivants, des groupes appartenant aux tribus Mistāsa, Luwāta, Ġazūla, Maṭmata, Magrawa, Mazāta, Hawtūta et Lamtūna... Les Nafzāwa furent également présents en al-Andalus.

La permanence berbère dans la Péninsule ne s'est jamais démentie au cours des siècles. Leurs descendants se retrouvent parmi de nombreux mudéjars aragonais ou castillans, ceux de Valence et de Murcie et chez les Morisques. Peut-être même y a-t-il encore du sang berbère dans les veines de certaines familles espagnoles, surtout dans les régions méridionales qui ont toujours eu le plus de relation avec les terres de l'autre côté du Détroit. L'élément berbère est souvent présent d'une manière évidente ou insidieuse tout le long de l'histoire de l'Espagne : rappelons la composition, essentiellement berbère rifaine, des troupes venues du Maroc et qui prirent une part importante à la Guerre civile de 1936 à 1939.

La composante berbère dans la société et la population d'al-Andalus mériterait d'être analysée d'une façon plus méthodique tant sur le plan anthropologique que linguistique et culturel.

L'histoire de la période musulmane dans la Péninsule est en effet pour une part non négligeable une histoire des Berbères sur le continent européen. Les premiers combattants qui établirent l'Islam en Hispanie furent des Berbères et ce sont eux encore qui, au cours des siècles, contribuèrent le plus efficacement à la défense du califat de Cordoue en occupant les Marches (*tugūr*); ce sont les Berbères aussi qui, dans les armées omeyyades, se rebellèrent maintes fois en allant, au début du xi^e siècle, jusqu'à piller la capitale du Califat et ruiner *Madīnat az-Zahrā'* et *Madīnat az-Zāhira*. Les Berbères, appuyant ou renversant tel ou tel calife, finirent par jouer le rôle politique essentiel et occupent même le pouvoir (califes ḥammūdides). Plusieurs royaumes de Taïfa, qui enrichirent la culture arabo-islamique, furent des principautés aux mains de familles berbères. Les Berbères sahariens, avec les Almoravides, les Berbères du Haut Atlas avec les Almohades refirent l'unité d'al-Andalus pour un siècle et demi; bien mieux, al-Andalus devient alors une province de ces deux empires berbères. Berbères encore, furent les défenseurs du royaume naŕside de Grenade, berbères aussi étaient les Beni Merin qui pendant quelques années, à la fin du xiii^e siècle, occupèrent le sud d'al-Andalus, entre le Bas-Guadalquivir qui avait été reconquis par les chrétiens et le royaume de Grenade. Dans les siècles suivants le mouvement de reflux fait retourner en Afrique de nombreux « andalous »; la grande expulsion des Morisques, entre 1611 et 1613, ramène au Maghreb des populations hispanisées tandis qu'une petite partie, restée noyée dans la population espagnole, contribua au peuplement de l'Amérique.

BIBLIOGRAPHIE

- 'ABD AL-WĀHID DUNNŪN TAHA, «Istiqrār al-qabā'il al-barbariyya fī l-Andalus», *Awraq*, IV (1981), p. 35-38 de la pagination en arabe.
- BARCELÓ M., «De toponimia tribal i clànica berber a les illes orientals d'al-Andalus» in *Societat Onomastica. Butlletí interior VII Colloqui Mallorca*, abril 1982, pp. 42-46.
- BARBOUR N., «The Berbers in al-Andalus», *Actes du I^{er} congrès des études de la culture méditerranéenne d'influence arabo-berbère*, Alger, 1973, pp. 170-174.
- BOSCH VILÁ J., «Establecimientos de grupos humanos norteafricanos en la Península Ibérica a raíz de la invasión musulmana», en *Atti del I Congresso Internazionale di Studi Nord-Africani* (Cagliari 22-25 Gennaio 1965), pp. 147-162.
- BOSCH VILÁ J., «El elemento humano norteafricano en la historia de la España musulmana» en *Cuadernos de la Biblioteca española de Tetuán*, núm. 2 (Noviembre 1964), pp. 17-37.
- BOSCH VILÁ J., *Albarracín musulmán: El reino de taifas de los Beni Razin hasta la constitución del señorío cristiano*, Teruel, Instituto de Estudios Turolenses, 1959, 215 p.
- BOSCH VILÁ J., «Pour une étude historico-sociologique sur les Berbères d'al-Andalus», *Mélanges d'islamologie dédiés à la mémoire de A. Abel par ses collègues, ses élèves et ses amis*, II (Bruxelles, Centre pour l'étude des problèmes du monde musulman contemporain, s.d. (1976), pp. 53-69.
- BOSCH VILÁ J., «Integración y deintegración socio-cultural y política: los beréberes en la Andalucía Islámica», *Atti della Settimana Internazionale di Studi Mediterranei Medioevali e Moderni* (Cagliari, 27 Aprile - 1^o Maggio 1979), pp. 61-77.
- BOSCH VILÁ J., «Los estudios sobre los Beréberes en al-Andalus: estado actual y perspectivas», *30th International Congress of Human Sciences in Asia and North Africa*, 1976, Mexico.
- CAGIGAS I. (de las), «Berberización en España: notas para un estudio», *Cuadernos de Estudios Africanos*, II, 1946, pp. 117-131.
- GONZALBES CRAVIOTO E., «Notas sobre las invasiones beréberes en la Bética en época de Marco Aurelio», *Cuadernos de la Biblioteca española de Tetuán*, 13-14, 1976, pp. 217-248.
- DUFOURCQ CH.-E., «Berberie et Ibérie médiévales: un problème de rupture», *Revue historique*, CCXI, 2, 1968, pp. 293-324.
- GUICHARD P., *Structures sociales «orientales» et «occidentales» dans l'Espagne musulmane*, Paris, La Haye, Mouton, 1977.
- OLLIVER ASIN J., «En torno a los orígenes de Castilla: su toponimia en relación con los Árabes y los Beréberes», *Al-Andalus*, XXXVIII, 1973, pp. 319-391.
- SOTO R., «Quan Mallorca era Mayūrqa», *L'Avenç*, 16, 1979, pp. 25-33.

J. BOSCH VILÁ

A218. ANE

L'âne est inséparable du paysage rural nord-africain. Cet équidé de petite taille, 0,90 à 1,20 mètre, est présent partout, des collines et plaines du Tell aux plus hauts cols de l'Atlas, dans les oasis comme dans les campements touaregs. S'adaptant facilement à des conditions aussi diverses, l'âne africain, le bourricot, semble, encore plus que le petit bœuf (race brune de l'Atlas), représentatif de la faune domestique du Maghreb et du Sahara.

Les statistiques officielles des annuaires de l'O.N.U. et de la F.A.O. ne donnent qu'une approximation du nombre d'ânes domestiques dans les différents pays du nord-ouest de l'Afrique.

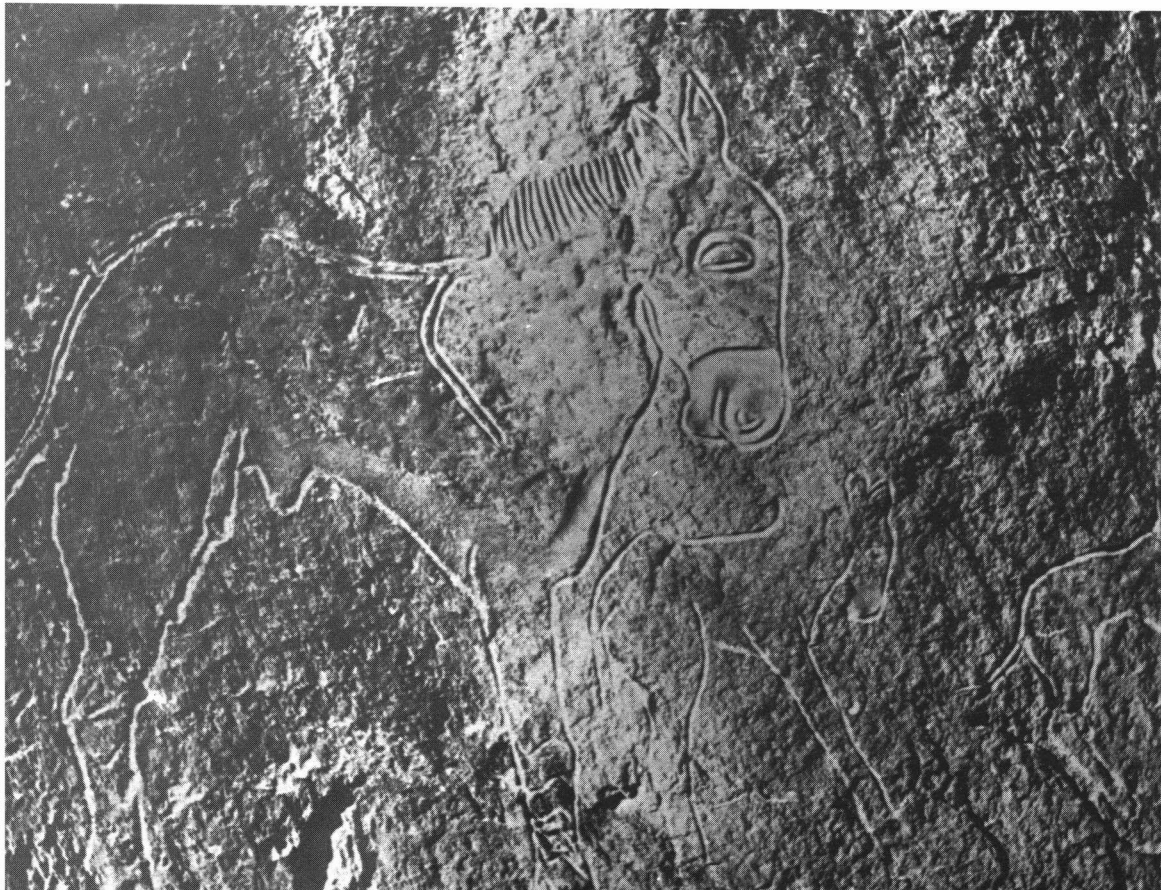
Les recensements seraient-ils précis qu'il subsisterait, au moins dans les régions sahariennes, une marge d'incertitude du fait qu'une partie notable de la population asine est laissée en liberté et que les bêtes ensauvagées se reproduisent sans que leur effectif puisse être contrôlé. Les variations parfois considérables qui apparaissent dans les statistiques annuelles (Libye 36 000 ânes en 1952, 65 000 en 1955 et 132 000 en 1965) prouvent, plus qu'une augmentation du cheptel, une amélioration des procédés de recensement. Quoi qu'il en soit, on peut estimer à plus de 3 500 000 les ânes des régions qui nous intéressent. Ce chiffre paraît élevé et cependant il est inférieur à celui de la population asine de la seule Éthiopie (3 900 000 ânes en 1971).

Dans la partie nord du Maghreb, il est facile de reconnaître deux types, voire deux races, parmi ces animaux. Cette distinction ne se fonde pas seulement sur l'aspect de la robe, bien que ce caractère soit discriminant. L'âne le plus répandu est le petit bourricot gris, au poil ras, dont la couleur oscille entre le gris très clair, le gris souris et le gris roux; une ligne plus sombre court, chez la plupart des sujets, le long de la colonne vertébrale; elle est recoupée à la hauteur des épaules par une bande de même couleur. Plus rares sont les zébrures qui apparaissent sur l'extrémité distale des membres inférieurs. Ce premier type, qui est la forme autochtone, a été concurrencé par un autre de taille plus grande, d'origine syrienne, au pelage brun plus fourni et plus long. Il tend à supplanter le premier dans le Tell où furent introduits des ânes d'origine européenne de même taille et de robe foncée. Les deux races ont été souvent mêlées au cours des siècles. L'âne gris se retrouve à l'état pur dans les régions sahariennes.

Origines

Cependant, les deux races descendent d'une même souche, l'*Equus asinus africanus*, l'âne sauvage qui peuple encore le Soudan, l'Éthiopie et la Somalie. Il se distingue de l'onagre asiatique dont la taille est légèrement supérieure, et encore plus nettement des différentes espèces d'hémiones (hémippe, kiang). L'âne sauvage se présente sous deux formes spécifiques : l'âne de Nubie et l'âne de Somalie (*Equus asinus somaliensis*). Ce dernier est localisé entre le massif éthiopien et la Mer rouge. Sa robe est parfois dépourvue de la bande scapulaire alors que les zébrures des membres inférieurs sont fréquentes; le pelage est gris souris. L'âne de Nubie est

Gravure d'El-Richa-Enfous. Asinien sauvage. Photo R. Vaufrey.



un peu plus grand, son pelage est gris roussâtre et les zébrures sur les membres inférieurs font défaut ou sont très peu marquées. Dans les deux formes, le museau et la face interne des jambes sont blancs. La taille au garrot varie entre 1 mètre et 1,10 mètre, l'ossature est très résistante, la tête lourde et le front convexe. Les vertèbres dorsales légèrement tranchantes forment une ligne continue sans ensellure. Les vertèbres lombaires sont au nombre de 5. Les oreilles sont frangées de poils foncés. L'habitat de l'âne sauvage est limité aujourd'hui à l'est du Nil, de la 5^e cataracte à Danakil; il s'étendait autrefois à toute la partie nord de l'Afrique.

Descendant vraisemblablement d'*Asinus tabeti*, l'âne sauvage est présent, peut-être sous plusieurs formes, durant tout le Pléistocène : on le connaît à Tihodaïne, dans les grès de Rabat, dans l'Épipaléolithique de Columnata et dans les niveaux néolithiques des grottes de Tanger (Mugharet el-Aliya) d'Oran (Troglodytes) et d'Alger (Grand Rocher).

Les gravures rupestres représentant des ânes ne manquent pas dans l'ensemble de l'Afrique septentrionale, de l'Atlas marocain (Jbel Doum, Oukaïmeden) au Fezzan (Oued Zigza II) et au Nil (cf H. Winkler, *Rock-drawings of Southern upper Nil*, pl. XXIII, XIX). Les plus belles représentations se trouvent dans l'Atlas saharien (Aïn Sfisifa, Ikhf n'Ouaroun) mais aussi au Tassili n'Ajjer (Oued Djerat n° 1558, 1714, 2534, 2535, In Habeter III) et en Ahaggar (Oued Ahêtes, Aguenar N° 216).

L'âne figure aussi dans les peintures attribuées à la période des « Têtes rondes » (Tissoukaï, Ti-n Bedjedj). De la période bovidienne, H. Lhote a fait connaître l'unique scène de chasse de Tissoukaï dans laquelle est représenté un troupeau d'ânes poursuivi par des archers; dans le prolongement de cette scène, un âne tué est placé sur le dos pour être dépecé, ce qui laisse penser que sa chair était consommée. Fait qui paraît trouver sa confirmation dans la découverte d'ossements d'asiniens dans le foyer néolithique d'Andoukrouse dans l'Adrar Ahnet (Th. Monod, *L'Adrar Ahnet*, Paris, Institut d'ethnologie, 1932, p. 167). Dans les fresques de la région d'Iheren qui datent du Bovidien récent, H. Lhote a reconnu un homme monté sur un âne; ce qui serait la plus ancienne représentation de l'animal domestiqué.

Une étude récente (G. Camps, *B.S.P.F.*, t. 81, 1984, pp. 371-380) a tenté de trouver une explication à une double anomalie entre, d'une part, le petit nombre de restes d'asiniens trouvés dans les gisements et leur fréquente représentation dans l'art rupestre, et, d'autre part, l'abondance des restes attribués traditionnellement à *Equus mauritanicus*, qui est un zébrin, animal non identifié dans le bestiaire de l'art préhistorique africain. Or, lorsqu'on examine avec attention les représentations d'ânes, on s'aperçoit que certaines, même parmi les plus réalistes comme celle d'Enfous (El Richa) qui doit être classée parmi les chefs-d'œuvre de l'art rupestre nord-africain, portent des oreilles bien courtes. C'est le cas pour les gravures d'Enfous déjà citée, d'El Krime, de Tiout, de Merdoufa, de Chebkha Dirhem, d'El Arouïa, de Khanguet el Hadjar, dans l'Atlas, d'Ameressa en Ahaggar, d'Arikine au Tassili n'Ajjer. Quand on calcule le rapport entre la longueur de la tête et celle des oreilles, on constate que ces « ânes » à oreilles courtes ont le même rapport que les zèbres ($LT = 3 LO$) qui est intermédiaire entre celui des ânes *sensu stricto* ($LT = 1,5 LO$) et celui des chevaux ($LT = 3,5$ à $4 LO$). On peut donc formuler la proposition suivante : il existe parmi les gravures représentant les équidés sauvages une variété d'asiniens à oreilles courtes, correspondant sans doute à l'espèce habituellement nommée *Equus mauritanicus* dans les gisements holocènes (alors que d'après V. Eisenmann l'espèce aurait disparu au Pléistocène moyen) et qui n'est peut-être qu'une espèce asinienne plus robuste et distincte d'*Equus asinus africanus*. Ainsi se trouverait résolu le double et faux problème de la sur-représentation des ânes dans l'art rupestre en regard de leur rareté dans les gisements, et, la totale absence de figuration de l'animal nommé, peut-être abusivement, *Equus mauritanicus* dans les niveaux holocènes.



Mosaïque de l'*Asinus nica* à Djémila. Photo I.A.M.



Ânes de l'Ahaggar. Les oreilles sont découpées (marques de tribus). Photo M. Gast.

La chasse à l'âne sauvage est représentée aussi dans des mosaïques romaines d'Afrique; celle d'Hippone (Annaba) montre la capture au lasso. L'animal est rendu avec suffisamment de réalisme pour que L. Joleaud ait songé à nommer *Equus asinus hipponensis*, l'âne sauvage du nord-ouest africain. Une autre belle mosaïque du musée de Sousse représente avec une grande fidélité cet âne qui porte la bande cruciale. Les auteurs anciens mentionnent également la présence de cet âne sauvage en Libye; Pline l'Ancien (VIII, 39, 108, 174) cite souvent ces onagres dont il décrit les mœurs et particulièrement la jalousie des mâles; la chair des jeunes était estimée en Afrique. On sait d'ailleurs que la consommation de la viande d'âne était assez répandue dans l'Antiquité chez les Perses (Hérodote, 1, 133), les Grecs (Aristophane, *Les guêpes*, 195), et les Romains (Lucien, 31).

La haute antiquité de la domestication de l'âne en Égypte, au moins depuis la

iv^e dynastie et vraisemblablement bien avant, confirmerait, si besoin était, l'origine africaine de cet animal.

Les ânes ensauvagés du Sahara central

La répartition actuelle de l'âne sauvage d'Afrique n'est pas sans poser quelques problèmes. En 1945, A. Jeannin (*Les bêtes de l'Afrique française*, p. 34) reconnaissait en dehors de la région orientale (Somalie, Éthiopie) des populations isolées dans le Tibesti, mais comme la plupart des auteurs (E.F. Gautier, R. Chudeau, L. Lavauden) il ne croyait pas à l'existence de véritables ânes sauvages dans le Sahara occidental. Pour ces auteurs il ne s'agit que d'ânes marrons qui auraient repris, avec la liberté, l'aspect et la belle allure de l'animal sauvage.

Il faut, en effet, avoir vu ces beaux ânes gris aux formes rebondies, à l'allure fringante, pour comprendre l'hésitation que les spécialistes eux-mêmes peuvent avoir à reconnaître en eux les congénères du misérable bourricot efflanqué des campements et des villages africains. Les Touaregs laissent la plupart de leurs ânes en totale liberté; ils organisent parfois de véritables battues pour capturer les animaux dont ils ont besoin et qui ne sont utilisés qu'après dressage. H. Lhote nous a laissé un pittoresque récit d'une de ces captures (*B. de la soc. préhist. franç.*, t. XLVI, 1949, p. 308) : des ânes ensauvagés venaient régulièrement s'abreuver dans les gueltas d'Afilal qui sont situées dans une partie encaissée du cours de l'Oued in Daladj (Hoggar). Une cinquantaine d'hommes appartenant aux Dag Rali et Agouh-n-Thalé campèrent pendant trois jours à proximité du point d'eau, allumant des feux abondants pendant la nuit, de façon à effrayer les ânes et à les empêcher de venir boire. Le quatrième jour, ils se dissimulèrent et laissèrent apparemment la place libre; les ânes assoiffés se précipitèrent dans la guelta et burent longuement et goulûment. Les Touaregs fermèrent alors les issues et se précipitèrent sur les animaux. Ceux-ci, alourdis par l'eau absorbée, s'essoufflèrent rapidement. Après deux heures d'une mêlée indescriptible, une trentaine d'ânes furent capturés et entravés. L'auteur ajoute que le dressage devait durer deux mois. Il admire la sagacité des Touaregs qui, sans arme, sans filet, sans piège, capturèrent ainsi les ânes. On peut toutefois penser que les difficultés auraient été plus grandes s'il s'était agi de véritables ânes sauvages.

D'après Lhote, il est très facile d'immobiliser ces animaux ensauvagés, qui sont forts et rétifs; il suffit de leur mettre les doigts dans les narines et, par une pression brusque et bien appuyée, on arriverait à faire tomber la bête, les quatre pattes en l'air; il ne s'agit plus que l'entraver. Bien entendu, il faut avoir une bonne pratique d'un tel procédé.

Il n'empêche qu'un nombre important d'animaux échappe à tout contrôle, et que plusieurs générations peuvent se reproduire sans que les rejetons connaissent la moindre forme de domestication. Il n'est pas illogique de penser que des croisements avec de vrais ânes sauvages se soient opérés à un moment ou à un autre, et que la distinction devienne d'autant plus difficile à faire que la réduction sensible du nombre des nomades ne peut que développer le processus d'ensauvagement des ânes du Hoggar. Le dernier auteur ayant traité de cette question, L. Dupuy, écrivait (*Trav. de l'Inst. de rech. sahar.*, t. XXV, 1966, p. 44) : « Bien que l'ensemble des auteurs soit en désaccord, nous pensons avec Malbrant (*Traité de biologie*, Grasset, t. 17, p. 1072) qu'il existe au Sahara central une forme d'âne sauvage que nous proposons d'appeler *Equus asinus africanus sahariensis*.

Mais H. Lhote s'élève très fermement contre cette opinion. Les Touaregs ne connaissent que des ânes marrons et aucune espèce sauvage. Ils ont un nom particulier (ahuli) pour désigner l'âne ensauvagé. Ces animaux arrivent à vivre grâce à la présence, dans les lits d'oued, de nombreux thalys et d'un tapis végétal à prédominance de coloquintes sauvages, lesquelles en plus de nourriture consistante, peuvent leur fournir l'appoint aqueux indispensable.

Importance économique de l'âne

La robustesse proverbiale de l'âne liée à une grande rusticité et un corps de faible format explique son importance pour les populations peu fortunées du Maghreb et du Sahara. Tenant encore une place considérable dans l'économie rurale, l'âne est l'animal de bât du petit cultivateur aussi bien que du nomade. Columelle (*De Agricultura*, VII, 1-2) nous apprend que sur les terres légères de la Byzacène il était attelé à l'araire; bien que rare, le fait peut encore être observé dans les jardins et les oasis. Pline l'Ancien vit même en Byzacène une vieille femme et un petit âne tirant le même araire (XVII, 41). Remplaçant le chameau ou le bœuf, il tire le dalou du puits saharien ou fait tourner la noria et le moulin à olives dans les montagnes du Tell.

Si utile dans la vie rustique, l'âne occupe dans les villes maghrébines un rôle non négligeable : il peut seul assurer dans la Casbah d'Alger l'évacuation des ordures ménagères. Durant la Première Guerre mondiale, le bourricot africain remplit même des fonctions inattendues en assurant le ravitaillement en munitions et en vivres dans les tranchées.

La chair de l'âne n'est pas consommée, sauf en cas d'extrême famine. Chez les Touaregs, la crotte d'âne entre dans la fabrication d'emplâtres pour soigner les blessures; on y mélange le charbon de bois de certaines essences réduit en poudre ainsi que du beurre fondu. Le lait d'ânesse serait, paraît-il, souverain pour guérir certains maux d'yeux, et l'urine d'âne serait administrée dans les cas de maux de poitrine.

H. Lhote fait remarquer que le cheptel asinien peut beaucoup varier : au Sahara on assiste parfois à de véritables hécatombes, comme durant la sécheresse de 1973 et des années suivantes, mais cet animal est très prolifique, de sorte que les groupes se reconstituent rapidement. Beaucoup d'ânes de l'Aïr sont originaires du Hoggar; les Touaregs les importent régulièrement en raison de leur rôle économique très important, puisqu'ils assurent le transport du mil que les Kel Aïr vont acheter au Damergou et même plus au sud. Il n'était pas rare de rencontrer des troupeaux de 200 ânes descendant les vallées de l'Aïr pour se diriger vers la piste de Zinder. Ils portaient sans charge mais revenaient chargés lourdement de « *béret* » de mil.

L'âne, animal magique

Son importance dans la vie quotidienne et son omniprésence dans la campagne pourraient expliquer la place éminente occupée par l'âne dans l'ensemble des coutumes, pratiques et croyances magiques des Berbères. En fait, la plupart de ces éléments se retrouvent dans un vieux fonds de croyances éparses dans le monde méditerranéen. La longueur du pénis de l'âne, objet dans tous les pays de nombreuses facéties, explique tout naturellement la rôle tenu par cet animal dans la magie de la fécondité. Dans l'Antiquité, il est associé au culte de Dionysos et de Priape, les récits scabreux que l'Africain Apulée* nous a transmis dans l'*Ane d'or* sont illustrés par plusieurs lampes en terre cuite de fabrication africaine.

L'écho de ces récits ou de ces scènes d'efficiace magique s'est conservé, adouci, dans certaines pratiques dont le sens n'est pas toujours apparent : tel est le fait de jeter du crottin d'âne sur la mariée pour qu'elle soit féconde (J. Servier, *Les portes de l'année*, p. 145); une recette de Marrakech recommande de frapper la belle dont on veut gagner le cœur avec un mouchoir trempé dans du sang d'âne; ailleurs c'est le mouchoir de la mariée qui est noué sur la tête d'un âne tandis qu'à Toufliat (Haut-Atlas) la consommation du pancréas d'âne permet aux femmes de retenir ou d'attirer les hommes. La tête d'âne décharnée joue également un rôle mystérieux dans les processions carnavalesques de l'Ašura à Zagora (Sud-Marocain); dans la même occasion, des personnages à tête d'âne figurent dans les processions à Ouargla et au Fezzan.



Scènes de dépiquage par les ânes à Ksar es-Souk, Maroc, en juin 1934. Photo E. Laoust.

Dans les jeux même, il arrive que le but marqué soit appelé l'âne (J. Servier, *Les portes de l'année*, p. 200); on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement entre cette appellation, qui semble assez répandue, et deux mosaïques provenant d'une même maison de Djemila, qui représentent vraisemblablement un jeu dont l'une des cases est occupée par un âne accompagné de l'inscription « ASINUS NICA ». Sur la plus importante, l'âne vainqueur occupe un médaillon plus grand que les 72 autres, il est constitué d'un rinceau qui s'échappe d'un cathare, cette case semble être celle de l'arrivée. Cette opinion n'est cependant pas partagée par tous les spécialistes (G.-Ch. Picard, *Isaona*, R. afric. t. C, 1956, p. 311 : M. Blachard-Lemée, *Maisons à mosaïques du quartier central de Djemila*, 1975, p. 98). Cette apostrophe a pu même être considérée comme une dérision de l'acclamation $\chi\rho\iota\sigma\tau\omicron\varsigma \nu\iota\chi\tilde{\alpha}$ et rappellerait les accusations d'onolâtrie portées contre les chrétiens et dont nous savons qu'elles subsistèrent jusqu'à la fin de l'Antiquité (A. Alföldi, *Eine dritte Gruppe heidnischer Neujahrs Münzen in Spätantiken Rom*, Schweitzer Münzblätter, 1951, p. 57). Cette tradition anti-chrétienne était suffisamment forte en Afrique pour que Tertullien prenne la peine de la réfuter (*Ad. Nationes*, I, 14).



Âne aux narines fendues. Région de Bougaa (Algérie). Photo F.E. Roubet.

On pense généralement qu'au x^e siècle, lors de la grande révolte kahrejite contre les Fatimides, Abu Yazid, l'Homme à l'âne, choisit cette monture pour symboliser et affirmer son détachement des biens de ce monde, mais il n'est pas impossible qu'il ait voulu s'approprier une partie des qualités magiques attachées à cet animal dont la virilité est un symbole de force victorieuse.

C'est vraisemblablement à des préoccupations de caractère magique aujourd'hui oubliées ou rejetées que se rattachent les mutilations dont sont victimes les ânes en Afrique du Nord. Il est trouvé ou recherché des explications d'ordre pratique à ces mutilations dont les plus courantes sont la fente des narines et l'arrachage de la cornée. Une enquête effectuée sur le portage de l'eau en Algérie (L. Lefebvre, *Libyca*, t. XIII, 1965) entre 1963 et 1965, dans 228 centres, a révélé que dans 22 % des cas il existe dans le village ou le douar des ânes dont les narines ont été fendues; ce pourcentage montait à 38 % en Kabylie. Les narines sont fendues, explique-t-on généralement, pour que l'animal puisse mieux respirer. Cette explication plausible ne peut cependant satisfaire l'enquêteur surtout lorsqu'il remarque que cette pratique, bien que «justifiée» est toujours attribuée au voisin et jamais revendiquée par l'informateur. Les ânes ainsi mutilés sont toujours dits d'origine extérieure au groupe familial ou villageois. Quant à la pratique barbare qui consiste à arracher la cornée de l'œil, elle est heureusement plus rare (4 % des réponses la mentionnent dans l'ensemble de l'Algérie, mais ce chiffre s'élève à 15 % en Kabylie). Le caractère magique de l'opération est ici aussi caché par une explication prétendument rationnelle : cette mutilation «sauve» l'âne jaloux qui périrait s'il voyait manger une autre bête alors qu'il en est empêché.

Quant aux mutilations des oreilles (20 % des réponses en Kabylie, 14 % dans le reste de l'Algérie), elles rendent l'âne «plus vif». Toutefois il ne faut pas confondre ces mutilations «utilitaires» avec les simples marques de propriété assez fréquentes au Sahara. Chez les Touaregs, les oreilles sont découpées, incisées, perforées de différentes sortes suivant les tribus et les familles; toutefois, J. Nicolaisen (*Ecology and Culture of the Pastoral Tuareg*, 1963, p. 138) observe que, si les marques faites aux oreilles de l'âne étaient semblables à celles pratiquées sur les moutons et les chèvres chez les tribus imyad (vassales), les tribus nobles et les Dag Rali (peut-être parce que ces derniers sont plus inféodés aux Kel Rela que les autres tribus) marquaient leurs ânes au fer rouge comme ils le font pour leurs chameaux.

G. CAMPS

Interdit frappant l'ânesse en Kabylie

En Kabylie comme dans tout le Maghreb, l'âne est certainement l'animal le plus employé aussi bien comme bête de somme que comme bête de selle, et souvent même les deux à la fois et en même temps. Mais dans toute la Kabylie il n'existe pas d'ânesse. L'ânesse est en effet frappée d'un interdit total et absolu.

Cet état de choses remonte sûrement à des temps assez anciens, car les premiers explorateurs de la Kabylie l'avaient remarqué et signalé.

— Carette, en 1849, dans son étude sur la «Kabylie proprement dite» précise cette interdiction dans la tribu des Aït Ouart ou Ali de la région du Kendirou, à 15 kilomètres au sud-est de Bejaïa (ex-Bougie) en bordure de mer. Les ânesses sont proscrites et l'élevage de l'âne est interdit. Cette tribu n'admettait même pas le passage de ces animaux sur son territoire. Cette même répugnance est signalée par cet auteur dans la tribu voisine des Beni Mehammed.

— Daumas et Fabrar, dès 1847, remarquent le mépris général de l'ânesse en Kabylie. Un Kabyle n'en accepte jamais la propriété. Pour ces deux auteurs, cette interdiction s'expliquerait par des actes de bestialité commis dans les temps anciens.

Cette opinion est corroborée par Devaux dans son étude sur les Kebaïles parue

en 1859, qui précise que chez les Aït Djennad, ce serait sur l'injonction du marabout Sidi-Mansour, dont la zaouïa jouit aujourd'hui encore d'une très grande influence sur toute la Kabylie, que les ânesses auraient été bannies à la suite également d'actes contre nature. La malédiction qui pèse sur le possesseur d'une ânesse entraîne en particulier l'impuissance, mal hautement redouté en Kabylie. Ce marabout, toujours vénéré, vivait au milieu du xvi^e siècle. Ceci permet donc de fixer approximativement la date de cet interdit.

D'autres témoignages apparaissent pour quelques régions de Kabylie. La zaouïa de Sidi ben Driss chez les Illoulieus dans le Djurdjura, au pied du col de Chellata était célèbre autrefois par la séparation en deux groupes de ses étudiants. Un groupe était composé des « Tolba n telouiat » c'est-à-dire les étudiants de la planchette, l'autre groupe rassemblait les « Tolba ou debbouz », étudiants au bâton. Si les premiers consacraient leur temps à l'étude classique du Coran, les seconds se spécialisaient dans le pillage des villages et rançonnaient les voyageurs sur les grands chemins. Leur butin alimentait le fonctionnement de la zaouïa. Si par extraordinaire des ânesses étaient saisies lors d'une de ces opérations de banditisme, elles étaient laissées à leurs propriétaires qui étaient dépouillés de tous leurs autres biens. Ces larrons ne pouvaient garder ces ânesses capturées car pour eux, comme pour tous les autres Kabyles, il aurait été honteux d'en posséder.

Des témoignages plus récents viennent confirmer la persistance actuelle de cette interdiction. Maunier, dans son étude sociologique, note l'absence d'élevage de l'âne donc de l'ânesse.

Quant à J. Servier, il étend cette interdiction à la mule, et effectivement celle-ci est pratiquement absente de Kabylie mais d'une façon moins absolue que l'ânesse.

Aujourd'hui, lorsqu'on interroge les habitants de la Kabylie, on reçoit le plus souvent des réponses très évasives. Les plus nombreux reconnaissent la réalité de l'absence absolue d'ânesse dans toute la région et disent ne pas en connaître la raison. Certains se mettent à rire sans donner de précision en disant seulement : « c'est l'habitude, la coutume ». D'autres enfin affirment que ce serait honteux et que la présence d'une ânesse serait gênante vis-à-vis des femmes. Cette explication n'est guère satisfaisante puisque le paysan kabyle possède bien d'autres animaux femelles dont les femmes sont chargées d'organiser la reproduction, comme, par exemple, les chèvres qu'elles doivent conduire au bouc quand cela devient nécessaire.

De rares personnes conviennent que cette interdiction a été autrefois conditionnée par des actes contre nature.

La littérature fait d'ailleurs état de faits précis. Dermenghem dans son livre sur le *Culte des saints* cite un auteur arabe, El Qadiri, qui raconte qu'au xviii^e siècle Si Mohamed el Karaoui, à Tozeur, pour sauver ses deux gendres en péril dans la tempête qui risquait de détruire leur navire, s'accoupla avec une ânesse. À l'arrivée, les pèlerins confirmèrent que l'acte de leur beau-père avait calmé la mer, et que les flots avaient été « cloués ».

Mauchand, dans son étude sur la sorcellerie au Maroc, dit que pour devenir sorcier il faut avoir eu un rapport avec une ânesse.

En Kabylie la chose devait bien exister puisque les Kanoun de plusieurs villages prévoyaient le délit, et ordonnaient de frapper d'une amende élevée celui qui s'y était livré. L'amende était souvent doublée si le maître de l'animal portait plainte.

En Kabylie, parmi toutes les femelles animales, l'ânesse semble donc tout particulièrement visée. Les autres femelles, chèvres et brebis, contrairement à l'ânesse, sont des viandes consommables. Elles seront mangées un jour donc elles ne doivent pas être souillées et cela explique sans doute leur protection.

L'interdiction de l'ânesse en Kabylie reste néanmoins absolue et persistante. Du fait de l'absence de cette reproductrice, les paysans kabyles sont obligés d'acquérir leurs bêtes de somme sur les marchés alimentés par les régions limitrophes. Les ânes proviennent du sud, région de Sour el Ghozlan (ex-Aumale), de Sidi Aïssa

surtout, et aussi du canton de Bordj-Ménaïel qui est situé à l'ouest de la limite de l'interdiction.

J.-Cl. Musso

BIBLIOGRAPHIE

- BOULIFA S.A., *Le Djurdjura à travers l'histoire*, Alger, Bringau, 1925, p. 395 sq.
- CAMPS G., « Quelques réflexions sur la représentation des équidés dans l'art rupestre nord-africain et saharien », *B.S.P.F.*, t. 81, 1984, pp. 371-381.
- CARETTE E., « Étude sur la Kabylie proprement dite », 2 tomes, volumes IV et V de l'*Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-41-42*, Paris, Imprimerie nationale, 1849, pp. 441-443.
- DAUMAS E. et FABRAR, *La Grande Kabylie, études historiques*, Paris, Hachette, 1847, p. 24.
- DERMENGHEM E., *Le culte des saints dans l'Islam maghrébin*, Paris, Gallimard, 7^e édition, 1954, p. 31 et note 3.
- DEVAUX C., *Les Kebaïles du Djerdjura*, Paris, Challamel, 1859, p. 340.
- DUPUY L., « Espèces menacées du territoire algérien », *Trav. de l'Inst. de rech. sahar.*, t. XXV, 1966, pp. 29-56.
- ESPERANDIEU G., *Domestication et élevage dans le nord de l'Afrique au Néolithique et dans la Proto-histoire d'après les figures rupestres*, II^e congrès panaf. de préhis., Alger, 1952 (1955), pp. 551-573.
- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. 1, pp. 116-117 et 227-28.
- JOLEAUD L., *Les mammifères de la Libye et du Sahara central du temps de l'Antiquité classique*, II^e congr. de la Féd. des soc. sav. de l'Afr. du N., Tlemcen, 1936, t. 11, pp. 285-312.
- HANOTEAU A. et LETOURNEUX A., *La Kabylie et les coutumes kabyles*, 3 volumes, Paris, Challamel, 2^e édition, 1893, tome 2 : p. 129; tome 3 : pp. 377-384.
- LECLERCQ H., *ANE. Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. 1, 2^e partie, pp. 2042-2068.
- LHOTE H., « Une méthode de chasse préhistorique encore employée chez les Touaregs du Hoggar, la chasse à l'âne sauvage », *Bull. de la soc. préhist., franç.*, t. XLVI, 1949, pp. 308-309.
- MAUCHAMP E., *La sorcellerie au Maroc*, Paris, Dorbon, s.d., p. 169.
- MAUNIER R., *Mélanges de sociologie nord-africaine*, Paris, Alcan, 1930, p. 94.
- MELBOUCY, « La première entrée du garçon kabyle au marché », in *Bulletin de l'Enseignement des indigènes*, n° 298, janvier-juin 1937, Alger, La Typo-litho, p. 23.
- MOREL CH., *Asinus. Dictionnaire des antiq. grecques et romaines de Daremberg et Saglio*, t. 1, pp. 469-470.
- SANSON A., *Traité de zootechnie*, t. III, p. 140-160.
- SERVIER J., *Les portes de l'année*, Paris, 1962; *Dans l'Aurès, sur les pas des rebelles*, Paris, 1955.
- GRASSÉ P. (sous la direction de), *Traité de zoologie*, ordre des Périssodactyles, t. XVII, pp. 1007-1088.
- VAUFREY R., « L'art rupestre nord-africain », *Arch. de l'Inst. de paléont. humaine*, XX, Paris, 1939; *Préhistoire de l'Afrique*, t. 1, publ. des htes ét. de Tunis, 1955, p. 377.

Âne : dénominations berbères de l'âne

Les données lexicales berbères actuelles pourraient constituer une trace et une confirmation de l'existence ancienne de deux variétés d'ânes, l'une (l'âne gris) autochtone, l'autre (l'âne brun) d'origine extérieure (cf *Supra*, G. Camps).

Indépendamment des *asnus*, probablement issu du latin *asinus*, qui désigne plutôt l'ânon dans les dialectes berbères du nord (Maroc surtout), il existe en berbère deux dénominations fondamentales, très largement répandues de l'âne :

- *ayyul* (plur. *iyyal/iγ°yal*), connu dans tous les parlers berbères nord (Maghreb et nord Sahara);

- *ayzed / ayziḍ* (d'une racine Y Z Ḍ) et ses nombreuses variantes locales dues à la forte influence palatisante de la radicale /y/ (*aziḍ, izḍ, iziḍ, ézyed, éžed, ažed...*), caractéristique des parlers « orientaux », essentiellement sahariens : touareg, Ghadames, Djebel Nefousa, Siwa.

Alors que le second terme est attesté — bien que rare — en berbère nord, notamment en kabyle sous la forme *ižžed* (notations personnelles et Basset, 1936, p. 62), le premier semble totalement inconnu des dialectes sahariens.

Or, *aγyul* pourrait bien être une dénomination liée à la couleur (brune) et dériver du verbe (touareg) *iγwal* «être brun» (racine γ WL) (**a-γiwal* > *a-γiwl* > *a-γyul* : le vocalisme /u/ actuel et la labio-vélarisation du pluriel peuvent être interprétés comme traces d'une ancienne radicale /w/).

On peut donc émettre l'hypothèse que *ayziḍ* ait été la dénomination primitive de l'âne (autochtone) et qu'*aγyul* se soit imposé dans la zone maghrébine proprement dite après que l'âne brun — désigné par sa couleur : «le brun» — s'y soit répandu.

BIBLIOGRAPHIE

BASSET A., *Atlas linguistique des parlers berbères, Algérie. Territoires du nord. I* (cheval - mulet - âne), Alger, 1936, p. 59-62.

ERNOUT A. et MEILLET A. *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, 1985 (4^e éd.) [asinus, p. 51].

LANFRY J., *Ghadames*, II, FDB, 1973, (p. 414, n° 1752).

S. CHAKER

A219. ANEIRITAE OU ANERITAE

Les Aneiritae ou Anêritae sont placés par Ptolémée (IV, 5, 12, éd. C. Müller, p. 692) en bordure côtière de la Marmarique, entre les Libuarkhae et les Bassakhitae. On hésitera à rapprocher leur nom de celui d'un district de la Marmarique, le district des Enzêretae, cf. C. Wessely, Ptolémée, «Géographie», IV, 5, 24 et le «Papyrus Rainer» n° 259, dans *R.E.G.*, XXXII, 1919, p. 505-506 C. Wessely utilise la numérotation de l'édition Nobbe de Ptolémée). Ce district comporte un secteur rural nommé Mokkhuris, cf. Ptolémée (IV, 5, 13, p. 695) : Mokkhuris ou Mokkhêris; M. Norsa et G. Vitelli, «Il Papiro Vaticano greco 11», 2^e partie : *Registri fondiari della Marmarica*, Città del Vaticano, 1931, p. 55 (V, 5 et 18) : Mokhlhulis (époque de Commode); *Itin. Ant.*, 69, 1 : Michera ou Mecyra siue Elene; 71, 4 : Micera; *Table de Peutinger*, IX, 1 : Meciris, à 22 milles (33 km) d'Antipego (Tobrouk), sur la voie Cyrène-Tobrouk. Si le rapprochement entre les Aneiritae ou Anêritae et les Enzêretae, dont on lit mal le nom, était fondé, il faudrait donc localiser cette tribu à l'ouest de Tobrouk.

J. DESANGES

A220. ANFĀ

C'est l'ancien nom de Casablanca, la plus grande ville du Maroc. Son étymologie, incertaine, a donné lieu à de nombreuses hypothèses. Nous n'en citerons que deux, dues à des berbérissants confirmés. Selon Émile Laoust (*R.E.I.*, 1939), ce serait une variante du berbère *afā*, «sommets, monticule». De là à faire un rapproche-



Les ruines d'Anfa en 1572 représentées dans *Civitates orbis terrarum* de G. Braun et S. Van den Noevel.

ment avec la colline résidentielle dite aujourd'hui « Anfā Supérieur », il n'y a qu'un pas. Mais aucune trace de ruines n'a jamais été trouvée par les constructeurs des luxueuses villas qui composent ce quartier. Et tout nous indique que la nouvelle cité, construite au XVIII^e siècle, le fut sur les ruines mêmes de l'ancienne. Arsène Roux pense qu'on pourrait donner au berbère *anaffa* ou *aneffa* le sens de « aire à battre », nom assez commun parmi les villages berbères, comme ceux de *agdal*, « pré »; *talda*, « gerbe »; *tasrāft*, « silo », etc. Mais aucune de ces hypothèses ne s'impose.

L'origine de la ville n'est pas mieux connue. Marmol attribue sa fondation aux Carthaginois, Léon l'Africain aux Romains, mais aucun texte, aucune trace archéologique n'autorisent à les suivre. Zayyānī l'impute à des émirs zénètes et la place à la fin du I^{er}/VII^e siècle, mais il ne donne pas ses sources. Idrīsī mentionne le port, déjà actif pour l'exportation des céréales. On ne sait rien de la part prise par la ville à l'aventure des Baghwata. Sous les Mérinides, elle fait figure de capitale de la province de Tāmasnā : elle a des remparts, un gouverneur, un cadī; Abū l-Hasan y fait construire une *madrasa*. Dans l'anarchie qui accompagne la décadence de la dynastie, la cité se rend à peu près indépendante, et constitue une petite république de corsaires. Les Portugais décident de mettre fin à leurs exploits. Sous le règne d'Alphonse V, en 1468 ou 1469, une expédition commandée par l'infant D. Fernando, s'empare d'Anfā que ses habitants avaient évacuée. Les Portugais détruisent la ville, abattent les remparts et se rembarquent. Anfā restera déserte et en ruines jusqu'à sa reconstruction par le sultan Sīdī Muhammad B. 'Abd Allāh, au XVIII^e siècle où elle prendra le nom de Al-Dar al-Bayda, Casablanca pour les Européens.

BIBLIOGRAPHIE

- IDRISI, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. et trav. Dozy et De Goeje, 1866, p. 84.
 MARMOL, *L'Afrique*, trad. Perrot d'Ablancourt, II, 1667, p. 140.
 LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, éd. Scheffer, 1897, II, 9-13; *Une description géographique du Maroc d'Az-Zyānī*, trad. Donfourier, in *Archives marocaines*, VI, 1906, p. 452.
 LÉVI-PROVENÇAL E., « Un nouveau texte d'histoire mérinide : le Musnad d'Ibn Marzūk », in *Hespéris*, 1925, p. 69.
 LOPES D., in *Historia de Portugal*, dirigée par Damiao Peres, III, 1932, pp. 536-37.
 RICARD R., *Sources inédites de l'histoire du Maroc*, 1^{re} partie, Dynastie Sa'dienne, Portugal, V, 1953, pp. 15-16.
 ADAM A., *Histoire de Casablanca, des origines à 1914*, public. des Annales de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, n^o 66, 1968, 193 p.

A. ADAM

A221. ANGELUS « ange », « petit enfant » (parlers berbères « orientaux »)

Terme d'origine latine : *angelus* « ange », lui-même du grec αγγελος. En latin, il appartient spécifiquement à la langue de l'église chrétienne (Ernout-Meillet, p. 32).

On le retrouve, souvent en tant que forme vieillie, dans presque tous les dialectes berbères du groupe « oriental » : Tunisie, Libye, touareg, Ouargla-Mزاب... avec les formes et significations suivantes :

- Touareg : *āngelus* (pl. *ingelusen*) : « ange » (Foucauld, III, p. 1332) et *āngelos* (pl. *āngālosen*) (Alojaly, p. 142).
- Ghadames : *angalūs* = « esprit, inspiration » (vieilli) (Lanfry, n^o 1125, p. 240).
- Tunisie (Matmata/Tamezret) : *anglus/tanglust* = jeune homme/jeune fille (Provetelle, p. 7 et 10, Stumme, 1900).
- Mزاب : *anğelus* = « enfant en bas âge, esprit, être surnaturel » (vieilli) (Delheure, 1985, p. 135).

Sa localisation actuelle reflète l'influence particulièrement forte qu'a dû exercer la culture latine et surtout le christianisme dans la zone concernée (Tunisie, Tripolitaine, nord-est du Sahara).

Angelus appartient d'ailleurs à une constellation de lexèmes d'origine latino-chrétienne passés en berbère, attestés en touareg : *émerkid* : « grâce » (lat. *mercēdis*, *mercēdem*); *abekkad* : « péché » (lat. *peccātum*) (Foucauld, I, p. 52 et III, p. 1127; Alojaly, p. 6 et 131 / Ernout-Meillet, p. 400 et 491) auquel on doit rajouter l'emprunt pan-berbère : *tafaska* « fête religieuse », du latin *pascha*, lui-même de l'hébreu à travers le grec (Ernout-Meillet, p. 486).

Ces traces de contacts linguistiques latin/touareg confirment la localisation anciennement plus septentrionale des Touaregs. Les auteurs arabes du Moyen Âge, notamment Ibn Khaldoun, situent explicitement les ancêtres des Kel Ahaggar (Hawwara/Huwwara = Ihaggaren) en Tripolitaine :

« Au début de la conquête [arabe], le groupe des Hawwāra [...] habitait la région de Tripoli et Barqa, ainsi que le rapportent al-Mas'udi et al-Bakri. Ces tribus étaient soit sédentaires soit nomades. Certaines d'entre elles traversèrent les sables pour pénétrer en plein désert. Elles s'établirent auprès des Lemta qui sont des mullatēmīn [= porteurs de voile]. (*Histoire des Berbères*, I, p. 275).

BIBLIOGRAPHIE

- ALOJALY Gh., *Lexique touareg-français*, Copenhague, 1980.
 DELHEURE J., *Dictionnaire mozabite-français*, Paris, 1985.
 ERNOUT A. et MEILLET A., *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, 1985 (4^e éd.).
 FOUCAULD Ch. (de), *Dictionnaire touareg-français*, Paris, 1951-52.
 IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères...* (trad. de Slane), Paris, 1925, vol. I.
 LANFRY J., *Ghadames*, II, FDB, 1973.
 PROVOTELLE Dr., *Étude sur la tamazight ou zenatia de Qalaât Es-sened*, Paris, 1911.
 STUMME H., *Märchen der Berbern von Tamazratt in SüdTunisien*, Leipzig, 1900.

S. CHAKER

A222. ANHAD

Dans le Haut-Atlas oriental, on appelle anhad le droit de préemption sur une jeune fille dont disposent non seulement le cousin germain, comme dans d'autres régions du monde arabe, mais également ses vingt plus proches agnats. Cette coutume caractérise les tribus berbères, comme les Aït Morṣad, où le douaire coutumier est peu élevé, quelquefois même inexistant.

Le droit d'anhad est cependant atténué dans la pratique; ainsi lorsque le parent qui s'est opposé au mariage d'une jeune fille ne l'épouse pas, aucun autre parent ne peut à son tour se prévaloir de ce droit, enfin, son exercice est définitivement clos par les cris rituels des matrones qui annoncent à tout le village la conclusion du mariage.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTRAND A., *La famille berbère au Maroc central; une introduction aux droits coutumiers nord-africains*, thèse E.H.E.S.S., mars 1977, pp. 69-70.
 DALLONEAU cpt., *Recueil de la coutume des Aït Morhad d'Assoul et chorfas d'Assoul*, Assoul, 27 juin 1954, archives historiques de l'Armée à Vincennes.
 HENRY., *Une tribu de transhumants du grand Atlas : les Aït Morghad*, mémoire du C.H.E.A.M., 1937, 12 p.

A. BERTRAND

A223. ANIMISME**Les temps préhistoriques**

Nous ne savons pas quelle était la qualité des croyances religieuses des ancêtres des Berbères durant la Préhistoire. Il serait vain de recenser les très nombreuses manifestations d'un possible animisme primitif. On se contentera de rappeler trois catégories de documents qui peuvent témoigner de ce mode de pensée : les monuments symboliques, les objets de parure et les œuvres d'art.

Le plus ancien monument symbolique, c'est-à-dire n'ayant pas d'utilisation pratique évidente et répondant sans doute à une croyance, est le tas de pierres noyé dans le sable amoncelé par une source artésienne à El Guettar (Sud-Tunisien). Ce tas de pierres formait un cône régulier de 0,75 mètre de haut et de 1,50 mètre de diamètre à la base. La fouille permit de reconnaître la structure particulière de cet amoncellement : au sommet étaient placées quelques boules de silex, toutes les autres étaient des sphères de calcaire. Si la plupart de ces sphéroïdes sont naturels, quelques-uns ont été piquetés et certains, qui possédaient des appendices, en ont été débarrassés. Or ces pierres ne se trouvent pas sur place, elles ont donc été volontairement apportées par l'homme. Ce tas de boules était truffé de silex taillés appartenant à une industrie moustérienne. Les concrétions qui soudent les éléments constitutifs de ces tas de pierres, de silex et d'os, ainsi que le lustre très prononcé des outils en silex qui se trouvaient sur les bords, indiquent que l'édification de ce monument fut faite en partie dans l'eau ou tout au moins si près de la source qu'il fut rapidement et longuement submergé dans une eau agitée, chargée de sable.

Il est sûr que cet aménagement, d'âge moustérien, n'a aucune raison pratique et son caractère votif ne fait aucun doute. Le fait d'amonceler des pierres, soit par dépôt, soit par jet, est une pratique universelle ; elle est restée particulièrement vivace au Maghreb.

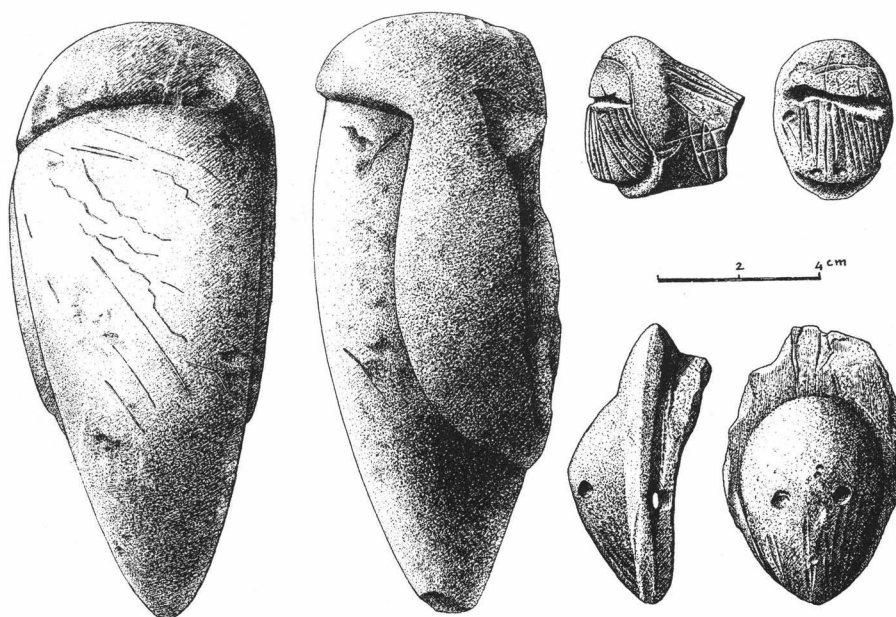


Amoncellement de pierres du gisement moustérien d'El Guettar (Sud tunisien).
Photo M. Gruet.

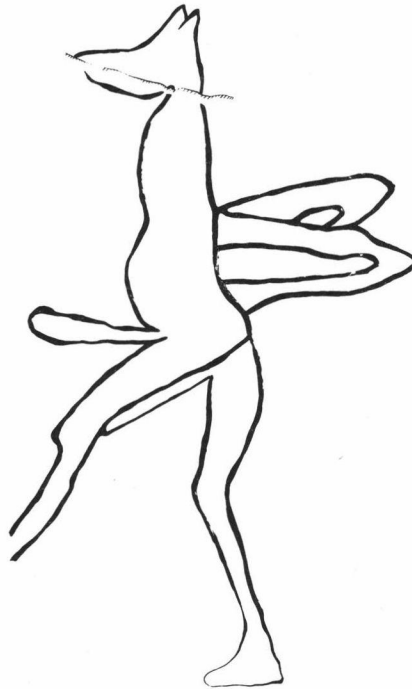
Les très nombreux éléments de parure préhistorique sont autant d'instruments magiques destinés à protéger leur porteur. On ne saurait citer les multiples genres de pendeloques qui entrent dans cette catégorie. Les plus intéressants sont les diverses coquilles, particulièrement les cyprées, appelées porcelaines ou cauris, qui ont fait l'objet d'une longue analyse de la part de E. G. Gobert (*Rev. afric.*, t. XCV, 1951, pp. 5-62). Ces coquillages, lorsqu'ils sont portés verticalement, comme l'indique la place de la perforation à l'une de leurs extrémités, évoquent évidemment l'image d'une vulve. Comme l'écrit E. G. Gobert, ce coquillage « se range naturellement parmi les images que les hommes du passé ont multipliées dans une intention prophylactique et qui représentaient ou symbolisaient le sexe des femmes, parce que de celui-ci émanent des forces redoutables pour l'homme lui-même autant que pour les esprits, les démons qui nous assiègent ». De fait, des représentations non équivoques de vulves apparaissent aussi bien sur des objets mobiliers préhistoriques (polissoir de l'oued Mengoub) que gravées sur des parois rocheuses (El Mekta). Le port prophylactique de cauris n'a pas cessé au Maghreb.

Les œuvres d'art préhistorique ne sont pas l'aboutissement d'actes gratuits. Même si nous sommes incapables d'expliquer les motivations profondes des hommes néolithiques du Sahara central, qui sculptaient dans la roche dure (dolérite, basalte, granite...) des figurines d'animaux, la plupart domestiques (bœufs, moutons), mais aussi des antilopes, nous devinons que ces œuvres devaient être le support matériel d'une certaine vénération, qu'elles aient été des idoles ou de simples offrandes. Ces œuvres avaient été précédées au Capsien, à El Mekta en particulier*, par de rares sculptures en roche tendre et à mi-chemin, en raison de leur petitesse, entre l'objet de parure et la sculpture en ronde bosse.

Même dans l'étude de l'art rupestre*, qui offre cependant une documentation exceptionnellement riche, il n'est guère possible de pousser l'analyse de la pensée animiste qui a pu inspirer tant de chefs d'œuvre dont le sens profond nous échappe même si nous en décrivons facilement l'aspect apparent. Nous n'en sommes plus



Petites sculptures en calcaire du gisement capsien d'El Mekta; d'après E.G. Gobert.



*Homme ithyphallique à tête de chacal. Gravure de Ti-n Affelfellen-Oued Amizour (Ahaggar).
Relevé G. Lefebvre.*

à croire que « ces dessins ont été tracés pour mettre à la disposition des hommes les animaux qui y étaient représentés, des paroles magiques prononcées devant les images pouvaient en compléter l'effet » (St. Gsell, *H.A.A.N.*, t. I, p. 243). Au départ, on a certaines difficultés à reconnaître, dans l'art rupestre surabondant de l'Atlas et des massifs centraux sahariens, des scènes ou des motifs ayant une signification religieuse. L'art rupestre nord-africain paraît surtout anecdotique, plus documentaire que symbolique. C'est que cet art, bien qu'il ait été reconnu avant celui d'Europe, n'a pas encore trouvé son analyste. Faut-il trouver un sens caché à une scène telle que celle du Kef Messiouer (Algérie orientale) où une famille de lions dévore un sanglier tandis que rôdent autour des chacals faméliques? Le combat rituel des buffles antiques (*Homioceras antiquus*), représenté plusieurs fois, a-t-il une signification autre que celui de l'affrontement de deux mâles?

Il est cependant des scènes et des motifs qui reviennent avec une telle insistance qu'ils ont certainement une valeur religieuse. L'exemple le plus précis est celui du « bélier à sphéroïde ». On nomme ainsi un ovin, qui n'est d'ailleurs pas toujours un mâle, paré avec soin. Sa tête est coiffée d'un bonnet sphérique en cuir, prolongé par des jugulaires qui se nouent sous le cou, des rameaux ou des plumes peuvent être piqués dans cette étrange coiffure qui fut confondue avec le disque solaire qui orne le bélier Amon-Râ en Égypte; or ce dernier est plus récent de deux millénaires. Le bélier à sphéroïde porte souvent un lourd collier tressé qui, sur les gravures les plus précises, se prolonge sur l'échine par une sorte de « caparaçon » festonné. Il existe quelque 80 représentations de ce sujet dans l'Atlas saharien or, dans plus de 20 stations le bélier est accompagné d'un personnage en position d'orant. Cet

orant précède le plus souvent l'animal, en lui tournant le dos. Il ne s'agit donc pas de l'adoration d'un dieu bélier mais plutôt d'une scène d'offrande. Le bélier est orné avant d'être sacrifié, il est magnifié et représenté le plus souvent d'une taille supérieure à l'orant. Une gravure célèbre de Guelmouz el Abiod représente même l'animal fendu en deux le long de l'échine, les intestins répandus en une longue spirale autour du corps.

En restant dans l'Atlas saharien, examinons une autre scène constituée de petites silhouettes humaines intercalées entre les grandes et célèbres représentations de bovins et de lions de Tiout*, près d'Aïn Sefra. La scène représente une chasse à l'autruche, thème banal et sans grand intérêt, mais ici deux éléments peu communs attirent l'attention. Le premier est la dimension exagérée de la pointe de flèche que l'archer darde en direction de l'autruche. Il peut s'agir d'un rendu graphique particulier de l'importance que revêt cette partie de l'arme en ce moment précis de la chasse. Plus intéressante est la relation qui s'établit entre le chasseur et le personnage placé derrière lui.

Celui-ci a une attitude d'orant, il porte une sorte de tunique courte serrée à la taille, des manches pendent des franges ou des pendeloques. Le bas du corps est nu, ce qui permet de reconnaître son sexe qui est indiqué par une cupule. Or au sexe de cette femme aboutit un long trait partant du pénis du chasseur. Cette singulière relation, étant donnée l'attitude d'orante de la femme, n'a pas seulement une banale signification sexuelle. Ce trait symbolique assure en quelque sorte l'efficacité de la chasse, d'autant plus qu'avant d'arriver au sexe de l'homme ce trait se dédouble afin qu'une branche aboutisse à la main qui tend la flèche.

Parmi les peintures les plus anciennes du Tassili, celles qui sont rattachées au style des « Têtes rondes », certaines représentent manifestement des êtres mythiques. Dans la station de Sefar, une peinture de grande taille est si impressionnante que, dès sa découverte, elle fut appelée « le Grand Dieu de Sefar ». Son aspect général et sa tête à quatre protubérances s'écartent nettement de toute figure réaliste. Dans la même phase des « Têtes rondes » il semble parfois que des phantasmes ou des figures de cauchemars aient été reproduits : étranges figures féminines dont le corps s'étire en lanière et dont les bras amincis se tendent désespérément (Jabbaren), personnages aux bras filiformes dont le visage est précédé par un nez extraor-



Chasse à l'autruche de Tiout. Photo G. Camps.

dinaire (Sefar), « spectres » aux membres raccourcis se déplaçant dans les airs (In-Itinen). Nous sommes donc plongés dans une atmosphère étrange éloignée du réalisme auquel nous habituent les gravures du grand style naturaliste que nous avons tout lieu de croire contemporain.

C'est précisément dans ce style et dans les mêmes régions du Sahara central que nous prendrons les exemples suivants. Dans les gravures de ces régions il arrive assez fréquemment que les hommes soient représentés masqués, si on considère comme des masques les têtes d'animaux que portent les figures masculines. On explique généralement le port de masques comme une pratique de chasse : en revêtant l'aspect de l'animal convoité, le chasseur peut s'approcher plus facilement de lui et l'abattre ou s'en emparer. Cette pratique existe en particulier chez les Boschimans qui, dans leurs peintures, ont parfois représenté des chasseurs d'autruche masquée grâce aux dépouilles de cet oiseau. Or les hommes à tête zoomorphe du Hoggar et du Tassili n'Ajjer ont, à ma connaissance, plus souvent des têtes de prédateurs que celles d'herbivores ou d'oiseaux. Ce sont de préférence des têtes de félins et des têtes de canidés. Je ne pense pas que de tels masques puissent faciliter l'approche du gibier, à moins que le chasseur préhistorique n'ait espéré s'approprier ainsi la force et l'adresse des animaux de proie dont il revêtait la dépouille. Si c'était le cas, nous aurions dans ces images le reflet de croyances ou de pratiques magiques bien connues et très répandues dans le monde. Mais nous pensons qu'il faut aller au-delà. Toutes ces figures sont très réalistes, les détails vestimentaires sont parfois indiqués avec une précision très grande ; bracelets, colliers, ceintures sont nettement reconnaissables. Graziosi a publié une très intéressante figure de Mathendusch (Fezzan) qui représente un homme à figure de chacal portant une large ceinture qui retient un pantalon collant. Malgré ces précisions, aucun trait ne sépare le masque de la tête et du cou, les épaules sont en parfaite continuité. Cet homme qui porte sur ses épaules un bœuf paraît plutôt une divinité qu'un chasseur. Les hommes à tête de chat de Tilizaghen*, également publiés par Graziosi, ont des colliers, de larges ceintures et des pantalons courts ; ici aussi, aucun élément ne se rapporte à un masque. Ces têtes animales font intégralement partie des corps humains.

Si le masque s'explique dans les scènes de chasse par des raisons techniques ou magiques, on comprend moins que les personnages masculins soient encore masqués dans d'autres occasions, comme dans les scènes de coït de Tin-Lalan, dans l'Acacus, publiées par Mori. Dans les deux scènes, les détails de la parure et de la coiffure de la femme sont indiqués avec la plus grande précision, alors que chez l'homme, la tête animale est parfaitement dans le prolongement du cou sans qu'aucun trait ne vienne suggérer la superposition ou l'attache du prétendu masque. Dans la partie centrale du Hoggar, la station de Tin-Affelfelen (oued Amejjour) qui appartient, en partie, à la phase archaïque, présente un homme ithyphallique à tête de chacal.

Je propose de voir dans ces personnages masculins à tête animale des êtres divins dont l'Égypte pharaonique garda le souvenir pendant des millénaires. Les scènes de Tin-Lalan pourraient être, dans cette hypothèse, considérées comme des représentations d'hiérogamies.

La place tenue par l'animal dans les croyances de ces pasteurs sahariens se reconnaît encore dans les phases suivantes qualifiées habituellement de « bovidienne » en raison de la fréquente représentation de troupeaux de bœufs, de scènes de pâture, de déplacements ou de campements. C'est le moment où l'art tassilien atteint son apogée. Plus qu'aux époques antérieures, cet art paraît anecdotique et de grande valeur documentaire pour les archéologues qui retrouvent sans peine des costumes, des techniques, voire des jeux ou des attitudes qu'ont conservées les populations pastorales du Sahel. Les ressemblances sont telles que certains chercheurs ont voulu trouver dans certaines scènes la traduction des mythes et des cosmogonies des Peuls d'aujourd'hui.

Montagnes, grottes et rochers sacrés aux temps historiques

Dans les conceptions magiques et religieuses des anciens Africains on reconnaît, dans un mélange assez hétérogène de phénomènes naturels sacralisés, de génies innommés et d'entités ayant accédé à la qualité de dieux individualisés, une attitude fondamentalement faite de circonspection, de crainte et de vénération aboutissant à un culte plus ou moins organisé. Comme la plupart des peuples primitifs, les anciens Africains avaient conscience d'une puissance répandue dans la nature et pouvant se manifester, à tout moment, dans un accident topographique comme dans un phénomène inhabituel. Mais le sacré peut atteindre ou frapper un animal sans que celui-ci ne devienne nécessairement une divinité nouvelle. Il peut aussi se manifester à l'homme sans intermédiaire : c'est à des degrés divers le songe, la vision, la révélation.

La plus sensible des manifestations du sacré, la plus répandue dans le monde et celle dont le souvenir est le mieux conservé, est ce que nous appellerons l'accident topographique, en premier lieu la montagne, mais aussi le simple rocher. Est-ce la forme de la montagne qui attire ainsi la divinité ou bien son élévation qui, rapprochant l'homme du ciel, siège d'une divinité toute puissante, justifie la vénération dont elle est entourée ? Ces deux attitudes, apparemment contradictoires puisque l'une serait chthonienne et l'autre ouranienne, peuvent, en fait, avoir contribué simultanément à la sacralisation de la montagne.

De ces hauts-lieux, nous ne citerons que les sanctuaires puniques ou de tradition punique, tel le temple de Saturne Balcaranensis sur le Djebel Bou Kournain (ou Bou Kornine) dont la silhouette si caractéristique se dresse au fond du golfe de Carthage. On pourrait penser que ces sanctuaires à Baal ou à Saturne, établis sur des reliefs, sont de tradition sémitique, mais la fortune même de ces lieux de culte, où se succèdent parfois téménos à ciel ouvert, temple punique ou romain, église paléo-chrétienne et marabout, révèle la profondeur et la durée de cette vénération. Le caractère autochtone de la vénération des hauts-lieux est prouvé par de nombreux autres monuments, certains plus anciens, telles les gravures rupestres de signification religieuse groupées sur certaines montagnes du Haut-Atlas marocain (Yagour, Rhat). Ces figurations, aujourd'hui bien connues, remontent, certaines, au Néolithique, mais la plupart se situent à l'âge du Bronze et au début de l'âge du Fer, époque où se met définitivement en place la société berbère. Les pèlerinages plus ou moins islamisés qui se perpétuent sur les mêmes lieux conservent à ces sites sacrés leur profonde religiosité.

Il s'y conserve parfois des pratiques qui plongent encore plus profond dans la mentalité primitive. Telle est celle qui, suivant J. Berque, se déroule chez les Seksawa (Haut-Atlas) sur le piton de Tamsolst qui domine le lieu saint de Z'init ; « chaque année, en mars, un certain nombre de familles Imt'ddan délèguent à tour de rôle un personnage qui, mené sur le sommet, y est entravé puis laissé seul ». La procession n'a pas regagné le village que l'acteur, libéré par intervention surnaturelle, rejoint lui aussi ses aîtres. Ce rite de l'entravé ; dont le caractère de magie collective n'est pas douteux, a visiblement une fonction naturiste » (J. Berque, *Structures sociales du Haut-Atlas*, p. 251-252). Il est manifeste que cet homme enchaîné est une sorte de bouc émissaire, et J. Berque va même jusqu'à évoquer le souvenir d'anciens sacrifices humains. On peut, à l'appui de cette interprétation, citer les représentations d'hommes percés de flèches et de traits divers reconnus par J. Malhomme dans les gravures de l'Oukaïmeden.

C'est de l'Atlas encore que Pline l'Ancien (V, 1, 7) disait qu'il brille la nuit de mille feux et retentit des ébats des Egipans et des Satyres qui jouent de la flûte et du tambourin. Comment s'étonner qu'une crainte religieuse s'empare de ceux qui s'en approchent ? Maxime de Tyr (VIII, 7) prétend que l'Atlas est à la fois un temple et un dieu. Saint Augustin (*Sermones*, XLV, 7) reprochait à ses ouailles la coutume qu'ils avaient de gravir les montagnes pour se sentir plus près de Dieu.

Les *Guanches* des Canaries, n'ayant été ni christianisés ni islamisés avaient conservé les croyances fondamentales des anciens Africains tout en développant une religion originale. Dans la Grande Canarie il existait, dans deux cantons séparés, deux rochers sacrés, Tismar et Vimenya, qui étaient des lieux de pèlerinage. Au cours de la visite au lieu saint, on versait du lait et du beurre sur les rochers en chantant des airs lugubres, puis on se rendait sur le bord de la mer et on battait l'eau avec des baguettes en poussant des cris aigus. Dans le déroulement de ce pèlerinage se conjuguent des pratiques pour obtenir la pluie (libation, cris, battue de la mer) et le culte des rochers.

Aujourd'hui encore la montagne est le siège de croyances confuses. Certains sommets sont tellement hantés par les génies (*Djinn*, pluriel *Djennoun*) qu'ils sont pratiquement interdits aux hommes; cette croyance est particulièrement forte chez les Touaregs, au Hoggar (Garaet ed-Djennoun), comme dans l'Aïr (Mont Greboun). Comment ne pas retrouver dans ces interdits l'écho de ce que rapportait Pline au sujet de l'Atlas? Le culte de la montagne, ou sur la montagne (car celle-ci peut n'être que le support du sacré), doit être rapproché de la vénération constante pour les grottes que les Berbères ont manifestée à toutes les époques. L'enfoncement de la grotte au sein de la terre permet la communication avec les divinités chtoniennes et peut-être avec la divinité suprême, puisque certains contemporains de saint Augustin croyaient se rapprocher de Dieu en s'enfonçant dans les souterrains (*Sermones*, XLV, 7).

Des divinités adorées dans les grottes par les anciens Africains, nous ne connaissons le nom que d'une seule, le dieu Baccax dans le Djebel Taya près de la ville romaine de Thibilis (Announa). Dans le flanc de la montagne s'ouvre la Ghar el-Djemaa (grotte de l'Église) où les deux *magistri* du *pagus* se rendaient en pèlerinage tous les ans au printemps. Il offraient sans doute un sacrifice et faisaient graver une dédicace à Baccax Augustus. Un culte identique était rendu, dans la région de Constantine, par le *Magister* du Castellum Phuensium, dans le Djebel Chettaba. Il s'agit ici d'un simple abri sous roche et la divinité qui reçut de très nombreuses dédicaces n'est malheureusement jamais désignée autrement que par les initiales G.D.A.S.

Les légendes, souvent liées à celle des Sept dormants, les pratiques associées à ces accidents naturels sont encore nombreuses et vivaces dans les campagnes nord-africaines. Rares sont les trous de rocher ou les porches de grotte qui ne soient transformés en modestes sanctuaires (*mzara*, *haouita*) dans lesquels sont déposés des offrandes, des ex-voto en poterie, des lampes, des nouets, voire des galets ou des boulets, car le trou est fréquenté par quelque *djinn* ou *ahssès* (« gardien ») dont il est bon de s'assurer la bienveillance et à tout le moins la neutralité.

L'eau du ciel et la sève de la terre

Dans un pays qui connaît un climat semi-aride en dehors d'une mince frange de climat méditerranéen, le problème de l'eau a toujours gravement occupé les esprits des communautés agricoles ou pastorales. À l'époque romaine, les divinités tutélaires des sources, Neptune et les Nymphes, étaient particulièrement honorées; Les nymphées construits sous l'Empire sont souvent monumentaux. Le plus célèbre est le grandiose temple des eaux du Zaghouan d'où partait la canalisation principale de l'aqueduc qui alimentait la capitale de la province. Les eaux guérisseuses ont reçu également des marques de vénération; les mieux connues sont celles de l'*Aqua Septimiana* de Timgad. Certains puits étaient aussi l'objet de vénération, ainsi au Castellum Dimmidi, mais encore aujourd'hui le Bir Barouta de Kairouan.

En dehors de ces cultes officiels les populations africaines devaient, comme les Berbères d'aujourd'hui, multiplier les pratiques magiques pour obtenir la pluie. La plus connue et la plus répandue est la procession de la « fiancée de la pluie »,

simple cuiller de bois habillée de chiffons. Une symbolique naïve voudrait que cette fiancée s'offre à la fécondation de la pluie (*Anzar**, qui est un nom masculin). Dans le même esprit on se livre à des baignades bénéfiques au solstice d'été; c'est un rite de l'Awussu* bien connu en Libye et en Tunisie mais également répandu jusqu'au Maroc. Ces pratiques avaient été condamnées par saint Augustin qui reprochait à ses contemporaines de se baigner nues le jour du solstice d'été et d'allumer ainsi la concupiscence des spectateurs. Ces aspersions, ces baignades qui agitent les masses aquatiques, ces coups mêmes portés par les Guanches à la mer ont pour but ultime de provoquer la chute de l'eau céleste. La nudité des baigneuses d'Hip-pone était une invite à la fécondation de la terre asséchée.

Ces pratiques sont en effet étroitement associées, par magie imitative, au symbolisme sexuel; pluie, fertilité de la terre, fécondité des troupeaux sont des enchaînements que par leurs actes sexuels les humains pensent provoquer. Cette succession, des religions plus évoluées l'ont également admise, soit dans sa crudité, soit en la couvrant des voiles transparents de la Fable. J. Carcopino pensait que la fortune du culte des Cereres chez les Numides s'expliquait précisément par le maintien chez eux d'un vieux fonds animiste de l'ancienne civilisation méditerranéenne dans laquelle ce culte hellénique plongeait de lointaines racines. Par son mysticisme sexuel, par cette communion avec les forces qui fécondent la nature, le culte de Tellus et de Coré (Cereres) était celui qui se rapprochait le plus des préoccupations magiques du cultivateur africain. Aux Thesmophories qui, en Grèce, n'avaient plus qu'un caractère symbolique, les Berbères préféraient les cérémonies plus concrètes des « nuits de l'erreur » dont Nicolas de Damas décrit le déroulement parfaitement identique à ce qui se pratiquait il n'y a pas encore longtemps dans certaines campagnes, dans le Dahra comme dans le Sud marocain. Au ^{xvi}^e siècle, Jean-Léon l'Africain reconnaissait ces mêmes pratiques dans la région de Sefrou au Maroc.

Les astres

L'eau, comme la vie, vient du ciel et c'est au ciel que siègent les divinités majeures des anciens Africains. Les témoignages sont anciens et très respectables. Hérodote (IV, 188) dit que le Soleil ainsi que la Lune recevaient des sacrifices de tous les Libyens à l'exception de ceux qui habitaient sur les bords du lac Tritonis; Pline l'Ancien (II, 103) et Diodore (III, 57) confirment cette assertion. Ibn Khaldoun la répète en affirmant que parmi les Berbères se trouvaient, au moment de la conquête arabe, des adorateurs du Soleil et de la Lune (I, p. 157). Mais le texte majeur nous semble être dû à Cicéron (*De Republica*, IV, 4). Lorsque Massinissa, pourtant fortement imprégné de culture punique, accueille Scipion Émilien, ce n'est ni Baal Hammon, ni Tanit qu'il invoque : « Je te rends grâce, Soleil très haut et vous autres divinités du Ciel, de ce qu'il me soit donné avant de quitter la vie d'ici-bas de voir sous mon toit, dans mon royaume, P. Cornelius Scipion... ». On ne peut évidemment garantir la véracité de ce texte, mais si la forme a reçu quelques enjolivures sous la plume de Cicéron, le fond est vraisemblable et l'ensemble ne manque pas de grandeur.

Cependant les traces de ce culte astral sont rares, hormis les figurations de Sol et de Luna qui apparaissent dans le cortège de Saturne sur de nombreuses stèles de l'époque romaine, et encore plus souvent des disques, croissants, rosaces qui sont autant de symboles des astres. Sans oublier les affinités du Soleil et du Lion, dont la représentation est très fréquente et possède un caractère astral reconnu, il importe de rappeler les figurations de disque solaire ou de rosace qui ornent certains hypogées (*haouanet*)*, grottes funéraires et dalles de chevet des dolmens*.

La dédicace au dieu Ieru* est la seule inscription mentionnant la divinité lunaire sans cortège astral et sous sa forme berbère qui est masculine (*Eior*, *Iour*).

La pauvreté ou plutôt l'imprécision des témoignages, pour les divinités chto-

niennes, aquatiques et célestes, découragent toute tentative de définir les croyances fondamentales des anciens Berbères. Ce défaut de témoignages n'implique pas nécessairement une pauvreté des croyances. Le risque est donc toujours grand de confondre l'ensemble des croyances en un animisme aussi généralisé que débilitant ; nous n'avons pas le droit d'affirmer, comme cela a été souvent écrit, que les Berbères n'avaient qu'une religion élémentaire. Ils seraient le seul des peuples de langue chamito-sémitique à être ainsi frappé d'une telle incapacité métaphysique.

En fait, le sacré était et resta largement répandu d'une manière diffuse dans la nature et aujourd'hui encore, malgré son triomphe, l'Islam n'a pu éliminer les très nombreuses pratiques, mêlées de magie contraignante et de vénération, qui ont des génies (*Djennoun*) pour objet.

Les animaux et le sacré

Existait-il, à l'époque antique, une zoolâtrie chez les Africains ? Les auteurs répondent généralement par l'affirmative, bien que les documents littéraires ou figurés ne soient guère nombreux ni convaincants pendant la durée de l'empire romain. Avec un certain dédain pour la chronologie et en se fondant sur la continuité des croyances, ils se rapportent volontiers aux gravures rupestres néolithiques en particulier aux figurations, très nombreuses, des béliers* coiffés d'un sphéroïde orné de plumes ou de rameaux.

Mais nous avons vu *supra* que l'analyse des scènes où figurent les béliers à sphéroïde ne permet pas d'affirmer que ces animaux étaient des divinités. Dans la plupart des cas, ces animaux suivant un homme en position d'orant paraissent être plus simplement l'offrande présentée à la divinité. C'est bien ce qu'ils sont restés à travers les millénaires, particulièrement dans les rituels sémitiques.

Le bélier figure, concurremment avec le taureau, autre victime de choix sur un très grand nombre de stèles à Saturne, et les textes célèbres de Nicivibus* (N'Gaous, Algérie), nous apprennent qu'au III^e siècle de notre ère, les Africains, restés longtemps fidèles aux sacrifices rigoureux des prémices, avaient accepté, non sans réticence, et en s'entourant de précautions rituelles, presque juridiques, de substituer l'agneau, souffle pour souffle, sang pour sang, vie pour vie, à l'enfant premier-né réclamé par le dieu. Il n'y a aucune trace de zoolâtrie dans cette substitution.

En fait la seule mention précise se référant à un culte du bélier* en Afrique du nord, se trouve dans El Bekri et concerne une tribu montagnarde du Sud marocain. La mention est très brève et on ne sait en quoi consistait réellement ce culte, le fait paraissait cependant tellement exceptionnel et honteux que ces hérétiques cachaient leur identité quand ils se rendaient dans d'autres tribus.

Le taureau* passe également pour un animal sacré. Il fut aussi la victime prestigieuse, que l'on sacrifiait aussi bien à Saturne qu'à Jupiter. Corippus (V, 12-26), au VI^e siècle de notre ère, rapporte une croyance particulière des Laguatan, peuplade nomade des Syrtes, qui lâchaient sur l'ennemi un taureau représentant leur dieu Gurzil né de l'accouplement d'Amon et d'une vache. Les Laguatan possédaient des idoles en bois et en métal qui figuraient Gurzil. C'est le seul texte relatif à un culte du taureau, encore ne faut-il reconnaître dans l'animal qu'une image du dieu ; et rien dans cette pratique ne rappelle la vénération que, par exemple, les Égyptiens avaient à l'égard du taureau Apis.

Si on croit Diodore (XX, 58), les singes auraient joui, dans une région que le texte nous invite à situer dans les confins de l'Algérie et de la Tunisie, au-delà des chaînes littorales, de privilèges tels qu'on a pu y voir la trace d'un véritable totémisme. Ces singes, dit Diodore, occupent maisons et celliers sans que personne ne les chasse, car les habitants les regardent comme des dieux et les mettre à mort est un sacrilège digne du dernier supplice.

Les serpents sujets d'effroi et de vénération en même temps, ont été l'objet de certains cultes. On connaît plusieurs dédicaces à Draco; l'une à Tighnica, une autre à Numluli peuvent être rapprochées de la légende qui veut que les légions de Regulus aient dû combattre un serpent gigantesque (Pline, VIII, 37) dans cette même vallée du Bagrada (Medjerda). Le culte de Draco s'étendait à la Numidie et à la Maurétanie : aux Aquae Flavianae le serpent est associé aux Nymphes, à Tipasa de Maurétanie, la Passion de Sainte Salsa fait connaître l'existence d'une idole représentant un serpent en bronze à tête dorée.

Dans le sanctuaire néopunique de Thinnissut, voisin de Bir Bou Rekba, une statue de terre cuite figurait une déesse léontocéphale. La même effigie apparaît sur les monnaies de Metellus Scipion accompagnée de la légende G.T.A. qui est habituellement lue : *Genius Terrae Africae*. Le lion est l'animal pour lequel les marques de vénération sont les plus nombreuses. Sa crinière flamboyante qui se prête à une stylisation rayonnante permet très tôt une assimilation facile avec le Soleil, mais le lion avait d'autres significations. Il joue un rôle important dans la décoration sculptée de plusieurs monuments funéraires. Il faut également tenir compte de la fréquente association du lion et de Saturne sur les stèles dédiées au grand dieu africain.

La zoolâtrie chez les anciens Africains, du moins pendant l'Antiquité, reste donc sujette à caution. Que des animaux, pour différentes raisons, aient eu des liens puissants avec le sacré et qu'ils aient joui de privilèges particuliers (singes, serpents, certains oiseaux), que d'autres, servant habituellement et préférentiellement d'offrandes sacrificielles, aient finalement bénéficié de la relation étroite qui s'établissait avec les dieux (bélirs), que d'autres, comme le taureau du dieu Gurzil, ou le lion pour le Soleil ou Saturne, aient été les simulacres vivants de la divinité, cela ne suffit pas à établir un culte des animaux. Il y eut, et il y a en Afrique du nord, des animaux sacrés ou, à tout le moins, vénérés, mais il n'y eut pas de dieux-animaux. Saint Augus-



Déesse léontocéphale de Thinnissut (Bir Bou Rekba), Tunisie. Photo Musée du Bardo, Tunis.

tin (*Sermones*, CXCVIII, 1) n'aurait pas précisé que seuls les Égyptiens adoraient les animaux si la zoolâtrie avait existé chez les Africains de son époque. Il est possible qu'une certaine zoolâtrie ou une très grande vénération à l'égard de certains animaux aient été connues chez les nomades sahariens ancêtres des Touaregs. Ceux-ci portent encore aujourd'hui des noms d'animaux : Amaïas (le guépard), Ilou (l'éléphant), Abeggi (le chacal). Des clans, chez les Kel Rela, ont pour ancêtres des animaux ou des personnes portant des noms d'animaux (la gazelle, la hase, etc.).

L'homme, support du sacré

Il est vrai que l'homme lui-même peut être le support du sacré, voire un simulacre vivant de la divinité. Le meilleur exemple me paraît être donné par Hérodote. Au voisinage du lac Tritonis (le Djerid), les Machlyes et les Auses célébraient une fête en l'honneur d'Athéna (peut-être Tanit, ou plus vraisemblablement une divinité libyque assimilée à cette déesse). D'abord les jeunes filles des deux peuplades simulaient un combat à coups de bâtons et de pierres, celles qui, par accident, mouraient des coups reçus étaient considérées comme de fausses vierges. Puis le combat s'interrompait, et dans chaque parti on choisissait la plus belle des jeunes filles, qui était parée d'armes grecques et promenée dans le pays sur un char; elle représentait la déesse (IV, 180).

De tels combats de jeunes filles, plus ou moins ritualisés, subsistaient encore vers 1950 dans les oasis fezzanaïses (Fête du sel à Ghat).

Plus simplement, l'homme, par son action, peut participer aux grands mouvements de la nature. Le développement de l'agriculture accentua cette croyance que les actes humains ont des répercussions à l'échelle cosmique. Ainsi s'expliquent toutes les précautions qu'observent les cultivateurs le jour où, sous la poussée des bœufs, s'ouvre le premier sillon. Ainsi se comprennent les curieuses pratiques qui, sous le couvert d'une totale licence, permettent aux humains de contribuer, lors des « nuits de l'erreur », à la fertilité et à la fécondité universelles.

Traces d'animisme dans la religion populaire

Alors que le degré supérieur de la vie religieuse et de la spéculation théologique conduisait à un monothéisme de plus en plus strict, la religiosité populaire continuait à peupler le monde d'entités subalternes.

L'Islam admet l'existence de génies (*djennoun*) qui, sous divers noms, connaissent une vie parallèle à celle des hommes. Ils constituent à vrai dire un monde d'une autre dimension, celui qui, de l'autre côté du miroir, est organisé semblablement au nôtre mais diffère de nature. Ils ont des chefs et des rois, ils se marient, engendrent des enfants et partagent, semble-t-il, nos sentiments. Les uns sont indifférents, certains bienveillants ou amoureux, d'autres très méchants ou tout au moins très susceptibles, rouant de coups ou frappant d'un mal mystérieux le malheureux qui les dérange dans leur sommeil ou leur activité.

Nombre de ces *djennoun* dérivent, comme leur nom le laisse deviner, des génies de l'Antiquité et, comme eux, ils reçoivent sinon un culte véritable, du moins de nombreuses marques de déférence de la part des humains. Ainsi dans les campagnes sont élevés de modestes sanctuaires (*haouita*, *mzara*) dans lesquels les femmes déposent des poteries votives, elles-mêmes héritières des microcéramiques proto-historiques, des brûle-parfums ou de simples bougies qu'on ne prend pas toujours le soin d'allumer, encore que le feu et la lumière jouent un rôle prépondérant dans ce culte qui n'ose dire son nom. Sur la côte du Sahel, en Tunisie, on invoque les « *Radjel el Bahr* » (les « hommes » de la mer) en déposant dans une anfractuosité de falaise des bougies ou en creusant tout simplement un trou dans le sable. Plus souvent un trou de rocher, une niche naturelle, le creux d'un tronc d'arbre deviennent



Mzara avec poteries votives. Douar Déhemcha, région d'Aïn Kebira (Sétif).
Photo G. Camps.

Dépôts votifs de cierges, bougeoirs et poteries diverses au pied d'un arbre.
Massif du Chenoua. Photo G. Camps.



des autels rustiques, parfois signalés par le blanchiment des parois à la chaux, pratique déjà connue dans l'Antiquité. Plus simplement encore, on se contente d'attacher des nouets aux rameaux d'un buisson ou aux basses branches d'un arbre hanté par les génies.

De l'animisme primitif qui imprégnait de sacré toute forme de vie ou tout accident qui sort de l'habituel, subsistent aussi des pratiques qualifiées de magiques aujourd'hui car elles ont été vidées de tout sentiment religieux, telle par exemple cette curieuse attitude propitiatoire décrite par H. Genevois en Grande Kabylie. «La mère qui élève un enfant qui n'a pas encore un an ne touchera pas la terre (pour faire de la poterie) avant d'avoir façonné un porc ou un sanglier avec la terre qu'elle posera au-dessus du mur de la cour : il restera là à cuire au soleil, brillant, l'œil éveillé. On dit : le mauvais œil et la malédiction n'ont pas de prise sur le sanglier : ainsi en soit-il aussi pour toi, mon fils». (H. Genevois, «Superstitions», *F.D.B.*, n° 97, p. 44).

On n'insistera guère sur les multiples formes primitives de la religiosité populaire, parfois mêlées d'anthropolâtrie, car elles sont quasi-universelles et ne peuvent être considérées comme spécifiquement berbères, sinon peut-être par leur archaïque vigueur. Elles se sont maintenues en Afrique du Nord avec plus de constance que dans les autres pays méditerranéens, bien que les lettrés affectent d'ignorer leur existence, ou estiment qu'il ne s'agit que de formes féminines et méprisables de superstitions anciennes.

BIBLIOGRAPHIE

- BENOÎT F., «Survivances des civilisations méditerranéennes chez les Berbères», *Revue Anthropol.*, t. XL, 1930, p. 278-298.
- BERQUE J., *Structures sociales du Haut-Atlas*, Paris, P.U.F., 1955.
- CAMPS G., *Berbères, aux marges de l'Histoire*, Hespérides, Toulouse, 1980; «Symboles religieux dans l'art rupestre du nord de l'Afrique». *Les religions de la Préhistoire*, Valcamonica Symposium, 1975, p. 323-333; *La Préhistoire. À la recherche du Paradis perdu*, Paris, Perrin, 1982; «Les croyances protohistoriques en Afrique du nord», *Mythes et croyances du monde entier*, t. II, p. 304-319.
- CAMPS-FABRER H., «Parures des temps préhistoriques en Afrique du nord», *Libyca*, t. VIII, 1960, p. 9-218; *Matériau et art mobilier dans la Préhistoire nord-africaine et saharienne*, Paris, A.M.G., 1966.
- CARCOPINO J., «Le culte des Cereres et les Numides», *Revue historique*, t. CLIX, 1928.
- DOUTTE E., *Magie et religion dans l'Afrique du nord*, Alger, Jourdan, 1909.
- CHARLES-PICARD G., *Les religions de l'Afrique antique*, Paris, Plon, 1954.
- GENEVOIS H., *Superstitions. Recours des femmes kabyles*. Fichier de documentation berbère, n° 97, 1968.
- GRUET M., «Amoncellement pyramidal de sphères calcaires dans une source fossile moustérienne à El Guettar (Sud tunisien)», *II^e congrès panafr. de préhist.*, Alger, 1952 (1955), p. 449-456.
- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du nord*, t. I, Paris, Hachette, 1919.
- HAMPATE BA et DIETERLEN G., «Les fresques d'époque bovidienne du Tassili n'Ajjer et les traditions des Peuls : hypothèse d'interprétation». *Journ. de la Soc. des African.*, t. III, 1933, p. 197-282.
- JOLEAUD L., «Gravures rupestres et rites de l'eau en Afrique du nord». *Journ. de la Soc. des Afric.*, t. III, 1933, p. 197-282.
- LAOUST E., *Mots et choses berbères*, Paris, Challamel, 1920.
- PAQUES V., *L'arbre cosmique dans la pensée populaire et dans la vie quotidienne du Nord-Ouest africain*, Inst. d'ethnol., Paris, 1964.
- SERVIER J., *Les portes de l'année. Rites et symboles. L'Algérie dans la tradition méditerranéenne*, Paris, Robert Laffont, 1962.

G. CAMPS

A224. ANISAMAN

Localité actuellement en ruines, à 31 km au nord-ouest d'Agadez, dans le massif de l'Aïr. Elle fut autrefois habitée par les Inassoufa, l'une des cinq tribus qui instaurèrent le sultanat en Aïr et que l'on considère comme l'une des plus anciennement arrivées en Aïr. Les Inassoufa sont les Massoufa ou Messoufites des auteurs arabes, encore appelés Inassoufites et Amussoufanes. Une légende rapportée par H. Barth en ferait, à l'origine, des Gobir, tribu qui serait venue du Sahara et aurait soumis les habitants de l'Aïr, à l'époque, des Noirs. Cette identité des Gobir avec les Messoufites est assez peu vraisemblable, car ces derniers seraient issus de la grande famille des Sanhadja, installés autrefois dans le sud marocain et qui virent se fixer ultérieurement dans la région de Oualata et dans l'Azaouak (*Azawak*)*.

Anisaman a été confondu par les rédacteurs des « Chroniques d'Agadez » avec le puits de Ti-n-Chaman (*Ti-n-Saman*) qui se trouve à 1,5 km au nord de la ville d'Agadez ; la mission Foureau-Lamy campa près de ce dernier en 1900, et on l'engloba ultérieurement dans le fort français au moment de sa construction. Les « Chroniques » s'expriment ainsi en relatant l'origine des sultans de l'Aïr et les différentes localités où ils résidèrent pour aller chercher le sultan. Ils le trouvèrent dans le pays de A'arem Cattafoû et le transportèrent au pays de Tadeliza, car les bœufs qui portaient le mil en Aïr en souffraient beaucoup. Ensuite, ils l'emmenèrent à Tinchamane et lui construisirent un château-fort. Il ne devait avoir d'autres familiers que les gens des quatre tribus qui avaient construit le palais du sultan en se partageant le travail, c'est-à-dire la tribu des « Amoussoufanes ». Ce passage est assez ambigu, car nous savons que la rédaction des « Chroniques » n'a été réalisée qu'au début du siècle, sur l'ordre du sultan alors au pouvoir, pour justifier de ses droits vis-à-vis des Français, d'après des archives qu'il possédait par ailleurs. A'arem Cattafoû n'a pas été identifié avec certitude ; il peut s'agir d'une localité du Fezzan, soit de l'ancienne ville d'Assodé, au cœur du massif de l'Aïr. Tadeliza se trouve à une vingtaine de kilomètres d'Agadez. C'est un petit village sur la rive droite de l'oued Tiloua, nom du bief supérieur de l'Irhazer-n-Agadez, près duquel subsistent les ruines de l'ancienne résidence des sultans de l'Aïr, perchées sur une crête dominant la vallée. Par des citations du Tarik el-Fettach et du Tarik es-Sudan, nous savons que les sultans habitèrent cette résidence au moins jusqu'en 1502, date à laquelle un marabout célèbre, du nom de El Mérhili, celui qui chassa les juifs du Touat, y passa, alors que l'askia de Gao était venu vers 1500, avait soumis le sultan de l'Aïr et imposé un tribut annuel de 150 000 ducats. Lorsque Jean-Léon l'Africain décrit l'Aïr en 1513, il dit que le sultan habitait alors Agadez. C'est donc entre 1502 et le passage de Jean-Léon l'Africain qu'Anisaman fut résidence des sultans.

Parmi les ruines d'Anisaman on reconnaît une grande habitation rectangulaire renfermant des chambres tout autour du mur d'enceinte ; c'est une réplique, en plus petit, de celle qui surplombe la crête de Tadeliza. A proximité, il y a les vestiges d'une grande mosquée et de nombreuses maisons construites entre deux vallées ou dans la boucle de l'une d'elles, indiquant qu'il s'agissait d'une cité assez importante, d'un diamètre de plus de 500 m. La nécropole, qui compte plusieurs milliers de tombes, se divise en trois parties. La plus ancienne, tout à fait à l'ouest, comprend des tombes légèrement arrondies, rappelant les premières tombes d'influence islamique des Touaregs, encore marquées par les anciennes constructions en margelle de puits ; la partie centrale, comprenant des tombes de forme plus allongée, plus ovalaires, marquées par une influence islamique plus accusée ; celles de la partie la plus à l'est sont de même forme, mais pourvues de marmites à leur tête et de pierres tombales portant des inscriptions en arabe très soigneusement gravées.

Les constructions étaient en pierres de forme irrégulière, reliées par de l'argile crue. C'est le même type que l'on rencontre à Assodé, l'ancienne capitale des Kel Eoui, à Ti-n-Taghoda, à Tazamak, à Aoudéras et en bien d'autres lieux.

La ville aurait été détruite au XVIII^e siècle, à la suite de rivalités entre les autres tribus, dites «du Pacte». Les ruines d'Anisaman ne sont pas portées sur la carte au 1/1 000 000 ni sur celle au 1/200 000, mais sur cette dernière, un oued appelé Anesoumen correspond à l'emplacement d'Anisaman.

BIBLIOGRAPHIE

- LAURENT Cdt., «L'Aïr et ses gens», *C.H.E.A.M.*, 1966.
 LHOTE H., «Contribution à l'étude des Touaregs soudanais. Les Saghmâra, les Maghcharen, les expéditions de l'askia Mohamed en Aïr et la confusion Takedda-Tademekka», *Bull. I.F.A.N.*, XVII, série B, 3-4, 1955, p. 334-370. «Découverte des ruines de Tadeliza, ancienne résidence des sultans de l'Aïr», *Notes africaines*, n° 137, janvier 1973, p. 9-16.
 URVOY Y., «Chroniques d'Agadez», *Journ. de la Soc. des African.*, IV, 1934, p. 145-177.

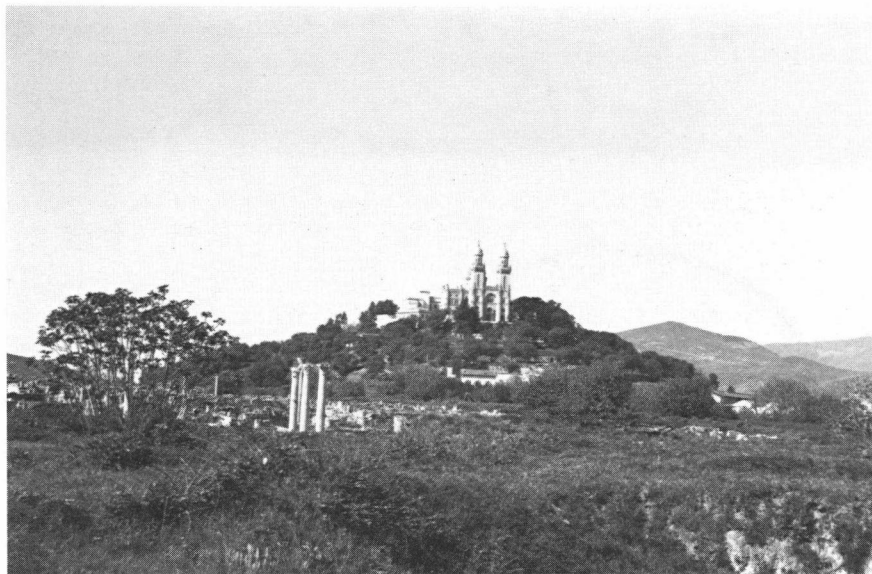
H. LHOTE

A225. ANNABA (Hippone - Bône)

Hippone, Bône, Bouna, Annaba, la filiation toponymique apparaît évidente, même si pour certains le nom d'Annaba aurait pour origine le terme arabe signifiant «jujubier». La filiation urbaine sur ce site, à travers deux millénaires, n'est pas moins évidente.

Le site

Deux éléments conjoints sont à l'origine de la fortune de cette ville. L'un est constitué par une grande baie en faucille, protégée par le promontoire du Cap de Garde; la baie sableuse et basse permettait l'implantation des ports d'autrefois en eau peu profonde, le promontoire assurait une protection naturelle contre la houle



Hippone : la colline saint Augustin. Photo G. Camps.



Mur en grand appareil repris dans la construction des villas du front de mer. Photo G. Camps.

et les vents du nord-ouest. Site de port remarquable que les besoins de la navigation moderne aux forts tirants d'eau ont perpétué en creusant des bassins et en projetant le port dans la mer par la construction de jetées.

Le second élément est constitué par la plaine qui s'ouvre au pied du massif de l'Edough, immédiatement derrière le cordon littoral. Elle a assuré tout à la fois le terrain d'assiette de la ville, et son hinterland agricole aux époques coloniales et actuelles.

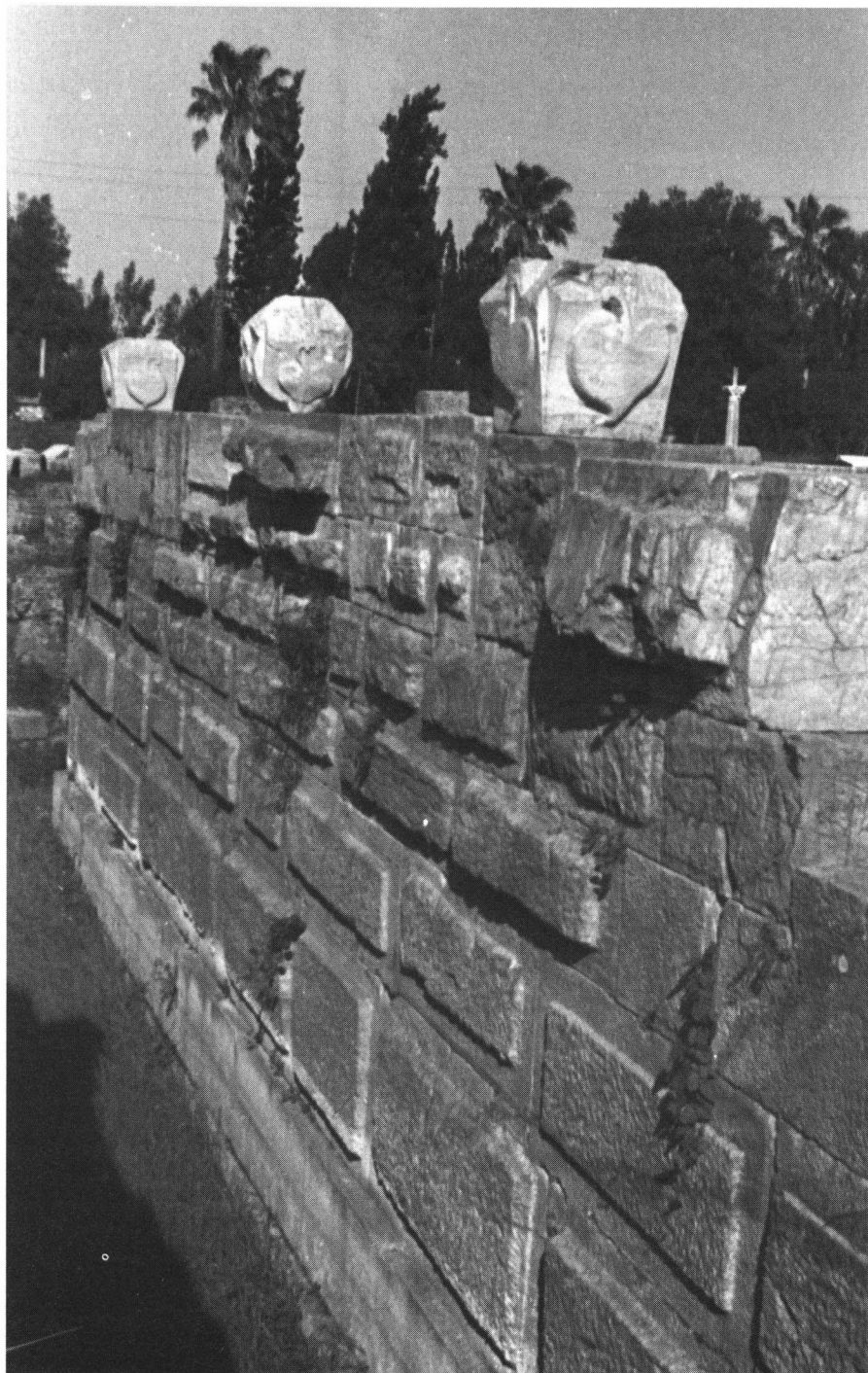
Annaba partage le privilège de ce type de site avec la plupart des autres villes portuaires du pays (Oran, Arzew, Alger, Bejaia, Collo, Skikda); mais seule Béjaia comporte une aussi bonne protection naturelle, seule Alger dispose d'une aussi belle plaine agricole; seule Annaba porte à la perfection ces deux conditions à la fois.

Elle est par contre handicapée par sa position au sein du territoire algérien : position excentrique à l'extrême est du pays, à moins de 50 km de la frontière algéro-tunisienne. Le rayonnement d'Annaba s'est toujours heurté à cet obstacle.

M. COTE

Hippo Regius

Des origines d'Hippone, nous ne savons rien. La plaine de la basse Seybouse et les collines qui la bordent ont toujours été très fertiles. Les Numides qui ont laissé un grand nombre d'inscriptions libyques, dont certaines datent de l'époque romaine, ont dû assez tôt entrer en relation avec les commerçants orientaux qui établirent un comptoir dont il ne reste aucune trace, sauf, peut-être, des statues en faïence d'origine égyptienne. Le document datable le plus ancien qui ait été trouvé jusqu'à ce jour sur le site d'Hippone est un tesson attique du ^v^e siècle av. J.-C. (J.P. Morel, 1962). Le nom d'Hippo qui fut porté durant l'Antiquité par deux cités littorales : Bizerte (Hippo Diarrhytus) et Bône (Hippo regius), est vraisemblablement d'origine phénicienne et doit s'appliquer à un accident topographique. Le



Hippone : mur à bossage. Photo G. Camps.

rapprochement avec le nom grec du cheval est tout à fait fortuit bien qu'il ait alimenté des étymologies fantaisistes.

La mention la plus ancienne de l'un des deux Hippo figure dans le Périple du Pseudo-Scylax sous la forme Hippou Accra qui semble s'appliquer à Bizerte, mais Diodore de Sicile (XX, 57, 6) mentionne deux Hippou Accra. La première fut prise par Agathocle, l'autre par son lieutenant Eumaque. L'Hippou Accra d'Agathocle qui est entourée par un lac ne peut être que Bizerte, l'autre, comme le dit S. Gsell, est dès lors vraisemblablement Annaba, à moins qu'il ait existé une troisième Hippou qui aurait été occupée par Eumaque, ce qui paraît peu acceptable.

En fait, l'histoire d'Annaba ne commence, comme pour la plus grande partie de l'Afrique, que pendant la Seconde Guerre punique. Un fait est sûr, la ville faisait alors partie du domaine de Carthage ou de celui de Syphax, qui s'était emparé du royaume massyle. Hippo devint une ville « royale » de l'État numide créé par Masinissa, on ne sait quand exactement elle entra en sa possession.

Quelle est la signification de l'épithète accolé désormais au nom de la cité ? D'autres cités du royaume portent le même qualificatif : Bulla regia, Thimida regia, Zama regia. On a supposé que ces villes devaient leur nom au fait qu'elles étaient des résidences royales, sorte de capitales secondaires dans lesquelles les rois avaient des trésors et des palais. Or ni Cirta, ni Siga, ni plus tard Iol-Caesarea qui furent des capitales où résidèrent effectivement les souverains ne reçurent jamais le qualificatif de regia. En revanche, Thimida regia ne possédait même pas une résidence royale puisque Hiempsal dut habiter une maison appartenant à un particulier (*B.I.*, XII, 3). Il faut noter que regia n'est pas, dans ces cas, un substantif mis en apposition au nom de la ville, mais bien un adjectif qui s'accorde, ainsi à Zama regia s'oppose Hippo regius. Cette remarque permet de rejeter le sens de « Résidence royale » qui est celui du substantif « regia ». Il n'est pas impossible que ces villes « royales » aient chacune fait partie d'un domaine royal et qu'elles aient appartenu en toute propriété au roi qui y résidait, le cas échéant. Le même qualificatif s'applique à de menues bourgades : Aquae regiae, en Byzacène, Regiae en Maurétanie césarienne occidentale.

L'Hippone numide n'est guère mieux connue que l'Hippone punique. Cependant les fouilles, en particulier celles de E. Marec, ont mis au jour d'importantes murailles en appareil cyclopéen ou en gros appareil en pierres à bossages sur lesquelles vinrent prendre appui des constructions d'époque romaine, en particulier les somptueuses villas du bord de mer. Longtemps, ces murs cyclopéens ou en grand appareil furent attribués aux architectes phéniciens, ils furent considérés par les uns comme les restes des quais de l'emporium punique, par d'autres comme des remparts. Ils sont en fait des murs de soutènement le long du front de mer pour protéger la plaine basse de la Seybouse et le site de la ville des tempêtes et des affouillements. Ce front de mer fut avancé à plusieurs reprises. Les sondages judicieux de J.-P. Morel ont permis de dater avec assez de précision, grâce à la céramique, le mur oriental de la première moitié du II^e siècle av. J.-C., le mur occidental et la muraille en grand appareil proche des Thermes nord seraient du milieu du I^{er} siècle av. J.-C., le mur occidental serait plus récent encore, il daterait de l'époque augustéenne. Toutefois une bonne partie des blocs à bossage utilisés dans ces constructions semble bien être des remplois provenant de grands bâtiments de l'époque numide. Un chapiteau ionique archaïque doit être compté parmi les vestiges de la ville numide. Hippone numide était en relation étroite avec la Campanie; la quasi-totalité de la céramique importée étudiée par J.-P. Morel est postérieure au III^e siècle av. J.-C. et appartient à la Campanienne A d'origine napolitaine.

Lors des guerres civiles entre Pompéiens et Césariens, l'importance d'Hippone apparaît lors du dernier acte : l'Imperator Metellus Scipio, chef du parti pompéien, surpris dans la rade par la flotte de Sittius alors qu'il s'apprêtait à gagner l'Espagne, se donna la mort, suivant ainsi le sort de ses alliés Caton d'Utique et Juba I^{er}.

Hippone devint l'une des grandes villes de la province d'Africa nova créée par César. Un trophée en bronze, pièce exceptionnelle, fut élevé sur le forum de la ville, sans doute pour rappeler la victoire sur les Pompéiens et les Numides. Les ruines d'Hippone eurent la chance de ne pas être recouvertes par les villes médiévale et moderne qui furent établies plus au nord. Entre les lieux-dits Bounah (ou colline saint Augustin occupée aujourd'hui par la basilique moderne) et Gharf el Artran couronné par le Musée, les fouilles de E. Marec ont mis au jour plusieurs quartiers : celui du Forum au centre, voisin du Théâtre adossé à la colline saint Augustin, les grands thermes dans le secteur nord, bâtis sous Septime Sévère, le quartier chrétien autour de la basilique qui fut celle de saint Augustin, le quartier du front de mer avec ses riches villas. De ces villas furent extraites des mosaïques de grand intérêt, telles celles dite de la chasse (en réalité la capture d'animaux sauvages destinés aux *Venationes* : panthères, onagres, autruches, voir notice « africane »), ou celle de la pêche, du labyrinthe, des neuf Muses, de l'Apollon Melqart, du triomphe d'Amphitrite...

Le forum d'Hippone est le plus grand qui ait été découvert en Afrique du Nord. La place mesure 76 m sur 43 m ; de magnifiques portiques l'encadraient. Du forum et des grands thermes furent retirées des statues de bonne qualité : Vespasien, Aphrodite, Dionysos, Hercule.

Sous le règne d'Hadrien fut achevé un aqueduc qui aboutissait à des citernes encore en usage de nos jours. Il faut dire que l'Hippone romaine était devenue une riche cité, l'un des principaux ports pour l'exportation du blé numide. Hippone était le siège de l'un des légats du Proconsul d'Afrique et de plusieurs bureaux de l'administration impériale, en particulier celui du procureur de l'Annone* et des domaines impériaux. Érigée en municipe par Auguste, la ville devint colonie sous les Antonins.

L'importance d'Hippone se juge aussi au nombre de routes qui desservaient l'agglomération. On en dénombre huit, deux littorales et six autres qui allaient à Cirta, à Tipasa de Numidie et Theveste, à Thagaste, à Simithu, à Tacatua par le lac Fetzara, à Rusicade en passant au sud du même lac.

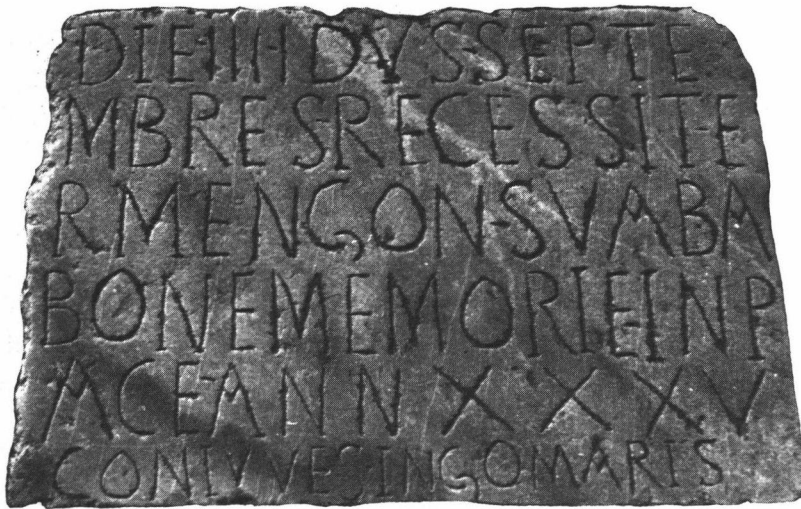
Le nom d'Hippone est inséparable de celui du plus célèbre de ses évêques, saint Augustin*. Grand port fréquenté par des Orientaux, Hippone fut, comme Carthage, précocément évangélisée. En janvier 259, l'évêque Theogènes fut mis à mort en même temps que trente-six autres martyrs durant la persécution de Valérien. Leontius, un de ses successeurs, connu également le martyre sous Dioclétien, en 303 ; l'année suivante ce fut le tour de Fidentius et de dix-neuf de ses fidèles. Une *memoria* élevée en l'honneur de ces vingt martyrs est mentionnée par saint Augustin. Le schisme donatiste*, apparu en 312, faillit triompher à Hippone — on sait la longue lutte qu'Augustin, devenu évêque, mena contre les donatistes. La ville possédait alors de nombreux sanctuaires chrétiens, les catholiques possédaient la *basilica Pacis* (ou *major*), la *basilica Leontiana*, celle des Huit Martyrs, la *Memoria* de saint Théogènes et celle des Vingt Martyrs. Les donatistes avaient leur propre basilique.

Sous l'épiscopat d'Augustin, Hippone fut le siège de trois conciles, en 393, 395, et 427. La personnalité d'Augustin était telle que le siège épiscopal d'Hippone peut être considéré, en cette fin du IV^e siècle, comme le centre de la pensée chrétienne occidentale. Mais déjà pèse une nouvelle menace : en 429 les Vandales de Genséric passent de Bétique en Afrique. En 430, ils sont sous les murs d'Hippone ; au mois d'août Augustin meurt à l'âge de 76 ans. La ville résiste encore une année entière avant de capituler. Elle ne fut pas détruite ni même pillée. Genséric en fit sa capitale jusqu'au moment où il s'empara, par surprise, de Carthage (octobre 439).

De l'Hippone vandale, qui se perpétue dans les monuments de l'époque impériale, il subsiste peu de traces. Il n'y a guère de constructions attribuables à cette époque, on reconnaît plusieurs transformations dans quelques villas et monuments publics. L'art de la mosaïque subsiste et subsistera pendant le siècle de domination

byzantine. L'épithaphe, datée de septembre 474, d'une certaine Hermengon, d'origine suève, épouse du Vandale Ingomar, prouve le maintien, à Hippone, d'une garnison ou du moins d'une présence physique des Vandales.

Le déclin irrémédiable se poursuit sous les Byzantins, malgré les fortifications édifiées sur la colline. Puis ce ne sont que des bribes d'histoire qui nous sont rapportées, mêlées à des légendes, comme celle qui attribue au calife Othman la destruction de la ville romaine. En Noweiri nous apprend que de nombreux réfugiés vinrent s'établir à Hippone après la prise définitive de Carthage par les Arabes en 698; il faut donc penser que la ville avait encore une certaine importance pour accueillir ces malheureux. Deux siècles plus tard, le nom même de la ville semble près de disparaître. El Bekri ne connaît que la *Medina Zaoui*. A la fin du x^e siècle, l'emplacement de la cité antique est définitivement abandonné, sans doute à la suite du déplacement du lit de la Seybouse. C'est donc une ville nouvelle (*Bouna el Hadida*) qui s'édifie à deux kilomètres plus au nord, sur le promontoire qui domine le port actuel. Cette agglomération, qui reçoit une enceinte en 1058, deviendra une place de commerce fréquentée par les Catalans et les Génois mais aussi un port de corsaires, surtout à l'époque turque.

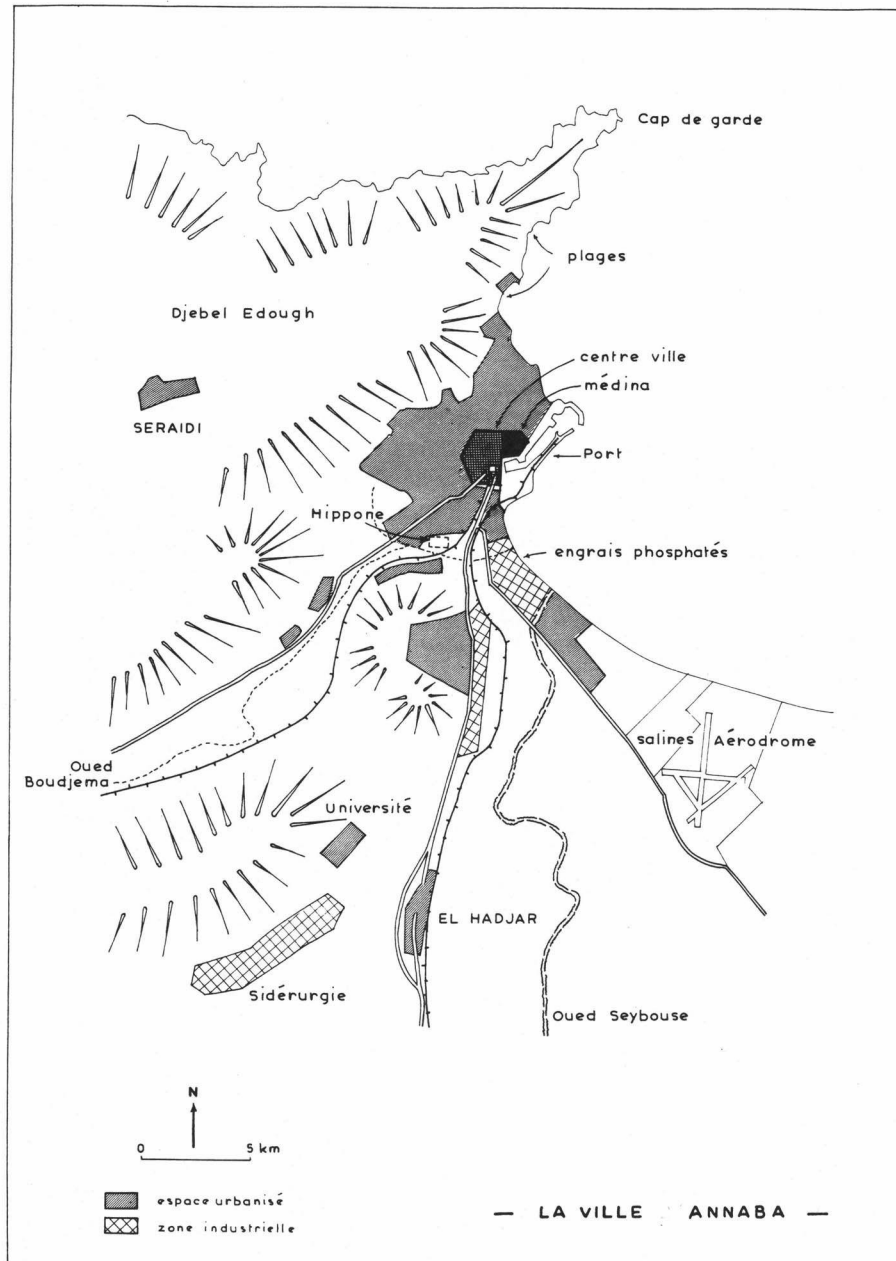


Épithaphe d'Hermengon la Suève. Photo G. Camps.

BIBLIOGRAPHIE

- MAREC E., «Le forum d'Hippone», *Libyca, archéol. Epigr.*, t. II, 1954, p. 373-414.
 MAREC E., *Hippone la Royale. Antique Hippo Regius*, Alger, Imp. off. 2^e édition, 1954, 129 p.
 MAREC E., *Monuments chrétiens d'Hippone, ville épiscopale de saint Augustin*, Paris, A.M.G., 1958, 260 p.
 COURTOIS C., *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, 455 p.
 MOREL J.-P., «Céramiques d'Hippone», *Bull. d'archéol. algér.*, t. I, 1962-63, p. 107-137.
 MOREL J.-P., «Recherches stratigraphiques à Hippone», *Bull. d'archéol. algér.*, t. III, p. 35-84.

G. CAMPS



La ville d'Annaba.

Du Bône colonial portuaire...

Dès l'époque turque, Annaba a fonctionné comme port, localisé à 2 km au nord-est des ruines d'Hippone; la ville avait préféré les tout derniers contreforts du massif de l'Edough, à l'abri des inondations de l'oued Seybouse. Mais elle n'était qu'une toute petite ville. La colonisation en a fait un grand organisme portuaire et une ville importante.

Bône était en effet un élément du dispositif colonial d'encadrement de l'espace. L'on retrouve là les éléments de la trilogie classique : région minière/voie ferrée/port. La ville avait l'avantage de disposer d'un double hinterland. Hinterland agricole à courte distance, dans la plaine : la colonisation agraire s'y implanta en force dès le milieu du XIX^e siècle, sous forme d'une petite colonisation besogneuse, supplantée à partir des années 1880 par de grands domaines capitalistes. Hinterland minier à moyenne et grande distance, qui justifia dès le XIX^e siècle la construction d'une voie ferrée Annaba-Tebessa. Le port, progressivement agrandi, était chargé de l'exportation des produits agricoles et miniers vers la métropole. La continuité du trafic portuaire fut assurée par l'ouverture de nouvelles mines à mesure que les précédentes déclinaient : fer d'Aïn Mokra en 1865, phosphates du Dyr en 1893, phosphates du Kouif en 1912, fer de Ouenza en 1921, fer de Bou Khadra en 1930, phosphates du Djebel Onk en 1966.

Pendant un siècle, la ville de Bône a vécu au rythme de son trafic portuaire. C'est lui qui constituait le moteur de l'économie régionale, entretenait des activités induites (commerce, transformation industrielle), faisait la prospérité de la forte colonie française implantée là : en 1954, les Européens représentaient 43 % de la population de la ville (114 000 habitants), et occupaient 58 % des logements.

... à l'Annaba post-coloniale industrielle

A l'Indépendance, la ville a accusé le coup du départ massif des Européens, son économie périclita, les ruraux appauvris affluèrent en ville.



Annaba vue de l'ouest. Photo G. Camps.

Puis progressivement, la ville retrouva son rôle portuaire, commercial, administratif, mais le nouveau pouvoir en place à Alger prit pour elle une option originale : en faire un grand pôle industriel. Annaba est le type même de ces pôles industriels littoraux définis par l'Algérie indépendante et socialiste (Arzew, Skikda, Annaba).

En fait, cette option était déjà inscrite dans les grandes lignes du Plan de Constantine (1958), qui avait décidé l'implantation à Annaba d'une sidérurgie « sur l'eau », alimentée par le fer de Ouenza-Bou Khadra. Héritant du chantier, l'Algérie le reprit à son compte, en réorientant le projet : pouvoir de décision à Alger, énergie assurée par le gaz d'Hassi Rmel, production destinée avant tout au marché intérieur. D'une capacité initiale de 400 000 tonnes, la sidérurgie d'El Hadjar a été agrandie dans les années 1975 à 2 000 000 t, et occupe aujourd'hui 18 000 travailleurs. C'est le plus grand complexe industriel du pays.

Il est complété par d'autres unités industrielles, les unes issues d'unités coloniales rénovées (matériel ferroviaire), les autres correspondant à des créations ex-nihilo (engrais phosphatés, charpente métallique, agro-alimentaire...). L'emploi industriel de la ville, qui était tombé de 4 800 en 1954 à 3 900 en 1966, est aujourd'hui de 30 000.

Lancée en avant par ce boom économique, Annaba compte aujourd'hui 400 000 habitants, et est par la taille la quatrième ville du pays.

L'on comprend qu'elle fut un temps la vitrine du développement industriel du pays, et que tout hôte étranger ait eu droit à la visite du complexe d'El Hadjar. Aujourd'hui la ville serait plutôt regardée par les pouvoirs publics comme l'un de ces organismes urbains mal maîtrisés, de ces concentrations urbano-industrielles à ne pas renouveler. C'est que l'urbanisation d'Annaba ne s'est pas faite sans problèmes.

Une ville littorale qui se continentalise

Du Cap de Garde à l'aérodrome des Salines, la ville épouse un bel arc littoral. Elle est cependant beaucoup moins tournée vers la mer que ne l'est Alger avec son splendide front de mer.

Le noyau historique, juché sur la colline au-dessus du port, ne joue plus grand rôle dans la ville : tronquée, marginalisée, la vieille médina turque connaît les processus communs à toutes les médinas algériennes : surpopulation (24 000 habitants sur 14 ha) et dégradation (85 % des habitants sont locataires de leur logement). Le centre-ville, situé immédiatement à l'ouest, a une autre ampleur : c'est la ville coloniale, qui a conservé ses paysages et son charme, symbolisé par le Cours de la Révolution où la jeunesse déambule le soir. Au-delà, les oppositions socio-spatiales sont brutales : quartiers aisés de résidences et villas au nord, jusqu'aux plages qui ourlent le rivage en direction du Cap de Garde; quartiers populaires à l'ouest et au sud, où se juxtaposent cités de recasement, grands ensembles, et bidonvilles.

Bloquée dans son extension par la montagne au nord et la mer à l'est, l'urbanisation récente n'a pas eu d'autres possibilités que de gagner vers le sud, sur la plaine : soit dans la dépression du Boudjema, soit sur les terres de la Seybouse. Mais l'urbanisation anarchique sur ces terrains marécageux ne va pas sans difficultés (engorgements lors de chaque forte pluie, inondations graves de 1982). Le creusement d'un canal de ceinture, et plus récemment une vaste opération de débidonvillisation (Bou Hamara), ont tenté d'y mettre un peu d'ordre.

L'urbanisation a même gagné plus au sud, sur le territoire de la commune d'El Hadjar : c'est là en effet qu'avait été décidée l'implantation de la sidérurgie, à 15 km de la mer pour des raisons de portance insuffisante des terrains littoraux. L'industrie a eu des effets d'entraînement. A proximité des cités résidentielles, se sont implantées la jeune université et de multiples baraques.



Annaba, extension dans la plaine. Photo G. Camps.

La ville s'écarte ainsi progressivement de la mer qui l'a vue naître.

Des travaux importants sont en cours pour améliorer les liaisons de cet organisme urbain avec son environnement : liaisons ferroviaires fréquentes Annaba-El Hadjar, voie routière express Annaba-Berrahal, téléphérique reliant la ville à la station d'altitude de Séraïdi, située à 1 000 m au milieu des forêts de chênes-lièges.

Un divorce qui n'est pas consommé avec sa plaine

Les décennies récentes ont entraîné également une mutation dans les rapports de la ville avec sa plaine. Celle-ci avait fait la fortune du Bône colonial. Par une politique systématique de drainage et d'assainissement, la colonisation avait en effet mis en valeur la partie de la plaine située immédiatement au sud de la ville. L'Algérie indépendante a poussé plus loin cette mise en valeur, en profitant de la construction du barrage de la Cheffia, nécessité par les besoins en eau de la sidérurgie ; elle a mis la plaine en irrigation, dans le cadre d'un périmètre très moderne, couvrant 17 000 hectares. Les agrumes ont été conservés, le maraîchage et les cultures industrielles ont remplacé la vigne, de gros troupeaux laitiers alimentent la ville. Les exploitations ont été réorganisées, dans le cadre de grands domaines socialistes, qui disposent de 75 % de la superficie du périmètre.

Et pourtant, le mariage de la ville avec sa plaine est souvent conflictuel. L'urbanisation, dans sa progression vers le sud, a consommé plus de 3 000 hectares de terres agricoles. Les besoins grandissants en eau de la ville et de la sidérurgie (malgré la pratique du recyclage à El Hadjar) réduisent à la portion congrue la part du périmètre, qui n'est plus irrigué de façon optimale. Un puissant réseau de ramassage personnel, au profit des unités industrielles, innerve chaque jour ces campagnes, dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres. Et plusieurs milliers de baraquements — bidonville « éclaté » des candidats aux emplois industriels — se dressent à travers la plaine, hypothéquant les exploitations agricoles.

De façon similaire à la Mitidja, la région d'Annaba juxtapose deux espaces forts :

un pôle agricole massif, un pôle industriel puissant ; mais comme en Mitidja, les concurrences l'emportent sur les complémentarités, la confrontation est inégale, la ville industrialisée tend à réduire sa plaine au rôle de bassin de ravitaillement et d'espace dominé.

Une métropole régionale incomplète

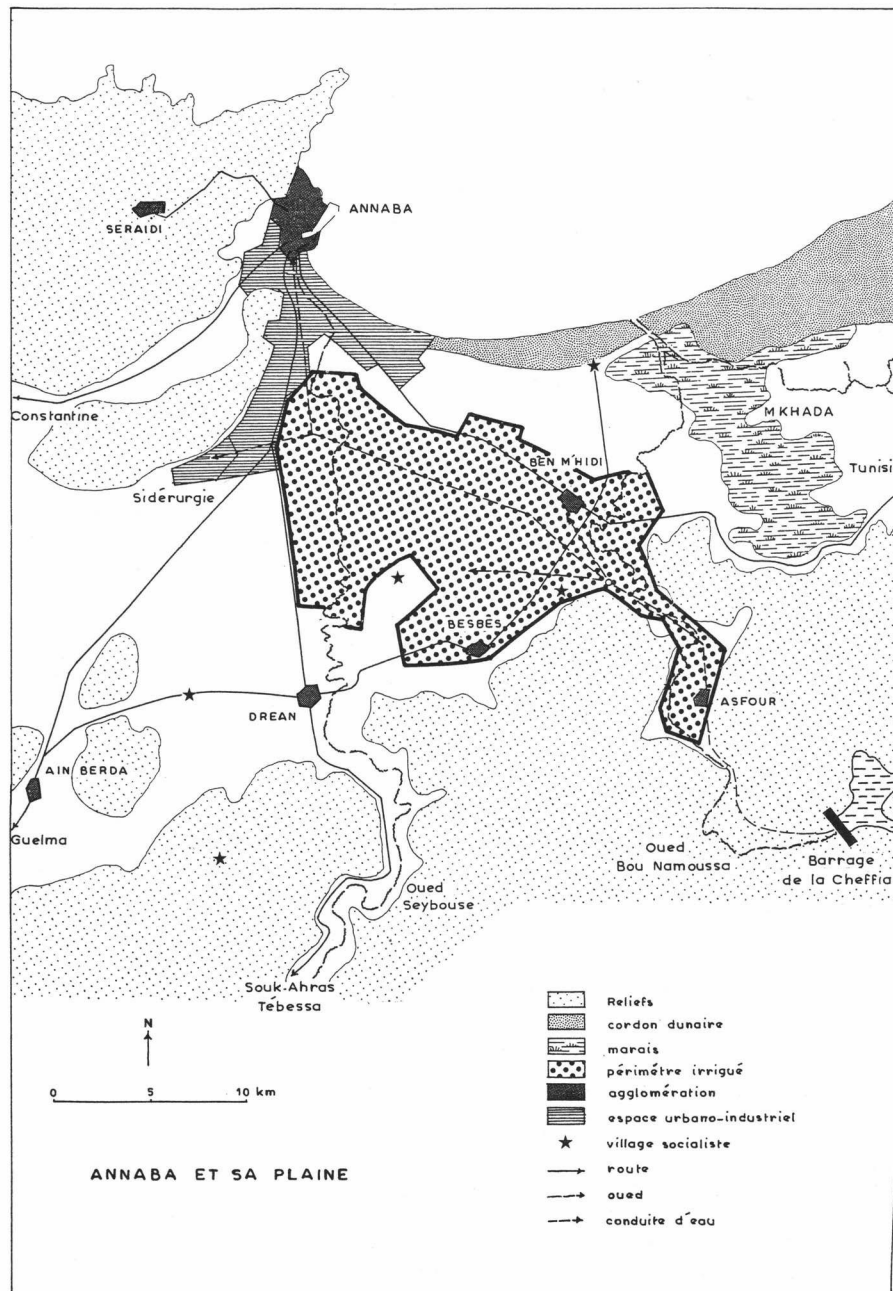
Dans le même temps, l'influence de la ville sur sa grande région s'est renforcée. Annaba joue aujourd'hui la fonction d'une métropole régionale pour un espace qui couvre 5 wilayas (Annaba, Tarf, Guelma, Souk Ahras, Tebessa), et s'allonge en une bande méridienne, transversale aux grandes zones physiques. L'épine dorsale de cette région est constituée par la voie ferrée, prolongée aujourd'hui jusqu'aux mines du Djebel Onk, et électrifiée. Les relais d'Annaba vis-à-vis de l'ensemble de cette aire sont constitués par les villes moyennes de Guelma, Souk Ahras, et Tebessa, et par une série de petites villes. A travers ce réseau, l'attraction d'Annaba sur la population s'est en 30 ans élargie jusqu'aux confins du Pays Nemencha ; à travers lui, la ville redistribue sur l'ensemble de la région ses flux de décisions et de produits. C'est ainsi que la production d'agrumes de la plaine, qui autrefois partait vers d'Europe, est aujourd'hui ventilée jusqu'aux limites du Sahara. De même, le trafic portuaire, qui à l'époque coloniale n'était que minier et comportait des sorties dix fois supérieures aux entrées, connaît aujourd'hui un renversement : 2,5 Mt aux sorties (minerais), mais 3,6 Mt aux entrées (marchandises générales, redistribuées sur tout l'intérieur du pays, le port d'Alger engorgé ne suffisant plus à ce rôle).

La région d'Annaba constitue ainsi l'une des régions économiques les plus structurées de l'Algérie. La ville n'en constitue pas pour autant une métropole régionale complète. Sa position excentrique dans le territoire national limite son aire de rayonnement à un espace réduit (2 millions d'habitants), et Annaba a toujours subi la forte concurrence de la vieille capitale intérieure, Constantine, qui bénéficie d'une situation générale beaucoup plus centrale. Aussi, malgré son université et plusieurs sièges sociaux d'entreprises nationales, il lui manque certains services de commandement qui en feraient une métropole régionale à part entière.

BIBLIOGRAPHIE

- CASTEVERT Cl., « Mise au point sur le périmètre irrigable de l'Oued Bou Namoussa », *Annales algériennes géog.*, 1968, p. 93-100.
- CHERRAD S.E., *La plaine de la Bou Namoussa, irrigation, mise en valeur et organisation de l'espace*, thèse de 3^e cycle, Montpellier, 1979, 241 p.
- DERDOUR H., *Annaba, 25 siècles de vie quotidienne et de lettres*, Alger, S.N.E.D., 1982 et 1983, 380 et 580 p.
- EL KENZ A., *Le complexe sidérurgique d'El Hadjar, un exemple industriel en Algérie*, Paris, C.N.R.S./C.R.E.S.M., 1987, 376 p.
- LESPES R., « Bône, port minier », *Revue Africaine*, 1930, n° 342-343, 27 p.
- SI AMMOUR S., *Pôle de développement et arrière pays : la cas de Annaba-El Hadjar*, Alger, A.A.R.D.E.S., 1979, 4 tomes.
- TOMAS Fr., *Annaba et sa région, organisation de l'espace de l'Extrême est algérien*, Univ. Saint-Étienne, 1977, 720 p.
- TRAVERS L., *Le port de Bône*, Diplôme géog. Univ. Aix-en-Provence, 1955.

M. COTE



Annaba et sa plaine. Carte M. Cote.

A226. ANNEXION (état d') (linguistique)

Concept grammatical appartenant au couple oppositif État libre/État d'annexion, alternance caractéristique de l'initiale du nom en berbère. Les berbérissants emploient également, mais beaucoup plus rarement, la terminologie État absolu (= libre) / État construit (annexion). Le phénomène concerne la généralité des dialectes berbères actuels, à l'exception de certains parlers orientaux (Nefousa, Ghadames, Sokna, Siwa...) qui semblent l'avoir perdu à date récente (Vycichl 1957, Prasse 1974, Brugnattelli 1987).

L'opposition d'état est l'un des points les plus délicats du système grammatical berbère, tant au plan des signifiants qu'au niveau proprement syntaxique (conditions d'apparitions et fonctions). Au plan diachronique, sa genèse est également des plus obscures. L'enchevêtrement des données est extrême en la matière. Malgré les développements récents et certaines tentatives de réinterprétation (notamment d'origine générative : Guerssel 1983 et 1987, Saïb 1982, Bader 1984), les approches « classiques » — déjà anciennes — d'André Bassé (1948, 1952, 1957...) restent les références et la base de travail les plus satisfaisantes.

Morphologie

Les modifications formelles liées à l'opposition d'état concernant la syllabe initiale du nom.

Au masculin (indépendamment du nombre, voyelle initiale : *a-/u-/i-*), on a, pour tous les dialectes berbères nord (les formes retenues sont généralement celles du kabyle) :

État libre	État d'annexion
1. <i>a</i> —	<i>w/u</i> — <i>argaz/wergaz; amaziγ/umaziγ</i>
2. <i>a</i> —	<i>wa</i> — <i>ass/wass; ammus/wammus</i>
3. <i>u</i> —	<i>wu</i> — <i>uššen/wuššen</i>
4. <i>i</i> —	<i>y</i> — <i>irgazen/ergazen</i>
5. <i>i</i> —	<i>yi</i> — <i>ilef/yilef; izmazwen/yizmazwen</i>
6. <i>i</i> —	<i>i</i> — <i>imaziγen/imaziγen</i> (pas de distinction)

Au féminin (indépendamment du nombre, initiale : *ta-/tu-/ti-*) :

7. <i>ta</i> —	<i>t</i> — <i>tamγart/temγart</i>
8. <i>ta</i> —	<i>ta</i> — <i>tala/tala</i> (pas de distinction d'état)
9. <i>tu</i> —	<i>tu</i> — <i>tuggi/tuggi</i> (pas de distinction d'état)
10. <i>ti</i> —	<i>t</i> — <i>timγarin/temγarin</i>
11. <i>ti</i> —	<i>ti</i> — <i>tizi/tizi</i> (pas de distinction d'état).

Cette schématisation montre qu'il y a intrication entre préfixation d'un formant *w-* (ou *y-*), maintien ou chute de la voyelle initiale de l'état libre, marque d'état, de genre (et de nombre).

Au masculin, la marque fondamentale de l'état d'annexion est le préfixe *w-* (/w/ devant voyelle, /u/ devant consonne), avec variante morphologique *y-* (palatisation phonétiquement conditionnée) devant voyelle initiale *i-* (type 5 et 6).

Comme l'a bien vu A. Basset (1952 et 1957), le syncrétisme de la forme 6 est certainement une donnée secondaire accidentelle, induite par les contraintes syllabiques : elle concerne la catégorie syllabique des noms de forme -CVCV. La variante attendue *y(e)* — serait contraire aux règles de la syllabation berbère qui interdisent les syllabes ouvertes sur voyelle neutre (non phonologique), d'où *yemaziγen* > *imaziγen*. La forme 4 (*y* —) s'explique sans doute par une réfection analogique sur les deux autres cas à initiale *i-*, car une séquence *w(e)* — (**wergazen*) n'avait a priori phonétiquement rien contre elle.

Mais il faut immédiatement signaler qu'un assez grand nombre de lexèmes nominaux ne sont pas affectés par ce système d'alternances :

a) Les emprunts (arabes ou français) non berbérisés dont l'initiale ne connaît aucune des variations de l'état : *lmakla*, « nourriture », *lmal* « bétail », *ššix* « maître », *radyu* « radio »... Quand on sait que les emprunts arabes peuvent constituer jusqu'à 40 % du stock lexical de certains dialectes berbères, on se rend compte de l'importance de cette première exception (même si beaucoup de ces unités sont berbérisées et intégrées au système des marques du nom).

b) Un petit stock de noms d'origine berbère représentant probablement un état archaïque de la langue, sans aucune des marques initiales canoniques du nom : *laž* « faim », *fad* « soif », *beṭṭu* « séparation », *berru* « lâchage, répudiation », *seksu* « couscous », *kra* « chose »...

c) Tous les noms de forme canonique pour lesquels il y a syncrétisme entre les deux formes de l'état (types 6, 8, 9 et 11) :

- les féminins (singulier et pluriel) à voyelle initiale constante (types 8, 9 et 11) :

État libre	État d'annexion
<i>tala</i>	<i>tala</i> « fontaine »
<i>tileft</i>	<i>tileft</i> « laie »
<i>tuššent</i>	<i>tuššent</i> « chacal femelle »
<i>tizya</i>	<i>tizya</i> « classe d'âge »

- dans certaines conditions morphologiques (cf. *supra*), les masculins à initiale *i*- (singulier/pluriel) (type 6) :

État libre	État d'annexion
<i>izimmer</i>	<i>izimmer</i> « agneau »
<i>imaziɣen</i>	<i>imaziɣen</i> « Berbères ».

Les données touarègues

L'état d'annexion en touareg est caractérisé par la chute éventuelle de la voyelle initiale de l'état libre, dans des conditions globalement identiques à celles du berbère nord. L'opposition d'état ne fait donc intervenir que l'alternance de la voyelle initiale et ne connaît pas de préfixe de masculin *w*-. Comme en berbère nord, il y a des noms à voyelle initiale alternante (= état d'annexion marqué) et des noms à voyelle initiale constante (= état d'annexion non marqué). Dans les cas à voyelle non constante, la réalisation phonétique concrète est assez variable : disparition pure et simple de tout élément vocalique, remplacement par la voyelle neutre ou abrégement du timbre vocalique (pour le détail des formes, voir Cortade, 1969, p. 25 et surtout Prasse 1974, p. 11-33).

Syntaxe

En synchronie, l'opposition d'état est, dans tous les dialectes, largement un fait de morphologie au sens fonctionnaliste du terme : l'apparition de l'état d'annexion est déterminée très souvent par la présence d'une unité appartenant à certains paradigmes bien définis. Tous les auteurs d'inspiration structuraliste (Galand, Penchoen, Bentolila, Chaker...) décrivent de ce fait l'état comme une opposition à pertinence faible et en nette perte de vitesse. D'autant que — on l'a vu précédemment — l'opposition n'est pas (plus) formellement marquée pour de nombreuses catégories de nominaux. Cela a même conduit un auteur récent à lui dénier toute valeur proprement syntaxique et à n'y voir qu'une simple contrainte morphologique (Elmoujahid 1982).

Il est cependant difficile d'adhérer à une telle description, à l'échelle de l'ensemble berbère, comme pour un dialecte particulier (le chleuh en l'occurrence).

L'état d'annexion apparaît automatiquement — et n'est donc pas pertinent — après la quasi-totalité des prépositions élémentaires (ou « primitives ») : *n* « de », *i* « à », *s* « avec », *gg* « dans », *γef* « sur », *ddaw* « sous », *nnig* « au-dessus », *γer* « vers »..., ainsi qu'après les prépositions secondaires [de forme nominale, il s'agit historiquement de substantifs en cours de grammaticalisation] : *afella/s ufella (n)* « en haut de », *tama (n)* « à côté de », *idis (n)* « à côté de »...

Dans ce contexte, l'état d'annexion est redondant (non porteur d'information syntaxique spécifique). La présentation finale des faits peut varier d'un auteur à l'autre : on peut ainsi parler de « signifiant discontinu » (préposition + état d'annexion), de variation morphologique du nom après préposition... mais l'analyse syntaxique demeurera fondamentalement la même.

Il existe pourtant, même en contexte prépositionnel, certaines exceptions — importantes parce qu'elles concernent des unités primitives (et pan-berbères) : *s* = « en direction de » et *ar* « jusqu'à » sont suivies d'un nom à l'état libre. Ce qui introduit, à des degrés divers selon les dialectes, une potentialité d'opposition entre état libre et état d'annexion dans le syntagme nominal prépositionnel. C'est ainsi que l'on distingue en kabyle : *s* + état d'annexion = « avec, au moyen de » de : *s* + état libre = « en direction de » :

<i>s aman</i> (+ état libre)	= en direction de l'eau
<i>s waman</i> (+ état d'annexion)	= avec de l'eau
<i>s akal</i> (+ état libre)	= en direction de la terre
<i>s wakal</i> (+ état d'annexion)	= avec de la terre

De même :

<i>ar axxam</i> (+ état libre)	= jusqu'à la maison
--------------------------------	---------------------

alors que l'on aura :

<i>γer wexxam</i> (+ état d'annexion)	= vers la maison
---------------------------------------	------------------

ou même, localement, avec vocalisation de la vélaire *γer* > *ār* : *ār wexxam*.

Mais les contextes d'apparition de l'état d'annexion les plus décisifs au plan de l'analyse syntaxique synchronique sont les suivants :

1. Nom en fonction de « complément explicatif » (Galand, 1964), d'« expansion référentielle » (Chaker, 1983) ou, en termes plus traditionnels, de « sujet lexical postposé au verbe » :

yenγa wergaz = « il a tué homme » = « l'homme a tué » (*wergaz* = homme + état d'annexion).

Dans cette construction, la marque d'état a une fonction syntaxique majeure dans tous les dialectes puisqu'elle permet de distinguer le « sujet » (+ état d'annexion) du complément d'objet direct (+ état libre) :

a) *yenγa wergaz* = « l'homme a tué » (*wergaz* [+ état d'annexion] = « sujet lexical »)

b) *yenγa argaz* = « il a tué (un) homme » (*argaz* [+ état libre] = complément direct).

Il convient d'ailleurs de préciser que la notion de « complément explicatif » ou « d'expansion référentielle » est plus large que celle de « sujet lexical explicite » puisqu'elle couvre également les cas — assez fréquents en kabyle — où l'explication lexicale concerne un pronom personnel régime direct :

nγiγ-t wergaz-nni = « j'ai tué le homme-là » = « je l'ai tué, l'homme en question ». Où *wergaz* (+ état d'annexion) explicite le pronom personnel de 3^e personne *t* (« le »).

2. Nom déterminant un autre nom («complément de nom»), dans certains types de séquences (d'importance variable selon les dialectes) :

- toujours et partout après les noms de nombres qui se construisent selon le modèle : Numéral + Nom (+ état d'annexion) :

yiwən wergaz = un (de) homme = un homme

snat temγarin = deux (de) vieilles = deux vieilles.

- Avec certaines sous-catégories morphologiques et/ou lexicales de noms pour lesquels le rapport de détermination n'est pas indiqué par la préposition *n* «de». Ce cas de figure présente des configurations assez variées selon les dialectes, mais tous le connaissent au moins à l'état de traces pour quelques lexèmes «archaïques» (*u*, «fils», *ayt* «enfants», *ist/sut* «filles») et dans certains usages archaïsants (toponymie) :

- *ayt ugadir* = les enfants (de la) citadelle.

- *ist tmazirt* = les filles (du) pays (Maroc).

- *sut tmurt* = les filles (du) pays (Kabyle).

- *tizi wuzzu* = col (des) genêts (Tizi Ouzou, toponyme kabyle), dont la forme normale actuelle serait : *tizi n-wezzu* = [θizi bb^ouzzu].

La marque d'état d'annexion du second membre du syntagme est le seul indice de la relation de détermination entre les deux nominaux. Dans certains parlers, tant au Maroc qu'en Algérie, le phénomène est beaucoup plus important et touche de nombreuses catégories morphologiques de noms. La détermination d'un nom par un autre tend alors à n'être marquée que par l'état d'annexion. On rencontre ainsi à l'échelle du berbère nord concurremment :

a) *awal umaziγ* = la parole (d'un) Berbère (+ état d'annexion).

a') *awal n umaziγ* = la parole de (un) Berbère (+ préposition *n* «de» + état d'annexion).

b) *afus ugelzim* = manche (de) pioche (+ état d'annexion).

b') *afus n ugelzim* = manche (de) pioche (+ préposition *n* «de» + état d'annexion).

Quelle que soit l'explication diachronique que l'on retienne (ce qui est un autre problème, cf. *infra*), il n'est pas possible en synchronie de voir en (a) et (b) une variante phonétiquement conditionnée des séquences (a') et (b') (/n + u/ > [u]) puisque la combinaison /n + u/ est par ailleurs bien attestée dans les parlers considérés.

L'état d'annexion est partout la marque (distinctive) du «complément explicatif» (sujet lexical explicite) et, dans un nombre de cas variable selon les parlers, la marque unique du rapport de détermination entre deux nominaux.

L'examen des différents contextes montre donc que si la «morphologisation» de l'état d'annexion est largement entamée, il n'en demeure pas moins que dans d'assez nombreux environnements — dont certains sont fonctionnellement très importants — il conserve une réelle pertinence syntaxique.

Les contextes d'apparition de l'état d'annexion paraissent à première vue hétérogènes et le dénominateur commun à tous les emplois ne transparait pas de manière immédiate. Il y a pourtant une réelle unité fonctionnelle sous-jacente — en synchronie comme en diachronie — car tous se ramènent en définitive à la relation déterminative entre deux nominaux : nom déterminé lexical pour le «complément de nom», grammatical pour l'explicitation des personnels. L'état d'annexion est encore nettement un indicateur de fonction, marque de la relation de dépendance entre deux nominaux.

Là encore, il peut y avoir des différences de présentation et de terminologie entre les auteurs : certains parlent de «marque de dépendance» (Galand, 1964, p. 39; Chaker, 1983, p. 192...), d'autres de «cas» (Prasse, 1974, p. 11), mais il existe un large consensus sur l'analyse syntaxique proprement dite de l'état d'annexion.

Le détour par la diachronie permet d'ailleurs d'étendre cette analyse au contexte prépositionnel où l'annexion est contrainte. Les prépositions berbères sont presque toutes d'anciens noms grammaticalisés (voir notamment Vycichl, 1957, p. 141) : la séquence actuelle Préposition + Nom provient en fait d'une suite Nom¹ +

Nom², c'est-à-dire d'un ancien syntagme nominal déterminatif. On comprend alors la présence de l'état d'annexion sur le nom 2. Ces données nous amènent d'ailleurs à considérer que l'annexion était primitivement la seule marque du « complément de nom » et que la préposition *n* est d'apparition secondaire : le syntagme Nom¹ + *n* + Nom² (+ annexion) est plus récent que la séquence Nom¹ + Nom² (annexion) (Chaker 1983, p. 376).

Les berbérissants s'accordent aussi, sur la base d'arguments solides, à considérer la forme d'état d'annexion comme le membre marqué de l'opposition et l'état libre comme le membre non marqué. Tout incite à cette analyse : l'état libre caractérise les usages « hors syntaxe » (emplois métalinguistiques), les formes thématiques (mises en relief), le nominal en fonction prédicative (quelle que soit la structure syntaxique dialectale), le complément d'objet direct, *i.e.* tous les cas où le nominal entretient des rapports syntaxiques faibles avec le contexte. Alors que l'annexion est la règle lorsqu'il est dans un rapport de dépendance étroit.

Ces dernières années, plusieurs berbérissants d'inspiration générativiste (Saïb, 1982; Guerssel, 1983 et 1987; Bader, 1984) ont proposé des descriptions se démarquant de ces approches classiques, rejetées — à tort — comme « taxinomiques » (Guerssel, 1987). Au plan des signifiants, malgré les apparences et les appareils théoriques mis en œuvre, ces travaux sont peu novateurs par rapport aux approches plus traditionnelles. Guerssel (1983), par exemple, redécouvre apparemment la notion de voyelle constante appartenant au thème nominal (Basset, 1957). Au niveau proprement syntaxique, la plus importante et la plus élaborée de ces réinterprétations générativistes est celle de Guerssel (1987) qui inverse totalement la perspective : l'état d'annexion n'est pas une marque fonctionnelle, mais la marque du genre. La marque d'état libre, par contre, serait une marque de cas (« absolutif ») intégrée dans le paradigme des autres « cas » (les prépositions primitives). La description de Guerssel est habile, mais elle ne simplifie ni ne réduit les problèmes : elle ne fait que les déplacer. En faisant de l'état d'annexion une marque de genre, on crée *ipso facto* une nouvelle asymétrie : le genre ne serait marqué que dans certains contextes (syntaxiquement définis), ce qui serait pour le moins curieux. D'autre part, la forme non marquée étant bien celle de l'état libre (ne serait-ce qu'en raison des usages métalinguistiques), si l'on doit parler de cas, ce ne peut être qu'à partir de la forme d'état d'annexion liée à des contextes syntaxiques bien définis et relativement homogènes. Le traitement proposé paraît artificiel et, en tout état de cause, d'un intérêt limité puisqu'il ne permet pas une description plus simple. Les résultats de ces approches ne sont pas moins « touffus » que ceux des descriptions classiques et sont loin de répondre aux prétentions affichées. La complexité est dans les données linguistiques elles-mêmes et il n'existe pas de « solution miracle » qui découlerait du recours à une théorie donnée.

En fait — et surtout — dans un domaine comme celui de l'état, toute analyse se voulant explicative ne peut faire l'économie du recours à la diachronie.

Genèse du système

André Basset (1952 et 1957) a montré de manière très convaincante que le maintien ou la disparition de la voyelle initiale d'état libre n'a d'autre explication que diachronique. Il propose de voir dans le maintien de la voyelle un phénomène de rémanence, la compensation d'une ancienne radicale disparue. A l'appui de cette thèse, il cite des doublets très éclairants (1952, p. 28).

Au kabyle : *tala* « fontaine » → Annexion : *tala* (voyelle constante) correspond le touareg : *tahala* « source » → Annexion : *tehal* (voyelle non constante). De même, à *awren* « farine », *awsa* « foie », à voyelle non constante, correspondent dialectalement *aren* et *tasa*, à voyelle constante.

Basset attirait l'attention sur le fait que les noms déverbatifs à voyelle constante

(type *ammus/wammus*, *affug/waffug*) étaient toujours issus de thèmes verbaux à alternance vocalique initiale, tous mono ou bilitères, dans lesquels on s'accorde à voir des formes réduites de radicaux trilitères (l'alternance vocalique verbale étant elle aussi la rémanence d'une ancienne radicale disparue).

Aux arguments d'A. Basset, on pourrait ajouter que le kabyle *tala* «fontaine» (à voyelle constante) retrouve au pluriel un thème plus étoffé : *tiliwa*, à voyelle non constante (*tliwa*). Le caractère compensatoire de la voyelle constante paraît donc bien établi. Du reste, si l'on essaye d'élaborer une typologie globale des thèmes nominaux à voyelle constante, on s'aperçoit qu'il s'agit presque exclusivement de thèmes mono ou bilitères, généralement mono-syllabiques (Chaker, 1983, p. 93-94) le lien entre constance de la voyelle et brièveté du thème nominal (provenant probablement d'une réduction) est statistiquement très net.

Une conséquence de cette analyse est que la voyelle initiale de l'état libre (*a-* au masculin singulier) recouvre en fait des réalités hétérogènes. Non constante, la voyelle est une affixe pré-thématique, indicateur de l'état libre. Constante, c'est une voyelle thématique, voire radicale, extérieure au jeu de l'état.

Il y a donc en berbère nord une forte dissymétrie entre masculin et féminin. Au féminin, l'annexion — quand elle est marquée — a pour seul indice la chute de la voyelle initiale. Au masculin, elle est caractérisée par un préfixe (*w-/y-*) et, éventuellement, par la chute de la voyelle initiale. Un tel système suppose des évolutions distinctes au masculin et au féminin. W. Vycichl (1957) et surtout K.G. Prasse (1974) ont proposé des explications du système actuel, extrêmement intéressantes et très fouillées (pour celle de Prasse), mais plutôt complexes et coûteuses en hypothèses difficilement vérifiables. Elles laissent surtout en suspens certains problèmes importants, en particulier l'hétérogénéité foncière entre masculin et féminin et la situation particulière du touareg.

Le seul point que l'on puisse considérer comme acquis et admis par tous est que les marques d'état proviennent d'anciens morphèmes (déictiques ou pronominaux) précédant le thème nominal, qui se sont progressivement figés et agglutinés à celui-ci, processus bien connu dans de nombreuses autres langues. La nature précise de ces affixes, leur combinatoire et surtout leur évolution historique restent problématiques.

En matière de diachronie berbère, il convient de rappeler qu'en l'absence presque complète de témoignages directs sur les formes anciennes de la langue, toute reconstruction est nécessairement hypothèse. Elle ne peut s'appuyer que sur la comparaison des formes attestées dans les différents dialectes, selon la méthode de reconstruction interne. Sa validité ne peut s'apprécier qu'en fonction de critères de cohérence interne : principalement le pouvoir explicatif du modèle, qui doit permettre de générer l'ensemble des faits connus; secondairement sa simplicité. Cette question demanderait, bien sûr, une approche très complète du système des marques nominales en berbère (genre/ nombre/état) et de certains domaines connexes (démonstratifs et pronoms notamment). Mais il semble possible de proposer un modèle relativement simple pour expliquer le système actuel, avec toutes ses dissymétries.

Plusieurs contraintes préalables doivent, à notre avis, être reconnues pour comprendre la genèse du système de l'état en berbère :

1° Le segment initial du nom est nécessairement hétérogène et procède de la conjonction de morphèmes originellement distincts, préfixés au nom à des périodes successives. Il paraît impossible d'expliquer autrement l'alternance de la voyelle initiale : si le préfixe avait été dès l'origine — comme l'admettent Vycichl et Prasse — les pronoms démonstratifs *wa-/wi-/ta-/ti*, on ne voit pas par quel processus identifiable aurait pu se constituer l'opposition présence/absence de la voyelle initiale. Rien ne permet de faire alterner la voyelle dans les pronoms berbères actuels. Sinon, on devra postuler — comme Prasse (1974, p. 14) — des phénomènes de réduction de la voyelle assez mystérieux.

2° Le préfixe d'état *w-* du masculin n'est pas une marque primitive (pan-berbère)

mais un élément secondaire, greffé sur un système plus ancien où la distinction n'était assurée que par la présence ou l'absence de la voyelle initiale (au masculin comme au féminin), ce qui est encore, grosso modo, la situation touarègue. Selon ce modèle, le touareg serait plus conservateur et le remodelage partiel n'aurait eu lieu que dans les dialectes nord. Cette approche et le schéma général qu'elle autorise paraissent plus plausibles et plus simples que l'hypothèse inverse (admise par Prasse) d'une disparition systématique du préfixe d'état masculin (*w-*) en touareg, ceci pour tout un faisceau de raisons :

- Il n'y a pas de traces certaines du préfixe *w-* en touareg. Or, on s'attendrait à ce qu'il en ait laissé d'importantes puisqu'il s'agit d'une marque grammaticale de très haute fréquence. On devrait le retrouver au moins dans les composés et syntagmes nominaux figés (chers à Benveniste), si fréquents dans les nomenclatures spécialisées touarègues (flore, faune, parenté...) : il n'est pas concevable que cet hypothétique *w-* ait disparu à la fois dans les nominaux indépendants et dans tous les groupes nominaux figés. Les deux indices tenus avancés par Prasse (1974, p. 16) sont plus qu'incertains (*agg* « fils de » < * *aw* + *w-* et *dagg* « sous » < * *daw* + *w-*, le second /w/ étant l'ancien préfixe d'annexion du nom subséquent, amalgamé accidentellement à la préposition) : la nature morphologique, sémantique et syntaxique très particulière de ces deux unités rend aléatoire toute reconstruction.

- Le trait commun à tous les dialectes berbères est l'alternance de la voyelle initiale (présence/absence). Le préfixe *w-* est spécifique aux dialectes nord. Il est logique de supposer que la marque primitive était le trait commun aux deux ensembles dialectaux (présence/absence de la voyelle initiale) et de voir dans le préfixe *w-* une innovation des dialectes nord.

- Le seul trait commun à l'ensemble du système (masculin/féminin) est le jeu de la voyelle initiale. Le préfixe *w-* est spécifique à la zone de masculin. Là encore, il est logique de considérer le trait le plus étendu comme étant la marque première. D'autant que le préfixe du masculin est formellement plus périphérique par rapport au thème nominal : du point de vue séquentiel, on a : *w* + jeu de la voyelle initiale + thème nominal. Le caractère additionnel — donc probablement secondaire — du préfixe d'annexion est net.

On supposera donc au départ, un système « primitif » d'une grande simplicité :

Phase 0. Le nom ne porte pas de marque initiale, l'opposition d'état n'existe pas encore. Les nominaux archaïques sans aucun préfixe comme *laz* « faim », *fad* « soif », *kra* « chose » (qui sont presque tous des « indéfinis » par nature ; Vycichl, 1957, p. 146) sont les témoins résiduels de ce stade.

Phase 1. Un préfixe *a-* au singulier / *i-* au pluriel tend à se combiner au thème nominal auquel il donne la valeur de « défini » (article défini de W. Vycichl). Ces morphèmes proviennent du stock des pronoms et désinences déictiques : cf. *a-*, démonstratif de proximité et pronom indéfini ; *i-* : pronom indéfini. Il n'y a pas, à ce stade, de distinction entre masculin et féminin au niveau de l'initiale du nom.

La combinaison Préfixe + Nom ne se fait notamment pas dans les cas où le nom est déterminant d'un autre nominal. On obtient alors un système régulier où le nom peut être « défini » quand il n'est pas déterminant et est toujours « non défini » quand il est déterminant, selon les modalités suivantes :

« défini » (futur état libre)	« non défini » (futur état d'annexion)
<i>a</i> —	— (sing.)
<i>i</i> —	— (plur.)

On pourrait voir une confirmation d'un tel état de langue dans les composés lexicaux anciens comme : *iγesdis* « côte » (< *iγes-dis* = os-côté), *asγersif* « aulne » (< *asγar-sif* = bois-rivière), dans lesquels le second nominal (déterminant) ne porte aucune marque initiale (*dis* au lieu de *idis*, *sif* au lieu de *asif* actuels).

Phase 2. Au féminin, une marque de genre (*t-*) est rajoutée à l'initiale, où elle se généralise rapidement. Le processus concerne l'ensemble du berbère. D'où le système commun :

<i>a</i> ---	--- (masc. sing.)
<i>i</i> ---	--- (masc. plur.)
<i>ta</i> ---	<i>t</i> --- (fém. sing.)
<i>ti</i> ---	<i>t</i> --- (fém. plur.)

Phase 3. Certaines consonnes radicales (« radicales faibles » : semi-voyelles, larynales et labiales) disparaissent. Dans les thèmes nominaux affectés, cette chute est compensée par la stabilisation de la voyelle préfixée. De ce fait, la distinction d'état disparaît dans les féminins concernés (à jamais) et pour les masculins ; le système est déjà, grosso modo, celui du touareg actuel :

<i>a</i> ---	---
<i>a</i> ---	<i>a</i> --- (voyelle constante)
<i>i</i> ---	---
<i>i</i> ---	<i>i</i> --- (voyelle constante)
<i>ta</i> ---	<i>t</i> ---
<i>ta</i> ---	<i>ta</i> --- (voyelle constante)
<i>ti</i> ---	<i>t</i> ---
<i>ti</i> ---	<i>ti</i> --- (voyelle constante)

L'opposition est donc très gravement atteinte du fait de ces évolutions phonétiques. On notera que le phénomène de stabilisation compensatoire de la voyelle initiale est nécessairement très ancien puisqu'on le retrouve, dans des conditions similaires, en touareg et en berbère nord.

Phase 4. En berbère nord, un processus de réfection est engagé au masculin : une marque initiale *w-/u-* est puisée dans le stock des pronoms et désinences démonstratives pour pallier la disparition de l'alternance vocalique. Elle n'intervient, dans un premier temps, que pour les noms devenus à voyelle constante (donc sans opposition d'état). D'où le schéma :

Berbère nord ancien 1 :

<i>a</i> ---	---	<i>ta</i> ---	<i>t</i> ---
<i>a</i> ---	<i>wa</i> ---	<i>ta</i> ---	<i>ta</i> ---
<i>i</i> ---	---	<i>ti</i> ---	<i>t</i> ---
<i>i</i> ---	<i>wi</i> --- (> <i>yi</i> -)	<i>ti</i> ---	<i>ti</i> ---

Phase 5. Par généralisation analogique, le préfixe *w-* devient la règle au « non défini ». Les bases du système berbère nord actuel sont en place :

Berbère nord ancien 2 :

<i>a</i> ---	<i>w</i> ---	<i>ta</i> ---	<i>t</i> ---
<i>a</i> ---	<i>wa</i> ---	<i>ta</i> ---	<i>ta</i> ---
<i>i</i> ---	<i>w</i> ---	<i>ti</i> ---	<i>t</i> ---
<i>i</i> ---	<i>wi</i> --- (> <i>yi</i>)	<i>ti</i> ---	<i>ti</i> ---

A ce stade, les données, déjà passablement compliquées, sont très proches de celles que nous connaissons actuellement.

Parallèlement, et sans doute de manière progressive depuis la phase 1, la distinction, qui était initialement de nature sémantique (défini/non défini), tend, du fait de la liaison prédominante avec certains contextes, à acquérir une fonction purement syntaxique (nom « libre »/nom déterminant) : nous sommes alors dans la notion d'état en tant qu'indicateur syntaxique.

Phase 6. Les phénomènes d'assimilation de réfection analogique au masculin, et les contraintes syllabiques mènent au schéma terminal berbère nord :

a ---	w/		
	u ---	ta ---	t ---
a ---	wa ---	ta ---	ta ---
i ---	y/i ---	ti ---	t ---
i ---	yi ---	ti ---	ti ---

On a en fait postulé la sédimentation de plusieurs stades du jeu de l'initiale nominale :

- un stade primitif et pan-berbère caractérisé par la seule alternance de la voyelle initiale (« défini/non défini »),
- la stabilisation compensatoire de la voyelle initiale des thèmes ayant perdu une radicale (apparition des thèmes à voyelle constante),
- en berbère nord, un processus de réfection au masculin par adjonction d'un préfixe *w-*. La divergence touareg/berbère nord est installée;
- au niveau fonctionnel, à une période difficile à déterminer, la réinterprétation de l'alternance initiale en termes proprement syntaxiques (> nom libre/ nom déterminant).

Le raisonnement s'appuie, on le voit, sur la seule considération des données internes et n'introduit aucun a priori — toujours dangereux — sur le caractère plus ou moins conservateur des dialectes. Mais en l'occurrence notre hypothèse concorde avec le conservatisme généralement admis du touareg. Elle présente l'avantage d'expliquer précisément l'alternance de la voyelle initiale dans l'ensemble du berbère et la divergence importante entre le touareg et le berbère nord. On pourrait d'ailleurs imaginer plusieurs variantes à ce modèle, dont une qui ferait du préfixe *w-* une marque de genre (masculin), parallèle au *t-* préfixé du féminin. Mais la trame générale resterait la même et toute reconstitution de l'histoire du système doit — comme nous pensons l'avoir démontré — séparer la question de la voyelle initiale de celle des autres morphèmes impliqués qui doivent certainement être chronologiquement postérieurs.

Les seuls points qui cadrent mal avec cette reconstruction sont les quelques (très) rares formes nominales à initiale d'état libre *wa-* (chleuh *wagerzam*, *wamlal...*) sur lesquelles W. Vycichl a souvent attiré l'attention (notamment 1957, p. 145). On nous accordera qu'il s'agit là de faits tout à fait marginaux sur lesquels il paraît assez difficile de fonder une théorie de l'initiale du nom berbère et pour lesquels il est sans doute possible de trouver des explications spécifiques.

Il est cependant clair que le schéma d'évolution qui a été proposé n'est qu'un modèle global théorique, qui doit être confronté au détail des données concrètes des différents dialectes, vérifié et affiné en conséquence.

BIBLIOGRAPHIE

- BADER Y., *Kabyle berber phonology and morphology : outstanding issues*, Ph. d., University of Illinois, 1984, Chap. 3, « Free (unbound) and Construct (bound) State », p. 87-158.
- BASSET A., *La langue berbère*, Londres, 1952, (p. 26-28).
- BASSET A., « Note sur la voyelle initiale en berbère », *Articles de dialectologie berbère*, Paris, 1957, p. 83-89 (repris de la *Revue Africaine*, 402-403, 1945, p. 82-88).
- BASSET A., « n devant complément de nom en berbère », *GLECS*, VII, 1954, p. 1-5.
- BASSET A. et PICARD A., *Éléments de grammaire berbère (Kabylie-Irjen)*, Alger, 1948, (notamment p. 33-43).
- BENTOLILA F., *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère, Aït Seghrouchen...*, Paris, 1981, p. 46-51 et 212-213.
- BENVENISTE E., « Fondements syntaxiques de la composition nominale », *Problèmes de linguistique générale*, II, 1974, p. 145-162.

- BRUGNATELLI V., « Deux notes sur l'état d'annexion en berbère », *Proceedings of 4th international Hamito-Semitic Congress*, Amsterdam, 1987, p. 349-359.
- CHAKER S., *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie) : syntaxe*, Université de Provence, 1983, p. 92-95, 189-192, 330-331, 373-377.
- CORTADE J.-M., *Essai de grammaire touarègue...*, Alger, 1969.
- DESTAING E., *Étude sur le dialecte berbère des Aït-Seghrouchen...*, Paris, 1920.
- ELMOUJAHID E., *La classe du nom dans un parler de la langue tamazight : le tachelhiyt d'Igherm (Souss-Maroc)*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Université de Paris-V, 1981.
- ELMOUJAHID E., « Un aspect morphologique du nom de tamazight : l'état d'annexion », *Langues et littératures*, Rabat, 2, 1982, p. 47-62.
- GALAND L., « L'énoncé verbal en berbère. Étude de fonctions », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, p. 33-59.
- GALAND L., « Types d'expansions nominales en berbère », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 25, p. 83-100.
- GUERSEL M., « A phonological analysis of construct state in Berber », *Linguistic Analysis*, (U.S.A.), 11, 3, 1983, p. 309-330.
- GUERSEL M., « The status of the lexical category "preposition" in Berber : implications for the nature of the construct state, in Guerssel et Hale », *Studies in Berber syntax*, Cambridge, M.I.T., 1987, p. 159-190.
- PENCHOEN Th., *Étude syntaxique d'un parler berbère (Aït Frah de l'Aurès)*, Naples, 1973, (= *Studi Magrebini V*) (§ 1.3, 4.5).
- PENCHOEN Th., *Tamazight of the Ayt Ndhir*, Los Angeles, 1973, § 3.1.3, 3.1.4).
- PRASSE K.-G., *Manuel de grammaire touarègue*, IV-V, Nom, Copenhague, 1974, (B. Préfixe d'état, p. 11-33).
- SAIB J., « Initial vowel and reduction in Tamazight-berber nouns », *Langues et littératures*, (Rabat), 2, 1982, p. 159-184.
- SASSE H.-J., « Case in cushitic, semitic and berber », *Current Progress in Afro-Asiatic Linguistics* (= *Third international hamito-semitic Congress*), Londres, 1984, p. 111-126.
- VYICHL W., « L'article défini du berbère », *Mémorial André Basset*, Paris, 1957, p. 139-146. (Voir aussi : « L'article défini de la langue kabyle », *Études et documents berbères*, 1, 1986, p. 61-63).
- WILLMS A., *Grammatik der südlichen berberdialekte* (SüdMarokko), Hamburg, 1972.

S. CHAKER

A227. ANNONE

La notion d'*annona* avait dans l'Antiquité diverses significations, mais en général elle se réduisait à la notion de fournitures des denrées aux besoins publics de l'État romain. Les prestations à ces fins étaient annuelles, d'où le terme d'*annona* désignant aussi le produit même des récoltes annuelles emmagasinées dans les greniers publics.

À l'époque républicaine, ce sont les fournitures de blé destiné à alimenter la plèbe de Rome qui sont devenues l'objet de l'*annone*. On vendait le blé aux citoyens indigents à prix réduit, et depuis les Gracques, on distribuait les céréales gratuitement (*frumentatio*). Les édiles de la plèbe étaient chargés d'en organiser la distribution, et de fixer sur le marché le prix du blé suivant l'offre et la demande, ce qui se dit également *annona*. Cette action sociale était devenue vers la fin de la République un important instrument du jeu politique pour les chefs de partis recherchant l'appui du peuple. À l'avènement de l'Empire, le système de l'*annone* est réorganisé. Auguste a limité le nombre de plébéens ayant droit au ravitaillement gratuit à 200 000 personnes et en a confié la direction technique aux préfets de l'*annone* qui appartenaient à l'ordre équestre, la surveillance générale de l'approvisionnement du peuple relevant dès lors du *princeps* en vertu de sa *tribunicia potestas*, ce qui servait les besoins de la propagande impériale (*Dig.*, 48, 12 : *C. Just.*, X, 16). En fonction de ces réformes, le mot *annona* se rapportait également à l'appareil administratif central constitué par le service public de l'*annone*.

Sous l'Empire, l'*annona* est devenue la part régulière du tribut en nature versé

par la population des provinces, et à partir de Dioclétien, par ceux de l'Italie même (*Italia annonaria*), tribut destiné dans une grande mesure à approvisionner la capitale. Le rôle principal dans ces fournitures, surtout de blé, était joué par l'Égypte et l'Afrique du Nord. À partir des témoignages de Flavius Josèphe (*B. Iud.*, II, 16, 4) et de l'épitomateur des biographies impériales chez Aurelius Victor (*Epit.*, 1), la plupart des savants admettent que probablement depuis Néron, l'Égypte couvrait un tiers des besoins de Rome en blé tandis que les provinces nord-africaines en fournissaient les deux autres tiers. Une partie importante de ces exportations était constituée par la production des domaines impériaux de l'Afrique Proconsulaire, considérablement étendus par suite des confiscations de Néron et réorganisés durant le I^{er} siècle. Selon des calculs approximatifs, déjà sous Néron, les fournitures venues d'Afrique atteignaient 18 millions de *modii* de blé (environ 130 000 tonnes). Depuis la période flavienne et surtout pendant l'époque antonine, c'est l'huile — produite sur une grande échelle surtout dans les régions méridionales de l'Afrique romaine — qui est devenue la seconde *species annonaria* fondamentale. Dans leurs exportations, du Haut Empire, les provinces africaines étaient en concurrence avec l'Espagne (p. ex. *C.I.L.*, 11, 1180, Hispalis : *adiutor... praef(ecti) annon(ae) ad oleum Afrum et Hispanum recensendum*, époque de Marc-Aurèle).

Le transport terrestre de l'annone était facilité par le développement intensif du réseau routier : par ailleurs le long des routes, on élevait à intervalles réguliers des *mansiones*, stations desservant les convois d'approvisionnement, et des *horrea*, greniers municipaux et impériaux où entraient les denrées destinées à l'expédition. De nombreux textes épigraphiques ainsi que les itinéraires, celui d'Antonin et la Table de Peutinger, offrent une image assez précise de ce système de relais au service de l'administration de l'annone. Des entrepôts situés à l'intérieur des provinces, les denrées étaient ensuite acheminées vers les *horrea* portuaires dont les plus grandes se trouvaient dans les principaux ports exportateurs de Carthage, Hadrumète, Hippo Regius en Afrique Proconsulaire et Rusicade en Numidie (p. ex. *C.I.L.* VIII, 7959 et 7960 : *I.L.* A1, 1, 4, et 5, Rusicade; *C.I.L.*, VIII, 10307, milliaire de 186 attestant la réfection de l'importante route Cirta-Rusicade). Le développement et l'agrandissement des ports et des entrepôts portuaires dans les provinces étaient accompagnés d'une activité analogue dans les ports annonaires italiens de Puteoli et Ostie. Ce sont les *navicularii*, entrepreneurs privés, propriétaires ou loueurs de navires, formant des corporations reconnues par l'État, qui s'occupaient du transport de l'annone. Les inscriptions sur les célèbres mosaïques de la « Piazzale delle Corporazioni » à Ostie, qui mentionnent de nombreuses stations de naviculaires, prouvent que leurs collègues étaient organisés d'après leurs ports d'origine. À la lumière de ces documents, on voit apparaître l'importance exceptionnelle de l'annone d'Afrique vers la fin du II^e siècle. La plupart des naviculaires fournissant en blé et en huile la capitale de l'Empire provenaient des ports africains, également de petites villes de la Proconsulaire, le plus souvent portuaires, telles que Acholla, Hippo Diarrhytus, Neapolis, Gummi, Curubis. Différents types de navires, parmi lesquels il y a sans doute des bateaux de mer utilisés dans le commerce maritime, sont représentés sur la grande mosaïque d'Althiburos (*C.I.L.* VIII, 27790; cf. Aulugelle, X, 25, 5). Les naviculaires s'enrichissaient aussi en participant au marché libre de denrées alimentaires, mais ils sont devenus de plus en plus dépendants de l'État qui aspirait à assurer les transports réguliers des prestations annonaires soumis au contrôle impérial. D'après un témoignage de l'Histoire Auguste, l'empereur Commode, créa une flotte frumentaire d'Afrique pour le cas où les transports de blé venant d'Alexandrie auraient trompé les attentes (*S.H.A., Comm.*, XVII, 7). Cette étatisation du commerce pratiqué par les naviculaires aurait eu lieu, de l'avis de la plupart des savants, vers 190. Mais, tout récemment, H. Pavis d'Escurac a remis en question ce passage important pour la question de l'annone. À son avis, il s'agirait de la *classis* militaire africaine, attestée dans les textes épigraphiques

contemporains de Commode. Cette nouvelle interprétation mérite d'autant plus l'attention que la mention d'une *classis Africana Commodiana* n'est transmise uniquement que par l'Histoire Auguste, source tardive et suspecte. Cette même source mentionne que Septime Sévère a institué une distribution gratuite quotidienne d'huile au peuple romain, et les provisions de cet *oleum fecundissimum* dans les entrepôts de la capitale devaient, paraît-il, suffire à toute l'Italie pour cinq ans. En même temps le *canon frumentarius* quotidien devait s'élever à 75 000 *modii* de blé (*S.H.A. Sev.*, 18; 3; 23; 2). Les données de ce genre, tantôt très générales, tantôt offrant des chiffres très détaillés, ne méritent pas entière confiance, sauf si elles sont confirmées dans des sources plus sûres, mais en gros elles semblent cependant refléter une réelle intensification des fournitures sous le règne de l'empereur originaire de Lepcis Magna, à l'apogée du développement économique de l'Afrique romaine.

Après les réformes de Dioclétien et de Constantin le Grand, dans les sources, surtout juridiques, on voit apparaître une nette distinction entre l'*annona civica*, ravitaillement de Rome et de Constantinople, et l'*annona militaris*. Aujourd'hui, on accepte assez généralement l'hypothèse de D. van Berchem selon laquelle ce n'est pas Dioclétien mais Septime Sévère qui a déjà établi un impôt nouveau en nature destiné à l'entretien de l'armée et de l'administration. Cette *annona militaris*, d'abord prestation extraordinaire, se transforma, après la crise du III^e siècle, en complément permanent aux anciens tributs payés par la population de l'Empire. Au Bas-Empire on voit se propager dans les documents le terme d'*annone* au pluriel, pour désigner les rations en nature revenant aux fonctionnaires militaires et civils de l'État. Dans le domaine de l'*annona civica* le partage fondamental a eu lieu à partir de 330. Les provinces occidentales, avant tout africaines, ont l'obligation de couvrir tous les besoins de Rome en denrées alimentaires, tandis que le blé d'Égypte devait satisfaire les besoins de la nouvelle capitale des rives du Bosphore. Ainsi, à partir du IV^e siècle, l'*annona* est-elle devenue le principal impôt en nature payé par la population du diocèse d'Afrique où n'est pas confirmé le système de la *capitatio-iugatio*. Ch. Saumagne a essayé de calculer l'annone d'Afrique en partant d'une analyse de fragments épigraphiques de Carthage (*I.L. Tun.*, 894-897; *A.D.*, 1951, 133) portant les restes d'un tarif fiscal de Valentin I^{er} : il l'a évaluée à cette époque à environ 6 millions de *modii* de blé. Ce résultat semble bien audessous du montant réel de l'impôt. Un des chapitres de ce tarif indique les redevances *naviculariorum nomine*. La responsabilité pour le recouvrement de l'annone est retombée, sous le Bas-Empire, sur les curies des villes, tandis que son transport devenait un devoir liturgique des naviculaires en tant que *munus publicum*, (*C. Th.*, XIII, 5 : *De naviculariis*). Les perturbations dans l'acheminement de l'annone africaine constituaient une sérieuse menace pour la sécurité publique à Rome. La suspension de l'expédition des denrées alimentaires vers l'Italie allait devenir un moyen de pression sur le pouvoir central, par exemple pendant les soulèvements des comètes d'Afrique, Gildon puis Héraclien. Toutefois le régime fiscal basé sur l'annone devait rester, pour l'essentiel, inchangé jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident, malgré sa désintégration interne croissante. La dernière constitution impériale dans le chapitre du Code de Théodose intitulé *De annona et tributis*, porte la date de 436 (*C. Th.* XI, 1, 37).

BIBLIOGRAPHIE

- BERCHEM D. VAN, « L'annone militaire dans l'Empire romain au III^e siècle », *Mém. de la Soc. nat. des antiquaires de France*, 8^e sér., t. LXXX, Paris, 1937, pp. 117-202.
 BERGER A., « Annona », *Encyclopedic Dictionary of Roman Law*, Philadelphia, 1953, p. 363.
 CAGNAT R., « L'annone d'Afrique », *Mém. de l'Inst. nat. de France*, t. XL, 116, pp. 247-277.
 CALZA G., *L'Africa fornitrice dell'annona di Roma*, Roma, 1939, t. XVII, p. 522-533.
 CAMPS-FABRER H., *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*, Alger, 1953.

- DAVID J.-M., « Réformes des administrations de l'annone et des domaines en Numidie pendant la persécution de Valérien, 257-260 », *Antiquités africaines*, 1977, t. 11, pp. 149-160.
- DILIGUENSKI G.G., *Severnaia Afrika v IV-V vekakh*, Moscou, 1961, pp. 24-26.
- DOISY H., « Recherches sur les horrea de Rome, Ostie et Portus Traiani », *C.R.A.I.*, 1952, p. 370 et suiv.
- ENNAIFER M., *La cité d'Althiburos et l'édifice des Asclepieia*, Tunis, 1976, pp. 94-101.
- HUMBERT G., « Annona », *Dict. des antiq. grecques et romaines*, 1877, t. I, pp. 273-279.
- JONES A.H.M., *The Later roman Empire 284-602*, Oxford, 1964, particulièrement p. 31, 458-460, 626-630, 671-674.
- KOLENDO J., *Le colonat en Afrique sous le Haut-Empire*, Paris, 1976.
- KOTULA T., « Studa nad problemem afrykanskiej anony (Étude sur le problème de l'annone d'Afrique) », *Przegląd Historyczny*, t. XLIX, p. 1-20, 423-424, 1958. — « Der Aufstand des Afrikaners Gildo und seine Nachwirkungen », *Das Altertum*, t. 33, pp. 167-176, 1972.
- LE GALL J., *Le Tibre, fleuve de Rome dans l'Antiquité*, Paris, 1953, pp. 233-258.
- OEHLER J., « Annona », *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 1894, t. I, col. 2316-2320.
- PAVIS D'ESCURAC H., *La préfecture de l'annone, service administratif impérial d'Auguste à Constantin*, Paris, 1977. — « Réflexions sur la classis Africana Commodiana », *Mélanges d'hist. ancienne offerts à William Seston*, Paris, 1974, p. 397-408.
- PICARD G.-CH., « Néron et le blé d'Afrique », *Cahiers de Tunisie*, 1956, t. 4, p. 163-173.
- PRECHEUR-CANONGE TH., *La vie rurale en Afrique du Nord d'après les mosaïques*, Paris, 1962.
- ROMANELLI P., « Le iscrizioni di Osita e del porto di Roma », *Attes du 11^e congrès épigr.*, Paris, 1953, p. 282.
- SALAMA P., *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Paris, 1951, p. 41-45, 83-86.
- Sontheimer W., « Annona », *Der kleine Pauly*, 1964, t. I, col. 363-364.

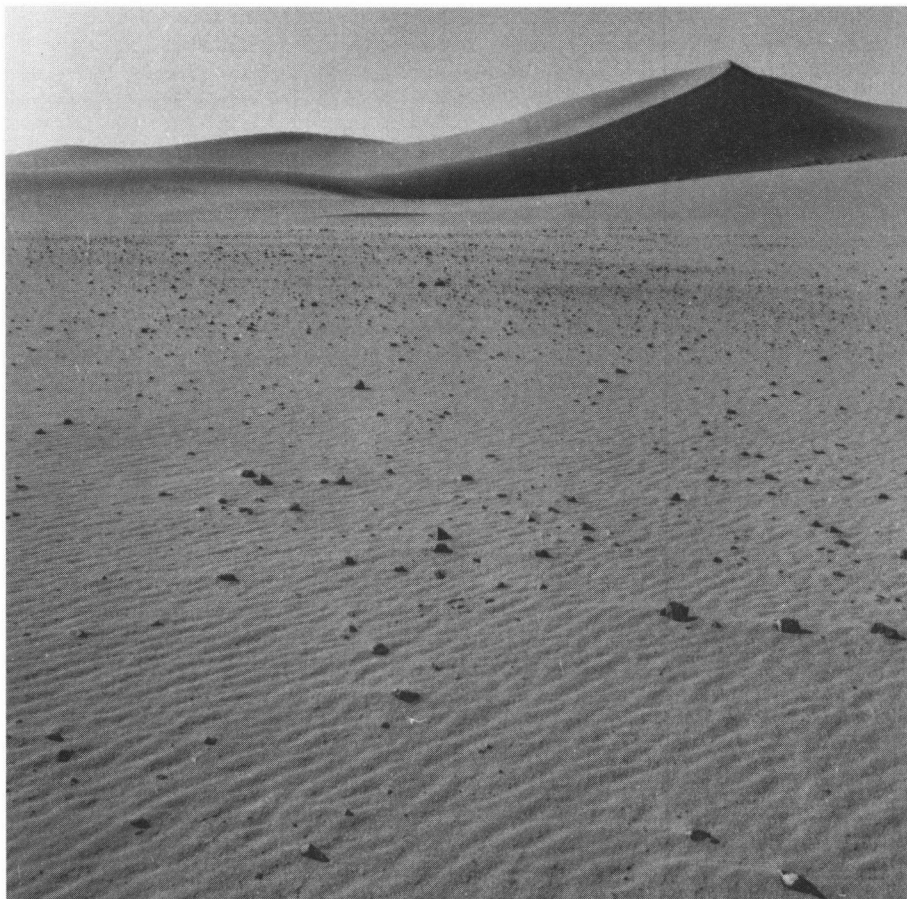
T. KOTULA

A228. ANNOUNA (voir Thibilis)**A229. ANOU OUA LELIOUA**

Station préhistorique la plus importante de l'erg d'Admer, située à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Djanet. L'habitat, diffus, signalé par des foyers plus ou moins dispersés, des concentrations de pierres taillées, du matériel de broyage et surtout par des tessons et des vases brisés sur place, s'étendait sur la berge d'un ancien lac ou marais qui occupait la zone déprimée au pied de la falaise tassilienne. De cet ancien lac il subsiste d'importants sédiments gris, vases séchées dans lesquelles sont restés fichés verticalement des objets allongés, tels les pilons en pierre, qui y étaient tombés. A la surface de ces sédiments, l'érosion fait apparaître des racines fossilisées de *typha* et autres végétaux et des restes de poissons qui sont nombreux dans tout le gisement.

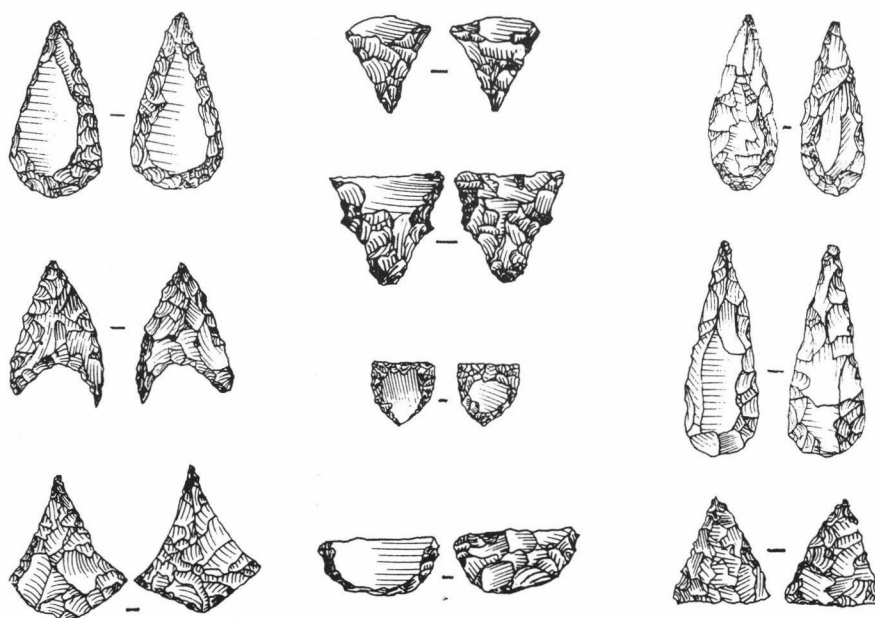
L'industrie lithique, diversifiée (burins, grattoirs, racloirs, nombreuses armatures de flèche, pièces foliacées, haches taillées et polies, haches à gorge) est très nettement influencée par le Ténéréen*, comme l'indique, en sus, la présence d'un disque à retouche couvrante en roche verte. Il en est de même de la céramique, très proche, dans ses formes et la composition du décor, de celle du Ténéréen mais qui présente aussi des motifs d'impression appartenant au style bovidien du Tassili n'Ajjer.

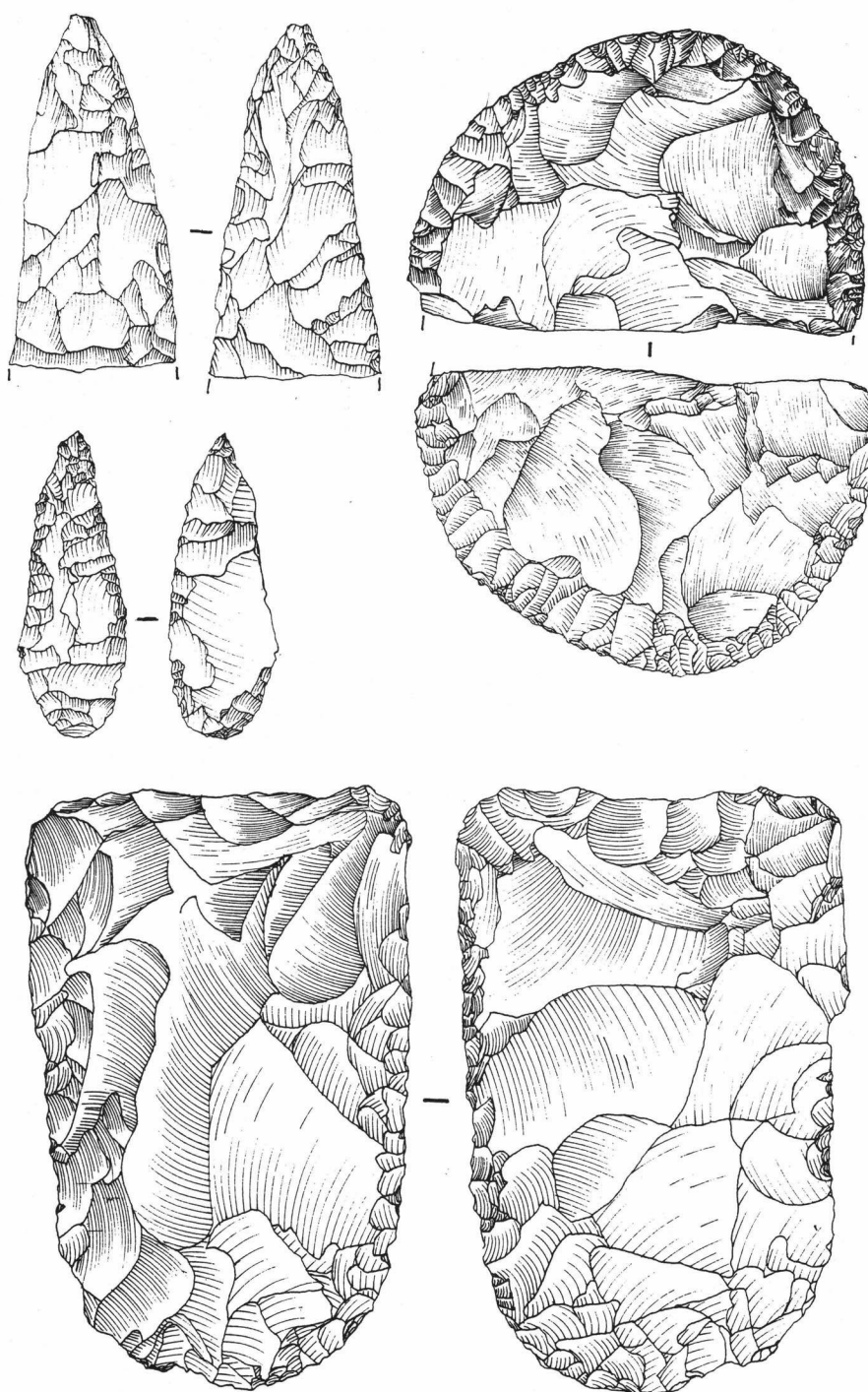
L'intérêt principal de ce gisement réside, comme dans les autres sites repérés dans l'erg d'Admer, en la présence des statuettes en pierre dure qui représentent des animaux domestiques, surtout des bovins, et sauvages qui sont généralement considérées comme des idoles. L'une des plus intéressantes de ces sculptures représente un goundi (*Ctenodactylus gundi*), elle est l'une des rares statuettes trouvées entières.



Aspect du gisement d'Anou oua Lelioua. Photo J.-J. Eppe.

Armatures de flèche d'Anou oua Lelioua.





Pièces diverses d'influence ténéréenne d'Anou oua Lelioua : pointes, disque, hache taillée.

En se fondant sur les caractères ténéréens de l'industrie et la présence de statuettes identiques à celles que l'on trouve, plus rarement, dans les abris bovidiens du Tassili n'Ajjer, H. Camps-Fabrer a proposé d'expliquer ces ressemblances par la transhumance qui aurait amené les Ténéréens à fréquenter les hautes terres du Tassili ou les « Bovidiens » à descendre avec leurs troupeaux dans la plaine d'Admer. Même si on rejette cette hypothèse, il est manifeste que des contacts fréquents ont existé entre les Ténéréens et les Bovidiens que nous savons avoir été contemporains. La fréquente représentation de bovins dans les sculptures de l'erg d'Admer conforte cette opinion.

BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS-FABRER H., *Matière et art mobilier dans la Préhistoire nord-africaine et saharienne*, Paris, A.M.G., 1965, pp. 256-293.
 CAMPS-FABRER H., « Les sculptures néolithiques de l'erg d'Admer. Leurs relations avec celles du Tassili n'Ajjer », *Libyca*, t. XV, 1967, pp. 101-123.
 CAMPS G., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 1974, pp. 244-255.
 AUMASSIP G., JACOB J.-P. et MARMIER F., « Vestiges néolithiques de l'erg d'Admer », *Libyca*, t. XXV, 1977, p. 101-147.

E.B.

A230. ANSARINE

Des lieux-dits transcrits « Ansarine » sont attestés en deux endroits différents de la Tunisie.

I. *Mādīnat al-'Anṣārīyyīn*

Al-Bākri place *al-'Anṣārīyyīn*, signalée deux fois (*Mādīnat al-'Anṣārīyyīn*, p. 46 et *'ila al-'Anṣārīyyīn*, p. 54), sur la route *Qavrawam-Būna* par *'Ağğar* (p. 54) et *Zana* (p. 52). L'itinéraire passait par les vallées des oueds Siliana et Medjerda (Peyras, 1986; Dahmani, 1987), non par Souk-Arrhas (Vanacker, 1973), ni par le Jebel Lanserine ('Abd-al-Wahhāb, 1929; Cuisenier, 1960). Peut-être faut-il placer plus précisément la localité, qu'il rattache à *Gābar al-'Ansar*, près des *zāwāyā* de « Sidi Djeber » et de « Sidi Jabeur », sur le territoire de l'ancienne *civitas Vazitana Sarra* (Peyras, 1986).

II. *Le Jebel Lansarine*

Les documents administratifs et scientifiques des XIX^e et XX^e siècles font connaître les oronymes Ensārin, El-Ansarine, Lensarine, Lansarine, Ançarin, Anserrine, montagne des Ançars ou des Ançariens (Tissot, 1888; Cuisenier, 1960). De 1967 à 1973 (Maurin, Peyras), comme en 1888 (Tissot), les habitants disaient « Jebel Lensarine ». Une étymologie fondée sur les *Ansar-s* est exclue (aucun groupe ethnique du secteur ne se rattache aux compagnons du Prophète; la route *Qayrawam-Būna* ne passait pas par le plateau), ainsi qu'une formation sur la carcasse consonantique *enṣr* (on n'entend pas de *'ain*). Le nom ancien du relief, *Sar* (Maurin et Peyras, 1971; Peyras, 1986) donne à penser que le toponyme est issu du libyque (*adrar*=jebel) *n-Sar*, modifié par l'adjonction d'un article et d'un suffixe arabes.

De nos jours, les topographes ont qualifié la partie centrale des montagnes de la Basse-Medjerda de « Djebel el Annserine »; le vocable désigne aussi le *cheikh*at (Cuisenier, p. 15), un *henchir* (*id.*, p. 103), une ferme (carte, coord. 395-474), un lieu-dit proche de Sidi Frej (*ibid.*, 391-484). Dans l'Antiquité, *Sar* désignait, peu après la conquête romaine, un secteur plus vaste que le plateau (Peyras, 1986), égal

à ce dernier sous l'Empire, époque pendant laquelle le territoire de l'agglomération principale, *Uzali Sar*, était limité par les cités de la *gens* des *Afri*, *Suas*, *Tezaga* (?), *Uccula* (Peyras, 1985), par les villes de *Thuccabori*, *Medd*, *Aulodes*, *Thuburbo Minus*, *Thubba*, *Thibiuca*, *Cincari*, *Cluacar*, par les localités anonymes de Guerchba et de Targlach (Maurin et Peyras, 1971).

L'Ansarine constitue l'élargissement maximal du synclinal comprimé entre les deux anticlinaux d'orientation sud-ouest-nord-est qui forment le massif de la Basse-Medjerda. Le plateau, dont l'altitude varie entre 350 et 569 mètres fortement érodé, comprend surtout des calcaires et des marnes de l'Éocène et du Crétacé sur lesquels se sont développés des sols subhumides aux aptitudes multiples, particulièrement favorables aux graines. L'est est limité par les intrusions des gypses du Trias, plus arides. Établies sur des dénivellations puissantes, elles donnent une impression d'âpreté au voyageur qui vient de Tébourba. En fait, les sources pérennes, parfois abondantes (*Aiyūn* el Flekahou, ed-Debba, el Flech, qui alimentaient l'aqueduc de *Thuburbo Minus*), ne sont pas rares tout au long des quinze kilomètres qui séparent les vallées de la Medjerda et du Tine (Solignac, 1927; Bonniard, 1934; Castany, 1951; Gounot, 1967; Maurin et Peyras, 1971). Malgré la prédominance des vents du nord-ouest, la région ne reçoit que 450 millimètres de pluie par an, surtout l'hiver (200). Les précipitations sont rares l'été (30). Le printemps et l'automne se partagent le reste à égalité. La saison la plus chaude est l'été ($17^{\circ} \leq m \leq 31^{\circ}$), suivi de l'automne ($14^{\circ} \leq m \leq 23^{\circ}$), du printemps ($9^{\circ} \leq m \leq 21^{\circ}$), de l'hiver ($5^{\circ} \leq m \leq 15^{\circ}$).

Le passé préromain est révélé par la toponymie (par ex., le premier terme d'*Uzali Sar* vient du libyque *Uzzal*, « le fer »), par certaines techniques, ainsi l'araire manche-sep berbère était encore utilisée en 1970 (Peyras, 1984, pp. 680-681), par la poterie modelée africaine, par la céramique campanienne ou imitée de celle-ci, par les sépultures. Ces dernières sont représentées par un tumulus ellipsoïde (12×8 m) (Maurin et Peyras, 1971, p. 16; Peyras, 1984, pp. 132-133) et par les deux nécropoles de *haouanet* d'*Uzali Sar*. Le cimetière septentrional recèle un *hanout* dans lequel une fosse, creusée le long de la paroi du fond, est bordée par deux banquettes sur les petits côtés, et trois hypogées remarquables, dont les chambres superposées sont couronnées d'un faîte pyramidal décoré de profils de chapiteaux éoliques (Maurin et Peyras, 1971, pp. 38-40).

Les habitants d'*Uzali Sar* furent, semble-t-il, les membres du *populus leiber Usalitanorum*, cité par la loi agraire de 111 av. J.-C. (*Corpus Inscriptionum Latinarum*, I, 200, 1.79) comme allié de Rome pendant la troisième guerre punique (Maurin et Peyras, p. 49), peut-être dès la seconde (Peyras, 1983, pp. 241-243). Son territoire ne fut donc pas centurié.

Dirigée peut-être par un conseil tribal d'*undecimprimi* sous Hadrien, époque pendant laquelle le culte impérial se déroulait sous l'égide de la Victoire Auguste et de Mercure (*C.I.L.* VIII, 14299, 14300, Peyras, 1984, p. 128), la ville poursuivit son développement urbain (forum aux inscriptions nombreuses, salle hypostyle, thermes, voie, carrières, mausolées, marbres de Charystos, sur une superficie de dix hectares) et institutionnel : dotée d'un *ordo decurionum* alors qu'elle était encore une *civitas*, pendant le règne de Marc-Aurèle, elle obtint probablement la liberté municipale sous ce même empereur. Les familles les plus en vue étaient alors celles des C. Iulii et Rutilii.

L'existence de plusieurs *Uzali* empêche d'attribuer avec certitude à la ville de l'Ansarine les mentions manuscrites de Pliny l'Ancien, de Ptolémée, de Saint-Augustin, d'Evodius, de la conférence de Carthage en 411. Par contre, l'inscription *C.I.L.* VIII, 25377, gravée en 407, nous apprend qu'une nouvelle fontaine fut construite dans l'agglomération qui était toujours un municipe.

On peut schématiquement décrire la mise en valeur du terroir sous l'Empire romain :

— Au sud de la ville, une série de fermes, de part et d'autre de l'oued Melah, dans un secteur où l'oléiculture était en plein essor (AAT. 32, 33, 98, 99, 102); certaines possédaient des citernes (AAT. 32, 98, 99, an, 96, 97).

— Un groupe sur le plateau même, comprenant des fermes, parfois étendues (AAT. 36) et une bourgade (AAT.46). Cette zone est très riche en sources, la plupart aménagées (AAT.48, 47, av, 41).

— Au nord, des fermes munies de citernes, recélant beaucoup d'huileries (AAT.22, 23, 25, 21, 26, 27, 19, 30). Deux bourgades, dont le *vicus Felicitanus* (les habitants y adoraient Hermès, Faracs, Vernens), bénéficiaient de la principale voie (AAT. 19, 29).

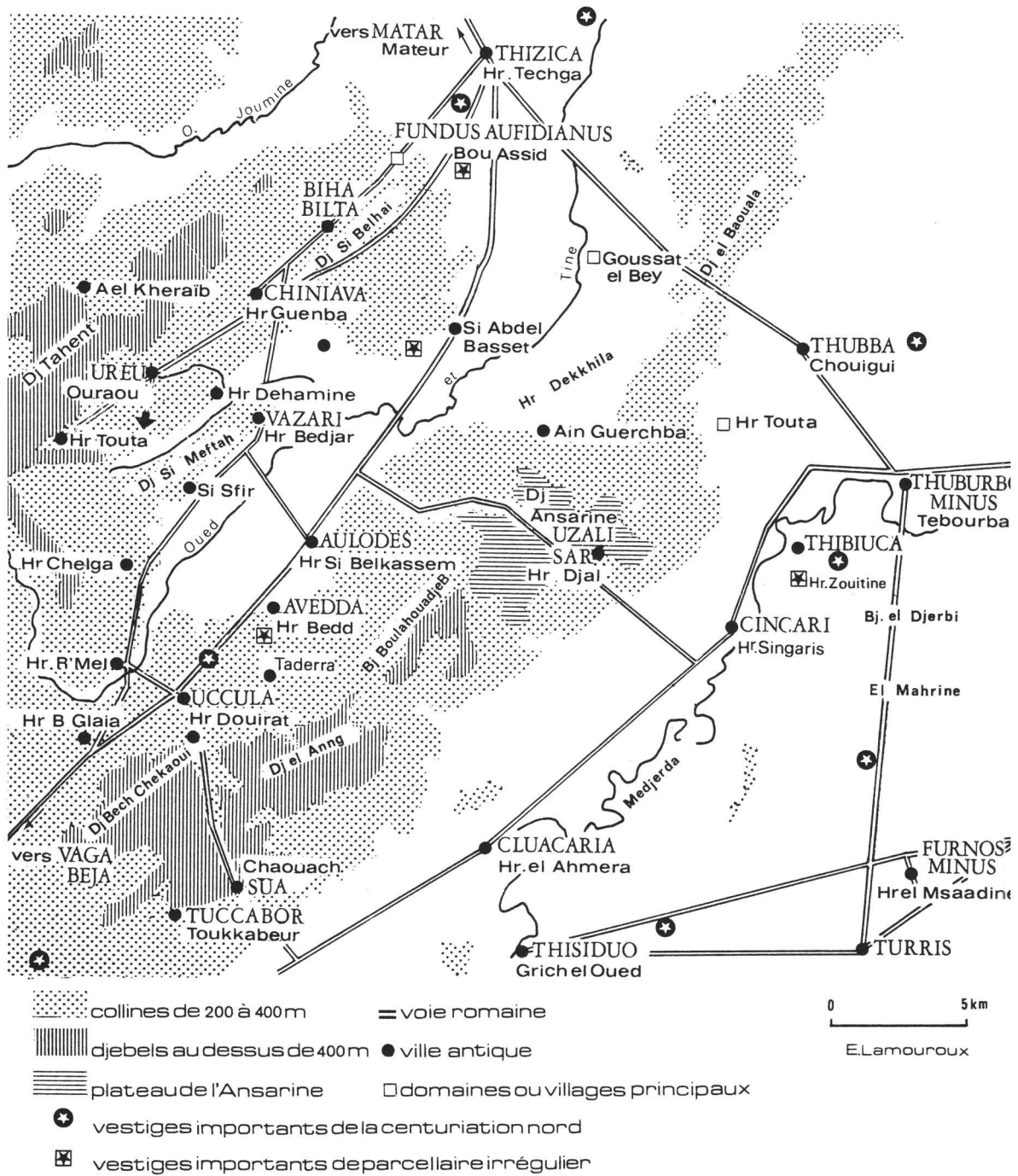
— A l'est, des fermes dotées de citernes, établies sur les gypses salifères et les sols rouges à croûte, tardivement mis en valeur grâce aux céréales et à l'élevage.

Les rares renseignements sur les siècles suivants sont rares : il n'est pas sûr que les évêchés uzalitains de l'époque vandale (484, 525) aient eu leur siège sur l'Ansarine; des carreaux byzantins ont été découverts (AAT. 105, 121), mais rien ne permet d'attribuer Victorianus, *episcopus Uzalis* en 646, à notre région. Aucun document concernant la conquête arabe, les dynasties arabes et berbères, l'islamisation, n'est attribuable sans conteste à l'Ansarine. On en est réduit à constater l'arabisation et la conversion des habitants, la pénétration directe ou par « interprétation » de la langue du Prophète dans la toponymie (c'est ainsi qu'*Uzali* est devenue Jehal); à noter que la tribu des Kalb, appartenant au *ḡund* omeyyade, s'est installée à Kebline dans les années 150-170H (Djaït, 1967); à recueillir les traditions locales, sujettes à caution, au sujet de l'établissement des Riah Daaja arabes et des Béjaouna kabyles. Un relevé archéologique minutieux serait nécessaire mine de cuivre du Koudiat Damous en-Nahas, fortin de l'oued Tazega, inscription sur colonnettes de marbres de 'Aïn Morseta, *zāwāyā*.

La population, fortement accrue sous le Protectorat (1 170 habitants en 1896, 4 875 en 1959), groupée en 150 ou 200 *mechtas*, de *kim* et des maisons « en dur » liées à l'attribution de lots domaniaux, serait composée, en plus des deux fractions citées, de Berbères Majer et Ayar, de pasteurs arabes Hamama et Jlass, de cavaliers *makhzen* Ouled Arfa et Drid (xviii-xix^e siècles), de Trabelsi de Tripolitaine, de Matmata et de Nemencha (xx^e siècle). L'installation de colons européens (27 % de la surface cultivée en 1949-1950 (Poncet, 1962, p. 139), a entraîné un certain effacement des éléments les plus anciens, qui dominaient la montagne (Cuisenier, 1960, p. 35-45). En fait, le recul de l'« emblème onomastique » comme facteur de rassemblement et de communication, des liens autres que ceux de l'*arch* ou de la *qbila* (vicinité, échanges entre groupements « étrangers »), l'usage des noms patronymiques imposés par l'administration, laissent penser à une disparition future des noms ethniques, malgré une endogamie assez répandue (Cuisenier, 1960, pp. 123-158).

Le tableau économique minutieux dressé par J. Cuisenier (1958; 1960, pp. 51-81) faisait ressortir que, mises à part les ressources dues à l'Administration (école dispensaire, chantiers de reforestation), presque tout provenait de l'agriculture. La production des sept colons européens, particulièrement du blé tendre et du vin, était totalement commercialisée. Les onze gros propriétaires tunisiens, au contraire, qui consacraient 44 % des surfaces au pacage et qui ne disposaient que de deux tracteurs (contre quatorze pour les colons), ne vendaient que 38 % de leurs produits, tandis que quatre cents *fellahs* vivaient en autoconsommation.

Dans les années cinquante, les techniques traditionnelles (araire, paire de bœufs pour l'attelage, faucille, *jaroucha*), mises en œuvre sur l'unité d'exploitation de la *machia* (dix hectares environ) grâce au contrat de *khammessat*, cotoyaient les innovations des colons (marais drainés et labourés par des tracteurs à chenilles, semences sélectionnées et adaptées, engrais chimiques), sur des surfaces de 420 hectares en moyenne (130 ha ≤ S ≤ 800 ha). Des exploitants tunisiens utilisaient la charrue vigneronne (1/3 des 409 exploitations en 1959), voire des « brabants » (dix tirées



Le plateau de l'Ansarine dans l'Antiquité, entre le bassin de l'oued Tine au nord et la vallée de la Médjerda au sud. Carte établie par J. Peyras.

par cinq bœufs, cinq par des tracteurs). Le sous-emploi, lié aux outils ancestraux et au « chômage déguisé », atteignait 50 % des travailleurs en 1896, 70 % en 1956 du fait de l'accroissement démographique et de l'augmentation insuffisante des têtes de bétail (Cuisenier, 1960, pp. 87-98).

Le Protectorat a bouleversé les structures de la propriété foncière : en 1910, la terre appartenait au bey ou à l'administration des *habous* : en 1960, tout était terre *melk*. Cette révolution eut pour origine l'attribution d'un tiers des terres à la colonisation, mais aussi la distinction traditionnelle entre propriété éminente et droit d'occupation. La moitié des surfaces fut attribuée aux « étrangers », agriculteurs européens et citadins tunisois, l'autre moitié aux occupants ancestraux qui ont évincé les possesseurs traditionnels, le mouvement de démembrement par lotissement étant, pour les titulaires de lots, contrecarré en partie par un retour à l'indivision induit par l'arboriculture (Cuisenier, 1960, pp. 99-118).

Depuis 1960, l'expropriation des colons (1964), le processus de socialisation (1965) culminant avec la constitution de précoopératives expropriant les grands propriétaires (1968-1969) — tel exploitant de 900 hectares, cité par J. Poncet (1962), ne disposait plus que de 14 hectares en juillet 1968 —, le brusque retour au libéralisme en 1969, sont des faits marquants, certes, mais qui n'ont pas résolu le problème du chômage ni celui de l'exode vers Tunis, malgré des essais de fixation, ou même de retour des habitants vers l'Ansarine.

BIBLIOGRAPHIE

Mādīnat al-'Anṣārīyyīn

ABOU OBEÏD EL-BEKRI : *Kitāb al-masālik wa'l-mamālik*, texte de 1098, trad. Mac Gouckin de Slane : *Description de l'Afrique septentrionale*, Paris, 2^e édi., 1965, texte pp. 46, 52, 54, trad. pp. 99-100, 114, 16.

'ABD-AL-WAHHĪB H.H., *Hulāsa tārih Tūnis*, Tunis, 1929, p. 77.

VANACKER C., *Géographie économique de l'Afrique du nord selon les auteurs arabes (IX-XII^e siècles)*, Annales E.S.C., mai-juin 1973, 28^e année, carte n° 2.

PEYRAS J., « Deux études de toponymie et de topographie de l'Afrique antique », *Antiquités africaines*, t. 22, 1986, pp. 243-247.

DAHMANI S., « Essai d'établissement d'une carte des voies de circulation dans l'est du Maghrib central du IX^e au XII^e siècles », *110^e congrès national des Sociétés savantes*, Montpellier, 1985, *III^e colloque sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord*, B.C.T.H.S., 198, p. 341.

Jebel Lansarine

TISSOT Ch., *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, 1888, t. 2, p. 297.

SOLIGNAC M., *Étude géologique de la Tunisie septentrionale*, 1927, 756 p.

Éléments de climatologie tunisienne, Bourg, 1931, 55 p.

BONNIARD F., *La Tunisie du Nord. Le Tell septentrional, étude de géographie régionale*, Paris, 1934, 2 vol., texte, Atlas.

CASTANY F., *Carte géologique de la Tunisie, 1/500 000*, Tunis 1951.

Carte de Tunisie au 1/50 000 (type 1922), Tébourba, f. XIX, Paris, 1954.

CUISENIER J., « Le sous-développement économique dans un groupement rural : le Djebel Lansarine », *Cahiers de Tunisie*, 3^e-4^e trim. 1958, n° 23-24, pp. 219-266. — *L'Ansarine. Contribution à la sociologie du développement*, Paris-Tunis, 1960, 199 p.

PONCET J., *Paysages et problèmes ruraux en Tunisie*, Paris-Tunis, 1962, pp. 139-150.

GOUNOT M. et SCHOENENBERGER A. (sous la direction de), *Carte phyto-écologique de la Tunisie septentrionale. Échelle 1/200 000, feuille II : Bizerte-Tunis; feuille III : Tabarka-Souk-el-Arba*, annales de l'Institut national de recherche agronomique de Tunisie, vol. 40, fasc. 1, 1967, cartes + notice de 340 p.

DJAÏT H., *La wilāya d'Ifrīqiya au II^e-VIII^e siècle, étude institutionnelle*, *Studia Islamica*, 1967, t. XXVII, p. 111.

MAURIN L. et PEYRAS J., « Uzalitana, la région de l'Ansarine dans l'Antiquité », *Cahiers de Tunisie*, t. XIX, n° 75-76, 3^e-4^e trim. 1971, pp. 11-103 + 65 fig. et une carte hors texte.

PEYRAS J., « Paysages agraires et centuriations dans le bassin de l'oued Tine (Tunisie du Nord) »,

Antiquités africaines, t. 19, 983, pp. 209-253. — *Le Tell nord-est de la Tunisie dans l'Antiquité. Essai de monographie régionale*, thèse de doctorat d'État, Bordeaux, 1984. — « *Gens des Afri* », *Encyclopédie berbère*, t. II, Ad-Ağuh-n-Tahlé, Aix-en-Provence, 1985, pp. 211-215.

Jean PEYRAS

A231. ANTALAS

Chef berbère du début de l'époque byzantine qui joua un rôle important lors des conflits du milieu du VI^e siècle et que C. Courtois considérait comme le prince d'un « royaume de la Dorsale tunisienne », qui, comme d'autres principautés, se serait constitué pendant l'époque vandale. Les deux sources littéraires dont on dispose sont la *Guerre des Vandales* de Procope et la *Johannide* de Corippe qui donnent, l'un et l'autre, un récit détaillé des actions d'Antalas.

On sait qu'il était le fils de Guenfan, chef des Frexes, dont les Frechich (*Frešiš*) qui occupent les confins algéro-tunisiens entre Kasserine, Thala et Tébessa, ont conservé le nom. C. Courtois pense pouvoir dater de 510, sous le règne de Thrasamund, la constitution du royaume « maure » de la Dorsale sous l'autorité de Guenfan. Les forces principales sont celles des Frexes auxquelles s'ajoutent celles des Naffur. Ces « Maures » ne sont pas exactement des Barbares; leurs terres de parcours et de cultures sont à l'intérieur de l'Empire depuis cinq siècles et Antalas lui-même s'il ne dédaigne pas, à l'occasion, de s'allier à des Barbares « authentiques », nouveaux venus dans la province d'Afrique, ne s'est jamais présenté comme un rebelle à l'Empire ou à la *Romanitas*, même lorsqu'il pillait les villes de Byzacène et saccageait les campagnes. Mais à l'inverse de certains princes berbères de Numidie et même de Mauritanie, Guenfan et Antalas étaient demeurés païens, du moins le père n'hésita pas à consulter, selon Corippe, l'oracle d'Ammon qui promit les destinées les plus hautes à Antalas. On peut toutefois s'interroger sur la réalité de cette consultation dont le récit paraît trop fidèle à des souvenirs littéraires. Quoi qu'il en soit, Antalas qui naquit entre 493 et 500, commença à faire parler de lui dès l'âge de 17 ans en razziant des troupeaux en Byzacène. Plus que de simples pillages ou chapardages, ces actions s'inscrivent parfaitement dans la suite d'activités guerrières ou para-guerrières qu'un jeune chef se doit d'entreprendre à titre probatoire. Dans de nombreuses régions méditerranéennes, surtout les plus conservatrices, comme le Maroc ou la Sardaigne, mais aussi chez les Berbères du Sahara, il ne s'agit là que d'actions honorables et valorisantes pour le jeune homme qui les accomplit.

De fait, Antalas acquit rapidement une grande renommée qui lui permit de succéder à son père à la tête des Frexes, vers 510-515. Après la victoire de Solomon au Mont Burgaon, Antalas se reconnaît le vassal de l'Empereur qui ne semble nullement menacer son « royaume ». Cette situation devait durer près d'une décennie. Une rivalité s'instaure, ou se perpétue, on ne sait, entre Coutsina, qui contrôle une partie de la Numidie, et Antalas que nous avons tout lieu de croire solidement établi dans le sud-ouest de la Byzacène. Il n'est pas impossible que cette rivalité entre les deux chefs maures ait été entretenue en sous-main par la diplomatie byzantine.

En 544, deux événements, l'un circonstanciel, la mise à mort sur ordre de Solomon de Guarizila, frère d'Antalas, l'autre de caractère socio-économique qui est la pénétration, dans le sud de la Byzacène, des tribus chamelières de Tripolitaine connues sous le nom de Levathae-Laguatan ont pour conséquence l'entrée en rébellion d'Antalas qui s'allie aux nouveaux venus. Cette alliance entre les Levathae et les Frexes explique que Corippe, qui n'hésitait pas à ressusciter le vieux nom des Massyles pour désigner les sujets d'Antalas, les considère aussi parfois comme des Levathae. Il est facile de reconnaître en ceux-ci les ancêtres des Louata du Moyen Âge.

En 546, la situation s'aggrave encore pour les Byzantins, lors de l'usurpation de Guntharic qui arrive à rassembler dans une coalition hétéroclite, Sotzas, un officier byzantin déserteur, qui avec ses troupes s'était établi en Mauritanie depuis plusieurs années, Coutisina et ses « Maures » de Numidie, Antalas et ses « Maures » de Byzacène. L'usurpateur une fois éliminé par Artaban, les Byzantins se ressaisirent à l'arrivée de Jean Troglita qui avait déjà servi en Afrique sous Bélisaire. Cependant la menace des tribus tripolitaines s'accroît, la Byzacène et même une partie de la Zeugitane sont pillées par les Levathae renforcés par les Ifuraces et les Austures sous le commandement d'Ierna. Ils atteignent même Lares sur la grande voie de Carthage à Theveste. Jean Troglita arrive à ramener Coutisina dans l'alliance byzantine ainsi qu'Ifisdaïas qui lui amène des contingents importants (Corippe avance le chiffre exagéré de 100 000 hommes). Mais Antalas et Ierna arrivent à faire leur jonction. La victoire de Jean Troglita au voisinage de Suffetula, au début de l'année 547, entraîne la soumission d'Antalas, dont l'allié Ierna a trouvé la mort au cours du combat. Cette première bataille n'a pas les conséquences heureuses escomptées ; au cours de la même année, les tribus chamelières pénètrent plus profondément dans les provinces de Byzacène et de Zeugitane sous la conduite de leur nouveau chef, Carcassan, un Ifurace. En Numidie, Ifisdaïas entre en conflit avec Coutisina resté fidèle aux Byzantins et Iaudas, maître de l'Aurès, menace de faire sécession. Délaissant momentanément la Byzacène une nouvelle fois livrée au pillage des tribus tripolitaines et des Maures d'Antalas, Jean Troglita réussit à réconcilier Ifisdaïas, Coutisina et Iaudas ; il obtient d'eux de nombreux contingents qui lui permettent de battre Antalas et Carcassan à la suite d'une longue campagne, d'abord entre Ksiba et Kairouan, puis dans une région montagneuse peu éloignée de la mer (Mont des Matmata ou Jbel Tebaga?). La bataille décisive a lieu aux « Champs de Caton » où Carcassan est tué en même temps que 17 chefs de tribus. Antalas fait de nouveau sa soumission et retrouve sans doute une situation comparable à celle qui avait prévalu au cours de la période antérieure à ces événements. On perd ensuite sa trace.

Tel est le résumé de ce que Procope et Corippe nous font connaître de la vie de ce prince « Maure », c'est-à-dire d'un Africain demeuré en dehors de la culture romaine. Il est sûr que nous devons relativiser l'importance des forces dont disposaient réellement ces chefs ; les tribus chamelières venues de Tripolitaine, Ifuraces, Austures, Levathae, ne devaient pas grouper plus de quelques milliers de personnes ; quant à Antalas, ses troupes, au moment du maximum de puissance, ne pouvaient être de beaucoup supérieures en nombre, comme le prouvent d'ailleurs les faibles effectifs de ses adversaires byzantins.

Quant au « royaume de la Dorsale », il est difficile de croire à son existence. En fait, les Byzantins, et vraisemblablement avant eux les Vandales, traitaient les chefs berbères comme l'empereur romain avait traité les chefs germaniques, en *foederati*, établis dans l'Empire. Ce n'est qu'en Maurétanie, province abandonnée à son destin depuis un siècle, qu'un véritable royaume put se constituer et durer jusqu'à la conquête arabe.

BIBLIOGRAPHIE

- PROCOPE, *Bellum Vandalorum*, 11, 21, 22, 25, édit. J. Hauriy.
 CORIPPUS, *Johannide*, III, 79 et ss., 182, IV, 47, etc., édit. M.G.H.
 DIEHL Ch., *L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, pp. 330-379.
 COURTOIS Ch., *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, A.M.G., 1955, pp. 342-351.
 PRINGLE D., *The defense of byzantine Africa from Justinian to the Arab conquest*, B.A.R., intern. Series 99, 1 et 2, 1981.
 DURLIAT J., *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique byzantine*, coll. École franç. de Rome, 1981.

FÉVRIER P.-A., « Le Maure ambigu ou les pièges du discours », *Hist. et archéol. de l'Afrique du Nord*, II^e colloque intern. Grenoble, 1983, pp. 291-305.

CAMPS G., « *Rex gentium maurorum et romanorum*. Recherches sur les royaumes de Maurétanie des VI^e et VII^e siècles », *Antiquités africaines*, t. 20, pp. 183-218.

G. CAMPS

A232. ANTÉE

Géant qui d'après la fable était fils de Poséïdon et de la Terre. Il avait pour habitude de défier les étrangers et de les faire périr. Chaque fois qu'il posait le pied sur le sol il puisait des forces nouvelles qui le rendaient invincible. Comme tant d'autres brigands et monstres malfaisants, il fut mis à mort par Héraclès qui réussit à l'étouffer en le maintenant entre ses bras au-dessus du sol.

Le nom d'Antée pourrait être d'origine égyptienne; il existe en effet une divinité nommée 'ntwy, qui doit se lire Antiwey (A. Gardiner, *Egyptian grammar*, Oxford Univ. Press., 1957, p. 468).

Les mythographes localisent habituellement Antée en Libye, mais comme le Jardin des Hespérides, le Triton et l'Atlantide, son lieu de résidence fut progressivement repoussé vers l'ouest pour se fixer dans la région de Tingi (Tanger). La plus ancienne mention, celle de Pindare (*Pythique*, IX, 185) fait résider sa fille à Irasa. Cette localité se situe en Cyrénaïque, c'est l'actuel lieu-dit Irasen; plusieurs auteurs en ont déduit qu'Antée habitait cette région, mais le poète ne cite que sa fille et ne dit pas qu'Antée résidait à Irasa. Certains commentateurs (Ph. E. Legrand, *Pindare*, coll. Budé) se demandent même s'il s'agit du géant dont Pindare disait ailleurs (*Isthmiques*, IV, 90-93) qu'il couronnait le temple de Poséïdon des crânes des étrangers qu'il avait fait périr.

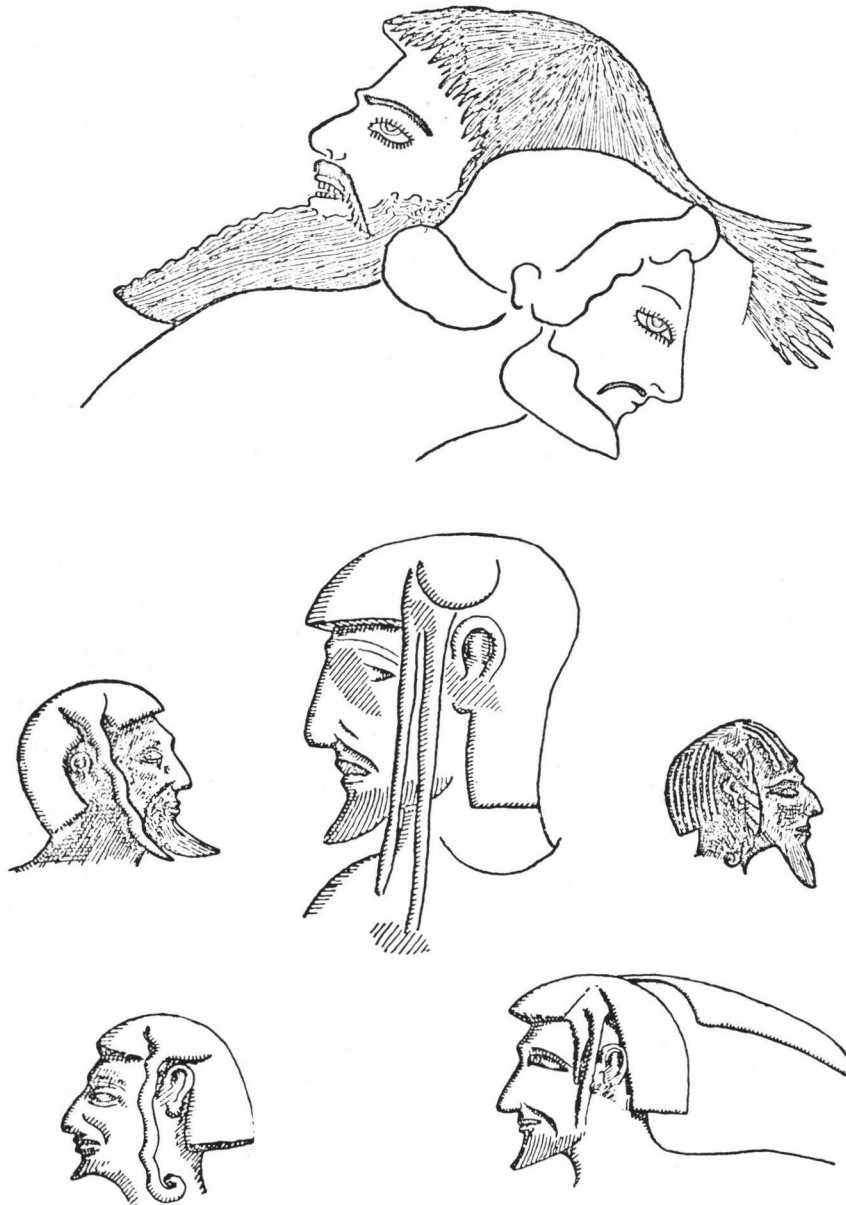
Une autre localisation semble être proposée par Lucain (*Pharsale*, IV, 580 et sq.) non loin d'Utique, aux Castra Cornelia qu'il appelle Antaei Regia, ce qui permet au poète une longue digression sur le combat d'Hercule et d'Antée. La multiplicité, plus apparente que réelle, des lieux africains où les auteurs situent Antée, confirme le caractère autochtone de la légende. Toutefois, Tanger est la résidence la plus sûre, celle où la légende est le plus solidement ancrée. Cette localisation en une région particulièrement chargée de sacré, où convergent l'Océan, la Méditerranée, l'Europe et l'Afrique, convient particulièrement à ce géant fils de la Terre et du maître des eaux; l'intervention d'Hercule s'explique par l'importance du culte de Melqart dans la région, particulièrement à Gades et à Tingi même. On sait en effet que le Melqart phénicien fut généralement assimilé à Héraclès.

Pomponius Mela (I, 5) rapporte l'existence, à Tanger, d'un énorme bouclier en cuir d'éléphant attribué à Antée et que personne ne pourrait utiliser en raison de sa grandeur.

D'après Plutarque (*Sertorius*, IX) « les Tingites racontent qu'après la mort d'Antée, sa femme Tinga eut commerce avec Hercule et que Sophax, leurs fils, régna sur le pays et fonda une ville à laquelle il donna le nom de sa mère. Sophax eut pour fils Diodore auquel un grand nombre de peuples de Libye se soumirent ». C'est sans doute à Juba II* que Plutarque doit ce récit puisqu'il ironise : « que cette légende soit dédiée à la mémoire de Juba, le meilleur historien qu'il y ait eu parmi les rois, car ses ancêtres, à ce qu'on rapporte, étaient les descendants de Diodore et de Sophax » (*Sertorius*, IX).

Cette légende a tout de même le mérite d'intervenir dans l'onomastique numide et maure. Il est incontestable que Sophax est le même nom qui désigne Syphax* le grand roi masaesyle qui, sur les légendes monétaires puniques, est rendu sous la forme trilitère S P Q (Mazard, n° 1 à 9). Or Juba II, qui est un Massyle descendant de Massinisa ne peut prétendre se rattacher à la lignée masaesyle, honnie et

vaincue précisément en la personne de Syphax. De plus, bien qu'il y ait eu peut-être à l'époque romaine des Masaesyles dans le nord du Rif (du moins si on comprend ainsi l'inscription d'Enjera. *Année épigraphique* 1934, n° 122), Syphax n'a jamais régné sur le territoire tingitan qui appartenait vraisemblablement à Baga roi des Maures qui accueillit et aida Massinissa à son retour d'Espagne (Tite Live XXIX, 29, 7). Il est donc vraisemblable que le roi Syphax, suivant une pratique courante chez les Numides, portait le nom d'une divinité.



En haut, les visages contrastés d'Héraclès et d'Antée sur le cratère d'Euphronios. En bas, quelques profils de Libyens sur les monuments égyptiens. On notera la saillie de la glabbe et les cheveux tressés.

Dans le même chapitre consacré au séjour de Sertorius dans la région de Tingi, Plutarque rapporte une autre anecdote liée à la légende d'Antée : « C'est là que d'après les Libyens, Antée est enterré. Sertorius fit ouvrir son tombeau, parce qu'il ne voulait pas croire les Barbares, à cause de la grandeur de ce monument. Mais il trouva le corps qui avait, dit-on, soixante coudées de long. Il en fut stupéfait et, après avoir immolé une victime, il fit recouvrir le tombeau. Il augmenta, de la sorte, la considération et le renom de ce sépulcre » (Sertorius IX).

Quel pouvait être cet énorme tombeau bien connu des Indigènes ? Dès 1932, le P. Koehler (*B. de la Sté préhist. franç.*, 1932, pp. 413-420) proposait de le retrouver dans le grand tertre de Mçora* (Mezora). Ignorant cette identification, je proposais en 1961 le même rapprochement (G. Camps, 1961, pp. 77-78).

Il semble bien en effet que le monument de Mçora offrait au I^{er} siècle av. J.-C., suffisamment de singularité, en particulier par son cromlech unique en Afrique du Nord, pour attirer l'attention des citoyens de Tingi et de Lixus et justifier la légende d'Antée. Avec ses 56 mètres de diamètre moyen le monument était assez vaste pour recouvrir le corps d'Antée long de 60 coudées, soit 27 mètres.

Parmi les nombreuses représentations que les artistes grecs nous ont laissées d'Antée (voir E. Saglio, art. Antaeus, *Dictionnaire des Antiq.*), l'une des plus intéressantes, particulièrement pour les études berbères, est la lutte d'Héraclès et d'Antée peinte sur un cratère d'Euphronios. C'est à O. Bates (*The eastern Libyans*, pp. 260-261) que revient le mérite d'avoir attiré l'attention sur certains traits du profil du géant libyen. Dans les deux têtes opposées du héros grec et du Barbare apparaît la volonté très affirmée de noter les caractères prêtés à l'aspect physique des deux peuples. Cette opposition apparaît non pas tant dans le traitement de la chevelure, portée très longue et peut-être nattée chez le Libyen, ou de la barbe également longue et en pointe que par le gonflement très caractéristique des sinus au niveau de la glabelle. Les sinus boursoufflés ou la glabelle saillante sont fréquents chez les populations sud méditerranéennes et plus spécialement chez les Berbères. Comme le faisait remarquer Bates, les bas reliefs et peintures égyptiens avaient déjà noté ce détail anatomique qui apparaît également sur quelques monnaies numides (Mazard n° 32, 33, 45). La même dilatation des sinus ou une forte glabelle existe aussi parfois sur les crânes protohistoriques d'Afrique du Nord ; je ne sais s'il faut y voir une perpétuation de caractères mechtoïdes chez les anciens Berbères.

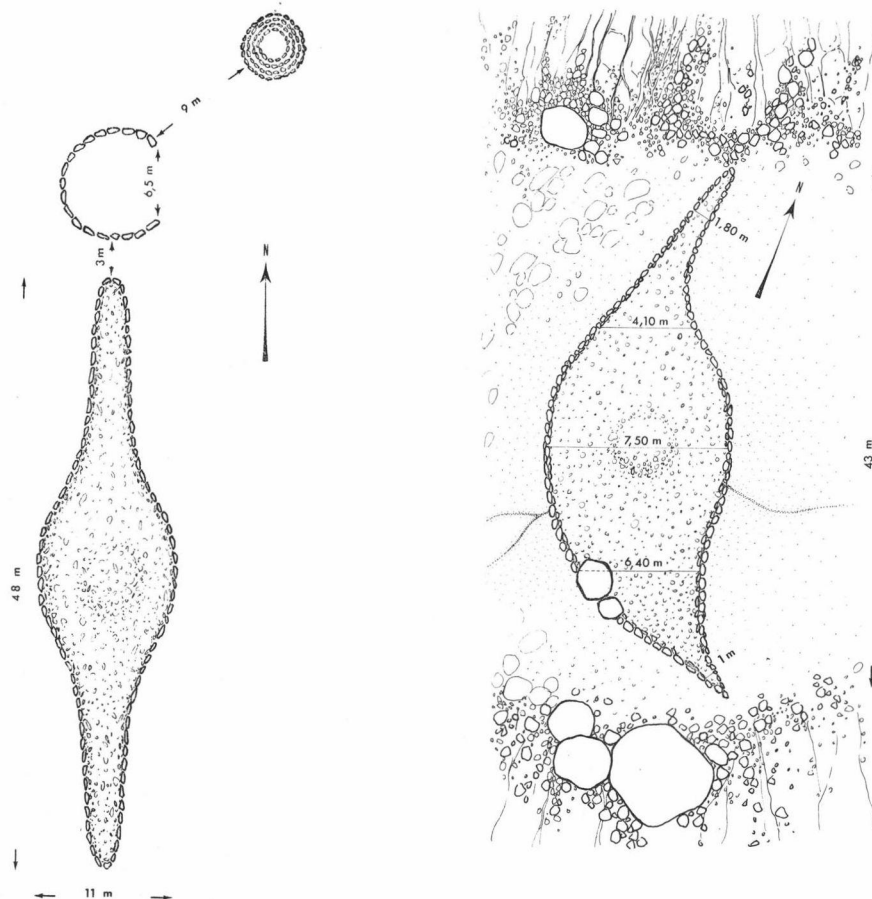
BIBLIOGRAPHIE

- PLUTARQUE, *Sertorius IX*, trad. B. Latzarus, Garnier, 1950.
 SAGLIO E., « Antaeus », *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*.
 BATES O., *The Eastern Libyans*, Londres, 1914, p. 260-261.
 CARCOPINO J., *César*, Histoire ancienne dirigée par G. Glotz, 1943, p. 542.
 KOEHLER, « La civilisation mégalithique au Maroc », *B. de la soc. préhist. franç.*, t. 29, 1932, pp. 413-420.
 CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, A.M.G., Paris, 1961, p. 77-78.
 MAZARD J., *Corpus nummorum numidiae mauretaniaeque*, Paris, A.M.G., 1955.

G. CAMPS

A233. ANTENNES (monuments à)

Les archéologues donnent ce nom à des structures étroites et allongées, sortes de bras qui prolongent ou précèdent certains monuments protohistoriques en pierre sèche. Soit parce qu'elles y ont été mieux conservées, soit parce qu'il s'agit d'un fait culturel, les antennes sont surtout connues au Sahara.



Monument en croissant de l'Adrar Tiouiyne et monument en «aiguille de boussole» d'Akarakar (Ahaggar). Relevés G. Camps.

Les plus fréquentes sont disposées en V ; elles s'écartent de l'adebni* en déterminant un espace en forme d'éventail qui peut être considéré comme un téménos. Lorsque les antennes sont courtes et se dégagent progressivement du tumulus ou du dallage, on est en présence de monuments en croissant qui sont particulièrement nombreux en Ahaggar, mais ils sont connus aussi plus au nord, jusque dans l'Anti-Atlas. Une variété présente une disposition différente des antennes qui sont opposées ; le monument ressemble alors à une aiguille de boussole, comme à Akarakar (Ahaggar). Dans les steppes du Haut Chélif on connaît aussi des bazinas* munies d'antennes ou de bras assez courts disposés de cette façon (Oued Ouerk). D'autres antennes, au contraire, ne sont faites que d'une rangée de pierres plantées dans le sol. Elles peuvent avoir une grande longueur ; on en a signalé qui dépassaient une centaine de mètres.

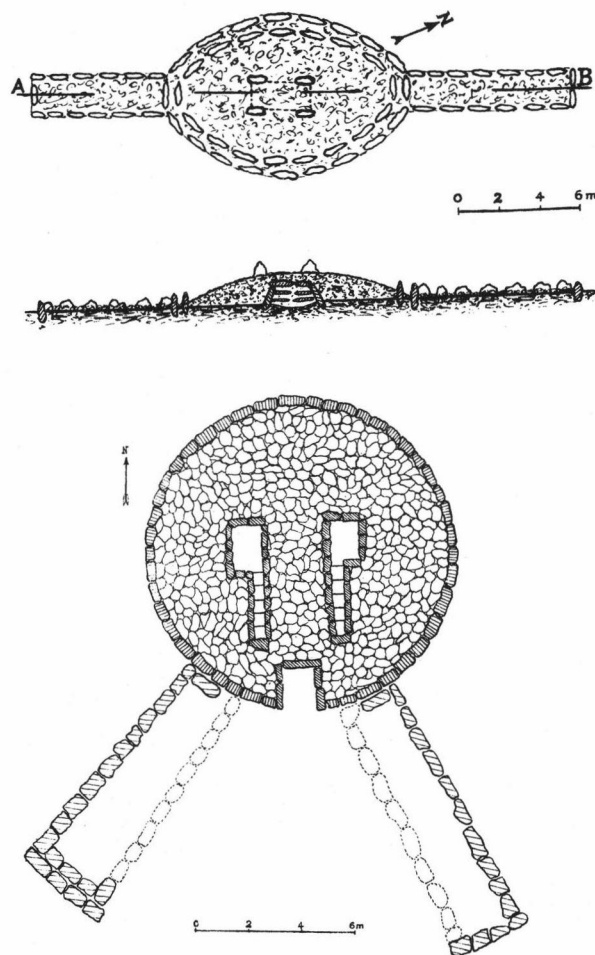
La fonction culturelle de ces antennes ne semble faire aucun doute : à Sila (Constantine), L. Frobenius avait reconnu un dolmen à deux caveaux muni d'antennes en V, une niche culturelle occupait la partie de la paroi comprise entre les deux antennes. Ce monument permet de comprendre la genèse de certains monuments à chapelle* du Sahara occidental dont la «chapelle», destinée au culte funéraire

et aux pratiques de l'incubation, était à l'origine constituée de deux antennes dont les extrémités se rebroussent à angle droit.

BIBLIOGRAPHIE

Voir Abedni, Bazinas, Chapelles (monuments à).

E. B.



Bazina elliptique à antennes de l'oued Ouerk, d'après Roffo, et dolmen à niche et antennes de Sila, d'après L. Frobenius.

A234. ANTHROPOLOGIE (Préhistoire)

L'origine anthropologique des Berbères doit être recherchée dans les temps préhistoriques. Ce n'est qu'à partir de l'Épipaléolithique qu'apparaissent des types humains qu'il est raisonnable de compter parmi les ancêtres des populations actuelles du Maghreb et du Sahara.

E.B.

Époque épipaléolithique

La complexité de l'Épipaléolithique du Maghreb a été maintes fois soulignée par les préhistoriens. Actuellement, on distingue deux grands ensembles culturels, l'Ibéromaurusien et le Capsien qui ne sont pas exactement contemporains et présentent différentes phases d'évolution. D'autres cultures épipaléolithiques distinctes de ces deux ensembles (Columnatien, Mellalien, Kérémien...) ont une extension moindre.

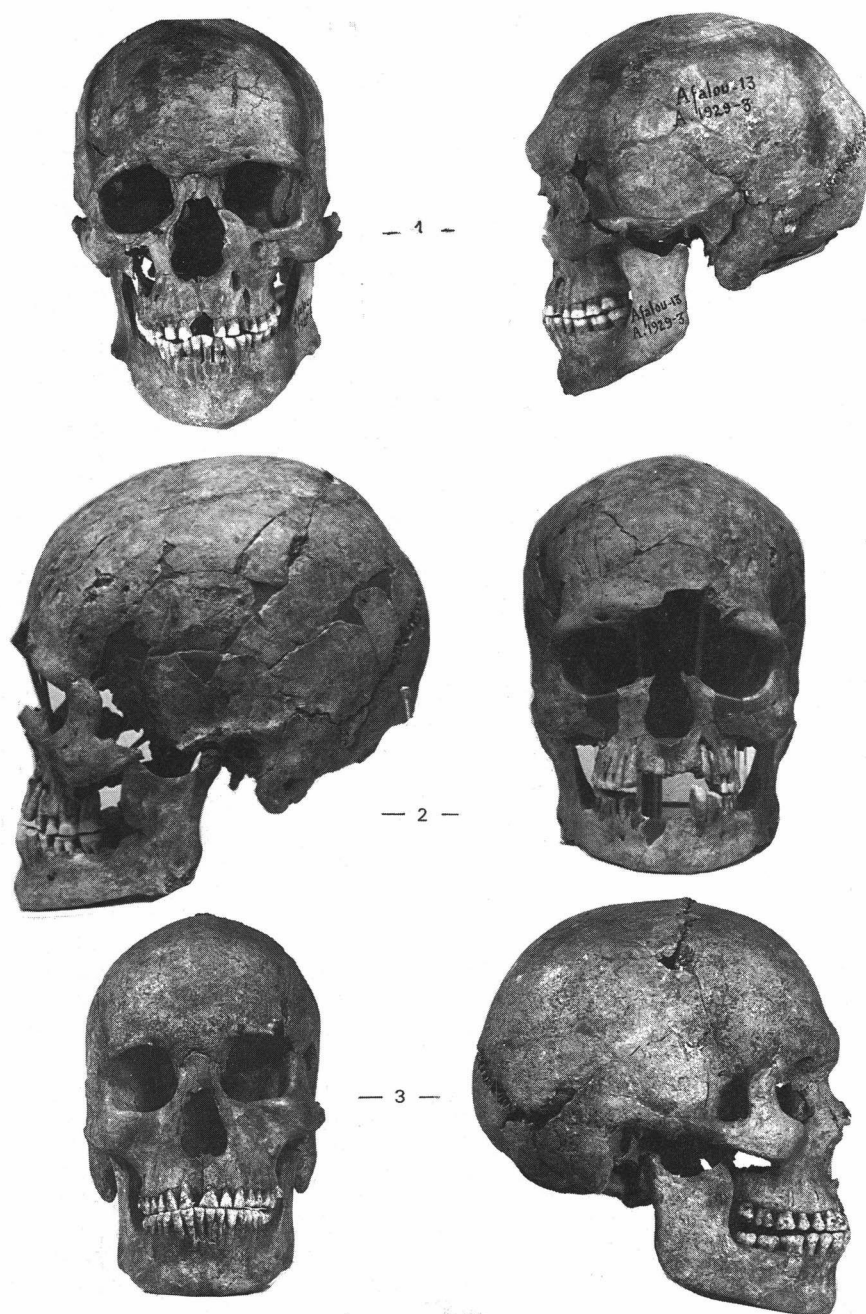
La civilisation ibéromaurusienne représentée dans des gisements généralement situés dans les zones littorale et tellienne s'étend sur plusieurs millénaires. Les dates les plus anciennes actuellement connues vont de 13 750 B.C. à Taforalt à environ 7 590 B.C. à El Hamel (Camps, 1973 et 1974). La chronologie capsienne dont on possède de nombreuses datations a été estimée de façon précise assez récemment. Les dates les plus anciennes sont celles des gisements d'Aïn Naga (7 350 B.C.) et de Medjez II (6910 B.C.). Les dates les plus récentes ne dépassent pas 4 500 ans B.C. environ (El Mermouta). Le terme d'Épipaléolithique englobe donc une période très longue allant du ^{xiv}^e millénaire au ^v^e millénaire.

Les ossements humains exhumés des gisements ibéromaurusiens et capsien ont fait l'objet de nombreuses descriptions (cf. liste de ces gisements au *tableau 1*). Rappelons que l'Afrique du Nord était habitée durant l'Épipaléolithique par une population à caractéristiques robustes comme l'étaient vers la même période les habitants de certaines régions de l'Europe et du Proche-Orient. On y rencontrait deux types fondamentalement différents, l'un de morphologie classiquement décrite comme cromagnoïde, dénommé type de Mechta-Afalou, présent dans les gisements ibéromaurusiens et certaines sépultures capsien, l'autre très différent et arrivé vers le ^{vii}^e millénaire, à affinités méditerranéennes, des Protoméditerranéens dont on trouve les premières traces dans les gisements capsien.

Les hommes des nécropoles ibéromaurusiennes

H.V. Vallois a défini, le premier, la morphologie des hommes du type de Mechta-Afalou, d'après l'étude d'une cinquantaine d'individus recueillis dans l'abri-sous-roche d'Afalou-bou-Rhumel* (*in* Arambourg, etc., 1934) et dont la morphologie est bien connue et très caractéristique. Les traits principaux en sont les suivants : robustesse générale, forte épaisseur des parois crâniennes, grandes dimensions du crâne et de l'ensemble du squelette, tendance à la mésocéphalie, face large et courte munie d'arcades sus-orbitaires saillantes réunies en un bourrelet médian, orbites basses et rectangulaires, mandibule vaste, au corps très divergent avec projection latérale des gonions, menton accusé, denture assez volumineuse et atteinte de lésions pathologiques nombreuses. La stature de ces hommes était élevée (1,77 m en moyenne), leurs épaules larges, leur squelette très robuste. La comparaison des hommes et des femmes de ces gisements montre qu'il existait un dimorphisme sexuel prononcé, particularité fréquente chez les populations préhistoriques et notamment au Mésolithique. En outre, ils pratiquaient une mutilation dentaire, l'ablation des incisives médianes supérieures.

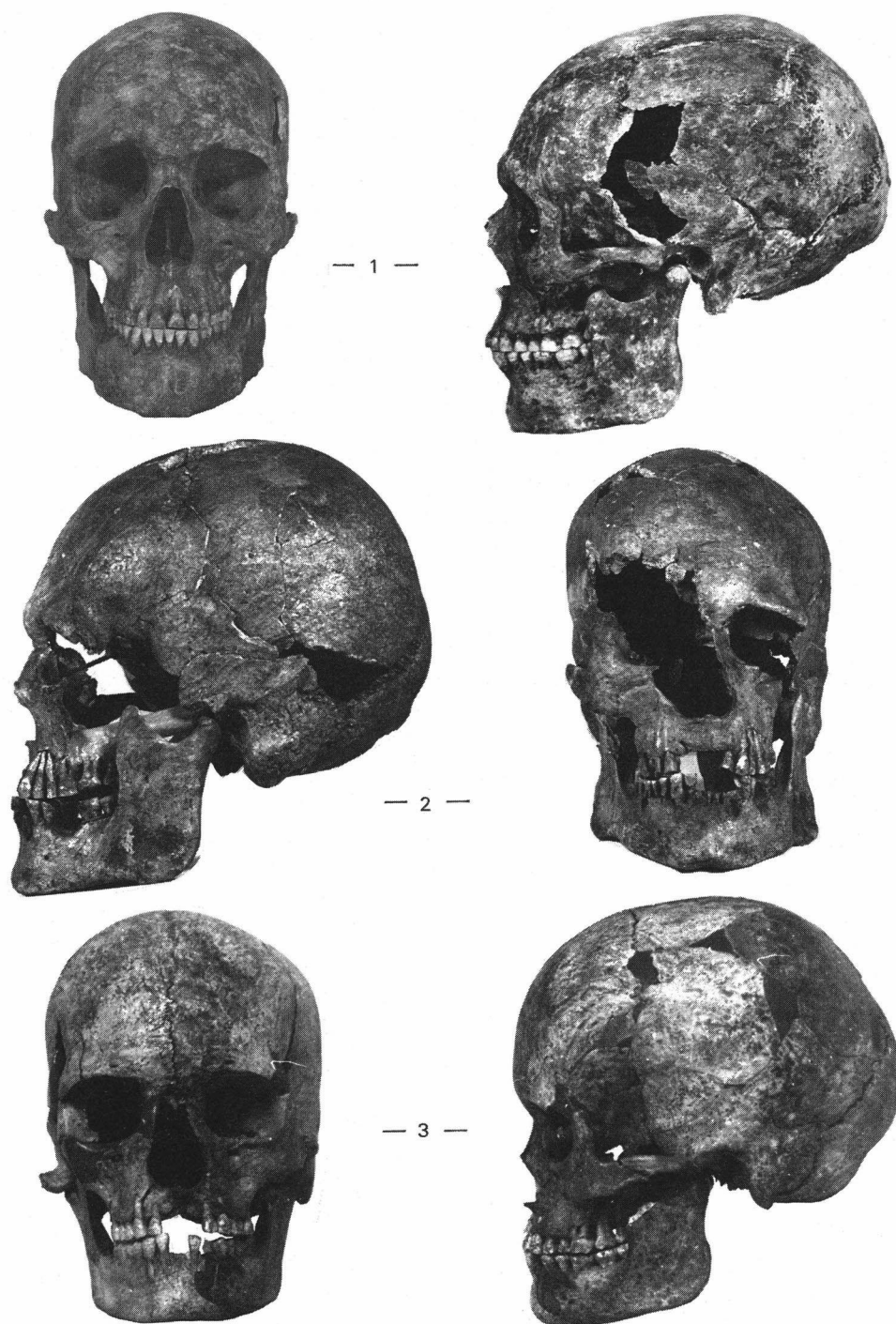
Cette description donne une image stéréotypée des hommes ibéromaurusien d'Afrique du Nord. En fait, la comparaison des hommes trouvés dans différents gisements indique que l'unicité du type de Mechta-Afalou était loin d'être parfaite.



Crânes d'époque ibéromaurusienne : 1) Crâne féminin H 13 d'Afalou bou Rhumel;
2) Crâne masculin de Champlain; 3) Crâne masculin H 1 de Gambetta.

Déjà les restes trouvés à Afalou montrent des différences morphologiques, notamment une tendance chez quelques sujets à une mésocéphalie prononcée ou une brachycéphalie accompagnée d'une certaine atténuation des reliefs osseux avec moindre proéminence des diverses saillies osseuses et du bourrelet sus-orbitaire. En outre, on y trouve quelques individus à face longue et orbites basses. Des restes recueillis dans d'autres gisements montrent également quelques variations. Notamment les hommes de Taforalt* (Maroc) décrits par D. Ferembach (1962) forment un groupe sensiblement plus homogène, avec une robustesse encore plus marquée que chez les hommes d'Afalou. Ceux, plus récents, datant d'une époque contemporaine du Capsien (Columnnatien, 6 000 à 5 000 B.C.), trouvés dans la nécropole de Columnata dans l'Ouest algérien (Chamla, 1970), montrent des signes de gracilisation et de brachycéphalisation par rapport aux hommes plus anciens d'Afalou et de Taforalt, et sont qualifiés du terme de « mechtoïdes ». Ils présentent une moindre robustesse générale, des dimensions du crâne et des os longs moins grandes (stature, 1,72 m en moyenne chez les hommes), une tendance à la méso-brachycéphalie, des reliefs osseux moins développés, une denture moins volumineuse, toutes caractéristiques qui dénotent une gracilisation par rapport aux restes ibéromausuriens plus anciens. L'usure des dents était chez eux moins précoce et moins intense, la carie était en augmentation notable, indiquant des modifications probables dans le régime alimentaire et une moindre résistance aux facteurs cariogènes que leurs prédécesseurs. Enfin, on constate chez eux l'extension aux deux maxillaires et aux huit incisives de l'avulsion dentaire qui pourrait indiquer des contacts avec leurs contemporains trouvés dans les gisements capsien d'Algérie chez qui cette pratique était courante. D'autres restes, peu nombreux, recueillis dans quelques gisements ibéromausuriens, dont certains sont d'époque peut-être capsienne, présentent une morphologie analogue. Les uns (Kef Oum Touiza, Djebel Taya, Champlain) sont comparables aux hommes d'Afalou, d'autres (La Mouillah*, Ali-Bacha*) se rapprocheraient des hommes de Columnata*. Par ailleurs, l'escargotière de Gambetta a livré les restes complets de deux individus, un homme de type protoméditerranéen robuste et une femme mechtoïde. Enfin, dans un gisement ibéromausurien non douteux, Rachgoun, a été trouvée, cas unique jusqu'ici, parmi des sujets de morphologie mechtoïde, une femme de type méditerranéen gracile.

Les caractères physiques des hommes de Mechta-Afalou ont été maintes fois rapprochés de ceux des Cro-magniens européens avec qui certains auteurs pensent qu'ils auraient eu des contacts, voire même une origine commune. Cette hypothèse semble devoir être abandonnée. Outre le fait que les hommes d'Afalou et de Taforalt diffèrent par toute une série de caractères des hommes du début et de la fin du Paléolithique supérieur européen — notamment une largeur du crâne et des dimensions frontales plus élevées, une hauteur de la voûte nettement plus forte, une largeur faciale plus grande, des orbites moins basses, un nez plus large, enfin des indices crâniens et faciaux différents et une stature plus grande — la découverte récente dans des niveaux atériens, plus anciens que les couches ibéromausuriennes (environ 20 000 ans B.C.) au Maroc à Dar-es-Soltane 2 (A. Debenath, 1976) et à Temara (J. Roche, 1976), montre que la présence, sur le sol africain, d'hommes du type de Mechta-Afalou est beaucoup plus ancienne qu'on ne l'avait pensé. Notamment l'homme n° 5 de Dar-es-Soltane s'apparente, semble-t-il, à une forme très robuste du type Mechta-Afalou, indiquant que les hommes des gisements ibéromausuriens ne correspondent pas à des éléments nouvellement arrivés à l'époque épipaléolithique, mais qu'ils pourraient résulter d'une évolution sur place d'un type humain plus ancien. Les hommes moustériens marocains du Djebel Irhoud présentent en effet une association de caractères des hommes d'Afalou et de traits néandertaliens (Ferembach, *op. cit.*).



Crânes d'époque capsienne : 1) Crâne masculin de l'Aïn Dokkara; 2) Crâne masculin H X de Mechta el-Arbi (Fleurance); 3) Crâne féminin F 3 de Mechta el-Arbi (série Cole).

Les hommes des escargotières capsienes

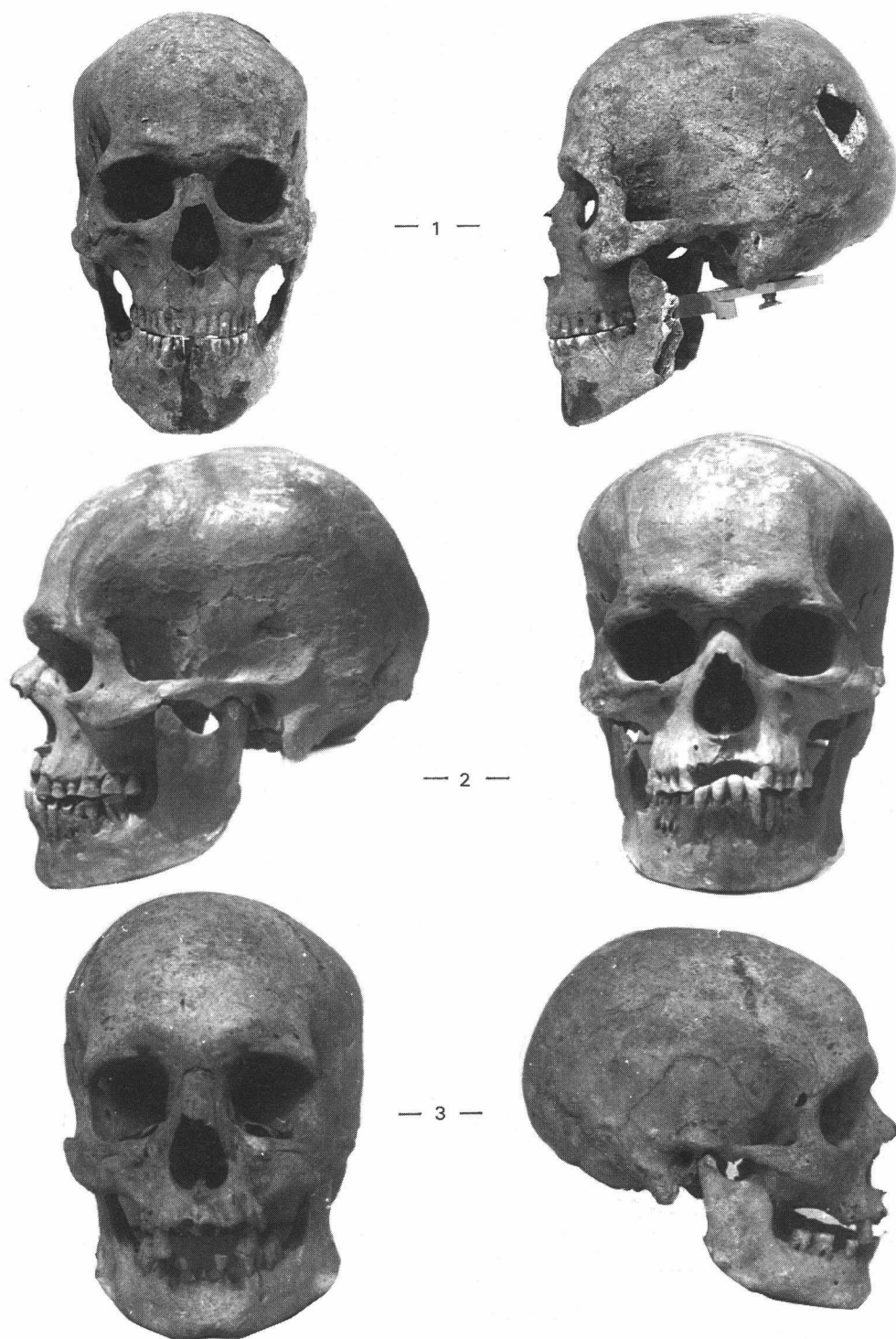
Concentrés surtout dans la région orientale de l'Algérie, les gisements capsienes qui présentent généralement l'aspect d'escargotières* cendreuses ont livré de nombreux squelettes dont la morphologie offre une grande diversité indiquant que la population de cette époque était indiscutablement composite (Chamla, 1975). On y trouve deux types fondamentalement différents, l'un dont la morphologie est du type de Mechta-Afalou, l'autre d'affinités méditerranéennes, et deux variantes au moins du second élément protoméditerranéen. Ce dernier a été décrit par Vallois (Aïn Météchem, 1950), Briggs (1955), Chamla (Aïn Dokkara, 1973) et ses deux variantes ont été précisées dans ce dernier travail : l'une (type 1) comprenant des sujets dolicho- à mésocrânes, à face longue et à voûte élevée, aux orbites méso- à hypsiconques, au nez méso- à leptorhinien, orthognathes ou modérément prognathes. L'autre variante (type 2) groupant des sujets dolichocrânes, à voûte basse, à la face de hauteur moyenne, aux orbites mésoconques, au nez mésorhinien, éventuellement prognathes. Chez les deux types la stature était élevée chez les hommes (moyenne 1,76 m), sensiblement plus petite chez les femmes (moyenne 1,63 m) qui présentaient en outre une certaine gracilité comparativement aux hommes nettement plus robustes. Parmi les restes dont on possède un signalement suffisamment complet pour évaluer leurs affinités morphologiques, on constate que, contrairement à une opinion assez répandue, le type de Mechta-Afalou est loin d'être rare dans les gisements capsienes, mais que, sauf à Medjez II où il semble qu'on puisse considérer comme mechtioïde la femme n° 4 et les trois autres sujets comme des Protoméditerranéens, il existe une séparation assez tranchée des deux éléments qui n'apparaissent pas coexister dans les gisements capsienes découverts à ce jour. Dans le *tableau II* est indiquée une répartition des différents types dans ces gisements. Sur un total de 24 individus, la proportion de sujets appartenant au type de Mechta-Afalou est de 10, soit 42 %, pour 14 du type protoméditerranéen, soit 58 %. Bien que le nombre de sujets protoméditerranéens soit encore insuffisant pour que l'on puisse tirer des conclusions générales, il semble que la première variante à face longue et voûte élevée soit davantage représentée que la seconde à face moyenne.

Chez les hommes comme chez les Ibéromaurusiens, la mutilation dentaire était une pratique courante. L'avulsion mixte des incisives au maxillaire et à la mandibule était généralement pratiquée, plus souvent chez les femmes que chez les hommes (pourcentage d'avulsions chez 15 hommes, 46,6 %, chez 18 femmes 77,7 %).

Les hommes protoméditerranéens des gisements capsienes d'Afrique du Nord ne sont pas comparables aux hommes mésolithiques d'Europe méridionale, notamment ceux de Muge et de la région pyrénéenne de Montardit caractérisés par un squelette nettement moins robuste, une face de hauteur moyenne et des orbites plutôt basses. Ils se rapprocheraient des hommes protoméditerranéens robustes du Natoufien terminal de Palestine.

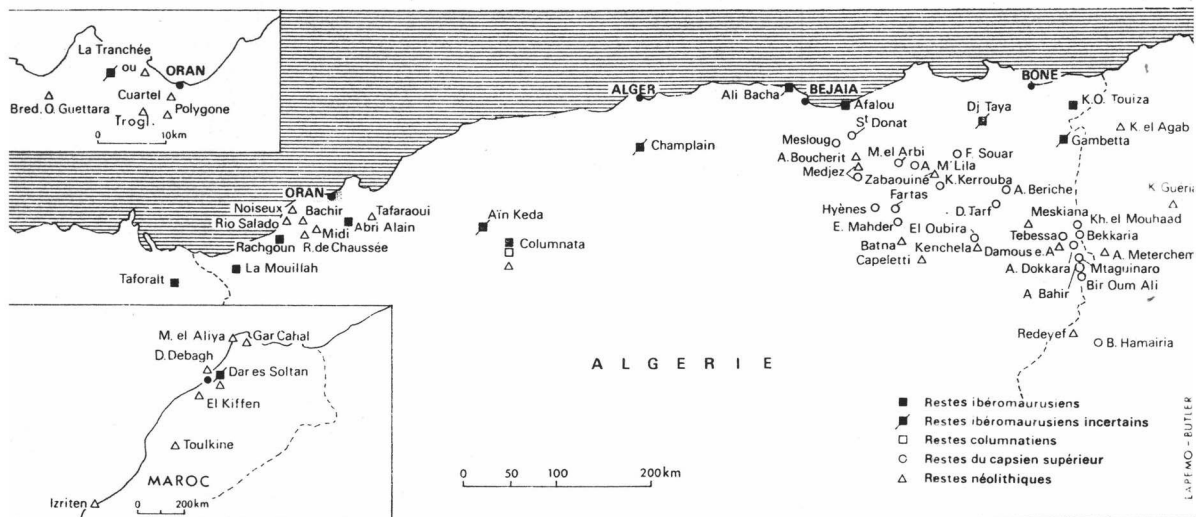
Époque néolithique

Ce type protoméditerranéen robuste ne prédominera pas très longtemps en Afrique du Nord. On le retrouve au Néolithique (V^e-III^e millénaire), parallèlement à des hommes plus graciles de type méditerranéen différent du premier et à des éléments du type de Mechta-Afalou, surtout localisés à l'ouest du pays. En outre, les premiers individus de type négroïde font leur apparition dans l'Est. Dans le *tableau III* sont indiquées les affinités des individus dont on possède un signalement suffisant. Les différences entre les régions occidentale et orientale sont très nettes. Dans l'ouest les individus du type Mechta-Afalou prédominent avec, chez certains, une robustesse particulièrement accentuée, notamment à Brédéah (Oued Guettura), aux Troglodytes, Rio Salado, Mougharet el Aliya, Gar Cahal. Leur stature semble un



Crânes d'époque néolithique : 1) Crâne masculin d'Aïn Meterchem (Néolithique ou Capsien supérieur); 2) Crâne masculin de l'Oued Guettara; 3) Crâne masculin de Tafaraoui.

peu moins élevée que celle des hommes des époques précédentes. Des hommes de type méditerranéen robuste, peu nombreux, sont également représentés. En revanche, à l'est, si quelques hommes du type de Mechta-Afalou subsistent encore, le type protoméditerranéen est prédominant, les uns robustes et analogues aux hommes des gisements capsien, quoique moins grands (moyenne, 1,71 m), les autres graciles. Ces derniers constituent un élément différent du type robuste. Particulièrement graciles, ils sont de petite taille (1,55 m à 1,69 m chez les hommes), leur dimorphisme sexuel est faible, et ils présentent souvent un chignon occipital, un prognathisme alvéolaire et une légère platyrrhinie associés à une face étroite, une dépression sus-nasale peu marquée. Nouveaux venus, semble-t-il, on ignore leur origine. Le fait qu'une série d'individus présentant cette morphologie ait été trouvée dans des gisements néolithiques des grottes de l'Aurès (Khenchela, Batna) ne signifie pas qu'ils représentaient un élément prédominant sur le type protoméditerranéen robuste dans la région orientale. Il faut attendre d'autres découvertes avant de se prononcer. Nouveaux venus également sont les quelques individus de type négroïde découverts dans le gisement de Redeyef en Tunisie et dans la grotte de Khenchela conjointement avec des Méditerranéens. Chez ces hommes néolithiques, la pratique de l'avulsion dentaire a quasiment disparu à l'est (1 homme sur 28 sujets), alors qu'elle s'est maintenue à l'ouest où, d'après des observations personnelles, on trouve des traces de mutilation chez 71 % d'un total de 42 individus, avec une proportion sensiblement égale d'hommes et de femmes présentant deux types d'avulsion, mixte ou localisée au maxillaire seulement.



Localisation des gisements préhistoriques cités dans le texte.

BIBLIOGRAPHIE

- ARAMBOURG C., BOULE M., VALLOIS H. et VERNEAU R., *Les grottes paléolithiques de Beni Seghoual (Algérie)*, *Archives de l'Inst. paléont. hum.*, mémoire n° 13, Paris, 1934, 242 p.
 BALOUT L., « Les hommes préhistoriques du Maghreb et du Sahara. Inventaire descriptif et critique », *Libyca*, 1954, t. 2, 461 p.
 BALOUT L. et BRIGGS L.C., « Débris humains de l'escargotière de Gambetta », *Bull. soc. d'hist. nat. de l'Afrique du Nord*, 1949, t. 40, p. 127.

- BALOUT L. et BRIGGS L.C., « Tête osseuse du Kef oum Touiza », *Bull. d'hist. nat. d'Afrique du Nord*, 1949, t. 40, pp. 64-70.
- BALOUT L. et BRIGGS L.C., « Mechta el Arbi », *Trav. labor. d'anthrop. et d'arch. préh.*, musée de Bardo, Alger, 19512, n° III-IV, 131 p.
- BERTHOLON, « Notes sur 4 crânes humains trouvés par M. Debruge à Tébessa », *VII^e congrès préhist. de France*, Nîmes, 1911, p. 214.
- BRIGGS L.C., « Tête osseuse du Khanguet el Mouhaad (fouilles J. Morel) », *Libyca*, 1953, t. 1, pp. 120-140.
- BRIGGS L.C., « Deux têtes osseuses de la collection Debruge, le crâne "type" de Mechta el Arbi et le crâne "A" de la grotte des Hyènes », *Libyca*, 1954, t. 2, pp. 121-149.
- BRIGGS L.C., « The stone age races of Northwest Africa », *American school of prehistoric research, Peabody Mus.*, bull. 18, 1955, 98 p.
- CAMPS G., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 1974, 366 p.
- CAMPS G., DELIBRIAS G. et THOMMERET J., « Chronologie des civilisations préhistoriques du nord de l'Afrique d'après le radiocarbone », *Libyca*, 1973, t. 21, pp. 65-89.
- CHAMLA M.-C., « Note sur les restes humains (H4) découverts à Rachgoun en février 1964 » in Camps G., « Le gisement de Rachgoun, Oranie », *Libyca*, 1966, t. XIV, pp. 182-188.
- CHAMLA M.-C., « Les hommes épipaléolithiques de Columnata (Algérie occidentale). Étude anthropologique », *Mém. centre rech. anthrop. préhist., ethonogr.*, Alger, 1970, n° XV, 132 p.
- CHAMLA M.-C., « Étude anthropologique de l'Homme capsien de l'Aïn Dokkara (Algérie orientale) », *Libyca*, 1973, t. XXI, pp. 9-53.
- CHAMLA M.-C., « Les Algériens et les populations arabo-berbères du nord de l'Afrique », *Mém. du C.R.A.P.E.*, Alger, 1974, n° XXIV, 128 p.
- CHAMLA M.-C., « La diversité des types humains dans les gisements capsiens », in Camps-Fabrer H., *Un gisement capsien de faciès sétifien, Medjez II, EL Eulma, Algérie*, édit. C.N.R.S., Paris, 1975, pp. 373-376.
- CHAMLA M.-C., « Les hommes des sépultures protohistoriques et puniques d'Afrique du Nord (Algérie et Tunisie) », *L'anthropologie*, 1975, n° 4, pp. 659-692, et 1976, n° 1, pp. 75-116.
- CHAMLA M.-C., « Les hommes cromagnoïdes d'Afrique du Nord et le problème de leur extinction », *IX^e congrès intern. des Sc. préh. et protoh.*, Nice, 1976, coll. II, pp. 144-152 (prétirage).
- CHARON M., ORTLIEB L. et PETIT-MAIRE N., « Occupation humaine holocène de la région du cap Juby (sud-ouest marocain), (Izriten) », *Bull. et mém. soc. d'anthrop. de Paris*, 1973, n° 4, pp. 379-412.
- DELISLE F., « Note sur les ossements humains de la grotte "Ali Bacha" », *Assoc. fr. pour l'avancement des sciences*, Montauban, 1902, t. 2, pp. 883-885.
- DEMOULIN F., *Le crâne des Algériens*, thèse fac. sciences, Paris, 1972, 84 p.
- ENNOUCHI E., « Découverte d'un homme de Mechta à Rabat (Douar Debagh) », *L'Anthropologie*, 1953, pp. 272-283.
- FEREMBACH D., *La nécropole épipaléolithique de Taforalt (Maroc oriental)*, Paris, 1962, 171 p.
- FEREMBACH D., « Les restes humains de Témara », *Bull. et mém. soc. d'anthrop. de Paris*, 1976, n° 2, pp. 175-180.
- FEREMBACH D., « Les restes humains de la grotte de Dar-es-Soltane 2 (Maroc) », *Bull. et mém. soc. d'anthrop. de Paris*, n° 2, pp. 183-193.
- FUSTÉ M., « Restos humanos procedentes de la Cueva de Car Cahal (Marruecos) », *Trabajos Inst. Bernard. de Sahagun*, 1961, n° 3, pp. 155-184.
- LEBLANC E., « L'Homme du djebel Fartas », *Rec. not. et mém. socv. archéol. de Constantine*, 1922-1923, t. 54, pp. 143-152.
- MARCHAND H., « Les hommes fossiles de la Mouillah (Oran) », *Rev. anthrop.*, 1936, t. 46, pp. 239-253.
- MARCHAND H., « Les documents humains de l'escargotière d'Aïn Bahir », *Bull. mém. soc. archéol. de Constantine*, 1934, 20 p.
- MAYET L., « Crâne masculin de la grotte du Djebel Taya », *Bull. mens. soc. Linn.*, 1944, n° 7-8, pp. 108-110.
- PENROSE L. S., « Distance, size and shape », *Annals of Eugenics*, 1954, t. 18, p. 337-343.
- VALLOIS H., « Le squelette d'Aïn Méterchem », *Atti del I Congr. de Preist. e Protoistor. médit.*, Florence, 1950, pp. 103-104.
- VALLOIS H., « Les restes humains de Dar-es-Soltan » in Ruhlmann, *La grotte préhistorique de Dar-es-Soltan*, 1951, pp. 179-202.
- VALLOIS H., « Note sur les ossements humains de la grotte du Kef el Agab (Tunisie) », *Libyca*, 1953, t. I., pp. 271-308.

VALLOIS H., « Le crâne-trophée capsien de Faïd Souar II, Algérie », *L'Anthropologie*, 1971, pp. 191-220, et pp. 397-414.

M.-C. CHAMLA

Anthropologie (Protohistoire et Antiquité)

Dès le début de la conquête de l'Algérie, la découverte des monuments mégalithiques que l'on y rencontre par dizaines de milliers suscita l'intérêt des archéologues et des anthropologues, sur cette époque que l'on dénomma, pendant longtemps, préislamique, mais qu'il est d'usage actuellement d'appeler protohistorique à la suite de G. Camps qui leur consacra en 1961 un ouvrage fondamental.

Les ensembles mégalithiques d'Afrique du nord constituent un groupe original qu'on ne peut rattacher au grand ensemble mégalithique de l'Europe occidentale, bien que parmi eux, les dolmens, dans leurs formes littorales — différentes de celle de l'intérieur des terres —, s'apparentent aux dolmens des pays méditerranéens, du Languedoc, de Sardaigne et de l'Italie péninsulaire.

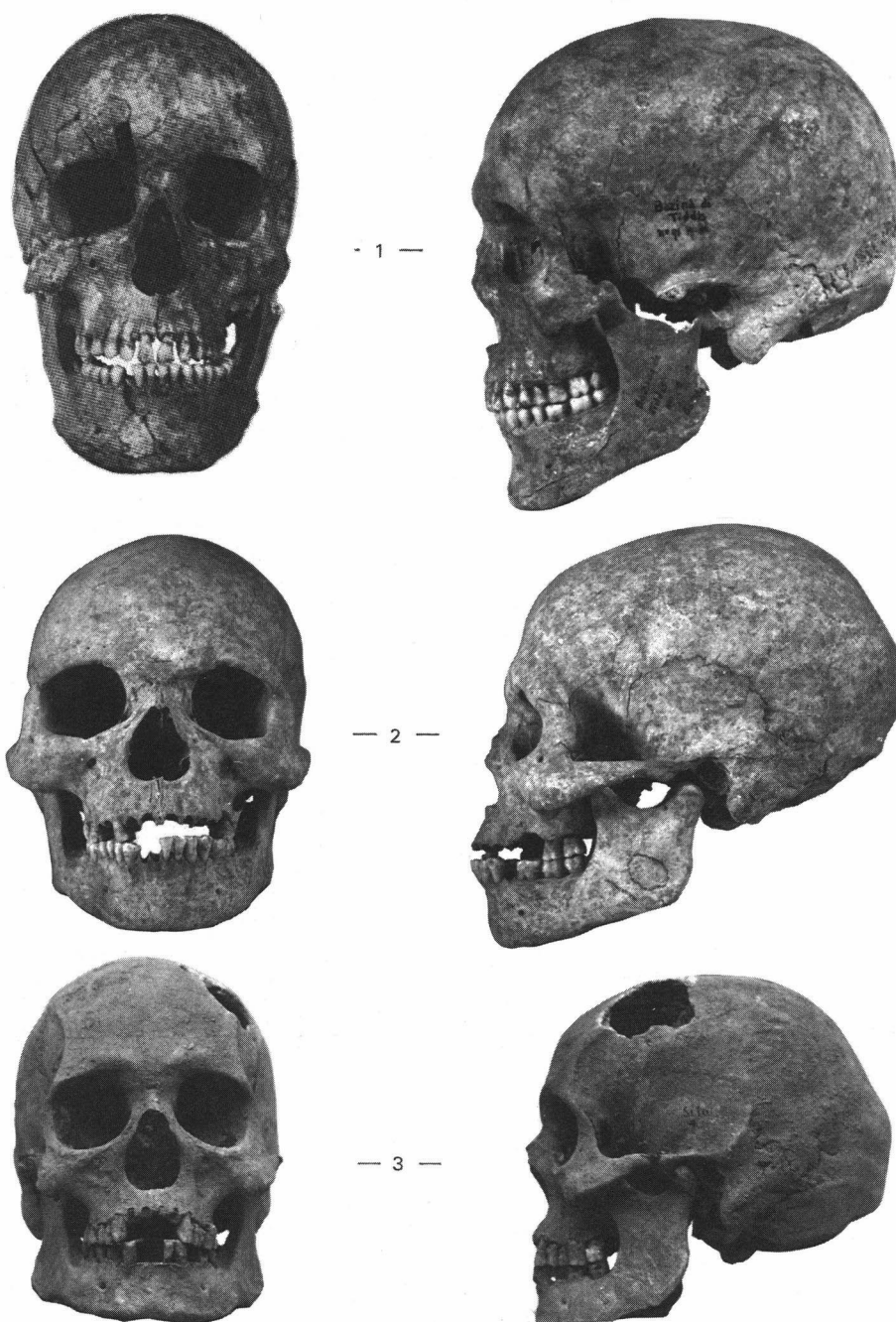
Une classification de leurs formes, qui sont variées et nombreuses ainsi que leur répartition, a été proposée par Camps en 1961, 1963 et 1965. Parmi les plus courantes, les dolmens sont très nombreux en Algérie orientale et en Tunisie centrale, mais deviennent plus rares en Algérie centrale où ils se cantonnent dans la région littorale et sont pratiquement absents en Oranie et au Maroc. Vers le sud, ils ne dépassent pas l'Atlas saharien. Les nécropoles les plus méridionales se rencontrent dans la région de Tébessa, dans l'Aurès, et, plus à l'ouest, dans la région de Djelfa. En Tunisie, la répartition des haouanet (hypogées), autre forme très répandue de sépultures avec les dolmens, est plus limitée. Ils se concentrent dans le nord et le nord-est de la Tunisie. Tandis qu'au Maroc et en Algérie occidentale, ce sont les formes à tumuli qui prédominent.

Alors qu'au Maroc et en Algérie occidentale on trouve des traces indéniables de trait culturels ibériques dans ces sépultures (métallurgie, vases campaniformes, tombes en forme de ciste et de silo), à l'est, en Algérie orientale et en Tunisie, les sépultures mégalithiques et hypogées paraissent avoir une origine méditerranéenne centrale et orientale. Le matériel récolté, en particulier la céramique modelée, offre notamment des affinités remarquables avec les poteries italico-sicules, tant en ce qui concerne les formes que le décor (Camps, 1959 et 1974).

La civilisation mégalithique d'Afrique du Nord est certainement moins ancienne que celle d'Europe. Celle-ci existait dans le sud de l'Espagne et de l'Italie à la fin du III^e et durant le II^e millénaire. On ignore la date de son introduction en Afrique du nord. La datation des monuments nord-africains rencontre en effet des difficultés en raison, d'une part de la pauvreté du mobilier funéraire qui ne permet pas de fixer des repères chronologiques, mais aussi de la variété des objets provenant d'époques diverses qu'on y trouve parfois, même dans des sépultures qui n'avaient pas encore été dévastées — comme beaucoup l'avaient été — avant leur fouille systématique.

Les restes trouvés dans les sépultures protohistoriques sont plus ou moins contemporains de ceux trouvés en Tunisie dans les sépultures d'époque punique. L'époque punique, qui se situe entre le IX^e siècle et le II^e siècle av. J.-C., doit être incluse dans la protohistoire du Maghreb (Camps, 1970). La culture mégalithique, néanmoins, paraît être arrivée au Maghreb avant celle des Punique, elle y a subsisté pendant longtemps, comme le montrent les dates obtenues d'après le mobilier et les restes osseux de certaines sépultures, après la fin de l'époque punique, jusqu'au début de l'époque romaine.

Les restes osseux qui ont été recueillis dans les sépultures protohistoriques sont beaucoup moins nombreux que ces dernières. En dehors du fait qu'elles ne conte-



Crânes d'époque protohistorique : 1) Crâne masculin de Tiddis n° 96; 2) Crâne masculin négroïde de Gastel n° 10; 3) Crâne masculin de type Méchtoïde de Sila.

naient pas toutes, tant s'en faut, de restes humains, ceux-ci ne nous sont pas parvenus en très grand nombre ni en très bon état, soit que l'état du sol n'ait pas permis leur conservation, qu'ils aient été dispersés en raison de la pratique fréquente des inhumations secondaires ou des réutilisations de sépultures, qu'ils aient été détruits par incinération, ou bien qu'ils aient été perdus après leur découverte souvent ancienne.

Les inhumations définitives ou primaires montrent une position des corps en décubitus latéral fléchi ou contracté fréquent, ou en décubitus dorsal ou latéral étendu, pratique plus rare et tardive, introduite par les Phéniciens puis les Romains. Les trois positions, néanmoins, peuvent être rencontrées dans une même nécropole qui indiquent la juxtaposition et la contemporanéité de rites différents (Camps, 1961). Dans les inhumations secondaires, les ossements sont soit mélangés et repoussés le long des parois (Sigus, Bou Merzoug), répandus sur la surface de la fosse (Bou Nouara), ou rangés dans un certain ordre (Dougga, Sila, Tiddis).

Les études anthropologiques qui leur ont été consacrées sont pour la plupart anciennes et fragmentaires. Citons celles de Faidherbe (1867, 1872) et de Pruner-Bey (1869) sur les crânes de la nécropole de Roknia; de Bourjot (in Bertherand, 1868) sur ceux des dolmens de Beni Messous; de Letourneau et Papillault sur ceux du Medracen (1869); Bertholon et Chantre tentèrent de faire une synthèse sur les «Africains des sépultures mégalithiques» en 1913, mais les résultats en sont peu utilisables. Plus récemment, nous avons la brève étude de Leblanc sur quelques crânes de trois nécropoles d'Algérie centrale (in Roffo, 1938), celle de Marchand sur les crânes de Beni Messous (1930 et 1951). Enfin, nous devons une étude pathologique des crânes provenant de diverses sépultures d'Algérie à J. Dastugue (1973).

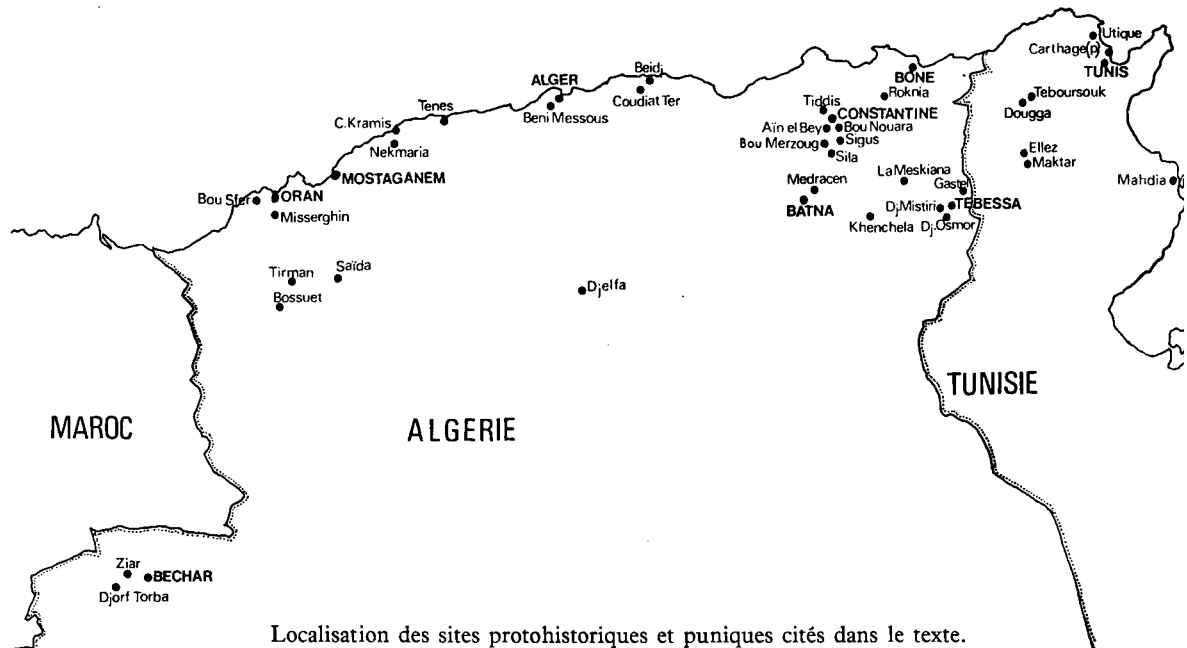
Des restes d'époque punique découverts dans les tombeaux de Carthage et d'Utique, dans les sépultures en jarre, dans les tombes à puits ou ceux trouvés dans les tombes à toit à deux pans, et peut-être plus anciens, ont fait l'objet d'études principalement de Bertholon en 1890, 1911 et 1913, de Hamy (in Quatrefages et Hamy, 1882) et de Collignon (1892).

Dans l'ensemble, ces publications n'offrent pas de caractère suffisamment synthétique pour que puisse se dégager une idée très précise sur la morphologie de la population de l'époque protohistorique d'Afrique du nord. Des fouilles récentes ayant permis la découverte de nouveaux restes venant s'ajouter aux séries déposées dans les collections du musée du Bardo à Alger et du musée de l'Homme principalement, il est possible d'envisager une étude d'ensemble sur la population de cette époque actuellement assez bien connue du point de vue archéologique.

Les données archéologiques ont montré l'introduction de traits culturels tout à fait nouveaux en Afrique du nord avec les sépultures mégalithiques qui offrent des affinités avec le monde méditerranéen occidental et central. Décèle-t-on également des affinités sur le plan anthropologique entre Protohistoriques et Puniques d'Afrique du nord et d'autres populations du Bassin méditerranéen vivant à la même époque? Ces affinités, si elles existent, sont-elles dues à l'arrivée d'éléments nouveaux suffisamment importants pour modifier la composition de la population? On tentera de répondre à la première question dans la présente étude, la seconde ne pouvant être abordée qu'au moyen d'une analyse diachronique des restes humains des époques précédentes.

Les restes humains étudiés ici proviennent des collections du Centre de recherches anthropologiques, préhistoriques et ethnographiques d'Alger, du musée archéologique de Constantine et du laboratoire d'Anthropologie du musée de l'Homme de Paris.

En nous basant sur les restes crâniens entiers, les fragments de crânes et les mandibules isolées, nous avons dénombré 241 individus se répartissant en 125 hommes, 96 femmes, 17 enfants et 3 sujets de sexe non définissable. Le *tableau I* indique leur répartition et leur origine géographique.



Localisation des sites protohistoriques et puniques cités dans le texte.

Parmi ces restes inégalement conservés, il nous a été possible d'étudier 70 crânes masculins et 54 crânes féminins algériens, 19 crânes masculins et 18 crânes féminins d'époque punique. Les séries d'Algérie occidentale et centrale étant peu représentées, nous avons constitué trois séries d'importance inégale : une de protohistoriques d'Algérie occidentale et centrale, une de protohistoriques d'Algérie orientale, une troisième série regroupant les quelques protohistoriques et les puniques de Tunisie.

TABLEAU 1. — *Origine des sujets.*

	Hommes	Femmes	Enfants	Sexe non déterminé
I. <i>Algérie occidentale</i> (sépult. protohist.) : Tirman, Nekmaria, Bou Sfer, Misserghin, Bossuet, Djorf Torba, Ziar	15	5	1	
II. <i>Algérie centrale</i> (sépult. protohist.) : Beni Messous, Coudiat Ter, Beidj, Djelfa	7	10	2	
III. <i>Algérie orientale</i> (sépult. protohist.) : Roknia, Bou Merzoug, Bou Nouara, Sigus, Tiddis, Gastel, Dj. Osmor, Mistiri, Sila, Aïn el Bey, Medracen (1)	81	63	11	3
Total Algérie	103	78	14	3
IV. <i>Tunisie</i> (sépult. protohist.) : Teboursouk, Aïn Hedja, Ellez, Dougga, Maktar	2	5	1	
<i>Sépult. puniques</i> : Carthage, Mahdia	20	13	2	
Total Tunisie	22	18	3	
Total Algérie et Tunisie	125	96	17	3

(1) Nous n'avons pu retrouver trace des crânes du Medracen. Mesures de Bertholon et Chantre, 1913, Letourneau et Papillault, 1896 et de Bouchereau (inédites).



Distribution de la capacité crânienne chez les Protohistoriques d'Algérie orientale (trait plein) et chez les Puniques de Tunisie (tirets).

A ces trois séries nous avons joint, à titre comparatif, une quatrième constituée par des squelettes trouvés dans les sépultures romaines de l'est et du centre de l'Algérie qui ont été étudiées par Chabeuf et Boulinier en 1971.

La détermination de l'âge à la mort a pu être faite d'après l'état de synostose des sutures. Trois catégories ont été retenues pour les adultes. Il n'existe aucun crâne montrant des signes de sénescence avancée. Dans la catégorie adultes jeunes (20-30 ans) ont été rangés les crânes dont aucune suture n'était fermée, sauf la suture du basi-sphénoïde. Une seconde catégorie adultes moyens (30-50 ans) groupe les crânes dont la suture coronale ou sagittale, ou les deux, était en cours de fermeture. Dans la troisième catégorie, les adultes âgés de plus de 50 ans, toutes les sutures étaient fermées (ou en cours de fermeture pour la lambdoïde). Le *tableau II* indique la répartition des sujets par âge, sexe et région. La majorité des sujets se groupe dans la catégorie adultes moyens, sauf les hommes puniques dont l'âge à la mort paraît avoir été sensiblement plus tardif que chez les hommes protohistoriques d'Algérie. Un pourcentage un peu plus élevé de femmes que d'hommes sont mortes plus jeunes, mais la différence n'est pas suffisamment accusée dans le nombre absolu des sujets pour qu'elle mérite d'être retenue avec certitude. L'âge à la mort de 8 enfants a été déterminé d'après le stade d'éruption dentaire. Cet âge s'échelonne entre 3 et 15 ans, la moitié des sujets étant âgés de 6 ans.

TABLEAU II. — Répartition des adultes par âge.

	Adultes jeunes 20-30 ans		Adultes moyens 30-50 ans		Adultes âgés Plus de 50 ans		Total
	N	%	N	%	N	%	N
Algérie :							
Hommes	18	27,6	29	44,6	18	27,6	65
Femmes	17	34	23	46	10	20	50
Tunisie :							
Hommes	4	21	5	26,3	10	52,6	19
Femmes	5	29,4	7	41,1	5	29,4	17

Caractères descriptifs des crânes

Les crânes masculins d'Algérie et les Puniqes ont une robustesse variable, modérée à accentuée. Les femmes sont sensiblement plus graciles. Les parois crâniennes ont une épaisseur moyenne : 6 mm en moyenne aux bosses frontales, qui augmente d'avant en arrière, 6,7 mm au niveau du pariétal, min. 4 mm, max. 12 mm (Beni Messous) et 13 (Djebel Mistiri). L'épaisseur semble plus faible chez les Puniqes (moyenne 5,6 mm au frontal, 6 mm au pariétal) que chez les Protohistoriques d'Algérie. Les parois sont moins épaisses chez les femmes (0,1 à 0,5 mm en moins). Les reliefs occipitaux sont en général moyennement accentués. Chez certains individus, ils sont tout à fait effacés, alors que chez d'autres ils apparaissent assez vigoureux. Chez les femmes, en règle générale, ils sont plutôt effacés. La saillie de l'inion est variable, effacée à très accusée. Les apophyses mastoïdes apparaissent souvent assez développées chez les hommes et parfois très vigoureuses, alors que chez la majorité des femmes elles sont réduites. Le dimorphisme sexuel apparaît ainsi assez prononcé.

Au-dessus de la mastoïde, on note l'existence d'une crête sus-mastoïdienne sur beaucoup de crânes masculins et féminins, mais elle est rarement accentuée. En vue faciale et latérale, les arcades sus-orbitaires ont un développement variable et réparti de façon analogue dans les trois catégories que nous avons retenues (faible, moyenne, forte) chez les hommes algériens. Sur les crânes puniques, on note des variations similaires. Sur les crânes féminins des deux séries, les arcades sont le plus souvent effacées. La glabelle présente un développement moyen (catégorie n° 3 de Broca).

En vue supérieure, la forme du crâne est généralement ovoïde, certains individus ont une voûte pentagonoïde avec des bosses pariétales accusées, tandis que d'autres présentent une forme nettement allongée, ellipsoïde. Les sutures crâniennes sont dans l'ensemble sinueuses chez les deux sexes. En vue latérale, l'occipital forme une saillie variable, modérée à accentuée chez les Algériens, plus souvent marquée chez les Puniqes. On note l'existence d'un chignon occipital à l'état d'ébauche ou franchement différencié sur près de 30 % des crânes masculins d'Algérie, alors que chez les femmes cette caractéristique est beaucoup moins fréquente (16 %). À l'inverse, elle est beaucoup plus répandue chez les femmes puniques.

Le nombre des orbites basses est beaucoup moins élevé en utilisant la classification proposée pour l'indice : 18 % des hommes et des femmes protohistoriques et 33 % des Puniqes. Hommes et femmes se classent principalement dans la catégorie moyenne de l'indice.

Le nez a une largeur moyenne en valeur absolue, sa hauteur est assez élevée. La répartition individuelle de l'indice est cependant assez variable avec un nombre analogue d'individus leptos- et mésorhiniens chez les hommes protohistoriques, puniques et romains. Les femmes sont davantage mésorhiniennes. On note en outre l'existence d'une proportion non négligeable d'individus platyrhiniens (25 % des hommes et des femmes) dans les sépultures protohistoriques et romaines d'Algérie. Ils sont beaucoup plus rares dans les sépultures puniques.

L'angle du prognathisme a été mesuré directement dans la région alvéolaire. La variabilité est grande parmi les hommes protohistoriques algériens qui se répartissent également entre les catégories prognathe, mésognathe et orthognathe. Ces résultats sont à rapprocher de ceux fournis par l'indice nasal.

La taille était élevée chez les hommes (moyenne 173 cm), plus basse semble-t-il chez les puniques (moyenne 167 cm). Le dimorphisme sexuel est important, les femmes protohistoriques se répartissant dans les catégories sur-moyenne et élevée (moyenne 159 cm), alors que les hommes se groupent pour la plupart dans la catégorie élevée.

TABLEAU III — Mesures des crânes masculins des sépultures protohistoriques, puniques et romaines d'Afrique du Nord.

	Sépultures protohistoriques						Tot. Algérie	Sép. protohist. et puniques			Protohist. + Puniques			Sep. romaines (2)				
	Ouest + Centre Alg.			Est Algérie				Tunisie			Tot. Alg. + Tunisie			Centre et Est Alg.				
	N	M	σ	N	M	σ		N	M	σ	N	M	σ	N	M	σ	N	M
Longueur max. (1)	13	191,97	7,74	47	187,83	6,03	60	188,67	6,57	17	189,12	7,02	77	188,16	6,12	23	191,94	8,79
Largeur max.	13	137,76	4,77	48	138,93	4,95	61	138,69	4,89	18	139,62	7,35	79	138,90	5,49	21	141,00	6,87
Larg. front. max.	13	114,76	3,90	48	116,38	5,34	61	116,02	5,07	18	115,45	5,52	79	115,90	5,16	17	115,89	6,70
Larg. front. min.	12	98,95	3,51	48	95,86	4,86	60	96,49	4,74	17	98,68	4,62	77	97,00	4,77	22	100,67	5,12
Haut. bas.-bregm.	9	135,88	—	30	136,85	5,85	39	136,61	5,70	15	134,63	5,82	54	136,04	5,76	18	135,26	4,44
Haut. porio-bregm.	10	113,45	5,82	34	113,87	4,98	44	113,78	5,10	16	113,09	5,46	60	113,60	5,16	9	114,00	—
C. sagitt. totale	9	380,11	—	36	377,35	12,15	45	377,75	14,86	16	376,20	11,50	61	377,35	14,10	—	—	—
Courbe front.	13	129,21	4,56	49	128,79	6,48	62	128,88	6,27	18	128,97	6,57	80	128,91	6,30	—	—	—
Corde front.	12	113,95	5,04	47	113,07	4,96	59	113,25	4,92	18	113,85	5,90	77	113,39	5,14	—	—	—
Courbe pariét.	14	130,95	11,61	49	129,39	7,41	63	129,72	8,43	18	124,95	4,95	81	129,72	7,95	—	—	—
Courbe occip.	10	120,25	9,06	39	120,67	9,15	49	120,61	9,03	17	120,40	6,78	66	120,55	8,46	—	—	—
Périm. horizont.	10	527,45	13,50	42	522,60	15,00	52	523,50	14,75	15	527,75	12,65	67	524,21	14,49	8	521,25	—
Long. bas.-nas.	9	102,44	—	28	104,39	5,54	37	104,03	5,44	14	104,53	4,38	51	104,17	5,14	—	—	—
Long. bas.-prosth.	8	93,62	—	24	98,27	7,44	32	97,25	6,74	12	97,11	4,84	44	97,21	6,24	—	—	—
Long. mastoïde	11	33,13	4,60	45	33,17	3,44	56	33,15	3,64	18	35,17	4,48	74	33,67	3,94	—	—	—
Larg. mastoïde	11	21,67	3,50	45	21,27	4,12	56	21,29	4,08	18	24,07	4,24	74	21,95	4,26	—	—	—
Haut. sup. face	9	72,11	—	31	70,75	4,32	40	71,19	4,46	15	72,15	5,38	55	71,45	4,70	18	71,83	4,46
Diam. bizygom.	8	133,25	—	30	131,56	7,53	38	131,95	6,39	15	134,86	7,32	53	132,79	6,72	15	134,44	7,98
Larg. interorbit. int.	7	19,85	—	29	20,98	1,84	36	20,91	1,72	14	20,53	2,74	50	20,79	2,00	—	—	—
Larg. orbite	8	41,25	—	36	42,15	2,15	44	42,07	2,11	15	42,91	2,03	59	42,29	2,10	12	43,03	1,93
Haut. orbite	9	32,88	—	35	33,59	1,74	44	33,55	1,95	15	34,05	2,99	59	33,68	2,13	15	33,58	2,32
Haut. nez	8	51,50	—	32	51,31	2,84	40	51,45	2,66	15	52,15	3,10	55	51,63	2,78	19	52,53	3,22
Larg. nez	8	24,87	—	33	25,67	1,96	41	25,53	2,00	15	25,12	1,40	56	25,47	1,88	18	26,45	2,66
Haut. arc. zygom.	6	6,83	—	23	8,06	1,34	29	7,83	1,35	11	8,09	0,69	40	7,90	1,18	—	—	—
Angle progn. alv.	6	84,50	—	24	79,93	7,74	30	80,95	7,50	12	80,95	3,96	42	80,95	6,63	—	—	—
Capacité crân.	11	1447,45	101,00	38	1456,95	75,50	49	1454,95	80,50	16	1480,95	79,00	65	1461,45	80,50	21	1565,40	98,00

- (1) Moyennes statistiques et écarts-types calculés à partir de 10 sujets. Au-dessous de 10 sujets, les moyennes sont arithmétiques.
 (2) M et σ , calculs personnels complétés par des mesures personnelles.

TABLEAU IV — Mesures des crânes féminins des sépultures protohistoriques, puniques et romaines.

	Sépultures protohistoriques									Sép. protohist. et puniques			Protohist. + Puniques			Sép. romaines		
	Ouest + Centre Alg.			Est Algérie			Tot. Alg.			Tunisie			Tot. Alg. + Tunisie			Centre et Est Alg.		
	N	M	σ	N	M	σ	N	M	σ	N	M	σ	N	M	σ	N	M	σ
Longueur max.	7	179,85	—	35	180,69	4,98	42	180,66	4,80	17	177,30	5,55	59	179,67	5,22	16	179,70	4,83
Largeur max.	7	131,42	—	38	136,50	4,86	45	135,63	5,19	17	135,12	5,88	62	135,51	5,34	16	134,13	6,21
Larg. front. max.	8	108,12	—	34	114,01	4,05	42	112,93	4,83	17	112,78	4,08	59	112,90	4,59	10	113,35	5,06
Larg. front. min.	8	93,37	—	34	94,45	4,17	42	94,33	4,02	16	94,09	2,64	58	94,27	3,66	17	94,73	5,18
Haut. bas.-bregm.	4	—	—	22	131,33	5,88	26	131,24	1,89	11	128,18	3,66	37	130,34	5,22	14	129,45	4,68
Haut. porio-bregm.	5	111,00	—	24	112,22	5,43	29	112,01	5,04	14	109,82	4,11	43	111,29	4,77	8	108,62	—
C. sagitt. totale	5	361,00	—	21	366,50	13,45	26	364,95	14,10	15	359,45	10,50	41	363,05	13,11	—	—	—
Courbe front.	9	126,22	—	36	125,37	5,91	45	125,73	5,82	17	125,19	4,41	62	125,49	5,43	—	—	—
Corde front.	9	109,88	—	35	109,91	4,38	44	110,03	4,24	17	108,73	2,98	61	109,67	3,96	—	—	—
Courbe pariét.	7	130,28	—	38	125,61	8,31	45	125,13	9,27	17	123,96	6,63	62	125,70	7,71	—	—	—
Courbe occip.	6	108,33	—	26	114,76	7,53	32	113,68	7,71	15	112,06	5,76	47	113,17	7,14	6	507,00	—
Périm. horizont.	7	497,71	—	30	507,45	12,20	37	505,60	11,80	15	499,45	12,35	52	501,15	12,15	—	—	—
Long. bas.-nas.	3	—	—	19	99,81	4,40	22	99,33	4,40	11	95,85	4,14	33	98,15	4,48	—	—	—
Long. bas.-prosth.	2	—	—	12	93,61	3,56	14	93,51	3,28	9	91,77	—	23	93,11	3,00	—	—	—
Long. mastoïde	6	29,50	—	32	28,77	2,96	38	28,91	3,12	16	29,07	3,24	54	28,96	3,12	—	—	—
Larg. mastoïde	6	16,33	—	32	17,31	2,36	38	17,25	2,40	16	16,83	2,76	54	17,13	2,50	—	—	—
Haut. sup. face	4	—	—	17	68,73	4,52	21	68,39	4,34	10	65,15	4,04	31	67,33	4,38	11	70,95	4,00
Diam. bizygom.	3	—	—	16	123,31	5,88	19	122,08	6,36	10	122,65	4,29	29	122,26	5,64	11	124,63	2,23
Larg. interorbit.	4	—	—	15	20,59	1,82	20	20,35	1,84	10	20,15	2,36	30	20,27	1,94	—	—	—
Larg. orbite	4	—	—	18	40,95	1,50	22	41,17	1,50	10	40,65	2,44	32	41,01	1,78	9	41,44	—
Haut. orbite	5	32,20	—	19	33,66	2,30	24	33,49	2,05	10	32,75	1,42	34	33,25	1,93	11	33,81	1,21
Haut. nez	4	—	—	18	49,41	3,06	22	48,51	3,48	10	47,15	2,54	32	48,03	3,14	12	51,95	3,02
Larg. nez	4	—	—	18	24,61	0,98	22	24,49	0,94	10	23,65	1,83	32	24,17	1,46	13	25,52	2,43
Haut. arc. zygom.	3	—	—	15	6,39	0,80	18	6,40	0,93	10	6,95	0,86	28	6,59	0,93	—	—	—
Angle progn. alv.	2	—	—	13	81,55	6,03	15	80,05	8,07	7	76,42	—	22	79,03	6,84	—	—	—
Capacité crân.	5	1302,40	—	26	1303,45	50,00	31	1303,95	45,50	14	1281,95	55,00	45	1296,95	48,50	14	1295,90	43,00

TABLEAU V — Indices des crânes masculins et féminins des sépultures protohistoriques, puniques et romaines.

I. — Hommes.

	Sépultures protohistoriques						Tot. Algérie	Sép. protohist. et puniques	Protohist. + Puniques	Sép. romaines								
	Ouest + Centre Alg.			Est Algérie				Tunisie	Tot. Alg. + Tunisie	Centre + Est Alg.								
	N	M	σ	N	M	σ					N	M	σ	N	M	σ		
Ind. crânien	13	72,65	4,68	44	73,77	3,10	57	73,51	3,50	17	74,25	4,34	74	73,69	3,70	21	73,89	5,50
Ind. haut.-long. (por.)	10	61,15	2,62	34	60,49	2,28	44	60,65	2,32	15	59,61	3,26	59	60,39	2,62	9	59,43	—
Ind. haut.-larg. (por.)	10	83,15	5,56	34	82,61	4,06	44	82,45	4,58	16	80,33	4,04	60	81,89	4,52	9	82,38	—
Ind. moy. de haut. (bas.)	9	83,91	—	29	83,63	3,94	38	83,73	3,68	15	81,61	3,82	53	83,13	3,80	17	81,31	3,56
Ind. front.-trans.	12	85,79	2,90	45	82,73	3,36	57	83,37	3,48	17	84,61	4,18	74	83,67	3,66	17	85,77	5,24
Ind. fronto-pariét.	12	72,27	3,86	43	68,69	3,52	55	69,47	3,86	17	70,37	3,72	72	69,69	3,82	19	71,47	5,20
Ind. sagittal-front.	13	88,22	2,48	47	87,70	1,34	60	87,82	1,64	18	88,23	0,94	78	87,99	1,52	—	—	—
Ind. facial sup.	8	54,06	—	28	53,81	4,04	36	52,91	4,04	14	53,65	3,64	50	53,83	3,90	15	53,21	4,88
Ind. crân.-fac. tr.	8	96,77	—	30	94,83	4,44	38	95,31	4,52	15	95,75	5,74	53	95,45	4,84	14	95,95	3,48
Ind. jugo-frontal	7	74,60	—	29	72,53	4,22	36	72,95	3,96	15	73,47	4,02	51	73,09	3,96	15	74,95	4,26
Ind. orbitaire	8	79,31	—	35	79,30	5,01	43	79,33	5,43	15	79,06	6,09	58	79,27	5,55	12	77,61	6,84
Ind. nasal	8	48,30	—	32	50,39	4,84	40	50,01	4,80	15	48,43	4,92	55	49,57	4,82	18	50,63	7,26

II. — Femmes.

Ind. crânien	7	73,07	—	34	75,67	3,78	41	75,25	3,78	17	75,91	3,76	58	75,45	3,76
Ind. haut.-long.	5	61,80	—	24	62,29	3,48	29	62,21	3,22	14	61,81	2,70	43	62,07	3,00
Ind. haut.-larg.	5	83,68	—	24	82,45	4,92	29	82,61	4,78	14	81,79	2,32	43	82,35	4,08
Ind. moy. de haut.	4	—	—	22	83,03	4,28	26	83,01	4,04	11	82,41	2,70	37	82,85	3,62
Ind. front.-transv.	8	86,46	—	33	83,01	3,28	41	83,69	3,56	16	83,59	3,26	57	83,67	3,44
Ind. front.-par.	6	79,93	—	31	69,07	3,96	37	69,43	3,84	16	69,71	3,18	53	69,51	3,62
Ind. sag.-front.	9	87,07	—	35	87,39	1,76	44	87,31	1,72	17	87,05	1,80	61	87,23	1,74
Ind. facial sup.	3	—	—	15	56,29	4,12	18	56,73	4,04	10	52,75	3,04	28	55,31	4,16
Ind. crân.-fac. transv.	2	—	—	15	90,83	6,46	17	90,25	6,32	10	91,55	4,90	27	90,73	5,78
Ind. jugo-frontal	3	—	—	15	77,89	5,34	18	78,19	5,08	10	76,55	2,06	28	77,61	4,30
Ind. orbitaire	4	—	—	18	82,12	4,44	22	81,07	4,89	10	80,65	4,92	32	80,95	4,65
Ind. nasal	4	—	—	17	49,29	3,94	21	50,11	4,40	10	49,35	3,62	31	49,87	4,04
													12	49,61	6,84

TABLEAU VI — Dimensions et indices des mandibules masculines et féminines.

	Sépultures protohistoriques									Protoh. et Puniques			Protoh. et Puniques			Sép. romaines		
	Ouest + Centre Alg.			Est Algérie			Tot. Algérie			Tunisie			Tot. Alg. + Tunisie			Centre + Est Alg.		
	N	M	σ	N	M	σ	N	M	σ	N	M	σ	N	M	σ	N	M	σ
I. — Hommes.																		
Longueur	5	101,80	—	11	104,45	8,91	16	103,62	7,57	8	101,12	—	24	102,79	7,22	14	109,37	9,68
Larg. bicondyl.	4	—	—	7	122,00	—	11	121,27	7,26	6	127,00	—	17	123,29	7,20	9	125,66	—
Larg. bigoniaque	7	96,14	—	14	103,64	8,51	21	101,14	8,05	6	106,16	—	27	102,25	8,08	11	103,72	7,26
Haut. symphyse	12	31,00	3,19	29	31,89	2,46	41	31,63	2,69	8	33,75	—	49	31,97	2,89	6	31,66	—
Haut. au tr. menton	16	30,87	2,94	33	31,36	1,99	49	31,20	2,32	8	31,50	—	57	31,24	2,37	13	31,89	5,34
Haut. entre M1-M2	15	28,60	2,35	29	29,34	2,46	44	29,09	2,42	9	29,55	—	53	29,16	2,44	—	—	—
Épais. (tr. ment.)	16	13,68	1,85	33	13,63	1,74	49	13,65	1,76	8	15,00	—	57	13,84	1,75	13	13,83	1,76
Épais. (M1-M2)	15	15,66	1,54	33	15,54	1,60	48	15,58	1,56	9	16,66	—	57	15,75	1,60	—	—	—
Épais. maxim.	15	16,60	1,40	31	16,74	1,73	46	16,69	1,61	9	18,00	—	55	16,90	1,62	—	—	—
Haut. br. mont.	8	62,75	—	15	65,39	6,15	23	64,47	5,95	8	63,62	—	31	64,25	6,09	14	62,29	7,11
Larg. min. br. mont.	11	33,18	2,75	26	34,07	3,24	37	33,81	3,09	9	35,00	—	46	34,04	3,10	14	34,53	3,84
Angle goniale	9	119,11	—	13	115,69	6,66	22	117,09	7,32	8	119,87	—	30	117,83	7,13	10	123,25	9,27
Angle symphysien	11	67,18	4,53	24	70,54	4,96	35	69,48	5,02	7	70,00	—	42	69,57	4,89	—	—	—
Ind. L/I bicond.	3	—	—	7	86,27	—	10	86,33	7,10	6	81,36	—	16	84,47	7,17	9	86,18	—
Ind. des larg.	3	—	—	5	88,42	—	8	85,16	—	5	84,60	—	13	84,94	6,50	9	81,35	—
Ind. robust. 1	16	44,48	5,90	32	43,44	5,47	48	43,79	5,58	8	47,98	—	56	44,39	5,86	13	44,63	4,56
Ind. robust. 2	15	54,99	6,61	28	53,48	5,81	43	54,01	6,62	9	56,64	—	52	54,46	6,12	—	—	—
Ind. br. mont.	8	53,57	—	14	54,50	6,41	22	54,16	5,77	8	55,33	—	30	54,47	6,27	14	53,61	9,72
II. — Femmes.																		
Longueur	2	—	—	9	100,00	—	11	99,45	4,27	5	93,20	—	16	97,49	4,85	4	—	—
Larg. bicondyl.	2	—	—	7	113,42	—	9	111,77	—	3	—	—	12	112,08	7,11	4	—	—
Larg. bigoniaque	3	—	—	8	91,62	—	11	90,81	5,56	4	—	—	15	91,26	6,29	6	87,83	—
Haut. symphyse	4	—	—	17	29,64	2,39	21	29,38	2,49	5	29,40	—	26	29,38	2,38	3	—	—
Haut. au tr. ment.	4	—	—	21	28,42	2,50	25	28,44	2,38	5	28,80	—	30	28,49	2,25	6	29,50	—
Haut. entre M1-M2	6	26,33	—	19	25,94	2,06	25	26,04	2,03	5	26,00	—	30	26,03	1,99	—	—	—
Épais. (tr. ment.)	5	12,40	—	22	12,77	1,47	27	12,70	1,46	5	13,40	—	32	12,81	1,42	7	11,85	—
Épais. (M1-M2)	6	14,16	—	19	15,47	1,17	25	15,16	1,40	5	15,80	—	30	15,26	1,31	—	—	—
Épais. maxim.	5	16,00	—	19	16,57	1,16	24	16,45	1,25	5	16,60	—	29	16,48	1,15	—	—	—
Haut. br. mont.	3	—	—	14	56,57	5,09	17	56,76	5,23	5	51,79	—	22	55,63	5,07	5	54,80	—
Larg. br. mont.	6	31,00	—	14	31,07	2,23	20	31,04	1,90	5	30,80	—	25	31,00	1,73	7	32,28	—
Angle goniale	2	—	—	11	122,27	6,60	13	121,84	6,28	5	122,00	—	18	121,88	5,49	5	127,00	—
Angle symphysien	4	—	—	11	66,45	3,90	15	66,13	4,89	4	—	—	19	68,52	7,06	—	—	—
Ind. L/I bicond.	2	—	—	7	89,11	—	9	89,64	—	3	—	—	12	88,19	6,14	4	—	—
Ind. des larg.	2	—	—	6	80,28	—	8	80,48	—	3	—	—	11	81,54	4,45	4	—	—
Ind. robust. 1	4	—	—	21	45,43	5,77	25	45,15	5,47	5	46,76	—	30	45,42	5,52	6	40,65	—
Ind. robust. 2	6	54,00	—	19	59,98	6,84	25	58,54	7,32	5	60,98	—	30	58,95	6,92	—	—	—
Ind. br. mont.	3	—	—	13	54,91	6,00	16	54,58	6,04	5	59,46	—	21	55,74	5,71	5	59,84	—

Dimorphisme sexuel

A plusieurs reprises, nous avons souligné dans les paragraphes précédents l'existence d'un dimorphisme sexuel assez prononcé, notamment une bien moindre robustesse chez les femmes se traduisant par une gracilité générale des superstructures crâniennes contrastant avec la robustesse de beaucoup de crânes masculins; à la mandibule, absence d'extroversion de la région goniale et effacement des reliefs osseux; stature sensiblement moins élevée.

Ce contraste a été chiffré dans le *tableau VIII* où sont indiquées les différences sexuelles du crâne et de la stature. Un indice de dimorphisme sexuel a été calculé pour les Protohistoriques et les Puniques et a été comparé aux indices publiés par F. Demoulin (1972) sur des crânes d'Algériens actuels et par H. de Villiers sur des Égyptiens. On y voit qu'en ce qui concerne la série algérienne protohistorique, le dimorphisme est prononcé au niveau de la partie moyenne de la face (diamètre bizygomatique, hauteur de l'arcade zygomatique), au niveau de l'apophyse mastoïde et de la mandibule (largeurs bicondylienne et bigoniaque, hauteur de la branche horizontale, hauteur et largeur de la branche montante) et qu'il est moins accentué au niveau du neurocrâne. Chez les séries puniques, le dimorphisme apparaît encore plus prononcé. Comparativement aux Algériens actuels, les différences sexuelles sont similaires, sauf pour la hauteur de la face. Chez les Égyptiens, le dimorphisme paraît moins prononcé, sauf au niveau de la mandibule.

TABLEAU VII — *Dimensions des os longs.**sépultures protohistoriques*

	Hommes			Femmes		
	N	Moyenne (mm)	Min.-Max.	N	Moyenne (mm)	Min.-max.
<i>Humérus :</i>						
Longueur max.	12	327,2	303-354	6	299,0	286-317
Périm. min.	16	65,6	60-73	11	56,7	53-64
Ind. de robust.	12	19,8	18,1-22,4	6	18,8	17,3-20,9
<i>Radius :</i>						
Longueur max.	8	262,6	238-285	8	220,0	201-242
Périm. min.	14	44,0	38-54	9	37,7	33-40
Ind. de robust.	8	16,7	14,7-19,8	8	17,1	14,9-19,4
<i>Cubitus :</i>						
Longueur max.	10	277,8	254-311	7	253,0	237-280
Périm. min.	13	39,3	36-45	11	33,6	30-37
Ind. de robust.	10	13,9	11,7-16,9	6	13,3	12,6-14,6
D.A.P. ss-sigm.	20	17,9	16-22	9	16,0	15-18
D.T. ss-sigm.	20	16,6	15-19	9	14,5	13-17
Ind. de platolén.	20	93,1	77,7-118,7	9	91,3	72,2-113,3
<i>Fémur :</i>						
Longueur max.	12	467,1	430-497	5	421,0	402-444
Longueur en posit.	8	465,0	444-489	3	—	—
Périm. milieu	15	93,4	85-105	10	81,0	73-88
Ind. de robust.	8	20,4	18,5-22,2	4	—	16,6-20,1
D.A.P. au milieu	16	31,1	29-36	9	27,4	25-30
D.T. au milieu	16	28,2	26-32	9	25,1	22-28
Ind. pilastrique	16	110,4	100,0-122,2	9	109,7	100,0-120,0
D.A.P. ss-trochant.	16	26,3	23-30	12	23,6	21-29
D.T. ss-trochant.	16	34,4	32-38	12	29,9	22-35
Ind. platymér.	16	76,7	65,7-90,6	12	76,0	65,6-90,0
<i>Tibia :</i>						
Longueur	11	386,8	346-432	3	—	—
D.A.P. tr. nour.	19	37,1	34-42	8	33,1	30-36
D.T. tr. nour.	19	24,5	21-27	8	21,8	20-25
Ind. cnémique	19	66,2	53,8-74,2	8	66,3	55,5-75,7
<i>Stature (1)</i>	22 H.	173,5	162-184	19 F.	159,0	150-167

Distribution de la stature.

Hommes	N		Femmes	N
160-164,9	2	sous-moyenne	150-154,9	3
165-169,9	2	sur-moyenne	155-159,9	7
170-174,9	9	grande	160-164,9	7
175-179,9	6		165-x	2
180-x	3			

(Puniques moy. : 10 H. (161-171) : 167,2. 5 F : 154 à 160).

(1) Estimée d'après les os longs isolés ou en connexion, par référence aux tables de correspondance de Trotter et Gleser.

TABLEAU VIII— *Dimorphisme sexuel.*
Différences absolues (en mm) et indice (1).

	Sépult. protoh.		Sépult. puniques		Algériens actuels (2)	Egyptiens (3)
	Différ. (en faveur des hommes)	Indice du dimorphisme	Différ.	Indice	Indice	Indice
CRÂNE						
Longueur	8,01	104,4	11,82	106,6	105,7	104,7
Largeur	3,06	102,2	4,50	103,3	103,7	102,5
Haut. basion	5,37	104,0	6,45	105,0	105,3	103,8
Larg. min. front.	2,16	102,2	4,59	104,8	104,2	102,7
Périm. horiz.	17,90	103,5	28,30	105,6	105,3	103,8
Larg. mastoïde	4,04	123,4	7,24	143,0	—	—
Haut. arc. zyg.	1,43	122,3	1,14	116,4	—	—
Haut. sup. face	2,80	104,0	7,00	110,7	108,0	105,5
Larg. bizygom.	9,87	108,0	12,21	109,9	106,5	106,5
Moyenne		108,2		111,7	105,5	104,2
MANDIBULE						
Longueur	4,17	104,1				107,5
Larg. bicond.	9,50	108,4				105,7
Larg. bigoniaque	10,33	111,3				109,5
Haut. br. hor. (M1-M2) ..	3,05	111,7				111,5
Ep. br. (M1-M2)	0,42	102,7				—
Haut. br. mont.	7,71	113,5				113,4
Larg. br. mont.	2,77	108,9				107,5
Moyenne		108,6				109,1
STATURE	145	109,1				

(1) Différences calculées sur les moyennes. Indice du dimorphisme sexuel :

$$\frac{\text{valeur moy. hommes} \times 100}{\text{valeur moy. femmes}}$$

(2) D'après F. DEMOULIN. *Le crâne des Algériens*.

(3) D'après H. DE VILLIERS. *The skull of the South African Negroe*. Johannesburg, 1968.

Comparaison entre les séries protohistorique, punique et romaine. Analyse typologique

D'après l'étude qui précède, on peut dégager certaines observations qui montrent à la fois une similitude fondamentale entre les séries protohistorique, punique et romaine si l'on tient compte des résultats d'ensemble et d'une diversité qu'une analyse plus fine fait apparaître.

En effet, en se basant sur les moyennes des dimensions absolues du crâne, la comparaison par le test « t » des différentes séries ne révèle pas de différences significatives au seuil de 5 %, sauf pour un ou deux traits. S'il existe une diversité, elle n'apparaît que très peu dans les moyennes.

En revanche, les différences apparaissent au sein de chaque série quand on tient compte des catégories majoritaires correspondant aux indices du crâne que nous avons pris comme base de référence.

Celles-ci ne sont pas toujours similaires et le polymorphisme qu'elles révèlent n'est pas toujours comparable entre les trois séries. Certains traits sont plus variables, d'autres le sont moins selon les groupes.

L'étendue de la variabilité individuelle à l'intérieur des séries protohistorique et punique a été étudiée à l'aide de l'analyse typologique. Celle-ci a été faite sur la

TABLEAU IX : — Comparaison entre les Algériens des époques protohistorique et romaine et les Puniques. Signification de la différence entre les moyennes par le test t (Hommes).

	Algériens/Puniques. (ép. prot.)		Algériens/Algériens (ép. prot.) (ép. rom.)		Puniques/Algériens (ép. rom.)	
	M1-M2	t (1)	M1-M2	t	M1-M2	t
Long. max. crâne	-0,45	0,23 n.s.	-3,27	1,63 n.s.	-2,82	1,13 n.s.
Larg. max.	-0,93	0,50 n.s.	-2,31	1,42 n.s.	-1,38	0,60 n.s.
Larg. front. max.	+0,57	0,39 n.s.	+0,13	0,07 n.s.	-0,44	0,21 n.s.
Larg. front. min.	-2,19	1,72 n.s.	-4,18	3,37 **	-1,99	1,28 n.s.
Haut. bas.-bregma.	+1,98	1,13 n.s.	+1,35	0,98 n.s.	-0,63	0,34 n.s.
Haut. porio-bregm.	+0,69	0,44 n.s.	—	—	—	—
Périm. horizontal	-4,25	1,10 n.s.	—	—	—	—
Long. bas.-prosthion	+0,14	0,07 n.s.	—	—	—	—
Larg. mastoïde	-2,02	1,78 n.s.	—	—	—	—
Haut. sup. face	-0,96	0,62 n.s.	-0,64	0,50 n.s.	+0,32	0,18 n.s.
Larg. bizygomatique	-2,91	1,35 n.s.	-2,49	1,08 n.s.	+0,42	0,15 n.s.
Larg. orbite	-0,84	1,40 n.s.	-0,96	1,54 n.s.	-0,12	0,16 n.s.
Haut. orbite	-0,50	0,61 n.s.	-0,03	0,04 n.s.	+0,47	0,48 n.s.
Haut. nez	-0,70	0,90 n.s.	-0,88	1,04 n.s.	-0,38	0,35 n.s.
Larg. nez	+0,41	0,91 n.s.	-0,92	1,35 n.s.	-1,33	1,90 n.s.
Angle progn. alvéol.	0	0 n.s.	—	—	—	—
Capacité crânien.	-75,50	3,30 **	-160,45	6,61 **	-84,95	2,92 *

(1) Différences significatives au seuil de 5 % : n.s., non significative; *, significative; **, hautement significative.

base de 6 caractères métriques (indices crâniens, de hauteur-longueur au porion, facial supérieur, orbitaire, nasal, prognathisme) et d'un caractère descriptif (robustesse) et concerne 81 crânes, assez bien conservés pour qu'un signalement satisfaisant de leurs caractères crâniens et faciaux puisse être effectué. On trouvera dans le *tableau IX* le détail des signalements individuels de ces crânes.

L'examen de ce tableau confirme l'existence d'un polymorphisme particulièrement accentué. La variabilité individuelle est très grande dans les caractères crâniens et surtout faciaux (indice nasal et prognathisme alvéolaire). Presque aucun crâne ne possède le même signalement. Aussi, un regroupement préalable est-il nécessaire si l'on veut dégager les principaux types morphologiques de ces populations. Nous avons montré (1973) que des différences dans le rapport cranio-facial constituent un des traits les plus frappants de la morphologie des Algériens actuels. Ce rapport représente d'ailleurs classiquement un élément important dans l'appréciation des types morphologiques. Un regroupement des sujets a été effectué sur cette base et est indiqué dans le *tableau XI* avec l'indication des tendances majoritaires des cinq autres caractéristiques crâniennes et faciales.

Trois éléments majeurs se détachent de la douzaine de types cranio-faciaux qui se sont trouvés regroupés. Ce sont les suivants :

a) Des *dolichocrânes à face longue* (22 %) dont les autres caractères sont une robustesse variable, une voûte de hauteur moyenne, des orbites de hauteur moyenne, un nez étroit à moyen, une tendance au prognathisme.

b) Des *mésocrânes à face de hauteur moyenne* (21 %), dont les autres caractères montrent les mêmes tendances que les précédents, mais qui sont plus fréquemment orthognathes.

c) Des *dolichocrânes à face de hauteur moyenne* (16 %) dont les autres caractères montrent les mêmes tendances que le type a, sauf une moindre fréquence du type robuste.

Les 33 crânes restants, soit plus de 40 % de la série totale, montrent une grande diversité du rapport cranio-facial.

A quels types raciaux peut-on rattacher ces divers éléments ?

Les dolicho-hyperdolichocrânes à face longue ou moyenne, ainsi que les mésocrânes à face moyenne, ou plus courte, semblent pouvoir être rattachés au type

TABLEAU X — Signalement des hommes et des femmes des sépultures protohistoriques, puniques et romaines (catégories majoritaires à partir de 25 % de sujets) (1).

	Hommes			Femmes		
	Sép. probist.	Sép. romaines	Sép. puniques	Sép. probist.	Sép. romaines	Sép. puniques
Capacité crân.	Moyenne et élevée.	Moyenne et élevée.	Moyenne et élevée.	Moyenne et élevée.	Moyenne et élevée.	Moyenne et élevée.
Ind. crânien	Dolicho. et mésocr.	Dolicho. et mésocr.	Dolicho. et mésocr.	Dolicho. et mésocr.	Dolicho. et mésocr.	Dolicho. et mésocr.
Ind. moy. de haut.	Moyen et haut.	Bas et moyen.	Moyen.	Bas à haut.	Moyen.	Moyen.
Ind. sag.-frontal ...	Fr. bombé et moyen.	—	Fr. moyen.	Bombé et moyen.	—	Bombé et moyen.
Ind. fronto-transv.	Moy. divergent.	Moy. divergent.	Moy. divergent.	Moy. divergent.	Moy. divergent.	Moy. divergent.
Ind. fronto-pariét.	Mésocr. et mégasème.	Mésocr. et mégasème.	Mésocr. et mégasème.	Mésocr. et mégasème.	Mésocr. et mégasème.	Mésocr. et mégasème.
Ind. facial sup.	Mésène et leptène.	Euryène à leptène.	Mésène et leptène.	Mésène et leptène.	Leptène.	Mésène.
Ind. cr.-fac. tr.	Cryptozyge.	Cryptozyge.	Cryptozyge.	Cryptozyge.	Cryptozyge.	Cryptozyge.
Ind. orbitaire	Mésocranque.	Chamae. et mésocr.	Chamae. et mésocr.	Mésocranque.	Mésocranque.	Mésocranque.
Ind. nasal	Lepto. à platyrh.	Lepto. à platyrh.	Lepto. et mésocr.	Lepto. à platyrh.	Lepto. à platyrh.	Lepto. et mésocr.
Prognath. alvéol.	Progn. à orthogn.	—	Progn. et mésocr.	Progn. à orthogn.	—	Progn. et mésocr.
Stature	Elevée.	—	Sur-moyenne.	Sur-moy. à élevée.	—	—

(1) En italique les catégories qui rassemblent le plus grand nombre de sujets.

TABLEAU XI — Classement des crânes regroupés selon le rapport cranio-facial (Protohistoriques et Puniques).

Rapport cranio-facial	N sujets	%	Robustesse		Hauteur voûte		Hauteur orbites		Largeur nez			Prognathisme				
			Forte	Moy. ou faible	Haute	Moy. Basse	Basses	Moy. Hautes	Etroit	Moy.	Large	Abs.	Moy.	Marqué		
1. Dolichoer. à face longue	18	22,2	7	11	3	13	2	4	11	3	9	6	2	3	6	7
2. Mésocr. à face moyenne	17	20,9	5	12	3	13	—	1	15	1	8	5	3	1	6	4
3. Dolichoer. à face moyenne	13	16,0	3	10	1	11	1	4	7	2	4	6	3	3	1	4
4. Mésocr. à face basse	7	8,6	2	5	4	1	2	2	4	1	2	2	1	—	2	2
5. Mésocr. à face longue	6	7,4	2	4	1	3	2	—	4	2	—	—	—	1	2	1
6. Hyperdolichoer. à face longue	4	4,9	2	2	—	4	—	3	—	1	2	2	2	—	3	1
7. Hyperdolichoer. à face moyen.	4	4,9	1	3	—	4	—	3	—	1	2	2	1	1	2	—
8. Dolichoer. à face basse	4	4,9	2	2	—	2	2	2	1	1	—	2	2	—	—	3
9. Brachyér. à face longue	3	3,7	1	2	2	1	—	—	3	—	2	—	1	1	1	1
10. Brachyér. à face moyenne	2	2,4	—	2	2	—	—	—	2	—	—	1	1	—	1	1
11. Brachyér. à face basse	2	2,4	—	2	2	—	—	1	1	—	—	2	—	—	—	—
12. Hyperdolicho à face basse	1	1,2	1	—	—	1	—	—	1	—	—	1	—	—	—	1
Nombre de crânes	81															

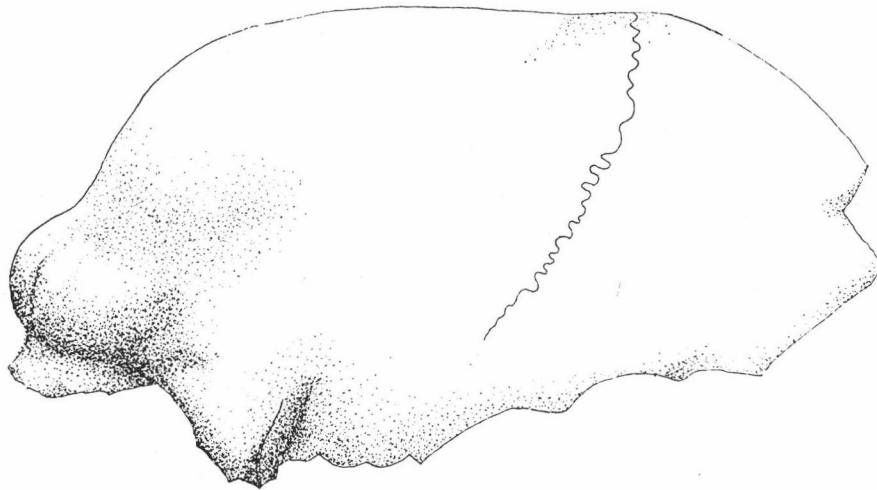
méditerranéen, les uns, la majorité, moyennement robustes et graciles, les autres plus robustes. Le petit nombre de mésocrânes à face longue peut être rattaché à la variante atlanto-méditerranéenne. Le prognathisme ou la platyrhinie de certains d'entre eux, non associés, pourraient être éventuellement considérés comme résultant d'un métissage avec un élément négroïde dont un petit nombre de représentants existe dans les séries protohistorique et punique, comme on le verra plus loin, mais on sait qu'une certaine tendance au prognathisme peut exister chez les Méditerranéens en dehors de toute influence mélanoderme.

Les autres éléments minoritaires sont des brachycéphales (7 sujets) dont la face est de longueur variable. Certains de ceux à face longue pourraient être éventuellement considérés comme des dinaroides, ceux à la face moyenne ou courte comme des alpinoides.

Enfin, il ne faut pas négliger l'incidence de l'élément mechtoidé dont les traits typiques ont été retrouvés sur certains crânes ainsi que de l'élément négroïde.

L'élément mechtoidé

On peut isoler 6 crânes, 5 dans la région orientale de l'Algérie et un à Carthage, présentant des caractères mechtoides typiques, c'est-à-dire grande robustesse, arcades sus-orbitaires développées, gonions extroversés, os nasaux saillants, face courte. Ce sont les sujets suivants : Beni Messous (2.03), Sila (3.94, 3.96, 3.98), Roknia (3.17), Carthage (4.33). On note toutefois chez les Beni Messous une face longue et chez Sila (3.98) l'existence de caractères très mechtoides sur la face et une absence d'extroversion goniale, mais ces traits se rencontrent également dans la série mechtoidé d'Afalou. (Ajoutons à titre indicatif que la calotte de Maktar — Tunisie — non incluse



Calotte de Maktar (époque protohistorique) présentant des caractères méchtoïdes.

dans l'analyse typologique en raison de son état incomplet, très mechtoïde, possède des bourrelets sus-orbitaires remarquables et une grande épaisseur de parois. A signaler également, dans la série romaine étudiée par Chabeuf, un crâne de Sila et un de Tindja à caractères mechtoïdes.)

L'élément négroïde

Sur certains crânes, on note une platyrrhinie plus ou moins accentuée associée à un prognathisme plus ou moins marqué. Ce sont là des traits que l'on pourrait considérer comme négroïdes. Si l'on se base uniquement sur l'association de ces deux traits, dix crânes pourraient être considérés comme négroïdes. Certains sont typiques, comme le crâne 3.52 de Gastel qui possède une gouttière sous-nasale, des os nasaux aplatis, un prognathisme facial et alvéolaire accentué, un menton effacé, ainsi que la femme de Djelfa (2.11) dont la face, bien qu'étroite et longue, est fortement prognathe avec un rebord sous-nasal en gouttière, des os nasaux aplatis et, trait culturel répandu chez les Mélanodermes d'Afrique, un limage d'une incisive supérieure. D'autres sont moins typiquement négroïdes, mais peuvent être cependant considérés comme tels, ce sont les crânes de Beidj (2.10), Tiddis (5.02), Roknia (3.05 et 3.37), Gastel (3.54), Sigus (coll. Thomas 3.79), Carthage (4.27 et 4.36).

Compte tenu de ces éléments d'information, on peut effectuer un second classement des crânes permettant de les rattacher à des types raciaux définis (*tableau X*).

Position anthropologique des Protohistoriques algériens et des Punique parmi les populations anciennes du Bassin méditerranéen

Il existe de nombreuses données, publiées dans la littérature sur les populations post-néolithiques et du début des temps historiques du pourtour de la Méditerranée. Certaines reposent sur des échantillons suffisants, tandis que d'autres sont mal-

TABLEAU XII — Classement des crânes protohistoriques et puniques selon leur appartenance raciale.

	Protohist. d'Algérie		Puniques		Total	
	N	%	N	%	N	%
<i>Elément méditerranéen :</i>						
Hyperdolicho-dolichocr. à face longue...	14	24,56	4	16,66	18	22,22
Hyperdolicho-dolichocr. à face moyenne...	10	17,54	5	20,83	15	18,51
Hyperdolicho-dolichocr. à face basse....	1	1,75	1	4,16	2	2,46
Mésocrânes à face longue (atlanto-médit.)	4	7,01	2	8,33	6	7,40
Mésocrânes à face moyenne.....	9	15,78	5	20,83	14	17,28
Mésocrânes à face basse.....	3	5,26	2	8,33	5	6,17
Total Méditerranéens sensu lato.....	41	71,92	19	79,16	60	74,07
<i>Elément brachycéphale :</i>						
A face longue (dinaroïde ?)	2	3,50	—	—	2	2,46
A face moyenne (alpinoïde ?)	—	—	1	4,16	1	1,23
A face basse (alpinoïde ?)	1	1,75	1	4,16	2	2,46
Total des éléments brachycéphales.....	3	5,26	2	8,33	5	6,17
<i>Elément mechtôide</i>	5	8,77	1	4,16	6	7,40
<i>Elément négroïde</i>	8	14,03	2	8,33	10	12,34
Total	57		24		81	

heureusement trop fragmentaires et difficilement utilisables statistiquement. Si nous avons pu recueillir dans l'ensemble des séries suffisantes pour l'Afrique septentrionale et l'Europe, il n'en est pas de même pour le Proche-Orient sur lequel il existe, à notre connaissance, très peu de publications concernant des séries importantes datant des périodes post-néolithiques. La majorité des études, qui sont nombreuses, concernent de très faibles séries.

Au total, 31 séries originaires des principaux pays d'Afrique septentrionale, d'Europe méridionale et du Proche-Orient et s'échelonnant de l'âge du Bronze à l'époque romaine, ont pu être rassemblées.

Les séries féminines étant moins nombreuses que les séries masculines, nous avons limité nos comparaisons à ces dernières.

La distance globale entre ces groupes et les protohistoriques et Puniques d'Afrique du nord a été évaluée à l'aide du C_2H de Penrose (1954) à partir des dimensions suivantes, en principe non corrélées — ou faiblement — entre elles : longueur, largeur, hauteur basi-bregmatique (ou porio-bregmatique) du crâne, hauteur supérieure de la face, largeur bizygomatique, largeur du nez, longueur basion-prosthion, cette dernière mesure permettant d'évaluer le prognathisme alvéolaire dont la mesure directe est rarement indiquée dans la littérature.

(Tableau XIII et XIV pages suivantes.)

Ces distances, classées par ordre de grandeur croissante et par grandes régions géographiques, sont indiquées dans les *tableaux XI et XII*.

L'examen de ces tableaux permet quelques remarques intéressantes. Si les Algériens et les Puniques s'orientent davantage vers les populations de la Méditerranée occidentale, on constate néanmoins des affinités avec deux séries proche-orientales du premier millénaire avant J.-C. En particulier, la distance est assez faible avec la série syrienne de l'Euphrate. Vis-à-vis des populations protohistoriques du Sahara central et méridional, les distances sont relativement élevées.

Parmi les populations de la Méditerranée occidentale, les séries du nord de l'Espagne et des îles de la Méditerranée occidentale (Catalogne, et Tarragone, Majorque,

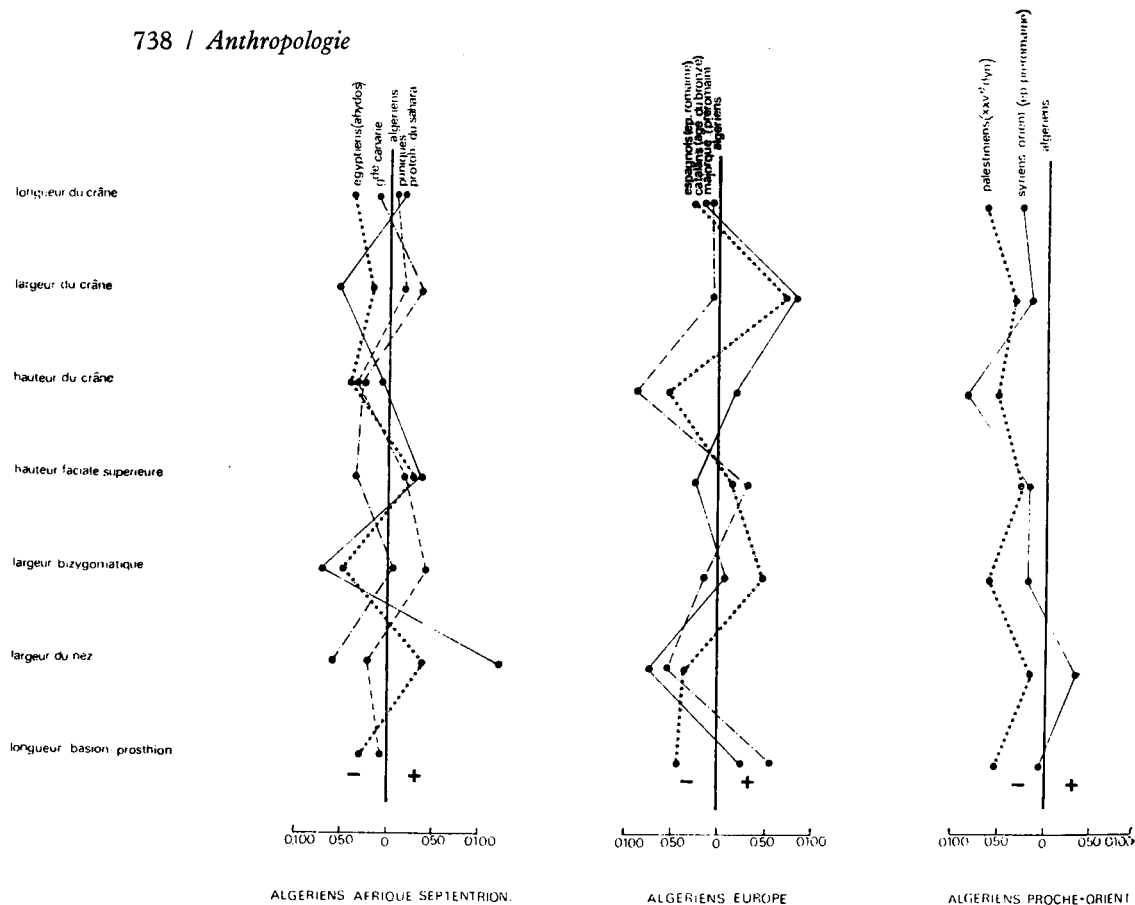
TABLEAU XIII *Distances CMI des Algériens protohistoriques par rapport aux populations*

	Distances faibles			
	0 à 0,09	0,10 à 0,19	0,20 à 0,29	0,30 à 0,39
Afrique septentrionale	Puniques 0,06	Abydos XVIII ^e dyn. 0,12 Grande Canarie 0,13	Gizeh XXVI ^e dyn. 0,24 Djebel Moya 0,25	Gde Can. Galdar 0,31 B. Nubie Sebua 0,33 Protoh. Sahara 0,34 Hte Egypte Den-derah (ptolém.) 0,37
Europe		Catalans 0,19	Tarragone rom. 0,20 Majorque gr. sép. 0,21 Dolmens Lozère 0,24 Sardes énéol. 0,26 Grecs âge Fer 0,27 Grecs mycén. 0,29	Narbonn. bronze 0,31 Etrusques 0,31 Majorq. Son Real 0,34
Proche-Orient		Syriens Euphrate 0,15	Palestine 0,24	

TABLEAU XIV *Distances CMI des Puniques par rapport aux populations*

	Distances faibles			Distances
	0 à 0,09	0,10 à 0,19	0,20 à 0,29	0,30 à 0,39
Afrique septentrionale	Algériens 0,06	Gde Canarie 0,10	Abyd. XVIII ^e dyn. 0,20	Gizeh XXVI ^e dyn. 0,39
Europe	Tarragone rom. 0,06		Dolmens Lozère 0,20 Etrusques 0,23	Sardes Nourag. 0,34 Majorque S. Real 0,36
Proche-Orient			Syriens Euphrate 0,20	

<i>anciennes du Bassin méditerranéen, classées par ordre de grandeur croissante.</i>			
moyennes	Distances appréciables		
0,40 à 0,49	0,50 à 0,59	0,60 à 0,70	0,70 à 0,90
Denderah rom. 0,45			Moy. Eg. Siwa 0,85
Sardes Nourag. 0,41 Provence bronze 0,44 Grecs bronze 0,45			Minorque 0,73 Bas-Languedoc 0,73 Valence 0,74 Chypre 0,78
Tures cuivre 0,42 Mésopot. Kish 0,45			
<i>anciennes du Bassin méditerranéen, classées par ordre de grandeur croissante.</i>			
moyennes	Distances appréciables		
0,40 à 0,49	0,50 à 0,59	0,60 à 0,70	0,70 à 0,90
Ede Can. Galdar 0,41 Djebel Moya 0,46	Denderah ptolém. 0,51 Sebua 0,56 Denderah rom. 0,59	Protoh. Sahara 0,64	Siwa 1,08
Grecs âge Fer 0,40 Provence bronze 0,42 Grecs Mycén. 0,47 Narbonne bronze 0,49	Grecs bronze 0,55	Bas-Languedoc 0,62	Minorque 0,81 Chypre 0,86 Valence néo-énéo. 1,00
Palestine 0,40		Tures cuivre 0,64 Mésop. Kish 0,69	



Comparaison entre les Protohistoriques algériens et des séries anciennes du Bassin méditerranéen. Matérialisation graphique des différences « d » entre les moyennes exprimées en unités d'écart-type commun d'après la formule de Penrose. Les distances moyennes les plus faibles sont seules indiquées.

Sardaigne énéolithique) sont plus proches des Nord-Africains que la série du sud de l'Espagne (Valence). Parmi les populations d'Afrique septentrionale, deux séries égyptiennes, Abydos du I^{er} millénaire (Haute Égypte) et Gizeh du I^{er} millénaire (Moyenne Égypte), ainsi que la série générale des Canariens, préhispaniques de Grande Canarie (et non celle du tumulus de Galdar), paraissent assez proches des Algériens des sépultures protohistoriques. Les affinités des Punique apparaissent moins regroupées.

A partir de ces indications, nous avons repris les séries les plus proches des Algériens et des Punique et évalué la différence entre les moyennes par le test « t » de Student, en y ajoutant trois autres dimensions (largeur minimale du front, hauteur de l'orbite et périmètre horizontal).

Une restriction s'impose néanmoins dans l'interprétation des résultats du test « t » dont la valeur augmente avec l'étendue de la série. C'est ainsi que la série très importante de la Grande Canarie offre des différences presque toutes significatives vis-à-vis des Algériens, alors que des différences absolues plus fortes vis-à-vis des Punique ne sont pas significatives du fait du nombre restreint de ces derniers. Il en est de même pour les résultats concernant la faible série de Majorque.

Si l'on considère les différences les plus faibles, les affinités des Algériens protohistoriques avec les populations du nord de l'Espagne de l'âge du Bronze et de Ma-

lorque semblent se confirmer. Leur crâne est cependant moins large que chez les Catalans, plus long et moins haut, ils offrent donc une moindre tendance à la mésocéphalie que ces derniers. Leur face est également un peu longue et plus étroite. Vis-à-vis de la série mayorcaine, la voûte crânienne des Algériens est aussi beaucoup moins élevée, mais de longueur et de largeur analogues, leur face est moins longue et un peu plus large.

Le rapprochement avec les Syriens orientaux suggéré par le C₂H apparaît également se confirmer, mais les Algériens ont un crâne plus volumineux, plus long, plus large, et surtout beaucoup plus haut, leur face est plus longue et plus large. Cependant, les différences ne sont vraiment marquées que pour la hauteur de la voûte.

Les Puniques paraissent se rapprocher davantage de la série espagnole romaine de Tarragone qui leur est plus ou moins contemporaine, bien qu'on relève des différences assez importantes portant sur la longueur et la largeur du crâne.

Au total, la position anthropologique des Protohistoriques algériens et des Puniques vis-à-vis des populations du Bassin méditerranéen s'accorde assez bien avec leur situation géographique. Situés à mi-chemin entre les pays de la Méditerranée occidentale et le nord-est de l'Afrique, ils offrent des affinités avec les anciens habitants de l'Espagne du nord et de l'Égypte. D'autre part, dans la mesure où chez les anciens habitants de la Syrie orientale le type méditerranéen prédominait, il n'est pas étonnant de constater des ressemblances entre ces derniers et les Algériens protohistoriques où prédominait ce type morphologique. Mais il ne faut pas oublier non plus que les Algériens de l'époque protohistorique étaient des descendants des Protoméditerranéens capsien et néolithiques. Les hommes qui apportèrent la culture capsienne en Afrique du nord ont vraisemblablement une origine proche-orientale. Les individus de type robuste dolicho- et mésocéphales de grande taille des sépultures protohistoriques pourraient bien en être les descendants, tandis que les individus plus graciles se rapprocheraient du type protoméditerranéen occidental gracie que l'on trouve déjà à l'époque néolithique en Algérie et en Tunisie.

(Tableaux XV et XVI page suivante.)

BIBLIOGRAPHIE

- ANGEL J., «Population size and microevolution in Greece», *Cold Spring Harbor symposia on quantitative biology*, 1951, t. 15, p. 343-351.
- BATRAWI A., «The racial history of Egypt and Nubia. Part I, The craniology of Lower Nubia from Predynastic times to the sixth century A.D.», *J. Roy anthr. Inst.* 1945, t. 75, p. 81-101.
- BERTHERAND Dr., et BOURJOT Dr., «Fouilles des dolmens du plateau de Beni Messous accompagnées de deductions anthropologiques du Dr Bourjot», *Bull. Soc. algér. climatol.*, 1986, t. 5, p. 88-101.
- BERTHIER A., «Les Bazinas de Tiddis», *Libyca*, 1956, t. 4, p. 147-153.
- BERTHOLON L., «Note sur deux crânes phéniciens trouvés en Tunisie», *L'Anthropologie*, 1890, p. 314-319.
- ID., «Documents anthropologiques sur les Phéniciens», *Bull. Soc. d'Anthrop. Lyon*, 1892.
- ID., «Étude comparée sur des crânes de Carthaginois d'il y a 2 400 ans et de Tunisois contemporains», *Rev. tunisienne*, 1911.
- ID. et CHANTRE C., *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale (Tripolitaine, Tunisie, Algérie)*, Lyon, 1913, 2 vol.
- BERTRAND A., «Fouilles de Roknia», *Bull. Soc. d'Anthrop.*, 1868, p. 628.
- BOEV P., *Die Rassentypen der Balkanhalbinseln*, Bulgar, Akademie der Wissensch, Sofia, 1972, 269 p.
- BOISREDON L. de, «Les tombeaux circulaires du Djebel Mistiri», *Rec. notes et mém. Soc. archéol. Constant.*, 1873, t. 16, p. 70-76.
- BOULINIER G. et CHABEUF M., «Les squelettes romains et paléochrétiens du musée d'Alger», *Bull. et Mém. Soc. d'Anthrop.*, 1971, n° 1, p. 7-43.
- BOURGUIGNAT J., *Histoire des monuments mégalithiques de Roknia*, Paris, 1868.
- BOURJOT Dr., «Fouilles de la Société», *Bull. Soc. algér. climatol.*, 1869, t. 6, appendice.

TABLEAU XV — Comparaison entre les Algériens et les populations du Bassin méditerranéen les plus proches définies par le C.I.I. Signification de la différence entre les moyennes par le test t.

	Algériens/ Abydos		Algériens/ Gr. Canarie		Algériens/ Catalans		Algériens/ Tarragone		Algériens/ Majorque		Algériens/ Syriens		Algériens/ Palestiniens	
	M1-M2	t (d)	M1-M2	t	M1-M2	t	M1-M2	t	M1-M2	t	M1-M2	t	M1-M2	t
Longueur max.	+2,56	2,20 °	+0,77	0,80 n.s.	+1,27	0,87 n.s.	+1,87	1,70 n.s.	+0,55	0,32 n.s.	+1,94	1,35 n.s.	+4,17	4,68 **
Largeur max.	+0,86	0,98 n.s.	-1,71	2,71 °	-3,91	3,72 **	-3,31	6,62 °	+0,40	0,27 n.s.	+1,04	0,74 n.s.	+1,89	2,82 **
Haut. bas-bregm.	+1,98	1,69 n.s.	+2,01	2,16 *	—	—	+3,01	2,83 **	+4,32	2,08 n.s.	+5,16	3,46 **	+2,81	2,95 °
Haut. porio-bregm.	—	—	—	—	-0,82	0,66 n.s.	-1,12	1,28 n.s.	+1,70	1,22 n.s.	+7,19	5,70 **	—	—
Larg. front. min.	—	—	-2,11	3,40 °	-0,51	0,56 n.s.	-0,31	0,40 n.s.	-1,38	1,09 n.s.	+0,54	0,48 n.s.	+0,99	1,54 n.s.
Haut. sup. face	+0,96	1,14 n.s.	+1,39	1,98 *	+0,99	0,78 n.s.	-0,71	0,81 n.s.	-1,27	0,85 n.s.	+0,88	0,69 n.s.	+1,09	1,32 n.s.
Larg. bizygom.	+2,62	2,20 °	-0,25	0,24 n.s.	-0,55	0,27 n.s.	-2,85	2,33 *	+0,73	0,36 n.s.	+1,30	0,78 n.s.	+3,55	2,86 °
Haut. orbite	—	—	+1,63	4,37 **	+1,75	1,29 n.s.	-0,10	0,39 n.s.	-0,13	0,19 n.s.	-0,20	0,37 n.s.	+0,63	2,09 *
Larg. nez	-0,72	1,94 n.s.	+1,03	3,43 °	+1,43	2,86 *	+0,63	1,73 n.s.	+0,93	1,50 n.s.	-0,55	1,10 n.s.	+0,33	1,00 n.s.
Long. bas-prosth.	+1,50	1,11 n.s.	—	—	—	—	+2,15	1,62 n.s.	—	—	+0,04	0,02 n.s.	+2,95	2,30 °
Périm. horizontal	—	—	—	—	-0,60	0,08 n.s.	-6,90	2,68 **	-1,00	0,18 n.s.	+1,05	0,27 n.s.	+5,40	2,48 °

(1) Différences significatives au seuil de 5 % : n.s., non significative; *, significative; °, hautement significative.

TABLEAU XVI — Comparaison entre les Puniques et les populations du Bassin méditerranéen les plus proches définies par le C.I.I. Signification de la différence entre les moyennes par le test t.

	Puniques/ Tarragone		Puniques/ Gr. Canarie		Puniques/ Abydos		Puniques/ Lozère		Puniques/ Etrusques		Puniques/ Syriens	
	M1-M2	t	M1-M2	t	M1-M2	t	M1-M2	t	M1-M2	t	M1-M2	t
Longueur max.	+2,32	1,25 n.s.	+1,22	1,69 n.s.	+3,01	1,60 n.s.	+1,02	0,52 n.s.	+1,53	0,76 n.s.	+2,39	1,16 n.s.
Largeur max.	-2,38	1,30 n.s.	-0,78	1,05 n.s.	+1,79	1,90 n.s.	-4,08	2,11 °	-5,63	2,52 *	+1,97	0,92 n.s.
Haut. bas-bregm.	+1,03	0,64 n.s.	+0,93	0,92 n.s.	0	0 n.s.	-2,77	1,24 n.s.	-1,92	1,08 n.s.	+3,18	1,66 n.s.
Haut. porio-bregm.	-1,81	1,27 n.s.	—	—	—	—	-4,71	2,90 °	—	—	+6,50	3,84 **
Larg. front. min.	+1,88	1,55 n.s.	+0,08	0,06 n.s.	—	—	+2,48	1,78 n.s.	+3,13	1,40 n.s.	+2,73	1,86 n.s.
Haut. sup. face	+0,25	0,16 n.s.	+2,35	1,69 n.s.	0	0 n.s.	+0,75	0,42 n.s.	+0,02	0,01 n.s.	+1,84	1,05 n.s.
Larg. bizygom.	+0,06	0,03 n.s.	+2,06	1,40 n.s.	+5,53	2,79 *	+0,96	0,38 n.s.	+2,43	1,08 n.s.	+4,21	1,84 n.s.
Haut. orbite	+0,40	0,51 n.s.	+1,55	2,03 n.s.	—	—	+1,65	1,75 n.s.	+0,48	0,32 n.s.	+0,50	0,33 n.s.
Larg. nez	+0,22	0,55 n.s.	+0,62	1,72 n.s.	-1,13	2,75 *	-0,08	0,13 n.s.	+0,25	0,51 n.s.	-0,96	1,81 n.s.
Long. bas-prosth.	+2,01	1,34 n.s.	—	—	+1,36	0,88 n.s.	+3,31	1,50 n.s.	+3,97	1,72 n.s.	-0,10	0,05 n.s.
Périm. horizontal	-2,65	0,73 n.s.	—	—	—	—	-1,95	0,32 n.s.	+8,70	1,60 n.s.	+5,30	1,14 n.s.

ID., « La grotte du Grand Rocher de Guyotville, Alger », *Matér. Hist. Natur. de l'Homme*, 1869, t. 5, p. 448-450.

BRUNON « Mémoire sur les fouilles exécutées au Madras'en mausolée des rois de Numidie », *Rec. des Notes et Mém. Soc. archéol. de Constantine*, 1873-1874, t. 16, p. 303-350.

CAMPS G., « Les dolmens de Beni Messous », *Libyca*, 1953, t. 1, p. 329-372.

ID., « La céramique des sépultures berbères de Tiddis », *Libyca*, 1956, t. 4, p. 155-203.

ID., « Données nouvelles sur les tombeaux du Djebel Mistiri, d'après une note de M. Latapie », *Libyca*, 1958-1959, t. 6-7, p. 229-242.

ID., « Relations protohistoriques entre la Berbérie orientale et les îles italiennes », *Congr. Préhistor. de France*, 16^e session, Monaco, 1959 (1965), p. 329-337.

ID., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*. Paris, Arts et Métiers graphiques, 1961, 628 p.

ID., « A propos d'une étude sur la protohistoire de la Tunisie », *Libyca*, 1963, t. 11, p. 295-306.

ID. et H. CAMPS-FABRER, « La nécropole mégalithique du Djebel Mazela à Bou Nouara », *Mém. du CRAPE*, Alger, 1964, 89 p.

ID., « Une date absolue de monument funéraire protohistorique : le tumulus de l'oued Montana (Ferkane) », *Libyca*, 1964, t. 12, p. 298-299.

ID., « Essai de classification des monuments protohistoriques de l'Afrique du nord », *Bull. Soc. préhis. franç.*, 1965, t. 42, fasc. 2, p. 476-481.

ID., « Notes de Protohistoire nord-africaine et saharienne, v. Dates absolues concernant la protohistoire du Maghreb et du Sahara », *Libyca*, 1970, t. 18, p. 235-239.

ID., « Formation des populations méditerranéennes de l'Afrique du nord », *Coll. intern. Soc. Biologie humaine*, 1968, Hammamet, Tunisie (1970), p. 51-57.

ID., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du nord et du Sahara*, Paris, Doin, 1974, 366 p.

CANTACUZÈNE G., « Contribution à la craniologie des Etrusques », *L'Anthropologie*, 1909, p. 329-352.

CARTON Dr., « Découvertes épigraphiques et archéologiques faites en Tunisie », *Mém. Soc. Sciences de Lille*, 1895, 428 p. (*Teboursouk et Dougga*, p. 326-344).

ID., « Notice sur Dougga, les fouilles du Dar-el-Acheb », *Rec. Notes et Mém. Soc. archéol. Constantine*, 1898, t. 32, p. 210-241.

- CHABASSIÈRE J., « Ruines et dolmens du Fortas et de ses contreforts », *Rec. Notes et Mém. Soc. archéol. Constantine*, 1886-1887, t. 24, p. 124 et 127 (*Sigus*).
- CHAMLA M.-C., « Les populations anciennes du Sahara et des régions limitrophes. Études des restes osseux humains néolithiques et protohistoriques. Alger », *Mém. du CRAPE*, n° 9, 1968, 245 p.
- CHAMLA M.-C., « Les hommes des sépultures protohistoriques et puniques d'Afrique du nord (Algérie et Tunisie) », *L'Anthropologie*, 1975, t. 79, n° 4, p. 659-692 et 1976, t. 80, p. 75-116.
- CINTAS P., « Éléments d'études pour une protohistoire de la Tunisie. Université de Tunis, Faculté des Lettres », *Archéologie, Préhistoire*, t. 7, P.U.F., 1961, 170 p.
- COLLIGNON R., « Crânes de la nécropole phénicienne de Mahédia (Tunisie) », *L'Anthropologie*, 1892, p. 163-173.
- DASTUGUE J., « Crânes protohistoriques trépanés ou pathologiques d'Afrique du Nord », *L'Anthropologie*, 1973, n° 1-2, p. 63-92.
- DELATTRE R.P., « Fouilles exécutées dans la nécropole punique voisine de Sainte-Monique », *C.R. Académie Inscript. et Belles Lettres*, 1901, p. 583.
- DEMOULIN F., *Le crâne des Algériens*, thèse fac. des Sciences, Paris, 1972.
- DERRY D., « A study of crania from the oasis of Siwah », *Harv. African studies*, 1927, t. 8, p. 201-222.
- FAIDHERBE L., « Recherches anthropologiques sur les tombeaux mégalithiques de Roknia », *Bull. Académie d'Hippone*, 1867, t. 4, p. 1-76.
- Id., « Nécropole mégalithique de Mazela sur la route de Constantine à Guelma », *Bull. Acad. Hippone*, 1868, t. 6, p. 63-65 (*Bou Nouara*).
- Id., « Nécropole mégalithique de Mazela », *Matér. pour l'Histoire de l'Homme*, 1869, t. 5, p. 222.
- Id., « Fouilles dans les dolmens de Tébessa et de Guestel », *Bull. Soc. d'Anthrop.*, 1869, p. 543 (*Djebel Osmor*).
- Id., « Les dolmens d'Afrique », *Congr. d'Anthrop. et d'Archéol. préhistor.*, Bruxelles, 1872, p. 406-420.
- FÉRAUD L., « Monuments dits celtiques de la province de Constantine », *Réc. Notes et Mém. Soc. archéol. Constantine*, 1863, t. 8, p. 214-234 (*Ras-el-Ain-Bou Merzoug*).
- FUSTÉ ARA M., « Estudio sobre unos craneos de la cultura Helinístico-romana de Baleares », *Trab. Inst. Bernard. Sahagun*, 1950, t. 11, p. 7-46.
- Id., « Craneos de la edad del Bronce procedentes de una cueva sepulcral de Son Maymo en Petra (Mallorca) », *Trab. Inst. Bernard Sahagun*, 1953, t. 13, n° 3, p. 153-171.
- Id., *Estudio antropológico de los pobladores neo-eneolíticos de la region valenciana*, Servic. de investig. prehistorica, Valence, 1957, n° 20, 128 p.
- Id., *Estudio antropológico de los esqueletos inhumados en tumulos de la region de Galdar (Gran Canaria)*, Las Palmas, 1961-1962, 122 p.
- GARRALDA M., « Restos humanos hallados en el poblado de Almallotx (Escorca, Mallorca) », *Trabaj. de Antrop.*, 1971, t. 16, n° 2, p. 63-71.
- Id., « Restos humanos pertenecientes al Bronce antiguo de Mallorca », *Trabajos de Antrop.*, 1972, t. 16, n° 3, p. 123-141.
- Id., « Estudio entropológico de la cueva de Son Bosc. Aportacion al conocimiento del Hierro de Mallorca », *Trabajos de Antrop.*, 1973, t. 16, n° 4, p. 229-241.
- GREBENART D., « Sépultures protohistoriques de la région de Ferkane », *Libyca*, 1961-1962, p. 171-195.
- HAMY E., « Cités et nécropoles berbères de l'Enfida », *Bull. géogr. et histor.*, 1904.
- HANNEZO M., « Note sur des sépultures phéniciennes découvertes près de Mahédia (Tunisie) », *L'Anthropologie*, 1892, p. 161-162.
- ICARD « Notes sur les dolmens de Dougga », *Bull. Soc. d'archéol. de Sousse*, 1905, t. 3, p. 253-256.
- JACQUOT L., « La nécropole dolménique de Roknia », *Rec. Notes, Mém. Soc. archéol. Constantine*, 1916, p. 207.
- KOBELT W., « Les dolmens de Guyotville », *Rev. Ethnogr.*, 1887, p. 133-149.
- LE DÛ R., « Les tombeaux ronds du Djebel Mistiri », *IV^e congrès fédér. Soc. savantes Afr. du nord*, 1938, p. 565-587.
- LETHIELLEUX J., « Vestiges préhistoriques et protohistoriques de la région de Djelfa », *Libyca*, 1965, t. 13, p. 249-265.
- LETOURNEAU et PAPILLAULT, « Crânes des dolmens du Madracen près de Batna », *Bull. Soc. d'Anthrop.*, 1896, p. 347.
- LOGEART F., « Grottes funéraires, hypogées et caveaux sous roche de Sila », *Réc. Notes, Mém. Soc. archéol. Constantine*, 1935-1936, t. 63, p. 69-105.

- MARCHAND H., «Nouveaux documents anthropologiques et zoologiques recueillis aux dolmens de Beni Messous», *Bull. Soc. Hist. nat. Afrique du nord*, 1930, t. 21, p. 135-146.
- ID., *Mélanges d'anthropologie et de sociologie nord-africaine*, Alger, 1951, 237 p. (Beni Messous).
- MARTIGNAT M. de, «Note sur une station mégalithique de Djelfa», *Bull. Acad. d'Hippone*, 1914-1921, t. 24, p. 129-133.
- MAXIA C., «Sull'Antropologia dei Protosardi, nota III.I ritrovamenti eneolitici della grotta "Su cungiareddu de Serafini" (Carbonia)», *Rendic. del Semin. della fac. de Scienze*, Univ. Cagliari, 1963, t. 33, n° 1-2, p. 1-21.
- ID et ATZENI E., «La necropoli eneolitica di S. Benedetto di Iglesias», *Atti della 8^e et 9^e reun. scient. dell'Institut. italiano de preistoria et protoistoria*, Florence, 1964, p. 123-135.
- MUKHERJEE R., RAO C., TREVOR J., *The ancient inhabitants of Djebel Moya*, Cambridge Univ. Press, 1955, 123 p.
- PAUPHILET D., «Monuments mégalithiques à Maktar», *Karthago*, 1953, t. 4, p. 49-83.
- PEARSON K., DAVIN A., «On the biometric constants of human skull», *Biometrika*, 1924, t. 16, p. 328-368.
- PEE-LABORDE L., *Anthropologie préhistorique des Grands Causses*, Montpellier, 1962, 68 p.
- PENROSE L., «Distance, size and shape», *Annals of Eugenics*, 1954, t. 18, p. 337-343.
- PINCHON Dr., «Stations de surface et tumuli de la région de Bossuet et du Telagh (Oran)», *Cong. préhist. de France, 12^e session, Toulouse*, 1936, p. 375-402.
- PONS J., «Restos humanos procedentes de las necropolis de Tarragona y Ampurias (Gerona)», *Trabajos Inst. Bernard de Sahagun*, 1951, t. 7, p. 19-206.
- ID., «Craneos de epoca romana procedentes de la necropolis de Son Taxequet (Mallorca)», *Trabajos Inst. Bernard de Sahagun*, 1951, t. 12, p. 9-22.
- PRUNER-BEY, «Études sur les crânes de Roknia», *Matér. Hist. prim. et natur. de l'Homme*, 1869, t. 5, p. 202-204.
- QUATREFAGES A. de, et HAMY E., *Crania ethnica*, Paris, 1882.
- REBOUD Dr., «Note pour servir à l'étude de la nécropole de Sigus», *C.R. X^e congrès AFAS*, Alger, 1881, p. 1142-1149.
- REYGASSE M., *Monuments funéraires préislamiques de l'Afrique du nord*, Paris, 1950, 128 p.
- RIALLE G. de, «Allées couvertes d'Ellez (Tunisie) (communication de documents découverts par M. Poincot)», *Bull. Soc. d'Anthrop.*, 1884, t. 7, p. 366-371.
- RIVQUET R., *Anthropologie du Néolithique et du Bronze ancien*, Poitiers, Texier, 1970, 279 p.
- RISDON R., «A study of the cranial and other human remains from Palestine excavated at Tell Duweir (Lachish)», *Biometrika*, 1939, t. 31, p. 99-166.
- ROFFO Dr., «Sépultures indigènes antéislamiques en pierres sèches, étude de trois nécropoles de l'Algérie centrale», *Rev. Africaine*, 1938, t. 32, p. 197-242. Suivi d'une notice de LEBLANC : «Étude des ossements humains des sépultures de l'Ourek, de Tamda et d'Aïn el Hamara (Algérie centrale)

M.-C. CHAMLA

Anthropologie physique des Marocains.

1. — Les Rifains

Leur étude a été réalisée par C.S. Coon (1931, 1939). Les Rifains sont essentiellement des agriculteurs sédentaires. Seuls les Métalsa et les Beni Bu Yahyi, au sud-est du Rif, mènent une vie de nomade dans le désert de Garet. Les tribus étudiées par C.S. Coon sont les suivantes : Kebdana, Galiya, Beni Said, Beni Bu Yahyi, Metalsa, Beni Ulinshk, Tafersit, Beni Tuzin, Temsaman, Geznaya, Beni Urriaghel, Beni Amart, Targuist, Bokoya, Beni Itteft, Beni Bu Frah, Mestabsa et Mtiwa. En moyenne, les Rifains ont une stature modérée, une tête allongée et élevée et un nez leptorhinien.

Leur stature moyenne est de 168,6 cm \pm 0,2. Parmi les diverses tribus examinées, cette moyenne varie entre 166,2 cm (chez les Targuist) et 171,5 cm (chez les Tuzin). La grande envergure atteint une moyenne de 175,4 cm \pm 0,2 et l'indice rapportant cette mesure à la stature 104,1 \pm 0,1. La taille assis s'élève à 85,4 \pm 0,1 et l'indice correspondant à 50,9 \pm 0,1.

En général, « les épaules sont modérément larges et les hanches étroites » (diamètre moyen biacromial = $37,3 \text{ cm} \pm 0,1$, diamètre moyen bi-ilial = $29,6 \text{ cm} \pm 0,1$). On rencontre aussi un type d'aspect plus massif, avec des épaules et des hanches larges et un tronc allongé, mais sa fréquence est bien moindre.

Comme pour la stature, les têtes possédant les plus grandes dimensions se trouvent à l'est du Rif. C'est ainsi que les Kebdana ont une longueur moyenne de la tête de $197,9 \text{ mm} \pm 0,1$ alors que chez les Bokoya et les Urriaghel elle n'atteint que 191,4 et 191,7 mm. Pour l'ensemble du Rif, cette mesure est de $194,5 \text{ mm} \pm 0,2$, la largeur moyenne de la tête étant de $145,8 \text{ mm} \pm 0,2$ (les moyennes entre les tribus s'étagent entre 143 et 148 mm : $143,2 \text{ mm} \pm 0,6$ chez les Bokoya, $148,3 \text{ mm} \pm 0,5$ chez les Mazuza).

L'indice céphalique horizontal varie peu entre les tribus et reste toujours dans les limites de la dolichocéphalie ($73,5 \pm 0,6$ chez les Kebdana, $75,8 \pm 0,3$ chez les Tamsamam). Sa valeur moyenne pour l'ensemble du Rif est de $75,0 \pm 0,1$. Les brachycéphales sont rares dans cette population.

La tête se montre élevée ($M = 129,2 \text{ mm} \pm 0,2$, écart entre les moyennes 127,2 - 131,5 mm). Tous les indices de hauteur-longueur se classent dans la catégorie hypsi-céphale ($M = 66,8 \pm 0,1$). L'indice de hauteur-largeur indique lui aussi une tête haute, acrocéphale ($M = 88,7 \pm 0,1$).

Le diamètre frontal minimum atteint la moyenne de $106,1 \text{ mm} \pm 0,1$ ($W = 103,8$ - 108,5 mm). L'indice fronto-pariétal confirme la largeur du front ($M = 72,9 \pm 0,1$).

La face des Rifains présente des dimensions moyennes. Au rapport entre la hauteur totale de la face ($M = 124,1 \text{ mm} \pm 0,2$; $W = 121,2$ - 131,2 mm) et le diamètre bizygomatique ($M = 136,0 \text{ mm} \pm 0,1$; $W = 132,7$ - 140,0 mm) correspond un indice facial leptoprosopie ($M = 91,4 \pm 0,2$; écart entre les moyennes des différentes tribus, $W = 88,6$ - 95,9). Les faces les plus allongées se rencontrent parmi les tribus de l'est, les plus courtes « parmi les tribus centrales de plus pures traditions rifaines », dont l'indice moyen se rapproche de la mésoprosopie.

La largeur bigoniale est plus faible que la largeur bizygomatique ($M = 106,1 \text{ mm} \pm 0,2$; $W = 103,6$ - 109,5 mm). Le nez, leptorhinien dans toutes les séries ($M = 63,6 \pm 0,2$; $W = 61,2$ - 64,9 mm) possède une hauteur moyenne de $54,7 \pm 0,1 \text{ mm}$ ($W = 52,7$ - 56,9 mm) et une largeur moyenne de $34,6 \text{ mm} \pm 0,1$ ($W = 33,9$ - 35,6 mm). L'indice diminue de l'est vers l'ouest en même temps que les dimensions du nez augmentent.

La couleur de leur peau, relevée sur la poitrine et sur la face interne de l'avant-bras, s'est montrée claire dans 65 % des cas, ce pourcentage variant entre 85,9 % chez les Ouriagels et 44,8 % chez les Nomades. Une pigmentation foncée n'a été observée que chez 4,3 %. Le nombre d'individus porteurs d'éphélides (taches de rousseur) s'élève à 22,7 %. Les cheveux qui sont ondulés ou bouclés se montrent un peu plus foncés que la peau puisque ils ont été trouvés noirs chez 43,7 % des sujets examinés et bruns foncés chez 25 %; elle tend vers le roux chez 17 % d'entre eux. Les yeux bruns foncés dominant (43 %); les autres sont soit gris brun, soit brun vert, soit brun bleu, soit gris (0,2 %) ou bleu (1,9 %).

De ces observations, C.S. Coon conclut à la fréquence du blondisme dans le Rif, la moitié des habitants en présentant des traces dans la coloration soit de leurs cheveux, soit de leur barbe, soit de leurs yeux. Selon lui, 4 types principaux peuvent se reconnaître parmi les Rifains.

« L'un est de type à face allongée, à nez busqué, à pigmentation brune foncée ou mélangée, plus commun dans le nord-est, en particulier parmi les Nomades; cette physionomie est considérée par les Rifains comme une importation de Zénata ou d'inspiration Arabe. Un autre est un Méditerranéen classique, avec un front légèrement fuyant, un profil nasal rectiligne, à extrémité légèrement relevée, avec des ailes du nez moyennes et un contour facial ovale; ce type est généralement brun foncé; on le trouve partout, mais particulièrement parmi les tribus du centre et de

l'ouest. Un troisième est un Nordique dans le sens morphologique le plus strict, avec généralement des cheveux bruns et des yeux mélangés, et un « Nordique Rifain pourrait être pris pour un Irlandais ou un Anglais, moins facilement pour un Scandinave ».

« Un quatrième est un type au corps large, à la tête large tendant vers la mésocéphalie, avec un aplatissement lambdoïdien marqué, particulièrement visible quand la tête est rasée; la face est large, les orbites basses, comme on peut facilement le discerner à partir de l'ouverture palpébrale étroite et la présence de pli palpébral médian ou externe; le nez est court, droit ou parfois relevé, la bouche large, le menton proéminent et la mâchoire massive. La pigmentation est en général mélangée, avec des cheveux bruns ou roux et des yeux clairs-mélangés. Ce type, sans contexte, est évidemment un survivant moderne quelque peu atténué des vieux hommes d'Afalou ressemblant aux Cro-Magnons. On le trouve principalement parmi les familles rifaines les plus anciennes et parmi les fonctionnaires tribaux. Ils ne sont pas rares dans le Rif... »

« Une variante plus petite de celui-ci est considérée par les Rifains eux-mêmes comme typique des Beni Urriaghel de la montagne; de petite stature, de constitution large, avec des mains courtes et larges, une peau présentant des taches de rousseur, un barbe rousse, des yeux bleus, une face courte et large avec une mâchoire carrée et un nez camus. C'est la prédominance de ce dernier type, concentré dans le groupe montagneux entre les Beni Urriaghel et les Geznaya.

Les pourcentages suivants ont été obtenus pour les groupes sanguins A,B,O. On ne dispose pas de données sur les autres systèmes de groupes érythrocytaires :

N	O	A	B	AB	Auteurs
195	50,26	18,36	28,72	3,08	C.S. Coon, 1931
165	59,39	24,85	14,55	1,21	J. Gaud, 1942

2. — Tribus au sud et à l'est du Rif

(Bassin du Sebou, Trouée de Taza, Mts des Beni Snassen).

Ces tribus occupent les plaines au sud du Rif, jusqu'à une ligne passant sensiblement au Nord des chaînes de l'Atlas, par Rabat et Fez.

N. Kossowitch (1953) a étudié dans cette région les tribus suivantes : Beni Ahsen, Beni Malek, Sefiane du Gharb, Cherarda, Beni Mestara, Beni Zeroual, Beni Urriaghel et Beni Mesquilda, Mtiou, Mesraoua, Meziat, Rioua et Senhadja de Mosbah, Senhadja de Gheddon, Confédération Hayaina (Oulad Riab, Oulad Aliane), Brane, Tsoul, Riata, Gueznaia, Metalsa, Haouara, Beni Snassen.

Suivant les groupes, la moyenne de la stature varie entre 72,2 et 74,7, celle de l'indice de hauteur-longueur entre 65,6 et 69,6, celle de l'indice de hauteur-largeur entre 89,4 et 95,7; la moyenne de l'indice facial se situe entre 91,4 et 94,4, celle de l'indice nasal entre 63,7 et 68,8.

Les hommes appartenant à ces tribus sont donc, en moyenne, de stature moyenne à sur-moyenne, dolichocéphale, avec une tête haute aussi bien par rapport à sa longueur que par rapport à sa largeur, une face leptoproscope et même hyperleptoproscope, un nez leptorhinien. Le pourcentage d'yeux clairs varie entre 10,3 et 20,7 %; celui des cheveux clairs entre 5,9 et 24,0 %. Le front est décrit comme haut ou moyennement élevé, vertical ou légèrement fuyant, les oreilles assez grandes et écartées de la tête (ce caractère étant dû au port d'une coiffure); le nez, le plus souvent droit et à dos rectiligne, peut prendre une forme légèrement busquée ou « arménoïde »; les lèvres se montrent épaisses, la bouche grande ou moyenne; le menton saille de façon variable, mais souvent fortement.

Cet aperçu général montre seulement qu'un élément méditerranéen y prédomine nettement. Mais est-il seul représenté?

Une réponse à cette question nous sera suggérée, entre autres, par l'examen de la répartition des individus dans les classes des différents indices considérés.

Nous prendrons comme exemple quelques tribus.

Les Senhadja de Geddou sont probablement d'origine saharienne ; il descendraient de ces nomades qui ont donné naissance à la dynastie almoravide. La moyenne de leur stature est la plus faible de toutes les tribus étudiées par N. Kossovitch ($M = 164 \text{ cm} + 7,2$; $W = 150 - 180 \text{ cm}$) et ils possèdent le plus petit diamètre antéro-postérieur de la tête ($M = 18,4 \text{ cm}$). La quasi-totalité des têtes est dolichocéphale (85 %), un petit nombre mésocéphale (14 %); les brachycéphales ne représentent que 1 % de la population. Ces hommes se distinguent aussi par une grande fréquence de leptoprosopie et d'hyperleptoprosopie (88 % des cas). Le nez se montre étroit chez 84 % des individus, les platyrhiniens laissant supposer un apport négroïde ne représentant que 1 % de la population. Les yeux et les cheveux clairs sont relativement fréquents chez eux (respectivement 16 % et 19 %). On peut donc admettre que les Méditerranéens dominent dans cette tribu qui comportait aussi quelques Nordiques.

Les Senhadja Sghir semblent présenter davantage de caractères négroïdes.

A côté des Senhadja, nous citerons les Beni Mestara (mais ils appartiennent plutôt aux Rifains) et les Beni Zerroual qui se signalent par une plus grande proportion de faces chamaeprosopes (11,8 %). Ils appartiennent au clan des Ghomara, probablement d'ancienne souche berbère.

Leur tête est particulièrement allongée : on dénombre 88,2 % d'hyperdolichocéphales et de dolichocéphales. Leur nez est en majorité leptorhinien (69 %); on ne compte que 1,4 % de platyrhiniens. Leur stature se montre moyenne à grande.

Il semble que chez eux existe une certaine proportion de descendants d'Hommes de Mechta-Afalou, présentent un pourcentage faible, mais néanmoins plus élevé que dans les autres tribus, de brachy et sous-brachycrânes. Les nez mésorhiniens s'y montrent aussi plus fréquents. Faut-il y avoir l'indice d'Alpins?

Nous avons déjà noté la proportion relativement élevée d'yeux et de cheveux clairs chez les Senhadja de Geddou. Des chiffres comparables et même plus forts se rencontrent chez les Fassi, chez les Beni Urriaghel, chez les Beni Mesguida, chez les Metalsa : les pourcentages arrivent à dépasser le cinquième de la population, laissant supposer un apport nordique s'ajoutant à l'élément blond qui se rencontre normalement chez les Méditerranéens.

En résumé, nous retrouvons dans les tribus arabophones et berbérophones du Nord les mêmes composantes raciales que dans le Rif. L'élément méditerranéen y domine; on y constate aussi la présence, avec une fréquence variable, suivant les tribus, d'éléments alpins (en faible nombre), nordiques ou de type de Mechta Afalou. Un apport de sang noir se décèle en très faible proportion et sous forme de métissage.

On doit à M. Gessain (1957) l'étude des crêtes papillaires digitales de 194 hommes de la tribu des Beni Mathar habitant non loin de la frontière algérienne dans la région de Buerquent. Ces hommes sont « de grands dolichocéphales bruns et appartiennent à une variété de grande taille de la race méditerranéenne » (M. Gessain, 1957). En ce qui concerne les dermatoglyphes, on constate que les arcs sont relativement peu nombreux (3,1 %) et que les boucles (57,9 %) l'emportent sur les tourbillons (38,8 %).

Plusieurs auteurs se sont intéressés aux groupes sanguins d'un certain nombre de tribus. Il n'est pas possible de reproduire ici tous les résultats publiés. Nous donnons ci-dessous les pourcentages des groupes A,B,O, obtenus en tenant compte des données de N. Kossovitch et ceux correspondant aux valeurs relevées par A.E. Mourant et alii (1958) chez divers auteurs :

	O		A		B		AB		N Total
	N	%	N	%	N	%	N	%	
Kossovitch	903	43,41	744	35,77	347	16,68	86	4,14	2 080
Mourant	2 202	45,0	1 563	31,9	880	18,0	253	5,2	4 898

On constate une relative concordance entre eux.

Pour les système erythrocytaires MN et Rh, les pourcentages calculées à partir des données relevées par A. Messerlin (*in* A.E. Mourant 1954) sur les 5 groupes qu'il a examinés sont les suivantes :

N Total	Phénotypes %			Gènes %	
		MM	MN	NN	
1 577	% observés	25,80	53,14	21,05	
	% théorique	27,58	49,59	22,83	
N Total 1872		Rh +	Rh -		
		86,75	13,25		
				D	d
				63,78	36,22

3. — *Les arabophones de la côte atlantique*

Nous regroupons sous cette appellation les tribus qui occupent la région côtière entre Rabat et Mogador. Celles examinées par N. Kossovitch (1953) sont les suivantes : Zaër, Chaouia, Doukkala, Ahmar, Rehamna, Seraghna, Abda, Guich, Chiadma, Beni Zemmour, Beni Moussa, Beni Amir, Ourdigha, Smala, Oulad Bou Sebaa, Mejjat et Frouga.

Les groupes sanguins A,B,O, seuls groupes érythrocytaires sur lesquels on ait des données, sont représentés avec les fréquences ci-dessous :

		O		A		B		AB	
N Total	Auteur	N	%	N	%	N	%	N	%
833	Kossovitch	355	42,62	290	34,81	155	18,61	33	3,96
2 552	Mourant	1262	49,45	791	31,00	413	16,18	86	3,37

Les dimensions moyennes de ces hommes, et le pourcentage d'individus aux yeux et aux cheveux clairs, sont comparables à celles des Bérabers ou des tribus du Nord. Suivant les groupes considérés, la stature moyenne varie entre 166 et 170 cm, l'indice crânien horizontal entre 73,2 et 75,9, l'indice facial entre 90,2 et 93,9 et l'indice nasal entre 62,6 et 68,7. Proche de la mésorhinie, cette dernière valeur se rencontre chez les tribus installées sur le versant sud du Haut-Atlas : Oulad Bou Sebaa, Mejjat, Frouga. C'est chez elles aussi que l'on trouve le pourcentage de nez platyrhiniens le plus élevé (4,5 %), signalant un plus grand apport de sang noir. Celui-ci reste relativement large, à moins que ce caractère ne soit dû à une plus grande fréquence de descendants d'Ibéromaurusiens?

4. — *Les Bérabers*

Ils vivent sur les Hauts Plateaux, sur les pentes du Moyen Atlas et dans les bassins de la Moulouya. Ils sont soit sédentaires, soit semi-nomades, pratiquant la transhumance. Les tribus étudiées par N. Kossovitch (1953) sont les suivantes : Confédération Zemmour, Zaïan, Aït Roboa, Beni Mtir, Beni Mguild, Aït Ayach, Aït Yzdeg, Aït Ouafellah, Aït Youssi, Aït Youssi-Ketchala-Pachalik, Aït Seghrouchen (Aït Seyrußen), Aït Seghrouchen d'Immouzer, Aït Seghrouchen de Sidi Ali ou du Djebel Tichoukt, Aït Seghrouchen de Harira, Marmoucha, Beni Ouaraïn, les Bahloula.

Leur stature varie entre 165 et 169 cm suivant les tribus, et l'indice céphalique horizontal entre 71,5 et 76,1, les indices de hauteur de leur tête indiquent tous des calottes élevées. L'indice facial (dont les moyennes oscillent entre 91,6 et 96,3) se situent toujours, en moyenne, dans les marges de la leptorhinie. On constate

un pourcentage de cheveux et d'yeux clairs un peu plus élevé que chez les tribus du Nord.

Les groupes sanguins A, B, AB, O se rencontrent avec les pourcentages donnés ci-dessous. On ne possède pas de données sur les autres systèmes des groupes érythrocytaires.

	O		A		B		AB		Total	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
Kossovitch	364	40,81	347	38,90	141	15,81	40	4,48	892	100
Mourant	125	32,81	147	38,58	89	23,36	20	5,25	381	100

L'élément méditerranéen dans ses deux variétés, robuste et gracile, domine toujours dans ce groupe. Mais la proportion de descendants des Ibéromaurusiens du type de Mechta—Afalou et de Brachycrânes alpins issus soit de ces derniers soit des Méditerranéens, semble plus importante que chez les tribus arabophones et berbérophones du Nord, vivant dans les plaines au sud du Rif.

5. — Les Chleuhs

Le nom de Chleuhs a été donné aux Berbères parlant le *tašelyit* et vivant dans les montagnes du Haut Atlas de Marrakech et de l'Anti-Atlas occidental, à partir de la côte atlantique, au Sud de la ville de Mogador. Vers le Sud, leur limite est imprécise et se perd dans le Sahara. Ces hommes mènent une vie soit sédentaire soit nomade, pratiquant alors la transhumance dans les montagnes.

Les tribus étudiées par N. Kossovitch (1953) sont : Haha, Confédération Mesfioua, Ida-Ou-Tanan, Ida-Ou-Ziki, Ida-Ou-Zal, Ida-Ou-Mahmoud, Erguita, Mentaga, Aït-Igges, Ida-Ou-Zedagh, Goundafa, Glaoua, Zemran, Ftouaka, Oultana, Entifa.

Les Chleuhs ne forment pas plus que les autres ethnies marocaines, une population anthropologiquement homogène.

La région du Sous doit être considérée à part. Elle forme une enclave qui « comprend outre la vallée du Sous, l'extrémité occidentale du Grand Atlas et une partie du versant sud de ce massif, avec le massif du Siroua et le massif montagneux de l'Anti-Atlas »... « Cette population comprend des Berbères, des Arabes et des Soudanais fortement mélangés les uns aux autres. Il y a aussi un assez grand nombre de juifs ». (N. Kossovitch, 1953). Les tribus leur correspondant sont : Ksima, Mesguina, Haouara, Oulad, Yahia, Menabha, Guettoua, Chtouka.

Chez les Chleuhs, la stature, suivant les tribus, varie en moyenne entre 165 et 169 cm, les mesures individuelles s'étagent entre 152 et 187 cm. L'indice céphalique est essentiellement dolicocephale ($M=73,8$ à $75,6$ mesures individuelles, $W=59,8$ à $86,0$) et l'indice facial lepto ou hyperléptoprosopé ($M=89,5$ à $95,2$ mesures individuelles $W=80,1$ - $102,2$). L'indice nasal se montre, en moyenne, soit lepto, soit mésorhinien ($70,5$ chez les Mesguina du Sous, $72,2$ chez les habitants de Marrakech).

Lorsque l'on tient compte des pourcentages de répartition des indices on constate, par rapport aux Bérabers, une augmentation des brachycrânes, des faces chamaeprosopes, rectangulaires, basses et larges, des nez platyrhiniens. La proportion des yeux et des cheveux clairs est au contraire en régression (valeurs extrêmes des pourcentages d'yeux clairs : $7,7\%$ et $18,3\%$; pour les cheveux clairs, $3,4\%$ et $20,0\%$).

Une plus grande fréquence de métissage avec les Noirs, due à la proximité avec l'Afrique noire, peut rendre compte de ces pourcentages. Il est certain aussi que la frontière commune et imprécise avec le Sahara a facilité les croisements avec les Nomades.

Quoi qu'il en soit, les mêmes composantes raciales que dans les autres régions du Maroc se retrouvent : Méditerranéens, quelques Nordiques, des Alpains issus soit de Méditerranéens soit d'Ibéromaurusiens.

Nous donnons ci-dessous des moyennes des pourcentages établis par N. Kossovitch (1953) pour les groupes sanguins A,B,O, des Chleuhs et celles calculées à partir des valeurs publiées par A.E. Mourant (1958) :

	O		A		B		AB		N total
	N	%	N	%	N	%	N	%	
Kossovitch	477	43,9	369	34,0	185	17,1	54	5,0	1 085
Mourant	1 019	61,09	381	22,84	233	13,97	35	2,1	1 668

Pour les tribus du Sous, N. Kossovitch a obtenu les résultats suivants :

	O		A		B		AB		N total
	N	%	N	%	N	%	N	%	
	141	42,7	114	34,6	60	18,2	15	4,5	330

On constate sur tous les tableaux une prédominance du groupe O, les autres groupes décroissant dans l'ordre A, B, AB. Plusieurs tribus du Haut Atlas se caractérisent par une forte fréquence du groupe O ; celle-ci atteint 81,8 % chez les Aït Moghrad et 78,2 % chez les Aït Haddidou. La dérive génétique pourrait rendre compte de ces résultats, ces tribus vivant assez isolées. Elles se distinguent d'ailleurs aussi par les fréquences particulières présentées par les groupes Rh - (29,9 % soit 55 % de gènes d pour la 1^{re}, 28,7 % soit 54 % de gène d pour la 2^e) et MN (18 % de M pour la première).

Les moyennes obtenues pour ces deux systèmes érythrocytaires à partir des examens sérologiques faits par A. Messerlin (*in* A.E. Mourant, 1954) sont indiquées ci-dessous. Les tribus examinées par cet auteur sont les Aït Haddidou, les Aït Moghrab, les Aït Izdek, qualifiés par lui de Berbères, les Chorfa d'Assoul et les Chorfa de Sidi Boukil (que les groupes Rh pour ces derniers), qualifiés d'Arabes.

	Phénotypes %			Gènes %	
N total	MM	MN	NN	M	N
627	Obs.(1) 10,85	42,10	47,05	31,74	68,26
	The (1) 11,32	41,15	47,53		
N total	Rh +	Rh -		D	d
1 012	76,48 %	23,52 %		52,17 %	47,92 %

(1) Obs. : pourcentage observés

The : pourcentage théorique.

BIBLIOGRAPHIE

- COON C.S., *Tribes of the Rif*, Harvard, Afr. Studies, t. 9, Peabody Museum, Cambridge Mass.
 GESSAIN M. « Les crêtes papillaires digitales de 194 Marocains », *Bull. Mém. de la Soc. d'Anthrop. de Paris*, X^e série, t. 8, 1957, p. 341-352.
 KOSSOVITCH N., *Anthropologie et groupes sanguins des populations du Maroc*, Paris, Masson et Cie, 1953, 492 p.
 MOURANT A.E., *The distribution of the human blood group*, Oxford, Blackwell scientific publication, 1954, 438 p.
 MOURANT A.E., KOPEC A.C., DOMANIEWSKA-SOBCZAK K., *The A,B,O, blood groups. Comprehensive tables and maps of world distribution*, Oxford, Blackwell scientific publications, 1958, 276 p.

D. FEREMBACH

Anthropologie physique des Algériens

Caractères métriques et descriptifs

L'étude des caractères morphologiques (caractères métriques et descriptifs, Chamla, 1974) d'Algériens originaires de régions de plaines et de montagnes de la zone septentrionale de l'Algérie montre qu'il existe un brassage particulièrement intense dans la population, si bien que les distances anthropologiques globales entre les séries régionales étudiées apparaissent faibles. Néanmoins, l'analyse typologique régionale révèle l'existence d'éléments variés au sein de la population, et dont les caractéristiques indiquent que certaines modifications doivent être apportées aux conceptions classiques sur le peuplement actuel de l'Algérie.

Trois types fondamentaux sont présents dans toutes les séries régionales étudiées dans des proportions variant généralement assez peu, fait qui expliquerait cette faiblesse des coefficients de distance entre les régions. (Les coefficients de distance ont été calculés selon la formule g de Hiernaux — *tableau 1*). L'élément méditerranéen représente l'élément majeur (environ les 3/4 de la population) où l'on distingue trois variantes :

- a) un type ibéro-insulaire et un type sud-oriental dont le signalement est suffisamment proche pour qu'ils n'aient pu être séparés par le procédé de l'analyse typologique, et dont les caractéristiques sont essentiellement une stature petite ou moyenne, la dolichocéphalie, la méso-à l'hyperleptoprosopie de la face;
- b) un type atlanto-méditerranéen aussi représenté que le précédent, plus robuste et de stature plus élevée, mésocéphale, à la face longue à très longue;
- c) un type dit « saharien », moins fréquent (15 à 20 % des sujets), de stature élevée, dolichocéphale, à face longue à très longue.

Un second élément qualifié d'alpin par les auteurs en raison de sa brachycéphalie, de sa face courte et de sa stature peu élevée, existe dans la population dans une proportion d'environ 1/10^e, mais il ne semble pas qu'on puisse le confondre pour autant avec le type alpin européen, ne serait-ce qu'en raison de l'atténuation très marquée de sa brachycéphalie, du développement latéral de ses mâchoires et de la forme fréquemment quadrangulaire de sa face, tous traits non caractéristiques du type alpin.

Un troisième élément à affinités arménoïdes caractérise moins de 10 % des sujets; il se signale par une stature moyenne à élevée, une brachycéphalie plus ou moins accentuée et une face allongée.

Outre ces éléments, on trouve dans la population algérienne une proportion infime d'individus méso- ou dolichocéphales, à face basse et de stature élevée, et dont le rapport céphalo-facial rappelle celui du type de Mechta-Afalou des anciens habitants d'Afrique du nord à l'époque épipaléolithique.

Les signes de métissage avec un élément négroïde (peau basanée, nez plus large, lèvres plus épaisses, cheveux frisés à crépus) sont rares dans la série étudiée et paraissent se manifester isolément, dissociation qui pourrait indiquer un apport ancien de l'élément noir plutôt que récent. Mais on ne peut exclure aussi l'hypothèse que certains de ces traits, notamment la forme frisée de la chevelure fréquente chez les Algériens, ou un certain prognatisme alvéolaire, correspondraient plutôt à des caractères adaptatifs propres aux populations méditerranéennes du littoral nord-africain et indépendantes de toute influence négroïde.

(Tableau I page suivante.)

La présence d'un élément nordique souvent signalée par les anciens auteurs, et se traduisant par une pigmentation claire de la peau et des yeux ainsi qu'un blondisme de la chevelure n'apparaît pas évidente. Si la coloration de la peau est effecti-

Tableau I — DISTANCE ENTRE LES GROUPES SEDENTAIRES D'ALGERIE.
(DISTANCE GENERALE DE HIERNAUX)

	Plaines occidentales	Plaines orientales	Montagnes occidentales	Petite- Kabylie	Chaouïa	Juifs Ghardaïa	Mozabites
Grande-Kabylie	4	10	16	22	100	152	572
Plaines occidentales		9	27	28	77	162	558
Plaines orientales			33	37	81	195	610
Montagnes occidentales				41	132	126	642
Petite-Kabylie					109	143	567
Chaouïa						307	177
Juifs Ghardaïa							594
Mozabites							

vement plutôt claire chez la majorité des sujets, une teinte sombre des cheveux est largement prédominante. Une proportion infime de sujets présente néanmoins une teinte châtain ou blond foncé, un peu moins rare dans les montagnes que dans les plaines, mais elle n'est pas associée, ou exceptionnellement, à une pigmentation claire de l'œil. Signalons cependant que le blondisme est fréquent chez les enfants, en Grande Kabylie notamment, comme dans la plupart des populations de la Méditerranée occidentale, caractère disparaissant généralement après l'adolescence. Les teintes sombres prédominent également dans la couleur des yeux, mais les yeux mixtes sont relativement fréquents surtout dans les régions de montagnes et les Hautes Plaines orientales ainsi que dans l'Aurès. Cette fréquence relative d'yeux mêlés n'est pas propre aux Algériens mais se rencontre dans d'autres pays d'Afrique du nord, notamment au Maroc, et se rapproche également des taux observés chez certaines populations de la Méditerranée occidentale (Italie du sud, Sicile, Corse, Sardaigne, Espagne), différente de ceux sensiblement plus bas rencontrés dans la partie orientale du Bassin méditerranéen. La fréquence des yeux clairs, quant à elle, varie entre 2 et 15 % selon les régions.

Les mensurations corporelles et céphaliques des Algériens indiquent dans l'ensemble une stature au-dessus de la moyenne et souvent élevée, un buste de longueur moyenne, des épaules et un bassin de largeur également moyenne, un thorax peu développé en profondeur et en largeur, des membres supérieurs plutôt courts relativement à la stature, des membres inférieurs métrio- à macroskèles.

Quelques différences ont été notées entre les groupes des montagnes et ceux des plaines : tendance chez les premiers à une stature moins élevée, à l'allongement du tronc et l'élargissement des épaules, plus grande fréquence de troncs rectangulaires et thorax plus développés, tous traits étant probablement de nature adaptative.

Au niveau de la tête, la principale caractéristique est l'existence d'une diversité dans le rapport céphalo-facial et notamment d'une dysharmonie modérée ou accentuée chez près de la moitié des Algériens étudiés. Ceux-ci comprennent en effet entre autres plus de 30 % de mésocéphales à face longue et très longue, les dolichocéphales à face longue et surtout très longue étant cependant davantage représentés dans la population. Les faces plus courtes ne sont cependant pas rares : un quart des sujets a une face de hauteur moyenne associée généralement à une tête mésocéphale. Une seconde particularité à souligner est le développement latéral fréquent des mâchoires chez les Algériens qui donne à la face un contour quadrangulaire : 30 à 50 % des sujets présentent cette caractéristique, plus fréquente semble-t-il en

Grande Kabylie et dans l'ouest de l'Algérie que dans les autres régions. Le nez est franchement leptorhinien, au profil généralement droit (51 %) ou convexe (39 %), le premier type étant plus fréquent dans les régions de montagne, le second étant plus représenté dans les régions de plaines. Les lèvres sont d'épaisseur moyenne, la forme des cheveux est variable, du type droit à frisé, ce dernier représentant la forme la plus fréquente dans toutes les régions, sauf chez les montagnards de l'ouest.

L'étude des processus de sénescence a montré que, comparativement à des Français appartenant à un milieu socio-professionnel analogue et vivant sous le même climat, les modalités du vieillissement sont généralement peu différentes. Cependant les manifestations de sénescence apparaissent plus tôt chez les Algériens, l'écart pouvant être estimé à une dizaine d'années, avec une rupture de pente apparaissant entre 50 et 60 ans chez eux au lieu de 60-70 chez les Français.

Des signes de changements diachroniques ont été constatés chez des séries originaires de Tizi-Ouzou et de Lakhdaria étudiées les unes à environ 30 années d'intervalle, les secondes à un siècle d'intervalle. Ces processus de micro-évolution sont analogues à ceux que l'on a constatés chez d'autres populations, c'est-à-dire augmentation de la stature, diminution de l'indice céphalique, fonceur de la chevelure. Cependant comparativement aux populations européennes, ils semblent avoir été beaucoup moins marqués en Algérie, tout au moins dans les deux régions qui ont été comparées.

L'étude des dermatoglyphes digitaux d'une série importante d'Algériens originaires de la plupart des régions situées au nord du Sahara, a montré une grande homogénéité dans la distribution régionale des fréquences des arcs, des boucles et des tourbillons. Dans l'ensemble, les Algériens sont caractérisés par une faible fréquence des arcs, un taux élevé de boucles et une fréquence moyenne de tourbillons.

TABLEAU II. *Principales mesures des Algériens du nord actuels (d'après Chamla, 1974).*

I. Corps (en cm)

Mesures	N	M	E.T.	Min.	Max.
Stature	462	168,6	5,64	154,5	185,6
Largeur épaules	432	38,2	1,88	32,3	43,5
Largeur bassin	415	28,1	1,76	23,2	36,0
Périmètre thorax	438	96,3	5,64	83	114,5
Longueur membre inf.	281	95,5	4,32	85,1	109,9

II. Tête (en mm)

Longueur tête	463	192,2	6,24	170	211
Largeur tête	463	147,7	5,55	132	164
Indice céphalique	463	76,7	3,60	67,7	87,7
Longueur face	462	125,9	6,36	108	143
Largeur face	463	137,4	5,16	117	149
Indice facial morphol.	462	91,6	5,32	78,2	107,6
Largeur front	463	107,7	4,68	91	122
Largeur mâchoire	459	106,2	5,82	91	127
Hauteur nez	461	54,4	4,24	40	69
Largeur nez	460	35,7	2,5	27	43
Indice nasal	460	65,6	7,11	50	95,5

III. Caractères morphologiques (en %)

Forme du profil droit	51,8	Couleur peau	blanche	54,9
nasal convexe	39,5		moy. colorée	34,7
N = 374	sinueux	N = 455	basanée	10,3
	concave			
	3,2			
Forme des lèvres minces	23,7	Couleur cheveux	blond foncé	0,8
N = 375	moyennes	N = 450	châtains	0,8
	un peu épais.		brun-noirs	23,1
	épaisses		noirs	74,4
	11,2		roux	0,6
Forme des cheveuxlisses	21	Couleur yeux	bleus	1,7
N = 375	ondulés	N = 462	gris	2,5
	frisés		verts	4,5
	crêpus		marron clair	18,1
	0,2		marron foncé	72,9

Dermatoglyphes digitaux

La répartition des types de dessins digitaux, arcs, boucles et tourbillons, a été étudiée chez 2 336 hommes algériens (Chamla, 1961), originaires de différentes régions. Dans l'ensemble, les Algériens sont caractérisés par une faible fréquence des arcs, des taux élevés de boucles et moyens de tourbillons. En Aurès (Chamla et Demoulin, 1979), les arcs sont plus nombreux que chez les autres groupes algériens, significatifs d'une certaine endogamie :

Pourcentages d'arcs, de boucles et de tourbillons (mains réunies, en %)

	N sujets	A	B	T
Algériens	2 336	3,9	59,1	36,8
Aurès	1 743	4,5	58,2	37,2

Comparées avec leurs voisins marocains, les proportions de ces dessins sont analogues. Comparées avec les Tunisiens, ces proportions sont également similaires, à l'exception d'un pourcentage de tourbillons plus élevé chez ces derniers.

*Groupes sanguins**a) — SYSTÈME A B O*

En Algérie septentrionale les populations berbérophones des régions montagneuses, sauf l'Aurès, sont caractérisées dans l'ensemble par un taux faible du gène A et élevé du gène O. Les habitants de l'Aurès semblent se différencier des autres régions par une fréquence plus faible de A et plus élevée de O, mais les données recueillies à ce jour sur eux portent sur un nombre insuffisant de sujets et mériteraient confirmation.

Cependant, les variations phénotypiques paraissent assez grandes si l'on compare des sous-groupes régionaux constitués notamment par arrondissements. Ainsi en Kabylie occidentale, on observe des variations de A allant de 33 % (L'Arba Naït Irathen, Lakhdaria) à 45 % (Azazga), et des fréquences de O variant de 30 % (Bordj Ménaïel) à 46 % (L'Arba Naït Irathen).

Néanmoins, les fréquences géniques moyennes constatées chez les populations berbérophones d'Algérie septentrionale ne diffèrent pas significativement des fréquences observées dans les autres régions de plaines et de Hautes Plaines non berbérophones. Ce qui ne saurait surprendre puisque la plupart des arabophones sont des Berbères arabisés.

Comparativement aux populations berbérophones du Sahara comme les Touaregs de l'Ahaggar, des Aijer et de l'Aïr, on constate une fréquence du gène A nettement plus élevée chez les montagnards de la zone septentrionale alliée à une intensité moindre du gène O. Certains groupes Touareg, notamment, se signalent par une fréquence très élevée de ce dernier gène. Le gène B de son côté, paraît diminuer du Nord au Sud de l'Algérie, mais de façon moins marquée.

Les populations berbères de la Tunisie offrent des fréquences de ABO analogues à celles des habitants de la Tunisie septentrionale lesquelles sont comparables à l'ensemble des Algériens de la zone septentrionale. Les habitants de l'île de Djerba accusent cependant un taux de A un peu plus élevé et un taux de O moins fort que les autres habitants berbérophones de la Tunisie.

Au Maroc, chez les habitants du Moyen et du Haut-Atlas, la distribution est plus hétérogène et caractérisée par des variations très marquées des fréquences géniques des trois groupes, dues probablement au cloisonnement régional et à l'isolement de certains habitants de ces régions montagneuses, qui favorisent les phénomènes de dérive génique.

Dans l'ensemble, on n'observe donc aucune homogénéité particulière dans les distributions des fréquences géniques du système ABO chez les populations berbérophones d'Afrique du nord, mais plutôt une répartition liée à l'isolement ou à l'ouverture des groupes ethniques, en particulier : 1°) une grande similitude entre l'ensemble des Kabyles et leurs voisins arabophones, ainsi qu'entre les berbérophones tunisiens et l'ensemble des Tunisiens; 2°) une augmentation du gène O chez les Touaregs que l'on retrouve chez l'ensemble des habitants du Sahara, mais plus marquée en raison de leur isolement; 3°) une hétérogénéité chez les Marocains des régions montagneuses due au cloisonnement régional.

b) — SYSTÈME RHÉSUS

Les Algériens sont caractérisés par une fréquence élevée des sujets Rh positif et une rareté des Rh négatif. Les fréquences des sujets appartenant à ce dernier groupe s'établissent généralement entre 6 et 15 %. Les habitants berbérophones des régions montagneuses offrent des taux analogues à ceux des populations des régions de plaines et de Hautes-Plaines. Néanmoins, en Kabylie orientale, on trouve un taux sensiblement plus élevé de Rh négatif allant jusqu'à 11 %. De même en Kabylie occidentale, les fréquences peuvent descendre jusqu'à 2 % à 4 % (Bejaïa, Borjd Menaïel). La comparaison par arrondissement n'offre pas la diversité du système A,B,O. On note une répartition plutôt homogène analogue à la distribution régionale (Benabadji et Chamla 1971).

Les données sur la distribution du système Rh chez les populations berbérophones du Sahara indiquent un taux plus élevé de Rh négatif que ceux de la zone septentrionale. Chez les Touaregs du Hoggar et de l'Aïr, les fréquences s'établissent entre 14 et 15 %. Signalons toutefois que chez une série de Touaregs de l'Aïr étudiée en 1954 (Barnicot et coll.), on n'avait trouvé que 2 % de Rhésus négatif. Une telle divergence avec des données plus récentes (Benabadji et coll., 1965) doit vraisemblablement être imputée à des erreurs de technique dans la recherche des Rh négatif dans les séries étudiées 10 années auparavant.

Au Maroc, les chiffres de Rh négatif obtenus chez les Berbères montrent une grande hétérogénéité due au cloisonnement régional. Les fréquences s'établissent pour 4 groupes ethniques entre 5 et 11 %. Le taux serait de 21 % chez les Berbères marocains en général d'après Messerlin (1950), sous réserve des erreurs de technique dans la recherche des Rh négatif à cette époque.

En Tunisie, on possède des données sur deux ethnies berbérophones de l'île de Djerba, dont les fréquences de Rhésus négatif diffèrent, cette différence étant probablement due à une absence de relation entre ces groupes. Chez les populations tunisiennes non berbérophones, on trouve un taux de Rhésus négatif analogue à celui des Algériens en général, sans différences marquées entre le nord et le sud du pays.

TABLEAU III. — *Fréquences phénotypiques et géniques des systèmes ABO, et Rhésus chez les populations berbérophones d'Afrique du nord.*

SYSTÈME A B O

	N. sujets	Fréquences phénotypiques (%)				Fréquences géniques			Auteurs
		A	B	AB	O	p	q	r	
Algérie :									
Kabylie occid.	1 168	35,9	17,0	4,7	42,3	0,230	0,116	0,654	Benabadji, Chamla, 1971
Kabylie orient.	387	34,6	16,0	4,6	44,7	0,221	0,109	0,670	id.
Chaouïas (Aurès)	79	25,3	12,6	2,5	59,5	0,151	0,079	0,770	id.
Massifs mont. ouest	122	32,8	16,4	5,7	45,0	0,216	0,117	0,667	id.
Touareg : Ahaggar	57	8,7	14,0	1,7	75,4	0,054	0,082	0,863	Benabadji et coll., 1965
Ajjer	89	15,7	12,4	1,1	70,8	0,088	0,070	0,841	Mandoul et coll., 1953
Aïr	95	22,1	10,5	-	67,3	0,118	0,054	0,827	Benabadji et coll. 1965
Maroc :									
Rifains	196	18,3	28,6	3,1	50,0	0,114	0,174	0,712	Coon 1931
Aït Haddidou	256	11,6	7,8	0,8	79,7	0,064	0,044	0,891	Johnson et coll., 1963
Zaïans	985	28,0	19,3	3,9	48,7	0,175	0,124	0,700	Levêque, 1955
Beni Mathar	526	36,3	20,5	7,9	35,1	0,253	0,154	0,592	Levêque, 1955
Chaouïas (Guisser)	320	35,9	11,8	3,4	48,7	0,221	0,079	0,698	Méchali, 1955
Tunisie :									
Berbères Douiret	500	32,4	15,8	5,4	46,4	0,211	0,112	0,677	Caillon et Disdie, 1930
île Djerba	148	40,5	12,8	4,7	42,0	0,260	0,092	0,647	Gherib et coll, 1965

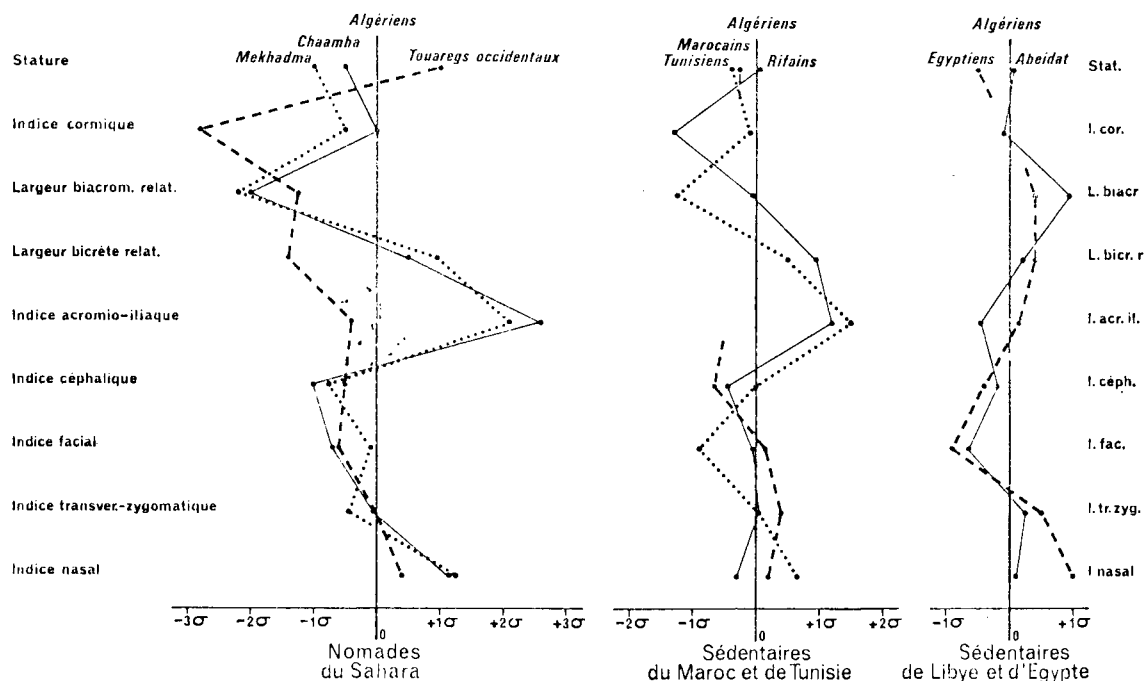
SYSTÈME RHÉSUS

	N. sujets	Fr. phénotypiques (en %)		Fr. géniques		Auteurs
		Rh +	Rh -	D	d	
Algérie :						
Kabylie occident.	1 168	92,2	7,8	0,721	0,279	Benabadji et Chamla, 1971
Kabylie orient.	387	88,3	11,6	0,659	0,341	id.
Chaouïas (Aurès)	79	93,6	6,3	0,749	0,251	id.
Massifs mont. ouest	122	91,8	8,2	0,714	0,286	id.
Touareg : Ahaggar	57	85,9	14,0	0,623	0,376	Benabadji et coll., 1965
Aïr	95	84,4	15,5	0,604	0,395	id.
Maroc :						
Berbères en génér.	987	78,6	21,4	0,538	0,462	Messerlin 1950 in Mourant 1958
Aït Haddidou	256	94,5	5,4	0,766	0,234	Johnson et coll., 1963
Zaïans	630	88,5	11,4	0,662	0,338	Levêque 1955
Chaouïas (Guisser)	320	90,9	9,0	0,699	0,301	Méchali, 1955 in Mourant, 1970
Beni Mathar	473	94,3	5,7	0,761	0,239	Levêque, 1955
Tunisie :						
île Djerba :						
Wahabites	329	91,8	8,2	0,713	0,286	Ranque et coll., 1961
Malekites	258	87,2	12,8	0,642	0,357	id.

Position anthropologique des Algériens vis-à-vis des populations du nord de l'Afrique et du Bassin méditerranéen

La position anthropologique des Algériens par rapport aux autres populations arabo-berbères de l'Afrique septentrionale, inclus le Sahara, et dont l'étude a été faite par la méthode de la distance générale de Hiernaux basée sur les moyennes des caractères métriques, les pourcentages des boucles et des tourbillons pour les dermatoglyphes, et les fréquences géniques des groupes ABO et Rh, indique des affinités certaines entre les Libyens et les Algériens. Ceux-ci se rapprochent également des Marocains, mais offrent moins de similitude avec les Tunisiens et les Égyptiens. Un second fait intéressant est l'éloignement marqué qui existe entre les Algériens de la région septentrionale — et d'une façon générale les groupes sédentaires du nord de l'Afrique — et les habitants nomades du Sahara. La comparaison des groupes nomades indique par ailleurs une diversité manifeste, montrant qu'il existe plus de divergence entre eux qu'entre les groupes sédentaires du nord, même éloignés géographiquement. Ces divergences entre les Algériens de la zone septentrionale et les nomades sahariens montrent que le Sahara a joué le rôle d'une barrière anthropologique, isolant en outre les unes des autres les populations qui l'habitent, facteur favorable à l'apparition de caractères biologiques spécifiques.

Au total il semble exister moins de divergences entre les groupes sédentaires, même éloignés géographiquement, que parmi les groupes nomades sahariens. Les coefficients de distance entre tous les groupes sédentaires varient de 67 à 254. Ceux des groupes nomades s'échelonnent entre 56 et 534. On ne peut guère attribuer *a priori* à des processus adaptatifs cette disparité entre les groupes nomades, puisqu'ils vivent dans un milieu analogue et dans des conditions de vie probablement peu différentes. Peut-on l'expliquer par une origine différente, hypothèse qui paraît peu probable mais difficile à vérifier? Plus vraisemblablement, mais les données anthropolo-



Profils graphiques de populations d'Afrique septentrionale par référence aux Algériens.

ALGERIENS

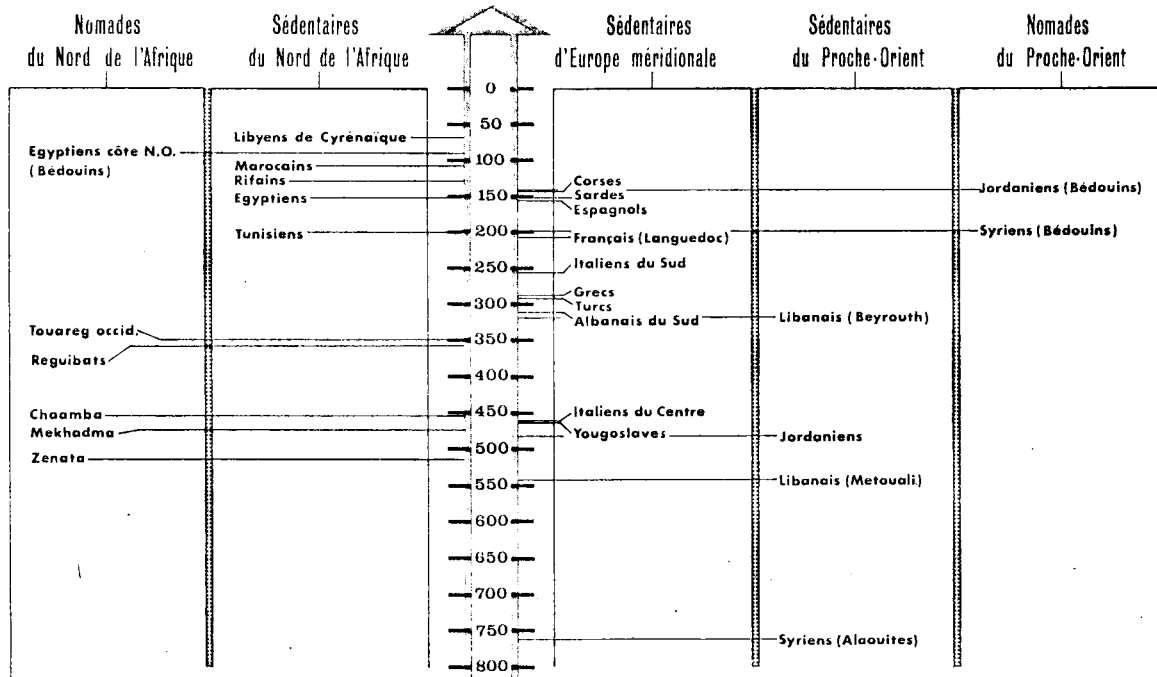


Fig. — Distance Δg entre les Algériens et les populations sédentaires et nomades du Bassin méditerranéen et du Sahara.

Distance Δg entre les Algériens et les populations sédentaires et nomades du Bassin méditerranéen et du Sahara.

giques à notre disposition sont alors insuffisantes pour répondre avec certitude, il s'agit là de phénomènes de dérive génétique auxquels s'ajoutent peut-être des facteurs de consanguinité qui pourraient être à l'origine d'une diversification des caractères biologiques de ces groupes.

Tableau IV — DISTANCE ENTRE LES POPULATIONS SÉDENTAIRES ET NOMADES
DU NORD DE L'AFRIQUE (△ g DE HIERNAUX)

[illegible]

Tableau V — DISTANCE Δ g ENTRE NOMADES DU SAHARA, BEDOUINS D'EGYPTE ET DU PROCHE-ORIENT

	Touareg occ.	Reguibats	Zenata	Béd. Jordaniens	Béd. Syriens
Bédouins d'Egypte	303	347	430	138	137
	Touareg	421	336	306	363
		Reguibats	482	241	217
			Zenata	(1 073) (1)	(469) (1)
				Bédouins Jordaniens	200
					Bédouins Syriens

La position anthropologique des Algériens vis-à-vis des autres populations du Bassin méditerranéen, analysée également par la méthode de la distance générale de Hiernaux, a montré qu'il existe des affinités entre eux et certaines populations de l'Ouest méditerranéen comme les Corses, les Sardes, les Espagnols, les Italiens du sud. En revanche, les coefficients de distance sont apparus particulièrement élevés entre les Algériens et les Italiens du Centre, ainsi que les Yougoslaves et les populations sédentaires du Proche-Orient comme les Jordaniens, les Libanais et les Syriens. Chez ces populations, le type arménoïde très différent du type méditerranéen, est en effet largement représenté, alors qu'il est peu répandu en Algérie. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de ces divergences. Par contre, la distance entre certains Bédouins du Proche-Orient où prédomine le type méditerranéen, et les Algériens, est apparue beaucoup moins marquée.

L'origine des affinités entre les Algériens et les populations de l'Ouest méditerranéen ne peut s'expliquer sur la seule base des données biologiques actuelles, mais doit être recherchée dans le passé anthropologique de la population algérienne ainsi que dans les données historiques et archéologiques à notre disposition. Ces dernières pour leur part semblent démontrer l'existence de courants culturels dès l'époque protohistorique et peut-être même remontant à une époque antérieure, entre le Maghreb et des pays de la Méditerranée centrale. Si ces échanges ont été accompagnés de migrations, on doit pouvoir en retrouver les traces dans les restes humains datant de l'époque protohistorique qui ont été recueillis dans de nombreux sites d'Afrique du nord.

La probabilité de l'existence d'échanges culturels entre l'Europe protohistorique et le Maghreb a été démontrée ailleurs. En effet selon G. Camps (1970) : « La répartition de certains types très caractéristiques de monuments funéraires protohistoriques tels que les dolmens ou les hypogées cubiques de Tunisie du nord, la limitation aux seules zones méditerranéennes de la poterie peinte... et bien d'autres faits secondaires sont autant de témoins indiscutables d'une pénétration non seulement de courants culturels mais de groupes humains venus des pays et des îles de la Méditerranée centrale avant les temps historiques ».

Mais ces échanges culturels ont-ils été accompagnés réellement de migrations suffisamment importantes pour modifier la composition de la population qui habitait l'Algérie antérieurement à cette époque ? Une réponse à une telle question ne pourrait être fournie que par l'étude diachronique de l'évolution du peuplement de l'Algérie depuis les temps préhistoriques, basée sur des documents ostéologiques en nombre suffisant. Une telle étude avait été entreprise par Bertholon et Chantre en 1913, mais les documents de base avaient été insuffisamment exploités. Depuis cette époque, de nombreuses fouilles ont mis au jour un matériel ostéologique humain important datant de diverses périodes, qui fournit des éléments d'appréciation suffisants pour tenter d'élucider ce problème de l'origine du peuplement de l'Algérie. D'ores et déjà, la position anthropologique des Algériens vis-à-vis d'une part des Libyens et des Bédouins du Proche-Orient, de l'autre de certaines populations de la Méditerranée occidentale, fournit des indications intéressantes permettant d'orienter les recherches ultérieures.

TABLEAU VI
Populations du Bassin méditerranéen.
 Références bibliographiques.

Populations	Caractères métriques	Groupes sanguins		Dermatoglyphes
		ABO	Rh	
Espagn. (Aragonais) ..	Fusté et Pons, 1962.	Hoyos Sainz, 1947.	Guasch, 1952.	Oloriz, 1908 (Espagnols en gal).
Franc. du Languedoc ..	Olivier, 1970.	Olivier, id.	Olivier, id.	Olivier, id.
Corses	Piquet-Thépot, 1963.	Olivier, 1970.	Nicoli et coll., 1959.	Piquet-Thépot, 1963
Italiens du Centre (Pérouse)	Sorgetti, 1964.	Sorgetti, id.	Sorgetti, id.	Falco, 1908.
Italiens du Sud (Rofrano, Salerne)	Cresta, 1958.	Cresta, id.	Passarello, 1958.	
Sardes	Jucci (in Biasutti).	Lattes, 1932.	Morganti, 1949.	Vrydagh-Laoureux, 1966.
Yougoslaves	Jovanovic, 1958.	Kalic et Kostic, 1934	Simonovic, 1953.	Abel, 1940 (in Schwidetsky).
Grecs	Hertzberg, 1963.	Papageorgiu, 1952.	Papageorgiu, id.	Roberts et coll., 1965.
Albanais du Sud	Tildesley, 1963.	Simonovic, 1953.	—	—
Turcs	Hertzberg, 1963.	Onur, 1937.	—	Enginalev (in Schwidetsky).
Libanais (Metouali) ..	Shanklin, 1938.	Giraud-Costa, 1952.	—	Cummins et Shanklin, 1937.
Libanais sédent.	Seltzer, 1936.	Taleb, 1964.	Taleb, id.	Shanklin et Cummins, 1937.
Syriens sédent. (Alaouites)	Vallois et Chamla, 1964.	Altounyan, 1928.	—	—
Syriens béd. (Rouala) ..	Shanklin, 1935.	Boyd et Boyd, 1938.	—	Shanklin et Cummins, 1937.
Jordanais sédent. ..	Gloor, 1950.	Taleb et Ruffié, 1968.	Taleb et Ruffié, id.	—
Jordanais bédouins ..	Vallois, 1959. (Taamré).	Taleb et Ruffié, 1968.	Taleb et Ruffié, id.	—
Egyptiens bédouins (Sidi Barani et Soloum)	Godycki et Dzierzykraj, 1964.	Godycki et Dzierzykraj, id.	—	—

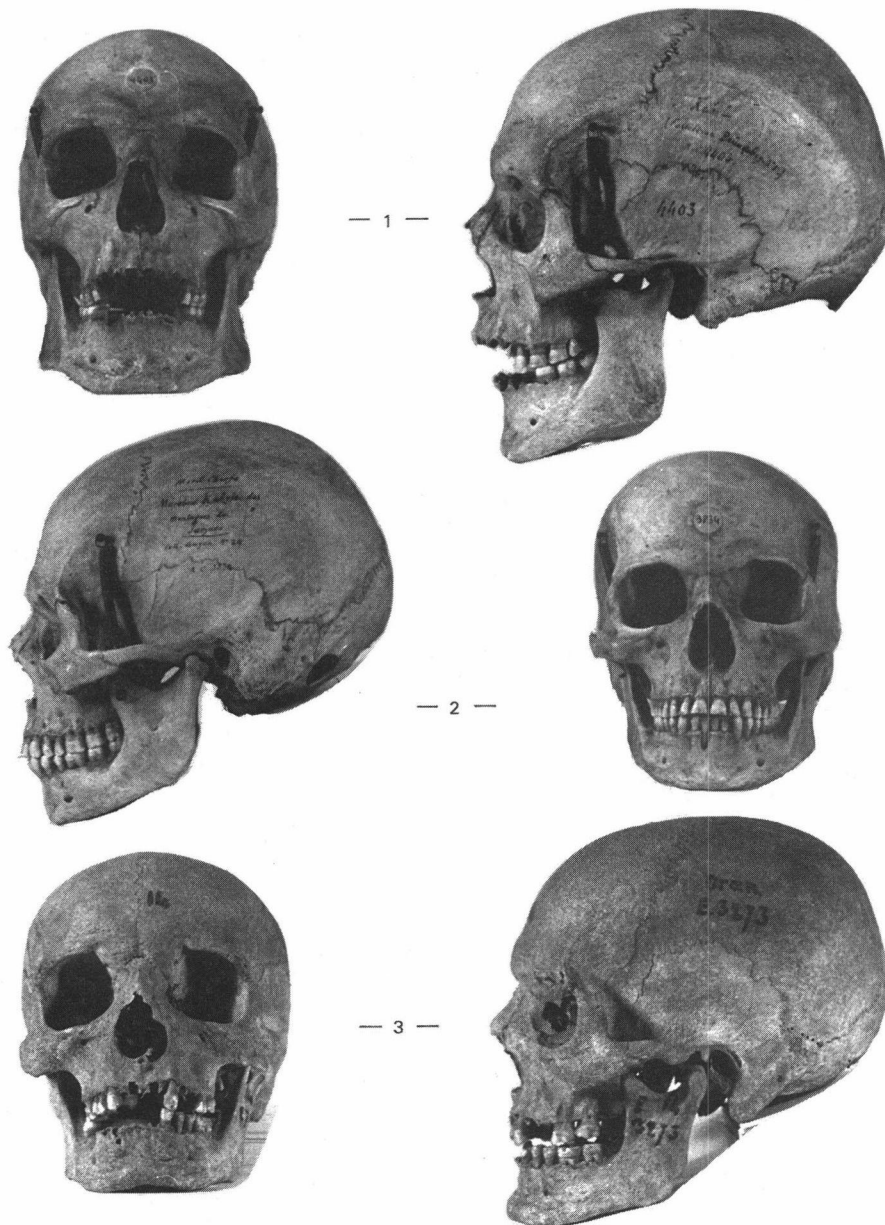
TABLEAU VII

Distance Δg des Algériens vis-à-vis des populations sédentaires et nomades du Bassin méditerranéen (Europe, Proche-Orient, Egypte).

Algériens - Corses	143	Europe.
» Sardes	151	
» Espagnols	156	
» Français (Languedoc)	207	
» Italiens du Sud	256	
» Grecs	288	
» Turcs	292	
» Albanais Sud	311	
» Yougoslaves	461	Proche-Orient.
» Italiens du Centre	463	
» Jordanais bédouins	141	
» Syriens bédouins	198	
» Libanais sédent.	318	
» Jordanais sédent.	483	Egypte.
» Libanais séd. (Metouali)	542	
» Syriens sédent. (Alaouites)	762	
» Egyptiens bédouins (côte Nord-Ouest)	91	Egypte.
» Egyptiens sédentaires	151	

Conclusion

Les données anthropologiques — somatiques et sérologiques (systèmes ABO, et Rh) — résultant de l'étude de séries d'Algériens originaires de différents régions du Tell et du littoral, montrent qu'il existe un brassage particulièrement intense dans la population algérienne. Les distances générales Δg de Hiernaux entre les différents groupes régionaux sont en effet très faibles. Cependant, l'analyse typologique montre qu'il existe des éléments morphologiques variés en proportions sensiblement équivalentes dans les régions étudiées. Les Méditerranéens représentent



Crânes masculins actuels : 1 et 2 de Kabylie; 3 de la région d'Oran.

une large majorité, groupant 71 à 84 % des sujets. Parmi eux, les Atlanto-Méditerranéens mésocéphales paraissent prédominer sur les Méditerranéens dolichocéphales. La fréquence des premiers s'accroît vers l'Ouest. Un élément brachycéphale est également présent dans une proportion d'environ 10 %, mais il ne peut être assimilé au type alpin européen et semblerait correspondre à des Méditerranéens brachycéphalisés. Le type arménoïde se rencontre chez moins de 10 % de la population. Une fréquence très faible d'individus présente des traits de l'ancien type de Mechta-Afalou.

Les distances entre les populations sédentaires d'Afrique septentrionale apparaissent plus faibles que celles existant entre les Algériens sédentaires et les groupes nomades du Sahara. Parmi les premières, ce sont les Libyens qui paraissent être les plus proches des Algériens. La comparaison des séries nomades sahariennes entre elles donne des coefficients variables indiquant une diversité manifeste.

La position anthropologique des Algériens du Tell par rapport aux autres populations du Bassin méditerranéen montre qu'ils se rapprochent davantage des méditerranéens occidentaux (Corses, Sardes, Espagnols) que des habitants du Sud-est de l'Europe (Yougoslaves, Albanais, Grecs) ou des groupes sédentaires du Proche-Orient (Libanais, Jordaniens, Syriens).

BIBLIOGRAPHIE

- ALLISON A., *Groupes sanguins ABO de 94 Kabyles de Tizi Ouzou*, in Mourant, 1958.
- AUZAS C., *Groupes sanguins ABO de 15 895 Musulmans d'Oran*, in Mourant, 1958.
- AUZAS C., « Les Flittas. Études ethnologique et sérologique », *Bull. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1957, t. 8, p. 329-340.
- BARNICOT N., IKIN E., MOURANT A., « Les groupes sanguins ABO, MNS et Rh chez les Touareg de l'Aïr », *L'Anthropologie*, Paris, 1954, t. 58, p. 231-240.
- BENABADJI M. et coll., « Étude hémotypologique des populations du massif du Hoggar et du plateau de l'Aïr. I. Les groupes érythrocytaires », *Bull. et Mém. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1965, p. 171-180.
- BENABADJI M., CHAMLA M.-C., « Les groupes sanguins ABO et Rh des Algériens », *L'Anthropologie*, 1971, n° 5-6, p. 427-442.
- BENHAMOU E., ZERMATI M., *Groupes sanguins A,B,O de 487 Kabyles et Arabes*, in Mourant, 1958.
- BENOÎT F., KOSOVITCH N., « Les groupes sanguins chez les Berbérophones (île de Djerba, Hoggar, Maroc) », *C.R. Soc. de Biologie*, 1932, t. 109, p. 198-200.
- CAILLON L., DISDIER C., *Les groupes sanguins d'une tribu berbère tunisienne, les Douiret*, Arch. Inst. Pasteur, Tunis, 1930, t. 19, p. 50.
- CHAMLA M.-C., « Les Algériens et les populations arabo-berbères du nord de l'Afrique », *Mém. Rech. Anthrop., Archéo. et Ethnogr.*, Alger, n° XXIV, 1974, 128 p.
- CHAMLA M.-C., « Les empreintes digitales de 2336 Algériens musulmans », *L'Anthropologie*, 1961, n° 65, p. 444-466.
- CHAMLA M.-C., DEMOULIN F., « Les dermatoglyphes digito-palmaires des Chaouiâs de Bouzina » (Aurès, Algérie), Analyse intrapopulationnelle, *L'Anthropologie*, 1979, n° 4, p. 626-664.
- COON C., *Tribes of the Rif*, Harvard African Studies, Cambridge, 1931, p. 417 p.
- GHERIB B. et coll., « Études séro-anthropologiques XIII. Recherches sur l'île de Djerba, Tunisie », *L'Anthropologie*, Paris, 1965, t. 69, p. 511-518.
- JOHNSON R., IKIN E. et MOURANT A., *Blood groups of the Aït Haddidu Berbers of Morocco*, Human Biology, 1963, t. 35, n° 4, p. 514-523.
- KOSOVITCH N., *Anthropologie des groupes sanguins des populations du Maroc*, Paris, Masson, 1953, 487 p.
- LEVÊQUE J., « Les groupes sanguins des populations marocaines », *Bull. Inst. d'Hygiène du Maroc*, 1955, t. 15, p. 237.
- MANDOUL R., JACQUEMIN P., *Étude des groupes sanguins au Tassili n'Ajjer*, Inst. Rech. Sahar., Univ. d'Alger, Mission scient. au Tassili n'Ajjer, I, 1953.
- MÉCHALI D., In Mourant, 1976.
- MESSERLIN A., *Groupes sanguins et facteur Rhésus au Maroc*, in Mourant, 1954.
- MOURANT A., *The distribution of the human blood groups*, Oxford Univ. Press, Londres, 1954, 438 p.

- MOURANT A. et coll., *The ABO blood groups. Comprehensive tables and maps of world distribution*, Blackwell publ. Oxford, 1958, 276 p.
- MOURANT A. et coll., *The distribution of the human blood groups and other polymorphisms*, Oxford Univ. Press, Londres, 1976, 1055 p.
- RANQUE J. et coll., *Notions sommaires sur les groupes sanguins des populations tunisiennes*, Transfusion, Paris, 1961, t. 4, p. 217-221.
- RUFFIÉ J., CABANNES R., LARROUY G., « Étude hémotypologique des populations berbères de M'Sirda Fouaga (Nord-Ouest oranais) », *Bull. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1962, t. 3, p. 294-314.

M.-C. CHAMLA

Anthropologie physique des Tunisiens

Deux études seulement ont été publiées sur l'anthropologie morphologique des Tunisiens; elles sont anciennes : 1 133 hommes mesurés par Collignon (1887), âgés de 21 à 30 ans; 136 Tunisiens mesurés par Marie et Mc Auliffe (1930). En revanche, entre 1930 et 1965, ont paru quelques études sur les groupes sanguins. Les dermatoglyphes digito-palmaires ont été étudiés par Chamla et Sahly (1972 et 1973).

Caractères métriques et descriptifs

Chez les Tunisiens mesurés par Collignon à la fin du siècle dernier, la moyenne générale de la stature n'était pas élevée (166 cm), correspondant à une taille sur-moyenne, avec des îlots de tailles sous-moyennes dans le Nord-ouest et de tailles élevées chez les nomades du Sud. Elle semble être plus élevée vers 1920 (168 cm), d'après Marie et Mc Auliffe, mais l'échantillon est restreint.

La largeur du bassin est relativement étroite par rapport à celle des épaules. Cependant, l'indice acromio-iliaque (bassin/épaules) indique un tronc de forme rectangulaire. On n'a pas de données sur la longueur du membre inférieur, mais le rapport de taille assis/stature, indique un indice cormique de 52 à 53, traduisant un buste de hauteur moyenne.

La longueur de la tête est de 191 mm (C.) et 193 mm (M. et M.) en moyenne. La largeur, de 145 et 146 mm, correspond à une tête longue et relativement étroite, donnant un indice céphalique en moyenne mésocéphale à la limite de la dolichocéphalie.

La hauteur de la face n'est pas très grande, et sa largeur moyenne donnent un indice facial morphologique de 87, soit une face moyennement longue, contrastant avec les faces plutôt longues de leur voisins Algériens. Le front est large par rapport à la face. La hauteur du nez est de 49 mm pour une largeur de 35 mm, soit un indice nasal de 70,2, correspondant à un nez moyennement large.

On ne possède pas de données sur la forme du profil nasal ni sur celle des cheveux. Pour la couleur des cheveux, les teintes foncées sont prédominantes (93 %). Il n'y a pas de roux. Les yeux sont en majorité marron foncé, 20 % ont des yeux de couleur mixte, 3,5 % des yeux clairs. Les types de coloration (formule de Livi) montrent une majorité de types foncés (84 %).

Dermatoglyphes digito-palmaires

Les empreintes digitales et palmaires des Tunisiens ont été étudiées (Emberger et al., 1970; Chamla et Sahly, 1972 et 1973). Les secondes portent sur 1 852 hommes et 241 femmes des 13 gouvernorats de Tunisie. Dans l'ensemble, les Tunisiens des régions centre et sud paraissent se rapprocher davantage des Libyens et des Égyptiens que des Algériens du point de vue de la fréquence des boucles et des tourbillons, alors que les séries du nord sont comparables à leurs voisins occidentaux. Dans l'ensemble, la fréquence des tourbillons augmente de l'Ouest à l'Est

de l'Afrique septentrionale et celle des boucles diminue (Chamla 1962 et 1963). La terminaison de la ligne palmaire D et du type 11 pour la main droite. A la main gauche, un nombre plus élevé du type 9 et du type 7 est à noter.

Groupes sanguins ABO et système Rhésus

Quatre études ont été publiées sur le système ABO. Chez les Berbères de Tunisie en général (Caillon et Disdier 1931), on observe une majorité de sujets O (46 %), de même que chez les Tunisiens en général (Ghérif, 1965). La fréquence du groupe O augmente du nord au sud (56 %). Chez les Douiret, 58 %. Dans l'île de Djerba où domine l'élément berbère, en revanche, on observe une similitude entre les fréquences des types A (40 %) et O (42 %) (effet d'endogamie?).

Une seule étude a paru sur le système Rhésus (Ranque et *al.*, 1961). Les sujets Rh positifs sont largement prédominants et les négatifs oscillent entre 7 et 8 %, correspondant donc à une moindre fréquence que chez les Algériens (7 à 17 %).

On ne possède pas de données sur les hémoglobinopathies, sur les thalassémies, ni sur les défauts en G-6-P.D.

Position anthropologique des Tunisiens

La formule de la distance générale de Hiernaux a été utilisée pour les Tunisiens (fig. 1). Ils se classent entre les Égyptiens et les Touaregs occidentaux et sont loin des Algériens et des Libyens.

Distance entre les populations sédentaires et nomades du Nord de l'Afrique
(Δg de Hiernaux)

SEDENTAIRES					NOMADES				
Libyens (Abeïdat)	Marocains	Rifains	Egyptiens	Tunisiens	Touareg occidentaux	Reguibats	Chaamba	Mekhadma	Zenata
Algériens 67	106	128	151	201	350	358	454	474	515
Libyens (Abeïdat)	105	172	68	228	394	475	543	586	616
	Marocains	127	217	183	190	173	214	175	340
		Rifains	225	254	403	458	433	479	838
			Egyptiens	175	472	465	485	472	559
				Tunisiens	403	171	120	149	363
					Touareg	421	446	446	336
						Reguibats	113	115	482
							Chaamba	56	534
								Mekhadma	355
									Zenata

BIBLIOGRAPHIE

- BENOÎT F., KOSOVITCH N., « Les groupes sanguins chez les Berbérophones (îles de Djerba, Hoggar, Maroc) », *C.R. Soc. de Biologie*, 1932, t. 109, p. 198-200.
 BERTHOLON L., CHANTRE E., *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale, Tripolitaine, Tunisie, Algérie*, Lyon, 1913, 2 vol.
 CHAMLA M.-C., SAHLY A., « Les empreintes digitales et palmaires des Tunisiens », *Libyca*, 1972, t. XX, p. 11-32.
 COLLIGNON R., « Répartition de la couleur des yeux et des cheveux chez les Tunisiens sédentaires », *Rev. d'Anthropologie*, 1888, t. 3, p. 1-8.
 EMBERGER J.-M., FOURMONT M., « Les dermatoglyphes digito-palmaires d'un groupe de Tunisiens », *Journal de génétique humaine*, 1970, t. 18, p. 1-19.

- GHERIB B., *Recherches séro-anthropologiques sur les populations tunisiennes*, thèse de médecine, Marseille, 1962, et *Bull. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1965, p. 165-170.
- GHERIB B., « Études séro-anthropologiques XIII. Recherches sur l'île de Djerba, Tunisie », *L'Anthropologie*, 1965, t. 69, p. 511-518.
- MARIE A., MC AULIFFE L., « Étude anthropométrique de 136 indigènes tunisiens », *C.R. Académie des Sc.*, 1920, t. 170, p. 204-206.
- MOULEC J., ABDELMOULA H., « Quelques données sur les groupes sanguins des Tunisiens », *La semaine des Hôpitaux*, 1954, t. 30, p. 3061-3062.
- RANQUE J. et al., « Notions sommaires sur les groupes sanguins des populations tunisiennes », *Transfusion*, 1961, t. 4, p. 217-221.

Marie-Claude CHAMLA

Anthropologie physique des Libyens

Trois études ont paru sur la morphologie des populations libyennes du nord : deux de Puccioni (1934) sur un groupe d'El Abeidat de la Cyrénaïque septentrionale et sur un groupe d'El Baraghit de la côte nord-ouest. En Tripolitaine du nord, 198 hommes ont été étudiés par Bertholon et Chantre (1913).

Caractères morphologiques et descriptifs

La stature est sur-moyenne chez les trois populations, 165 à 169 cm. Les épaules sont larges (39 cm) par rapport au bassin (27,7 cm) chez les Abeidat dont l'indice acromio-iliaque (rapport largeur bassin/largeur épaules) est de 71,5 en moyenne, indiquant un tronc intermédiaire à la limite du trapézoïdal. Le périmètre thoracique est de 86 cm en moyenne, donc relativement faible. La hauteur du buste est de 52,5 cm chez cette population, métriocorme. On ne possède pas de donnée sur les deux autres populations.

L'indice céphalique en Tripolitaine est de 75,4, chez les Abeidat et de 76,1 et 76,7 chez les El Baraghit, indiquant une mésocéphalie. La hauteur de la face est moyenne (120,4 mm) chez les Abeidat, sa largeur est également moyenne, 137,2 mm, donnant un indice facial morphologique de 88, assez élevé, bien qu'à la limite de la mésoprosopie. Les dimensions du nez, 54,5 mm pour la hauteur chez les Abeidat, 35,7 mm pour la largeur, correspondent à un indice nasal de 66,5, étroit. La forme du profil nasal est droite (56 %) à convexe (41 %); 3 % ont un profil concave chez les Abeidat. Chez les El Baraghit, profils droit, 52,1 %, convexe 42,8 %, concave, 4,9 %. L'épaisseur des lèvres, mince à moyenne chez les Abeidat (49,5 % et 40,4 %); mince (66,4 %) chez les El Baraghit qui ont 31,6 % de lèvres moyennement épaisses. La forme des cheveux est lisse (27 %) chez les Abeidat, 32,6 % chez les El Baraghit; ondulée, 67,4 % et 66 % respectivement; frisée, 5,1 % chez les Abeidat, 1,3 % de cheveux crépus chez les El Baraghit. La couleur des cheveux est 100 % noire chez les Abeidat. Celle des yeux, 73 % de marron foncé, 26 % de marron clair.

Dermatoglyphes digitaux

Quatre études ont paru sur cette variable concernant des Libyens de « type arabe » et de « type berbère », des Dauada du Fezzan et des habitants de la Tripolitaine. les résultats sont indiqués ci-dessous en %.

	N	Arcs	Boucles	Tourbillons
Libyens (type arabe)	250 H	3,8	57,6	38,4
Libyens (type berbère)	250 H	3,2	56,7	39,9
Dauada (Fezzan)	146 H-181 F	1,0	56,7	42,9
Tripolitaine	167 H-105 F	2,5	54,3	43,2

On a donc une prédominance, partout, de la fréquence des boucles et une très faible fréquence des arcs.

Groupes sanguins ABO

Trois études ont été publiées concernant des Marabtin (Nord-est), des Abeidat de Cyrénaïque et des Touaregs du Fezzan. Les fréquences des groupes sont les suivantes :

	N	A	B	AB	O	p	q	r	Auteurs
Marabtin	270	31,5	21,1	2,6	44,8	.189	.127	.683	Medulla, 1931
Abeidat	275	30,1	19,6	9,4	40,0	.228	.163	.632	Mazzella, 1949
Touareg	592	28,0	19,8	4,8	47,5	.180	.132	.689	Leblanc, 1946

Le groupe O est prédominant chez les trois populations, particulièrement chez les Touaregs, indiquant une certaine consanguinité et un isolement par rapport aux autres ethnies.

Position anthropologique des Libyens

La distance Δg , selon la formule de Hiernaux qui comprend les caractères métriques, les dermatoglyphes digitaux et les groupes sanguins, indique que les Abeidat sont particulièrement proches des Algériens et des Marocains, fait intéressant qu'il convient de souligner, indiquant peut-être l'existence d'un fond berbère ancien commun aux trois populations chez lesquelles l'élément arabe, arrivé à partir du VII^e siècle, a exercé peu d'influence du point de vue anthropologique.

Distance entre les populations sédentaires et nomades
du Nord de l'Afrique (Δg de Hiernaux)

SEDENTAIRES						NOMADES				
	Libyens (Abeidat)	Marocains	Rifains	Egyptiens	Tunisiens	Touareg occidentaux	Reguibats	Chaamba	Mekhadma	Zenata
Algériens	67	106	128	151	201	350	358	454	474	515
<u>Libyens (Abeidat)</u>		105	172	68	228	394	475	543	586	616
	Marocains		127	217	183	190	173	214	175	340
			Rifains	225	254	403	458	433	479	838
				Egyptiens	175	472	465	485	472	559
					Tunisiens	403	171	120	149	363
						Touareg	421	446	446	336
							Reguibats	113	115	482
								Chaamba	56	534
									Mekhadma	355
										Zenata

BIBLIOGRAPHIE

- BERTHOLON L., CHANTRE E., *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale, Tripolitaine, Tunisie, Algérie*, Lyon, 1913, 2 vol.
 BIASUTTI R., « La posizione antropologica dei Berberi e gli elementi razziali della Libia », *Annal. dell'Institut. Univ. Orient. di Napoli*, 1949, t. 3, p. 127-141.

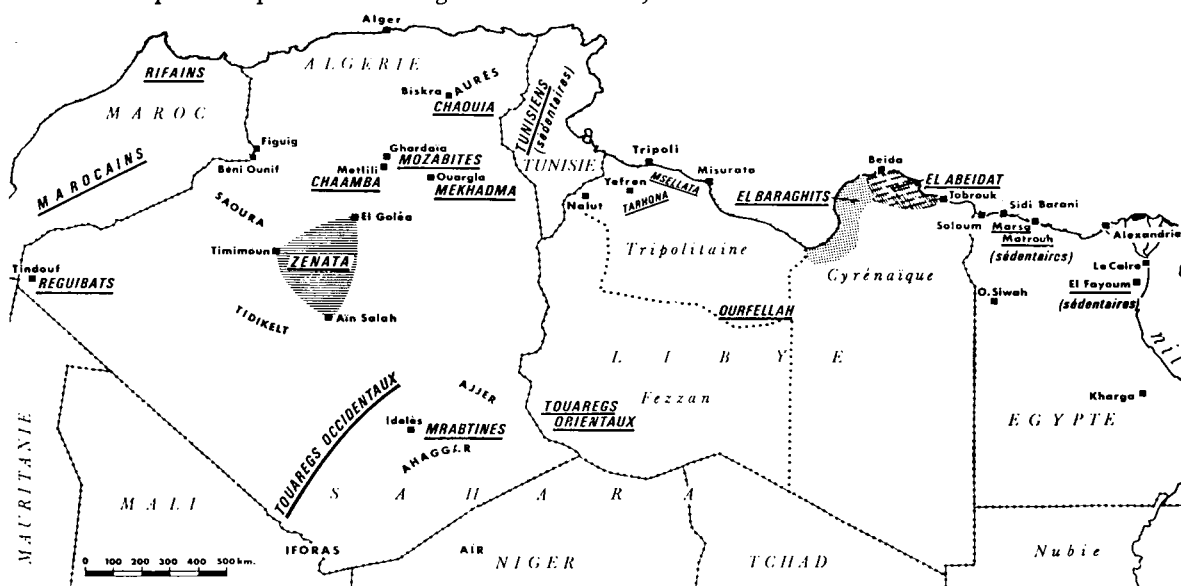
- CIPRIANI L., «Abitanti e caratteri antropologici», in *Il Sahara italiano parte prima, Fezzan e Oasi di Gat*, Rome, 1937, p. 355-383.
- FALCO C., «Sulle figure papillare dei polpastrelli delle dita nei Libici», *Riv. di Antropologia*, 1917-18, t. 22, p. 91-148.
- LEBLANC M., «Anthropologie et ethnologie. (Groupes sanguins de 592 Fezzanais)», *Inst. Rech. Sahar. Univ. d'Alger*, Mission scientifique au Fezzan, 1946, t. I.
- MAZZELLA H., «Groupes sanguins ABO de 275 Abeidat de Cyrénaïque», in *Mourant*, 1958.
- MOURANT A., KOPEC A., DOMANIEWSKA-SOBCZAK K., *The ABO blood groups*, Oxford, Blackwell scient. public., 1958, 276 p.
- PONS J., «Impresiones dermopapilares en varias poblaciones (Bantu de Natal, Berberes de Giado, Garaitas de Polonia y Dauada del Fezzan)», *Trab. del Instit. Bernard de Sahagun*, 1953, t. 14, n° 1, 26 p.
- PUCCIONI N., *Antropometria delle genti della Cirenaica*, Florence, 1934, 2 vol., 798 p.
- RANDALL MC IVER D., WILKIN A., *Libyan notes*, Londres, 1901, 113 p.

M.-Cl. CHAMLA

Anthropologie physique des populations du Sahara

L'anthropologie morphologique des populations arabo-berbères du Sahara n'est pas connue globalement. Seules des études ponctuelles ont paru, certaines fort anciennes. Une dizaine de groupes ethniques ont été étudiés : Mozabites sédentaires (Amat, 1888, Chantre, 1910); Chaamba nomades de Ghardaïa et de Metlili (Coblentz, 1967); Mekhadma nomades de Ouargla (Coblentz, 1967); Reguibat nomades de Tindouf (Coblentz, 1967); Zenata nomades d'El Golea, Timimoun, Aïn Salah (Leblanc, 1934, revus par Briggs en 1958); Mrabtines sédentaires d'Idelès (Ignazzi, 1969); Touaregs «occidentaux» nomades de l'Ajjer et des Ifoghas, réunis par Briggs d'après divers auteurs (1955); Touaregs «orientaux» originaires du Fezzan réunis par Briggs (1955) d'après des documents publiés par Chantre (1910) et Cipriani (1937).

Les groupes sanguins des habitants du Sahara (groupes ABO et système Rhésus) ont fait, en revanche, l'objet de nombreuses publications (cf la bibliographie), ainsi que la fréquence des hémoglobines anormales, thalassémies et défaut en G-6-P.D.



Origine des échantillons des populations arabo-berbères du Sahara.

Caractères métriques et descriptifs

Nous indiquons dans le tableau I les caractères métriques de ces populations et dans le tableau II, leurs caractères descriptifs.

D'après ces tableaux, on constate que, au Sahara, la stature des habitants, nomades ou sédentaires des oasis du Sahara septentrional, s'abaisse sensiblement par rapport aux habitants du nord de l'Afrique (Algériens). Elle est particulièrement basse chez les Mozabites de Ghardaïa et chez les Mekhadma de Ouargla. Elle s'élève un peu chez les Chaamba nomades et dans l'ancienne communauté juive de Ghardaïa, qui a disparu en 1962. Ces données montrent qu'il existe incontestablement dans le Nord-Sahara des îlots de basse stature dont il serait intéressant de rechercher la cause. Il pourrait s'agir d'un effet d'endogamie qui tend à abaisser la stature chez les communautés refermées sur elles-mêmes et ne se mélangeant pas. La stature redevient plus élevée chez les nomades du Sahara central et méridional, Zenata, Reguibat, et surtout les Touaregs occidentaux dont la haute taille contraste nettement avec celle des nomades nord-sahariens.

La largeur des épaules varie sensiblement. Les Mozabites et les nomades du Nord-Sahara ont les épaules les plus étroites, fait qui confirme la gracilité de leurs proportions corporelles. Les Reguibat de l'Ouest saharien ont, eux aussi, un buste peu développé. Les Zenata et les Touaregs se situent entre ces deux extrêmes. Les sédentaires Mrabtines de l'Ahaggar se rapprochent des sédentaires du Tell algérien.

Les dimensions relatives du bassin classent presque tous les groupes, sauf les nomades et sédentaires du Sahara central et méridional (Reguibat, Zenata, Mrabtines, Touaregs) dont le bassin est étroit, dans les valeurs moyennes de la classification de l'indice acromio-iliaque (troncs intermédiaires), mais avec des chiffres généralement plus élevés que ceux des Algériens dont la forme du tronc est plus trapézoïdale. Les formes rectangulaires prédominent chez les Reguibat, dans les oasis du Sahara septentrional, les Mrabtines et les Touaregs.

TABLEAU I. *Caractères métriques des groupes ethniques du Sahara.*
A. *Caractères corporels (en cm)*

	N	M	E.T.
Stature :			
Mozabites (Amat)	50	162	-
Mozabites (Chantre)	70	164	-
Juifs (Ghardaïa)	36	166	5,06
Chaamba	130	165,9	6,20
Mekhadma	140	163	6,04
Reguibat	199	166,8	6,05
Zenata	31	168,7	5,75
Mrabtines	45	168,2	6,64
Touaregs ouest	90	174,2	6,81
Touaregs est	70	170,9	-
Largeur des épaules :			
Mozabites	50	31,4	-
Juifs (Ghardaïa)	36	37	2,19
Chaamba	130	33,1	1,94
Mekhadma	139	33,0	1,88
Reguibat	199	32,9	1,91
Zenata	31	36,7	1,65
Mrabtines	44	38,2	2,60
Touaregs ouest	71	37,1	2,40
Touaregs est	65	37,3	-

Largeur du bassin :			
Mozabites	50	28,1	-
Juifs (Ghardaïa)	36	28,8	1,90
Chaamba	130	28,4	1,73
Mekhadma	139	27,6	1,40
Reguibat	199	27,3	1,66
Zenata	31	26,3	1,39
Mrabtines	44	26,6	1,37
Touaregs ouest	63	28,6	2,26
Touaregs est	65	26,3	-
Périmètre du thorax :			
Mozabites	50	81,4	-
Juifs (Ghardaïa)	36	88,8	5,51
Chaamba	130	86,6	5,75
Mekhadma	35	86,5	4,32
Reguibat	199	87,9	4,71
Mrabtines	43	87,5	5,20

B. — Caractères de la tête (en mm)

Longueur de la tête :			
Mozabites (A.)	50	190	-
Mozabites (C.)	70	?	-
Juifs (Ghardaïa)	36	195,5	5,71
Chaamba	130	196,5	6,65
Mekhadma	125	193,1	6,47
Reguibat	199	197,5	6,23
Zenata	31	188,2	5,90
Mrabtines	45	194,6	6,64
Touaregs ouest	93	194,9	7,24
Touaregs est	-	-	-
Largeur de tête :			
Mozabites (A.)	50	147	-
Mozabites (C.)	70	?	-
Juifs (Ghardaïa)	36	140,7	4,28
Chaamba	130	142,9	4,78
Mekhadma	122	142,3	5,00
Reguibat	199	145,8	4,84
Zenata	31	142,6	5,52
Mrabtines	45	146,8	4,05
Touaregs ouest	93	145,7	4,66
Indice céphalique :			
Mozabites (A.)		77,3	-
Mozabites (C.)		76,8	-
Juifs (Ghardaïa)		72	3,20
Chaamba		73,0	2,71
Mekhadma		74,0	2,93
Reguibat		73,9	3,05
Zenata		75,8	3,25
Mrabtines		75,6	2,44
Touaregs ouest		74,9	3,25
Touaregs est		74,7	-
Hauteur de la face :			
Mozabites	50	120,0	-
Juifs (Ghardaïa)	36	123,4	5,97
Chaamba	130	117,4	7,50
Mekhadma	24	119,0	5,61
Reguibat	193	118,9	6,98
Mrabtines	45	122,5	6,90
Touaregs ouest	63	119,6	8,13

Largeur face :			
Mozabites	50	133,0	-
Juifs (Ghardaïa)	36	132,9	5,57
Chaamba	130	132,7	4,84
Mekhadma	35	130,1	4,39
Reguibat	199	133,5	4,32
Zenata	29	127,6	5,16
Mrabtines	45	134,9	5,39
Touaregs ouest	81	135,2	4,96
Largeur du front :			
Mozabites	50	110,0	-
Juifs (Ghardaïa)	36	105,8	5,00
Reguibat	199	106,5	4,35
Touaregs ouest	45	108,3	7,04
Largeur des mâchoires :			
Juifs (Ghardaïa)	36	105,4	7,09
Touaregs ouest	29	101,4	6,71
Indice facial morph.	N	M	E.T.
Mozabites	50	90,2	-
Juifs (Ghardaïa)	36	93,0	4,65
Chaamba	130	87,9	5,12
Mekhadma	125	90,8	4,44
Reguibat	199	89,1	-
Mrabtines	45	90,4	4,14
Touaregs ouest	93	88,3	6,46
Touaregs est	-	91,5	-
Hauteur du nez :			
Mozabites	50	56,0	-
Juifs (Ghardaïa)	36	55,8	3,81
Chaamba	130	48,7	4,45
Mekhadma	35	48,9	2,93
Reguibat	199	51,4	3,25
Zenata	31	47,0	3,54
Mrabtines	45	53,8	4,45
Touaregs ouest	89	53,7	4,91
Largeur du nez :			
Mozabites	50	34,0	-
Juifs (Ghardaïa)	36	37,6	2,87
Chaamba	130	35,8	2,88
Mekhadma	35	36,7	2,91
Reguibat	199	34,3	3,34
Zenata	31	35,4	2,72
Mrabtines	45	39,9	3,39
Touaregs ouest	88	36,9	3,23
Indice nasal :			
Mozabites	50	60,4	-
Juifs (Ghardaïa)	36	68,1	5,63
Chaamba	130	73,8	8,28
Mekhadma	35	74,5	5,36
Reguibat	199	66,7	6,84
Zenata	31	75,1	7,11
Mrabtines	45	74	6,62
Touaregs ouest	88	68,6	8,54
Touaregs est	-	67,4	-

En ce qui concerne le thorax, l'aplatissement antéro-postérieur est plus marqué chez les habitants nomades du Sahara et les sédentaires d'Idèles que chez les Algériens du nord. Aussi, le périmètre relatif du thorax (périmètre/stature) est-il, chez eux, sensiblement plus faible, ainsi que chez les Mozabites sédentaires et les Juifs de Ghardaïa. Quant à la longueur du membre inférieur, il existe peu de données : seules trois séries, Chaamba, Mekhadma et Mrabtines, indiquent une tendance à une longueur relative assez élevée par rapport à la hauteur du buste, caractéristique des habitants des régions désertiques.

Pour l'indice céphalique (tableau I.B) les groupes les plus dolichocéphales sont les Juifs et les Chaamba de Ghardaïa et, d'une façon générale, les nomades sahariens, sauf les Zenata dont la tête est moins longue. Les Mozabites ont un indice mésocéphale indiquant une séparation ancienne et une endogamie par rapport à leurs voisins.

La largeur de la face est généralement étroite, en valeur absolue, chez les Sahariens, Mozabites inclus. La hauteur de la face est partout moins grande que chez les Algériens du nord dont la face est plutôt longue. Au Sahara, les faces assez longues et étroites prédominent mais la leptoprosopie y est moins accentuée que dans les régions côtières de l'Algérie. Les mâchoires sont larges chez les Juifs de Ghardaïa. Elles sont moins développées chez les Touaregs occidentaux.

Une grande hauteur du nez caractérise les habitants du nord de l'Afrique. On la retrouve chez les habitants sédentaires de Ghardaïa, et les groupes Touaregs et Mrabtines de l'Ahaggar. Les nomades sahariens, Chaamba, Mekhadma, Zenata, ont le nez moins haut. Les largeurs sont équivalentes. Du fait des variations de la hauteur, les indices nasaux diffèrent selon les populations. Les nez sont relativement larges — indice 70 à 75 — chez les Chaamba de Ghardaïa, les Mekhadma de Ouargla, les Zenata de Tindouf et les Mrabtines d'Idèles. Il est intéressant de noter que des types variés peuvent coexister dans une aire assez restreinte comme les oasis de Ghardaïa et de Ouargla. Les quatre séries provenant de ces régions ont des moyennes différents, allant des nez très étroits des Mozabites aux nez plus larges des Mekhadma et des Chaamba. De même, plus au sud, les Zenata et les Mrabtines diffèrent des Touaregs occidentaux et orientaux par un indice nasal plus élevé. Il semble que l'on puisse imputer ce fait à un métissage avec des éléments négroïdes. Dans l'ensemble, on note une légère augmentation de l'indice nasal du nord au sud chez les populations leucodermes d'Afrique du nord.

TABLEAU II. *Caractères descriptifs (en %)*

Forme du dos du nez					
Mozabites :	droit	16	Mozabites	droit	66,6
(A.)	convexe	84	(C.)	convexe	18,8
N = 50	sinueux	-	N = 89	sinueux	-
	concave	-		concave	14,4
Juifs :	droit	55,8	Zenata :	droit	44,4
N = 36	convexe	11,1	N = 27	convexe	44,4
	sinueux	27,8		sinueux	-
	concave	5,5		concave	11,1
Touaregs :	droit	47,3			
N = 74	convexe	37,8			
	sinueux	6,8			
	concave	8,9			
Forme des cheveux					
Juifs :	lisses	30,6	Zenata :	lisses	22,7
N = 36	ondulés	69,4		ondulés	50,0
	frisés	-		frisés	27,3
	crépus	-		crépus	-

Touaregs O : N=85	lisses ondulés frisés crépus	30,6 53,0 16,4 -	Touaregs E : N=36	lisses ondulés frisés crépus	- généralement 4,6 -
Couleur des cheveux			Couleur des cheveux		
Mozabites : N=50	blond foncé châtains brun-noir noirs	- 32,0 32,0 36,0	Juifs : N=36	blond foncé châtains brun-noir noirs	- 11,2 47,2 41,6
Zenata : N=31	blond foncé châtains brun-noir	- - 100,0	Touaregs O : N=86	blond foncé châtains brun-noir	- - 100,0
Couleur des yeux			Couleur des yeux		
Mozabites : N=50	bleus et gris marron clair marron foncé	2,0 30,0 68,0	Juifs : N=36	bleus et gris mêlés vert/ marron marron foncé	11,1 16,7 72,2
Touaregs O : N=57	bleus et gris marron clair marron foncé	- 14,0 85,9			

Répartition des types de coloration d'après la formule de Livi : % de yeux clairs (ou foncés) + % de cheveux clairs (ou foncés) / 2)

	type clair	type mixte	type foncé
Mozabites	1,0	31,0	68,0
Juifs	5,5	13,9	80,5
Touaregs ouest	-	7,0	92,9

Les profils rectilignes prédominent partout, mais les formes convexes sont cependant fréquentes chez les nomades sahariens. Chez les populations sédentaires de Ghardaïa, il semble que les nez convexes soient plus rares que chez leurs voisins du nord et du sud. Cependant, les fréquences très différentes trouvées par Amat et par Chantre chez les Mozabites montrent que des chiffres reposant sur une simple observation directe ne doivent être retenus qu'avec la plus grande réserve.

La forme des cheveux indique une prédominance des cheveux ondulés dans les trois séries à notre disposition. La couleur des cheveux montre une prédominance des cheveux brun noir et noirs chez les Juifs de Ghardaïa, les Zenata et les Touaregs de l'ouest. Une couleur un peu plus claire se rencontre chez les Mozabites (11 %). Il n'existe pas de cheveux roux parmi les populations sahariennes, comme on en rencontre (3,6 %) chez les Kabyles du nord.

La couleur des yeux varie davantage que la couleur des cheveux. Les teintes sombres prédominent chez les Mozabites et les Juifs de Ghardaïa, bien que les yeux marron clair soient bien représentés, et même des teintes claires chez les Juifs de Ghardaïa. Chez les Touaregs de l'Ouest, les teintes marron foncé sont prédominantes.

La combinaison de la couleur des cheveux et des yeux indique une prédominance des types foncés chez les trois séries sahariennes, avec, cependant une fréquence de 13,9 % de types mixtes chez les Juifs de Ghardaïa et de 5,5 % de types clairs.

Groupes sanguins

La distribution des groupes ABO et Rh chez les Algériens du Tell et des Oasis du Sahara septentrional a été étudiée du point de vue régional dans un travail publié en 1971 (Benabadji et Chamla). Ce dernier peut être complété par d'autres études publiées entre 1934 et 1965. Le tableau III indique les répartitions phénotypiques et géniques du groupe ABO, le tableau IV celles du système Rhésus.

L'hétérogénéité du système ABO chez les nomades et semi-nomades sahariens a été signalée à plusieurs reprises par les auteurs. Certains groupes Touaregs se distinguent par une fréquence très élevée du groupe O, indiquant une endogamie particulière que l'on peut rapprocher des fréquences trouvées chez les Amérindiens non métissés. Le gène B, de son côté, paraît diminuer du nord au sud de l'Algérie, de la zone tellienne vers les régions sahariennes. Les fréquences du groupe A sont relativement faibles, comparées à celles des Algériens du Tell.

En ce qui concerne le système Rhésus, les Algériens du nord sont caractérisés par une fréquence très élevée des sujets Rh positifs et une rareté des Rh négatifs. Chez les groupes sahariens du Nord et du Centre, Chaamba, Reguibat, Arabes de la Saoura et du Tidikelt, les proportions de sujets Rh négatifs sont comparables à celles des Algériens du Tell. En revanche, chez certains groupes Touaregs du sud, les taux de Rh négatifs apparaissent plus élevés (Ahaggar, Ajjer). Signalons néanmoins la discordance des résultats obtenus par Barnicot et Benabadji sur les Touaregs de l'Aïr avec des taux de Rh négatifs variant de 2 à 15 %. De telles différences entre les données publiées anciennement sur les Algériens du nord aussi bien que sur les Touaregs de l'Aïr et les données plus récentes doivent vraisemblablement être imputées à des erreurs de technique dans la détermination des Rh négatifs.

TABLEAU III. Fréquences phénotypiques et géniques du système ABO (en %)

	N	A	B	AB	O	p	q	r	Auteurs
Chaamba	312	27,9	26,6	5,1	40,4	.182	.174	.635	Kossovitch, 1934
Chaamba	232	30,1	9,9	2,1	57,7	.177	.062	.760	Ruffié et al., 1962
Reguibat	401	32,4	14,7	6,7	46,1	.218	.113	.668	Ruffié et al., 1962
Beni-Ounif	206	33,5	10,2	3,4	52,9	.206	.071	.727	Horrenberger, 1933
Figuig (Imaziren)	212	24,5	20,7	2,4	54,6	.135	.120	.744	Ruffié et al., 1966
Saoura :									
Arabes	293	22,9	20,1	2,4	54,6	.135	.120	.744	Ruffié et al., 1966
Chleuh	71	31,0	7,0	1,4	60,5	.177	.043	.778	Ruffié et al., 1966
Tidikelt :									
(Arabes)	288	32,6	12,1	4,5	50,7	.206	.087	.706	Ruffié et al., 1963
Ahaggar :									
Touaregs	57	8,7	14,0	1,7	75,4	.054	.082	.863	Benabadji et al., 1965
Arabes	145	24,8	11,7	3,4	60,0	.152	.078	.768	Benabadji et al., 1965
Touaregs	73	34,1	8,2	1,4	56,1	.199	.051	.748	Benoît et Kossovitch, 1932
Ajjer :									
Touaregs	89	15,7	12,4	1,1	70,8	.088	.070	.841	Mandoul et Jacquemin, 1953
Aïr :									
Touaregs	164	23,8	11,6	1,8	62,8	.138	.070	.792	Barnicot et al., 1954
Touaregs	95	22,1	10,5	-	67,3	.118	.054	.828	Benabadji et al., 1965

TABLEAU IV. *Fréquences du système Rhésus (en %)*

	N	Rh +	Rh -	D	d	Auteurs
Chaamba	232	87,93	12,07	.653	.347	Ruffié et al., 1962
Reguibat	401	93,02	6,98	.736	.264	Ruffié et al., 1960
Saoura :						
Arabes	293	90,10	9,90	.685	.315	Ruffié et al., 1966
Chleuh	71	90,14	9,86	.686	.314	Ruffié et al., 1965
Ahaggar :						
Touaregs	57	85,96	14,04	.626	.374	Benabadji et al., 1965
Arabes	132	90,91	9,09	.700	.300	Benabadji et al., 1965
Tidikelt :						
Arabes	268	94,78	5,22	.772	.228	Ruffié et al., 1963
Ajjer :						
Touaregs	89	70,79	29,21	.460	.540	Jacquemin, 1952 in Mourant
Air						
Touaregs	93	97,8	2,1	.854	.146	Barnicot et al., 1954
Touaregs	90	84,44	15,56	.606	.394	Benabadji et al., 1965

Hémoglobines anormales, Thalassémies, Défaut en G-6-P.D.

Un grand nombre d'hémoglobines anormales a été mis en évidence dans la zone tellienne de l'Algérie. Leur détection et leur distribution ont été étudiées principalement par Cabannes (1962) sur un nombre important de sujets. Sur un total de 17 197 sujets musulmans d'origine connue, 306, soit 1,78 %, ont été trouvés porteurs d'une hémoglobinopathie, compte non tenu des cas de thalassémie.

Au Sahara, différents groupes arabo-berbères ont été testés dans le Nord, dans la région de Tindouf, la Saoura, dans l'Ahaggar, le Tassili n'Ajjer, ainsi que chez les Toubous du Tibesti. Chez presque tous, sauf chez les Chleuhs de la Saoura et les Tadjacan de Tindouf, ont été trouvés des sujets, nombreux dans certains groupes, porteurs d'hémoglobinopathies diverses, notamment Hb S (sicklémie), Hb C, Hb K. Les taux augmentent du nord au sud du Sahara : très faibles, chez les habitants de la région de Tindouf et chez les Mozabites (endogamie?), le nombre des sujets porteurs d'Hb anormales est déjà plus élevé dans la région de la Saoura (2 à 10 %), chez les Touaregs et les Arabes de l'Ahaggar et les Ajjer (2,8 à 9,6 %), et surtout chez les Toubous du Tibesti (12,9 %).

Dans certaines populations, seule l'Hb S est présente, notamment au Tibesti et dans les Ajjer où Hb C paraît totalement absente. Celle-ci, par contre, est plus fréquente que l'Hb S dans le Sahara occidental. Selon Cabannes, l'Hb C aurait en effet une diffusion plus limitée en Afrique que le trait sicklémique (L'Hb C serait inexistante à l'est d'une ligne théorique allant du golfe du Gabès au delta du Niger). Le gène Hb K semblerait plus rare parmi les populations sahariennes, où il a été décelé chez seulement deux sujets sur un total de 1 620, soit 0,012 %, qu'en Algérie du nord où sa fréquence atteint 0,14 %.

En ce qui concerne les *thalassémies*, rappelons que celles-ci, à la différence des hémoglobines anormales, qui sont dues à une modification de structure de la globine, sont conditionnées par des mutations portant, sans doute, sur les gènes régulateurs des proportions d'hémoglobines normales. La forme la plus courante (β -thalassémie) se caractérise notamment en Europe méridionale et en Afrique du nord par une diminution globale de l'Hb A et l'augmentation de l'Hb A₂, et plus faiblement de l'Hb F (A₂ thalassémie). Les syndromes de la thalassémie sont très polymorphes et peuvent présenter des aspects divers. On distingue trois formes principales : la thalassémie majeure (maladie de Cooley) qui est la forme la plus complète et la plus grave dont les porteurs sont homozygotes et disparaissent généralement

tôt; une forme modérée, la thalassémie mineure transmise par un seul des géniteurs (forme hétérozygote) et qui entraîne des désordres cliniques et cytologiques; une forme latente, la thalassémie minime des sujets cliniquement sains, uniquement porteurs de la tare sanguine inapparente. La distribution de la thalassémie se superpose à peu près à celle des hémoglobinopathies. On retrouve des thalassémiques presque partout où l'on rencontre des porteurs de gènes d'Hb anormales avec, parfois, association avec Hb S ou Hb C. En outre, il semble établi que la thalassémie est une maladie qui frappe les populations sous-alimentées.

Au Sahara, diverses enquêtes dans la Saoura, le Tassili n'Ajjer, l'Ahaggar et au M'Zab, ont révélé l'existence de foyers thalassémiques dans les deux premières régions. Dans les Ajjer, 24 sujets sur 330 examinés, soit 7,2 %, présentaient une Hb A2 augmentée, sans qu'on note de différence entre les deux groupes Touareg et Arabe. Dans la région de la Saoura, les thalassémiques sont moins fréquents, 1,4 à 3,4 % chez les Chleuhs et les Arabes, ou même, absents chez les Guenammia. Ils semblent également absents dans l'Ahaggar chez les Touaregs comme chez les Arabes (mieux alimentés?), ainsi que chez les Mozabites.

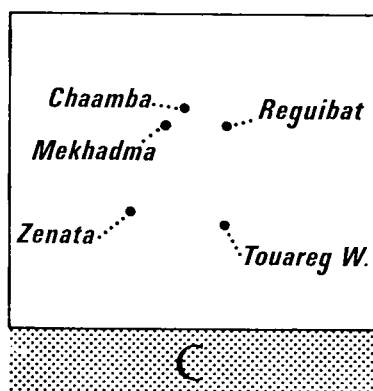
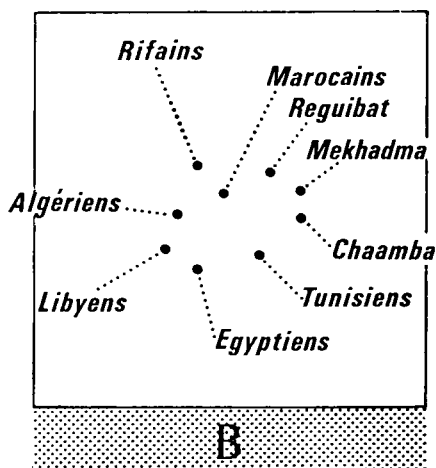
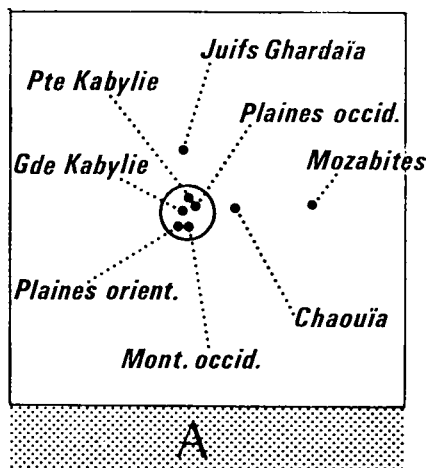
LE DÉFAUT EN G-6-P.D. (glucose-6-phosphate déshydrogénase) qui consiste en un trouble métabolique de l'hématie, à l'origine d'anémies hémolytiques aiguës ou chroniques, est relativement fréquent chez les populations du Bassin méditerranéen où les taux peuvent s'élever jusqu'à 10 % dans certaines régions comme l'Italie et même 34 % dans les régions côtières de la Sardaigne. Cette anomalie enzymatique présente plusieurs variantes accompagnées ou non de manifestations cliniques. On ne possède de chiffres que pour l'Afrique septentrionale et non sur le Sahara. Dans la première, les taux de défaut en G-6-P.D. varient entre 0 et 4,8 % (6 % sur 33 sujets des Oasis, selon Benabadji).

Position anthropologique des Sahariens

La comparaison des séries nomades entre elles par la formule Δg de Hiernaux donne des coefficients de divergence variables, indiquant une diversité manifeste. Les Touaregs occidentaux semblent se situer à l'écart de tous les autres groupes sédentaires et nomades (tableau IV). Les Reguibat se rapprochent des Chaamba et des Mekhadma, mais divergent considérablement des nomades Zenata de l'ouest saharien. Les Mekhadma sont proches des Chaamba. Les Zenata se tiennent à l'écart de tous les groupes (fig. 2).

Au total, il semble exister moins de divergence entre les groupes sédentaires, même éloignés géographiquement, que parmi les groupes nomades sahariens. Les coefficients de distance entre tous les groupes sédentaires varient de 67 à 254. Ceux des groupes nomades s'échelonnent entre 56 et 534. On ne peut guère attribuer, a priori, à des processus adaptatifs cette disparité entre les groupes nomades, puisqu'ils vivent dans un milieu analogue et dans des conditions de vie probablement peu différentes. Peut-on l'expliquer par une origine différente, hypothèse qui paraît peu probable, mais difficile à vérifier? Plus vraisemblablement, mais les données anthropologiques sont alors insuffisantes pour répondre avec certitude; il s'agit là de phénomène de dérive génétique auxquels s'ajoutent peut-être des facteurs de consanguinité qui pourraient être à l'origine d'une diversification des caractères biologiques de ces groupes.

Un fait intéressant est l'éloignement marqué qui existe entre les Algériens du nord — et d'une façon générale les groupes sédentaires du nord de l'Afrique — et les habitants nomades du Sahara. Ces divergences montrent que le Sahara a joué le rôle d'une barrière anthropologique, isolant en outre les unes des autres les populations qui l'habitent, facteur favorable à l'apparition de caractères biologiques spécifiques.



Distance générale de Hiernaux entre différentes populations d'Afrique septentrionale : A) entre Algériens sédentaires; B) entre les groupes sédentaires et nomades d'Afrique septentrionale; C) entre des groupes nomades du Sahara.

BIBLIOGRAPHIE

- AMAT C., Les Beni M'Zab. *Anthropologie de l'Algérie*, *Revue d'Anthropologie*, 1884, t. 7, p. 617-639.
- Id., *Le M'Zab et M'Zabites*, Paris, 1888, 306 p.
- BARNICOT N., IKIN E., MOURANT A., « Les groupes MNS et Rh chez les Touareg de l'Aïr », *L'Anthropologie* Paris, 1954, t. 58, p. 231-240.
- BENABADJI M., « Le déficit en glucose-6-phosphate déshydrogénase dans le Bassin méditerranéen », *Colloque intern. Soc. biol. humaine et de Trans. sanguine*, 1968, Hammamet, Tunisie, 1970, p. 100-125.
- BENABADJI M. et coll., « Étude hémotypologique des populations du massif du Hoggar et du plateau de l'Aïr », *Bull. Soc. d'Anthrop.*, 1965, I, Les groupes érythrocytaires, p. 171-180.
- II. Les groupes sériques, p. 181-184.
- BENABADJI M., CHAMLA M.-C., « Les groupes sanguins ABO et Rh des Algériens », *L'Anthropologie* 1971, n° 5-6, p. 427-442.
- BRIGGS C., « Contribution à l'anthropologie des Zenata du Sahara », *Bull. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1955, t. 6, p. 214-222.
- Id., « L'anthropologie des Touaregs du Sahara », *Bull. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1955, t. 6, p. 93-116.

- Id., « The living races of the Sahara desert », *Pap. Peabody Mus. of Archeol. and Ethn.*, 1958, t. 28, n° 2, 217 p.
- BRIGGS C., GUEDE N., « No more for ever, a Saharan Jewish town », *Papers peab. Mus.*, 1964, t. 55, n° 1, 108 p.
- CABANNES R., « La hemoglobina C. Distribucion en el Norte y Oeste de Africa. Incidencias antropologicas », *Sangre*, 1960, t. 5, p. 51-66.
- Id., *Étude des types hémoglobiniques rencontrés dans les populations de la partie occidentale du continent africain (Maghreb, Sahara, Afrique noire occidentale)*. Thèse, Faculté des Sciences, Toulouse, 1962.
- CABANNES R., LARROUY G., SENDRAIL A., « Étude hémotypologique des populations du massif du Hoggar et du plateau de l'Aïr. III. Les hémoglobines ». *Bull. et Mém. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1969, n° 2, p. 143-146.
- CABANNES R., RUFFIÉ J., « Les types hémoglobiniques dans la population des Massifs montagneux du Sahara central (Hoggar et Tibesti) », *L'Anthropologie* 1961, t. 65, n° 5-6, p. 467-483.
- CABANNES R., et al., « Étude hémotypologique des populations sédentaires de la Saoura (Sahara occidental). II, Les hémoglobines ». *Bull. et Mém. Soc. d'Anthrop.*, 1969, n° 2, p. 139-142.
- CHAMLA M.-C., « Les Algériens et les populations arabo-berbères du nord de l'Afrique. Étude anthropologique. », *Mém. Centre rech. anthrop. préhist. et ethno.*, Alger, n° XXIV, 1974, 128 p.
- DUCOS J., VERNET P., VERGNES H., « Étude hémotypologique des populations du Tidikelt », *Bull. et Mém. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1965, p. 185-187.
- HORRENBARGER R., « Recherches sur les groupes sanguins dans le Sahara oranais », *Arch. Institut Pasteur d'Algérie*, 1933, t. 11, p. 433-444.
- IGNAZI G., *Documents anthropologiques sur la population d'Idelès, Hoggar*. 69-XV inédit, C.N.R.S., R.C.P., 151, 1970.
- JACQUEMIN, « Groupes sanguins ABO et Rh de 89 Touareg du Tassili n'Ajjer », in *Mourant*, 1954.
- KOSSOVITCH N., « Recherches séro-anthropologiques chez quelques peuples du Sahara français », *C.R. Soc Biologie*, 1934, t. 116, p. 759-761.
- LEBLANC M., « Anthropométrie et caractères morphologiques des Zenata sahariens », *Revue anthropologique*, 1934, t. 44, p. 338-349.
- LEBLANC M., BERGEROT J., « Nouvelles contributions à l'étude de l'anthropologie anatomique des Touaregs », *Revue Anthropologique*, 1936, t. 46, p. 140-150.
- LEFFEVRE P., CABANNES R., SENDRAIL A., « Étude hémotypologique des populations du Tassili n'Ajjer », *Bull. et Mém. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1967, n° 4, p. 419-439.
- LHOTE H., « Contribution à l'anthropologie somatique des Touaregs », *Revue anthrop.*, 1938, t. 48, p. 284-306.
- MANDOUL R., JACQUEMIN P., « Étude des groupes sanguins au Tassili n'Ajjer », *Inst. rech. sahar. Univers. d'Alger*, Mission scientifique au Tassili n'Ajjer, I, 1953.
- MOURANT A., *The distribution of the human blood groups*, Oxford, 1954, 438 p.
- RUFFIÉ J., BENABADJI M., LARROUY G., « Étude hémotypologique des populations sédentaires de la Saoura (Sahara occidental). I. Les groupes sanguins érythrocytaires. », *Bull. et Mém. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1966, t. 9, p. 45-53.
- RUFFIÉ J., CABANNES R., LARROUY G., « Étude hémotypologique des populations berbères de M'Sirda Fouaga (N.-O. oranais) », *Bull. et Mém. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1962, t. 3, p. 294-314.
- RUFFIÉ J., DUCOS J., LARROUY G., « Étude hémotypologique des populations Chaamba de la région du M'Zab (département des Oasis) », *Bull. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1962, p. 354-371.
- RUFFIÉ J., DUCOS J., VERGNES H., « Étude hémotypologique des populations du Tidikelt (Sahara central) », *Bull. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1963, t. 4, p. 531-544.
- SUAUDEAU C., *Le défaut en glucose-6-phosphate déshydrogénase : revue de la littérature et étude en Algérie centrale*, thèse de médecine, Marseille, 1965, 309 p.
- WYSS-DURANT E., « Recherches anthropologiques dans le Tibesti occidental », *Arch. Suis. d'Anthrop. génér.*, 1947-48, t. 13, p. 125-155.

M.-Cl. CHAMLA

A235. ANTI-ATLAS

L'Anti-Atlas s'étend sur 660 kilomètres de l'océan Atlantique, au sud-ouest, à la hamada du Guir au nord-ouest. Située entre le 29° et le 32° de latitude nord, la chaîne qui culmine à 2 712 mètres à l'Amalou-n-Mansour (Jbel Sarhro) n'est jamais très large, environ 100 kilomètres en moyenne (fig. 1).

L'Anti-Atlas se trouve au contact de la zone aride saharienne et semi-aride méditerranéenne. Il constitue le bourrelet liminaire du socle africain, soulevé et déformé par les contrecoups de l'orogénie alpine atlasique.

Les paysages sont variés mais toujours d'une grande austérité. Cet aspect est directement lié aux roches couvertes par la sombre livrée de la patine désertique, à la végétation steppique et à la faible densité de la population.

Les données structurales : un vieux socle aux formes puissantes

La chaîne de l'Anti-Atlas est un immense voussoir dont l'ossature, dans sa partie occidentale et centrale, est constituée par les formations gréseuses calcaires et dolomitiques de l'Infracambrien et du Cambrien recouvrant, en discordance, des schistes, des granites et des roches volcaniques acides (rhyolite, trachyte, andésite) du Précambrien. Les agents d'érosion, après avoir crevé la carapace de roches de l'Infracambrien, ont affouillé les schistes et les granites, en donnant naissance à de vastes boutonnières (Ifni, Tazeroualt, Kerdous, Tagragra). Dans l'Anti-Atlas oriental : jbel Sarhro et Ougnat, les assises de l'Infracambrien s'amenuisent et le cœur précambrien de la chaîne affleure plus largement. Les empilements rhyolitiques et les granites résistants portent d'ailleurs les plus hauts sommets : jbel Kouaouch 2 592 mètres, Isk-n-Allah 2 569 mètres, Amalou-n-Mansour 2 712 mètres. Les crêtes et cuestas de la retombée saharienne sont façonnés dans les roches résistantes de l'Ordovicien et dans les calcaires du Dévonien. L'originalité du relief vient ici des déformations amples du socle paléozoïque et de l'alternance régulière de roches tendres (schiste) et de roches très résistantes. Cette région est bordée au sud et au sud-ouest par le grand crêt sombre de l'Ouarkiz et, au nord-est, par le kreb des hamadas du Dra et des Kem-Kem.

Au nord, la fossilisation est brutale, sous les assises variées, secondaires et tertiaires du sillon sud-asiatique.

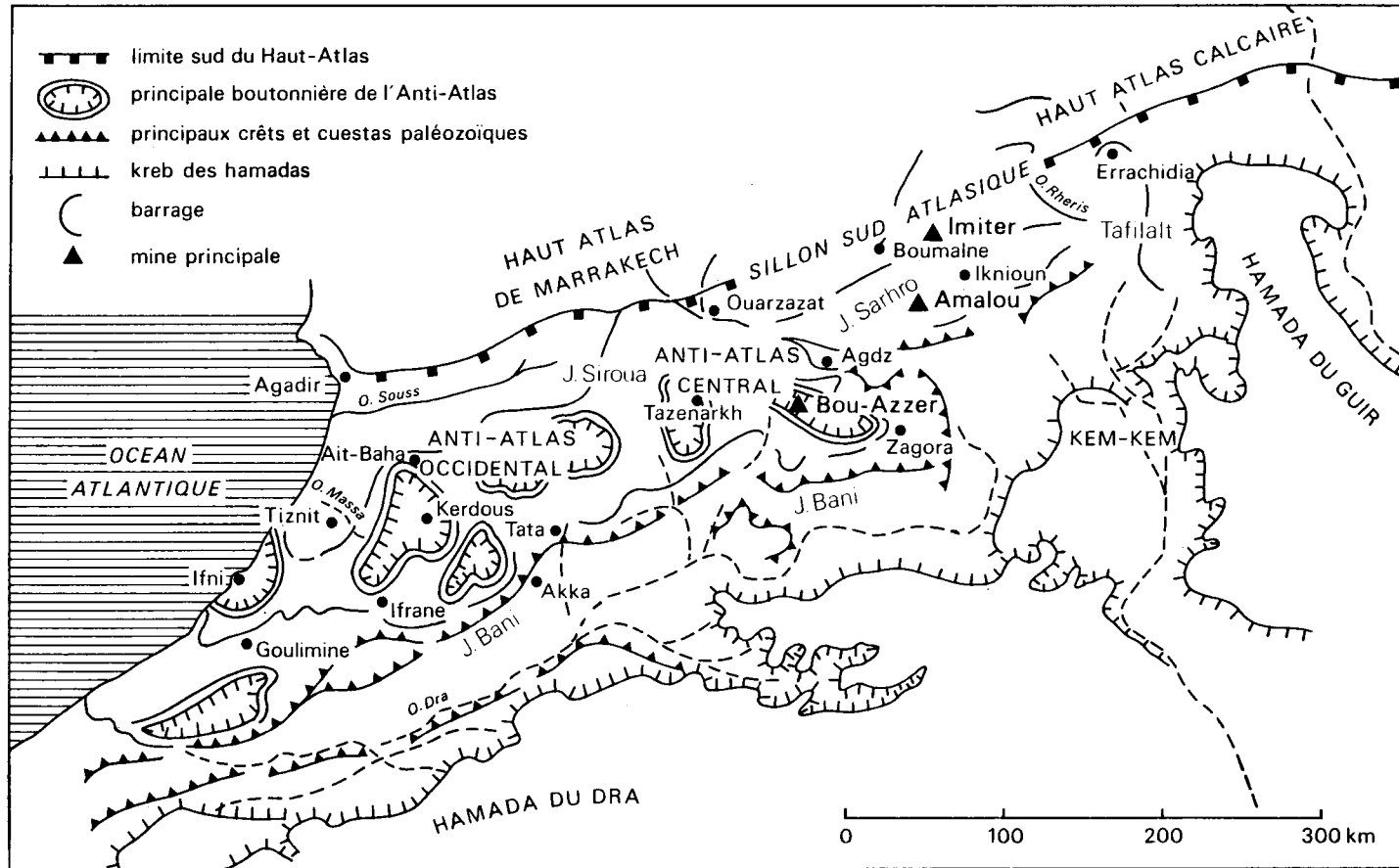
La genèse du relief : paroxysme hercynien et rajeunissement fini Tertiaire

L'histoire géologique de l'Anti-Atlas est aussi longue et complexe que celle du craton africain dont il est la bordure nord-occidentale.

La principale phase de soulèvement se situe à l'époque hercynienne. La surrection de la chaîne a entraîné, à ce moment-là, le rejeu de failles plus anciennes et l'apparition de nouvelles cassures qui ont profondément affecté le bâti rigide du socle. Après cette phase orogénique majeure, l'Anti-Atlas ne subit plus que des retouches locales plus ou moins marquées, au cours du Secondaire et du Tertiaire. Au moment des paroxysmes orogéniques atlasiques de la fin du Tertiaire, les vieilles cicatrices du socle rejouèrent et des édifices volcaniques apparurent alors dans le Sarhro oriental tandis qu'entre Anti-Atlas et Haut-Atlas s'édifiait le grand volcan du Siroua. Pendant cette même période, les matériaux transportés par les cours d'eau sur les piémonts deviennent plus grossiers. On assiste alors au passage d'un climat semi-aride et chaud à un climat méditerranéen plus frais, à fortes averses espacées.

A la limite du Tertiaire et du Quaternaire, ces phénomènes orogéniques et volcaniques favorisent la dissection du relief et préparent l'action quaternaire des agents de l'érosion qui vont façonner, dans la montagne et sur ses piémonts, des modelés variés : inselbergs, terrasses, glacis d'ablation.

Carte de l'Anti-Atlas d'après J. Riser. Dessin S. de Butler.





Retombée saharienne. Synclinal perché du Jbel Kissane. Photo J. Riser.

Cluse de l'Assif n-Iriri à Taghzout (Anti-Atlas central). Photo J. Riser.



Le climat :

*Un balcon semi-aride au-dessus du Sahara
Le vent emporte les feuilles sèches des noyers
La paille blonde laissée sur l'aire à battre
Et le linge oublié sur la haute terrasse...
Les premiers froids d'automne chassent les palombes
Qui s'envolent des peupliers dépouillés
Et descendent en silence la vallée enneigée...*

Extrait de *Ni le vent ni les nuages*,
poème berbère, Mririda n'Ait-Attik

Le climat se dégrade de l'ouest vers l'est et du nord au sud. Il faut distinguer le climat de l'Anti-Atlas occidental teinté d'influences océaniques de celui de la chaîne orientale plus sec et plus continental. La retombée saharienne du massif, quant à elle, est plus franchement saharienne.

L'influence océanique, dans l'Anti-Atlas occidental se fait sentir sur une frange côtière limitée, à l'est, par le méridien d'Ifrane.

Trois facteurs interviennent dans la répartition des précipitations (P. Oliva, 1972).

— La position de la chaîne qui se traduit par la diminution rapide des précipitations vers le sud et l'est.

— L'étagement des reliefs, en bandes parallèles à la côte, permet un accroissement pluviométrique moyen de 9,5 millimètres pour 100 mètres.

— Le rôle de barrière des montagnes constituant autant d'obstacles qui arrêtent les précipitations venues de l'Atlantique. Il en résulte une dissymétrie pluviométrique nette de part et d'autre des lignes de crêtes nord-sud entre les versants ouest exposés aux vents pluvieux et les versants est et sud-est en position d'abri et soumis aux souffles brûlants du Sahara.

Dans l'Anti-Atlas occidental, les stations sont assez nombreuses mais mal réparties et les relevés disponibles sont souvent discontinus. Les moyennes pluviométriques ne rendent pas compte d'une variabilité interannuelle considérable.

Par exemple, aux Aït-Baha, la moyenne de 1933 à 1968 (295 mm) cache un minimum de 101 millimètres en 1960 et un maximum de 633 millimètres en 1955. Sur le littoral atlantique, la rosée et les brouillards abondants, liés au courant des Canaries, modifient notablement le total des précipitations et entraînent une relative humidité de l'atmosphère. Aucune évaluation exacte de ces précipitations occultes n'a été faite. On estime cependant leur total à environ 120 millimètres par an.

Le climat semi-aride de la côte atlantique et des premiers contreforts occidentaux des massifs devient de plus en plus saharien vers l'est. Les données sont inexistantes dans l'Anti-Atlas central mais la répartition des espèces végétales et des sols montre bien la lente aridification du climat. A l'est de la Tarhia du Dra, les sommets du jbel Sarhro reçoivent encore environ 250 à 300 millimètres de pluie. A Boumalne du Dadès (1 346 m d'altitude), les précipitations moyennes sont de 250 millimètres. Le nombre de jours de pluie est faible : 20 à 40 en montagne.

Le régime pluviométrique est simple, caractérisé par un maximum d'automne-hiver et un minimum d'été.

Les régimes thermiques présentent un profil exactement inverse qui s'accuse en fonction de la continentalité. En montagne, les maximums sont modérés (30° environ), en revanche les hivers sont rigoureux. Durant l'hiver 1955-56, il y a eu 22 jours de gel à Boumalne du Dadès. A Iknioun, à 1 991 mètres d'altitude il est vrai, il a été compté 27 jours de gel en décembre 1955.

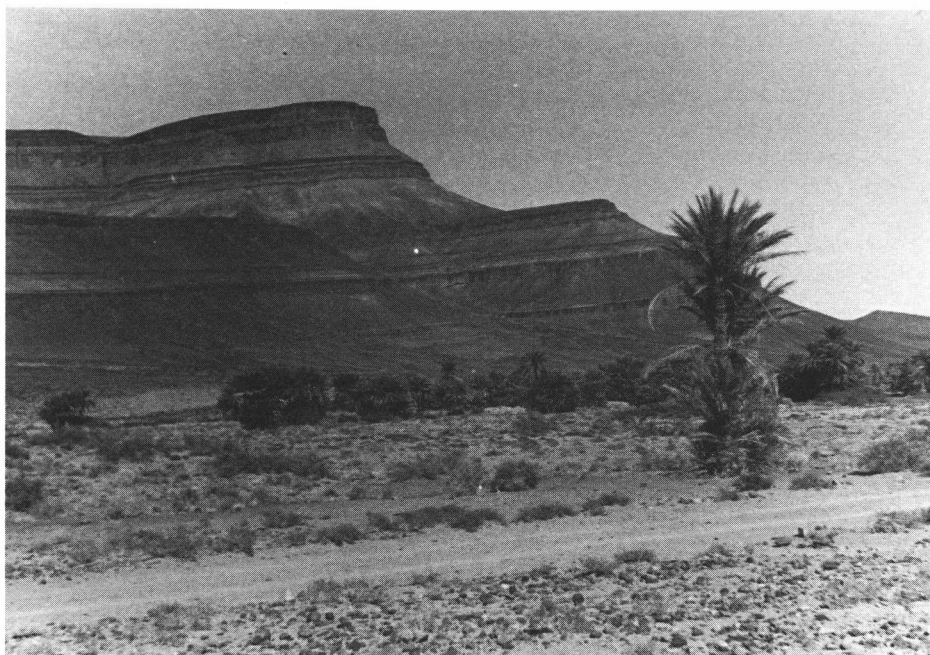
Sur les bordures de la chaîne, le climat est plus clément mais plus aride avec des précipitations plus irrégulières, en particulier sur la retombée saharienne où elles sont inférieures à 100 millimètres (Agdz 90, Tagounit 75, Zagora 50).



Jbel Sarhro. Amalou n-Mansour. Photo J. Riser.

Massif du Bou Gafer. Photo J. Riser.





La «crosse» du Bani. Jbel Ouamerzemplala. Photo J. Riser.

Le Jbel Bani au sud de Zagora. Photo J. Riser.



Les températures d'été, en revanche, sont très élevées (moyenne de juillet à Tagounit 45°, maximum à Zagora 52°).

Ainsi, sur l'ensemble de l'Anti-Atlas, les conditions climatiques, à des degrés divers, sont très contraignantes et influent sur la répartition de la végétation.

Étages bioclimatiques et végétation : l'empreinte de l'aridité

Les étages bioclimatiques de l'Anti-Atlas se classent en fonction de l'éloignement par rapport à l'océan, de la latitude et de l'altitude.

L'Anti-Atlas occidental est caractérisé par l'étage saharien à hivers tempérés (moyenne des maximums du mois le plus froid compris entre 3 et 7°) dans les plaines méridionales et intra-montagnardes, aride à hivers frais sur les contreforts des massifs ($0^\circ < m < 3^\circ$). La haute montagne seule se localise dans l'étage semi-aride à hivers froids ($m \leq 0^\circ$).

En revanche, dans l'Anti-Atlas oriental, la plus grande sécheresse se marque par l'extension, vers le nord, des étages sahariens à hivers frais et tempérés.

A ces étages bioclimatiques correspondent des associations végétales parfois très originales (L. Emberger 1936, J.-P. Peltier, 1982).

Le désert n'existe en aucun lieu de l'Anti-Atlas et de sa retombée saharienne au sens phytogéographique du terme. Si sévères que soient les conditions naturelles, la périodicité annuelle des pluies permet une végétation permanente même en dehors du lit des oueds (L. Emberger, 1936).

L'étage de végétation méditerranéenne saharienne s'étend sur la retombée sud de la chaîne. Sur sol sablonneux se développent des steppes boisées à *Acacia rad-diana*, sur reg caillouteux, la végétation est très clairsemée, dominée par *Anabasis aetioïdes*. Les petites dunes édifiées sur substratum limoneux ou argileux sont peuplées d'*Aristida pungens*, de *Retama reatem*, *Tamarix articulata*, *Ziziphus lotus*.

Dès qu'on s'élève en altitude s'étend la steppe à armoises (*Artémisia herba alba*) et alfas (*Stipa, tenacissima*) piquetée çà et là de genévriers thurifères (*Juniperus thurifera*) en haut des versants.

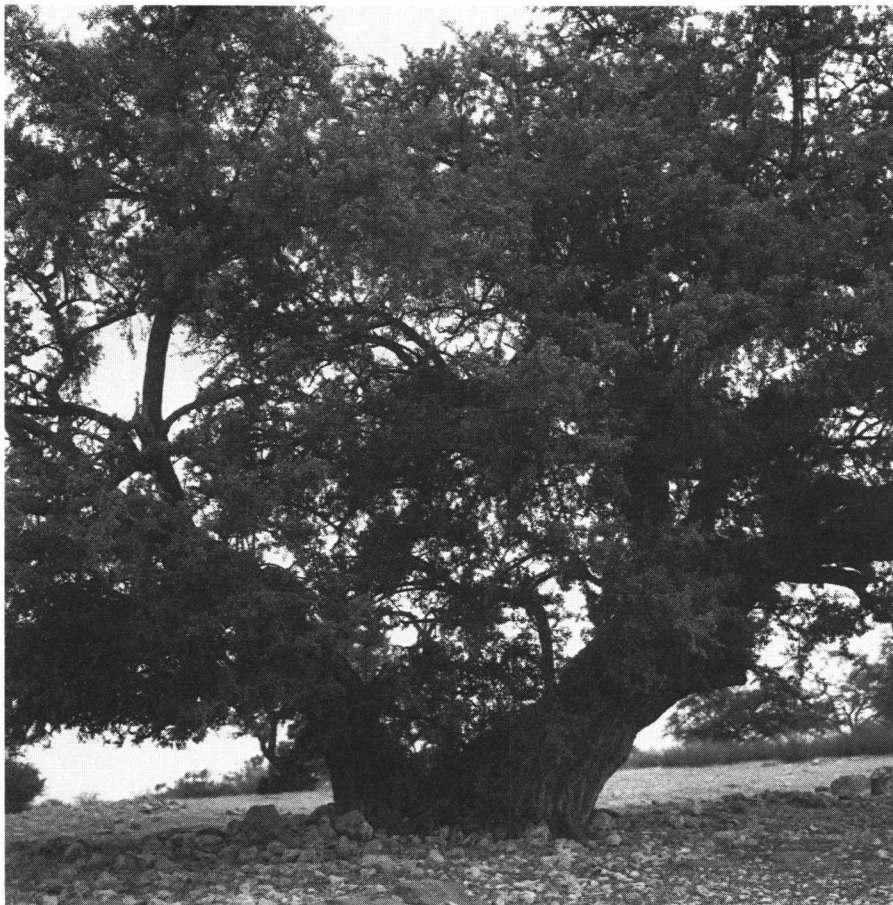
L'étage de végétation méditerranéenne aride est représenté par deux formations qui s'interpénètrent partiellement : l'arganeraie et la steppe à euphorbes.

L'arganeraie est une formation végétale endémique de l'Anti-Atlas occidental. C'est une forêt claire en raison de son exploitation économique intensive. L'arganier (*Argania spinosa*) gravit toutes les pentes jusqu'à 1 500 à 1 700 mètres d'altitude. Cette limite correspond à un accroissement de l'humidité et à une baisse sensible des températures (J.-P. Peltier, 1982). Il ne dépasse pas, à l'est, la dépression du Kerdous car, au-delà, les précipitations sont trop faibles et les températures hivernales trop rigoureuses. Sur le versant sud de la chaîne, il atteint sa limite orientale à l'oued Akka, et il se localise alors dans les ravins et le lit des oueds (L. Emberger 1936). La steppe à euphorbes est étendue et comporte deux espèces principales. L'euphorbe cactoïde (*Euphorbia echinus*), au port en coussin, est très répandue. Tous les types de sols, sauf les sols sableux paraissent lui convenir. A l'est et au sud de l'Anti-Atlas, elle constitue la dernière formation végétale couvrante. Dans le massif d'Ifni, elle est associée à l'euphorbe arborescente (*Euphorbia regis jubae*), plus exigeante en humidité et constituant des peuplements denses et verdoyants (P. Oliva, 1972).

L'étage méditerranéen semi-aride est caractérisé, dans l'Anti-Atlas occidental, par la callitraie (thuya de Barbarie, *Callitris articulata*) et la junipéraie à genévriers de Phénicie (*Juniperus phoenicea*). En revanche, dans le massif du Sarhro, la formation végétale de cet étage est la junipéraie à genévriers thurifères.

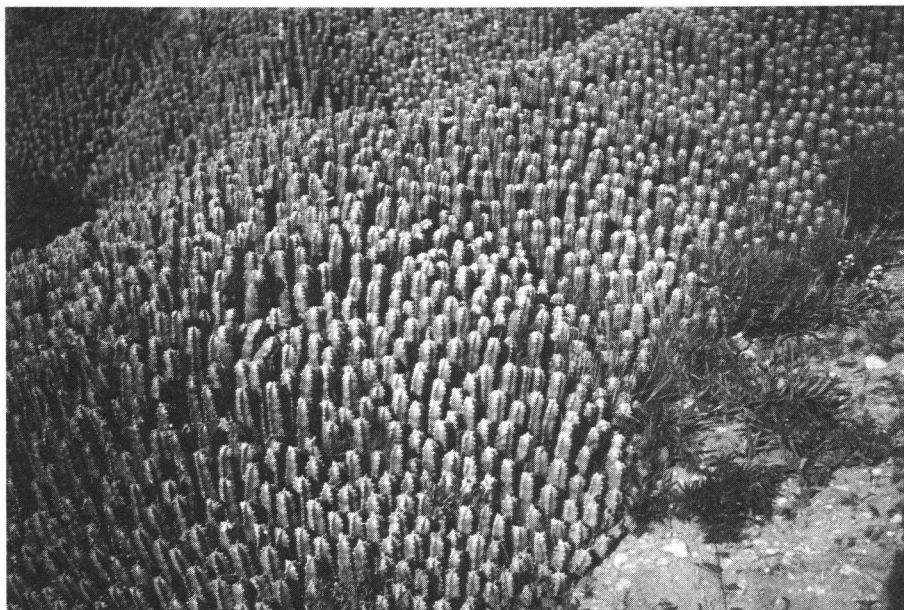
La callitraie est strictement liée au climat méditerranéen semi-aride océanique à hivers tempérés. La déforestation opérée par l'homme a entraîné sa rapide raréfaction dans une montagne où le thuya est concurrencé par l'arganier.

La junipéraie à genévriers de Phénicie se rencontre dans les zones où l'océanité



Arganier dans l'Anti-Atlas occidental. Photo G. Camps.

Euphorbes. Photo E. Laoust.



du climat méditerranéen semi-aride se teinte de continentalité avec abaissement des températures hivernales. Celle-ci s'étend en association avec le thuya et le chêne vert sur le versant ouest du Siroua et sur quelques sommets de l'Anti-Atlas central (J.-P. Peltier et J. Riser, 1974).

La juniperaie à genévriers thurifères est certainement la formation végétale la plus originale de l'Anti-Atlas oriental, où elle est bien adaptée aux cieux lumineux, à la longue sécheresse estivale et aux rigueurs de l'hiver. Malheureusement, en dehors de quelques boisements sur le massif escarpé de l'Isk-n-Allah, la juniperaie est victime d'une exploitation désordonnée et abusive, si bien qu'il n'est pas rare de rencontrer des arbres séculaires, énormes, mutilés, ébranchés, brûlés, ne dressant plus vers le ciel que leur squelette tordu et calciné.

À la partie supérieure de cette juniperaie s'observe, sur quelques sommets (Siroua par exemple), la pelouse à xérophytes épineux constitué presque exclusivement de plantes en coussinets comme le buplèvre (*Bupleurum spinosom*, J.-P. Peltier et J. Riser, 1974).

L'Anti-Atlas avant les Berbères

Le peuplement de l'Anti-Atlas avant l'arrivée des Berbères est mal connu. Il semble que la montagne pauvre et froide n'ait pas été très fréquentée aux temps préhistoriques. Dans l'Anti-Atlas oriental, par exemple, les découvertes ont été rares : quelques pièces de facture acheuléenne dans les hautes plaines du Sarhro. Toutefois des gisements de surface, plus abondants, ont été découverts dans le sillon sud-atlasique ; M. Antoine avait signalé dès 1933, puis décrit, le gisement de la moyenne terrasse de l'oued Ouarzazate à Ouarzazate. Il considérait cette industrie comme un faciès local de l'Acheuléen saharien.

La Pebble culture et l'industrie acheuléenne sont surtout répandues sur les regs de la retombée saharienne. De véritables ateliers de taille ont été décrits au débouché des fous et le long des vallées. G. Mortelmans, G. Choubert et H. Hollard (1952) signalent sur le reg, à 30 kilomètres à l'est de Foum-el-Hassan, de nombreux restes d'industries préhistoriques. Les uns s'apparentent à « une expression évoluée de la Pebble culture » (p. 1681) tandis que d'autres seraient de l'Acheuléen évolué.

Le grand site de surface de l'oued Neffid, sur les terrasses du Pléistocène moyen de la vallée de l'oued Draa est aussi un exemple de l'Acheuléen du Sud-Marocain à affinités sahariennes (G. Camps et J. Riser, 1978).

Le Paléolithique moyen n'a pas livré de traces notables. Il faut attendre le Néolithique pour voir se multiplier des manifestations précises de l'occupation humaine : tessons de poterie sur les basses terrasses limoneuses mais surtout nombreux sites de gravures rupestres.

Il faut distinguer les gravures polies des images piquetées dites libyco-berbères. Les sites de gravures polies sont aussi situés sur la retombée saharienne : Akka-Tata, vallée de l'ouest Mird, région de Tazzarine et d'Aït-Saadane (A. Simoneau, 1969).

Les gravures piquetées dont l'âge se situe, semble-t-il, au début de l'ère chrétienne, sont, elles aussi, localisées sur la retombée saharienne et les sites les plus importants sont ceux de la vallée du Draa.

Les Berbères de l'Anti-Atlas

Depuis environ trois millénaires, l'Anti-Atlas est peuplé de Berbères. À l'ouest les Chleuhs parlant le dialecte tachelhit sont des sédentaires céréaliculteurs et arboriculteurs. De nombreuses confédérations de tribus se partagent le pays Chleuh. L'histoire de leur évolution est mal connue mais de tout temps, et jusqu'à l'installation du Maghzen, on a assisté à la migration des habitants de la montagne vers les plaines de piémont. Tous ces mouvements de population étaient motivés par des con-



Gravure rupestre d'Ihrir n'Irhaaïn. Photo A. Simoneau.

ditions démographiques et économiques. Ainsi, la recherche de terrains de parcours et de cultures a incité les groupes humains à quitter la terre de leurs ancêtres « poussés par les mêmes nécessités, ceux qui restèrent en vinrent, par la suite, à de fréquentes razzias dans les plaines » (R. Belmas Fort, 1961, p. 41). Pour faire face à la menace de l'ennemi, les tribus des plaines contractèrent d'éphémères alliances. Cette insécurité est à l'origine de l'aspect fortifié qu'ont pris, dans ces régions, douars et kasbas.

L'Anti-Atlas oriental est, au contraire, occupé par la puissante confédération des Aït-Atta, peuple d'éleveurs transhumants. L'hiver, ces semi-nomades campent avec leurs troupeaux sur le versant sud du Sarhro ou dans quelques vallées abritées aux sources pérennes, dès la fin du printemps, ils commencent une transhumance vers les alpages du Haut-Atlas : les tichkas (*tiška*).

Pendant la période historique, la montagne anti-atlasique isolée est restée étrangère aux destinées des grandes dynasties marocaines. Cet isolement superbe, à caractère féodal, s'est poursuivi alors que le Maroc était presque entièrement sous la domination française. En effet, il faut attendre la dernière étape de la conquête pour voir le jbel Sarhro finalement soumis. En 1926, de vastes régions échappent encore à la domination du Maghzen : le Tafilalt, le Haut-Atlas central et oriental, l'Anti-Atlas dans son ensemble. De 1931 à 1934, la conquête de ces bastions isolés est entreprise. En 1931 est décidée la création du commandement des « confins marocains » chargé de conquérir le Tafilalt. Avant de l'attaquer, les oasis septentrionales sont occupées (novembre 1931).



Intérieur de l'agadir de Fri-Fri. Photo G. Camps.

En janvier 1932, le Tafilalt est investi après de durs bombardements. Au début de 1933, le jebel Sarhro est le théâtre de combats acharnés surtout dans le massif du Bou-Gafer, symbole de la résistance à l'envahisseur.

De tout temps la vaste confédération des Aït-'Atta est restée indépendante et les tentatives pour la soumettre furent très éphémères ou se soldèrent par de graves échecs pour le Maghzen. Un dicton populaire Aït-Atta dit : « Le père 'Atta a juré qu'il ne paierait pas (sous-entendu, l'impôt), même si le Sarhro devenait une plaine. »

Au moment où se sont achevées les opérations de 1932 sur le pourtour du massif, la majeure partie du territoire de la confédération est contrôlée par les troupes françaises. Les Aït-'Atta ont perdu alors la domination sur les oasis du Dra, du Todhra, du Tafilalt et du Ziz. Une bonne partie de la population s'est soumise de gré ou de force, mais les factions qui résident dans le Sarhro manifestèrent toujours à l'égard des Français une farouche hostilité.

Sous la direction des généraux Catroux et Giraud, la conquête des hautes terres du Sarhro commence le 13 février 1933. La stratégie était de couper les retraites aux différents groupes de résistants repliés dans les vallées profondes et les massifs escarpés.

Dès le 13 février, les opérations s'engagent difficilement et les troupes françaises essuient plusieurs revers. L'encercllement du massif est mal coordonné dans un terrain où les assaillants piétinent sous le feu des tireurs Aït-'Atta embusqués. Du 21 au 25 février, malgré le courage des assaillants, les Aït-'Atta du Bou-Gafer restent maîtres du terrain.

Du 25 au 27 février, le capitaine de Bournazel, figure à jamais légendaire de la conquête du Maroc, arrive à prendre pied sur le versant est du massif. L'action de l'aviation, le renforcement de l'artillerie et le resserrement du blocus oblige, le 26, une partie des défenseurs à entamer des négociations mais le même jour, les plus irréductibles ayant eu gain de cause, il fallut, provisoirement, abandonner tout espoir de paix.

La journée du 28 fut la plus rude de toutes. Les tentatives des troupes françaises pour investir les fameuses aiguilles du Bou-Gafer échouèrent et le capitaine de Bournazel trouva une mort héroïque au cours de ces combats.

Le mois de mars fut celui des négociations qui aboutirent le 25 mars à la soumission des derniers résistants du Bou-Gafer commandés par Asso ou Beselham.

La soumission des Aït-'Atta du Sarhro eut un grand retentissement; les tribus encore insoumises et qui n'attendaient qu'un nouvel échec des Français pour reprendre les armes abandonnèrent leur belliqueux projet et se rallièrent au Maghzen entre avril et mai (J. Saulay, 1983).

L'organisation du pays, enfin pacifié, plaça le Sarhro sous l'autorité administrative du territoire de Ouarzazate et un poste des affaires indigènes fut créé à Iknioun qui reste, encore actuellement, le chef-lieu du Sarhro et le seul souk de la montagne.

L'année 1934 voit l'achèvement de la conquête par les opérations des unités motorisées lancées dans le désert entre Tindouf et la Mauritanie (J. Brignon et *al.*, 1967).

Étude régionale : l'emprise du milieu physique

A travers l'étude des caractères physiques et humains de cette chaîne, quatre régions principales peuvent être distinguées : l'Anti-Atlas occidental, l'Anti-Atlas central et le volcan du Siroua, le jbel Sarhro et l'Ougnat, enfin la retombée saharienne.

L'Anti-Atlas occidental se décompose en trois régions : le massif d'Ifni, le plateau des Akhsass et les boutonnières du Tazeroualt et du Kerdous.

Le massif d'Ifni associe la steppe à euphorbes et l'arganeraie. Sur les croupes et les collines, la roche est rarement visible, masquée le plus souvent, par des manteaux d'altérite.

Le littoral, long d'une centaine de kilomètres, est escarpé. Il est caractérisé par une plate-forme littorale suspendue d'une quarantaine de mètres au-dessus de la mer qui l'entaille en falaises vives frangée par une barre continue et tumultueuse. Cette plate-forme est une surface d'abrasion marine ancienne (charnière Tertiaire-Quaternaire, Moghrébien). Elle est continue et horizontale entre Mirleft et l'embouchure de l'oued Assaka. En revanche, dans sa partie méridionale, entre cette embouchure et Ras Takomba, elle est affectée de fractures et de basculements prouvant des rejeux tectoniques récents post-moghrébiens.

Le plateau des Akhsass est façonné dans les calcaires et les dolomies de l'Infra-cambrien. Quelques formes karstiques mineures comme les lapiez ou les collines s'observent. Ces dernières sont cultivées en *bour* (cultures sèches). Les champs d'orge sont complantés d'arganiers et d'amandiers.

Dans les boutonnières du Tazeroualt et du Kerdous, les modelés des granites font l'originalité des paysages : inselbergs, pinacles, chicots, chaos de boules de granite, plaines tapissées d'arène.

Bien que les conditions naturelles soient difficiles, la densité de la population est élevée. La paysannerie sédentaire est plus nombreuse sur les versants tournés vers l'Atlantique où les pluies, plus abondantes, autorisent des cultures sèches. Les

pententes sont admirablement aménagées en terrasses de culture retenues par des murettes de pierre qui s'élèvent jusqu'au sommet des versants. Ces aménagements séculaires suivent les courbes de niveau et épousent parfois le contour exact des affleurements argileux. Dans les vallées, l'agriculture irriguée offre des produits plus variés : figuier, olivier, abricotier, amandier, grenadier, palmier mais aussi maïs et légumes. La plus célèbre de ces oasis de montagne est celle de Taфраoute, prolongée au nord et à l'ouest par la vallée verdoyante des Ameln. Les villages, aux façades vivement colorées, sont blottis dans les palmeraies le long de la ligne de sources naissant au pied de l'imposant escarpement de quartzite rose du jbel Lkst.

L'élevage complète ces cultures. Il porte sur moutons et chèvres élevés autour des villages et que des bergers conduisent à l'estive sur les hauts massifs, en été.

L'aisance de ces villages provient surtout de l'émigration.

*O mon époux parti si loin, si loin
Nous fallait-il donc tant d'argent
Avec la santé, et peu de besoin
Pour goûter l'heure qui passe...*

*O vent de Tizoula,
poème berbère de Mririda n'Aït-n-Attik*

Les hommes quittent la terre pendant quelques années pour rechercher du travail dans les villes de la côte (Casablanca surtout) ou à l'étranger. Les économies réalisées sont réinvesties ensuite dans les villages sous la forme d'une maison ou d'un commerce.

La beauté des paysages, la mise en valeur agricole exemplaire de ces régions en font un centre de tourisme de plus en plus actif dont la palmeraie de Taфраoute et les villages environnants sont le plus beau fleuron.

L'Anti-Atlas central est constitué de plateaux ondulés, creusés de vallées profondes et de petites plaines où affleurent des roches métamorphiques et des granites. Ces plateaux steppiques sont parcourus par des troupeaux d'ovins et de caprins. Les quelques cultures irriguées se concentrent dans les vallées et les plaines où les sols maigres et le climat rigoureux ne favorisent guère l'agriculture. Dans la plaine des Zenaga, la fabrication des tapis dits de Tazenarkt est de plus en plus active. Les ouvrages aux couleurs vives, aux rouges et aux oranges chauds alliés à des noirs profonds sont vendus sur place mais aussi à Ouarzazate et à Marrakech.

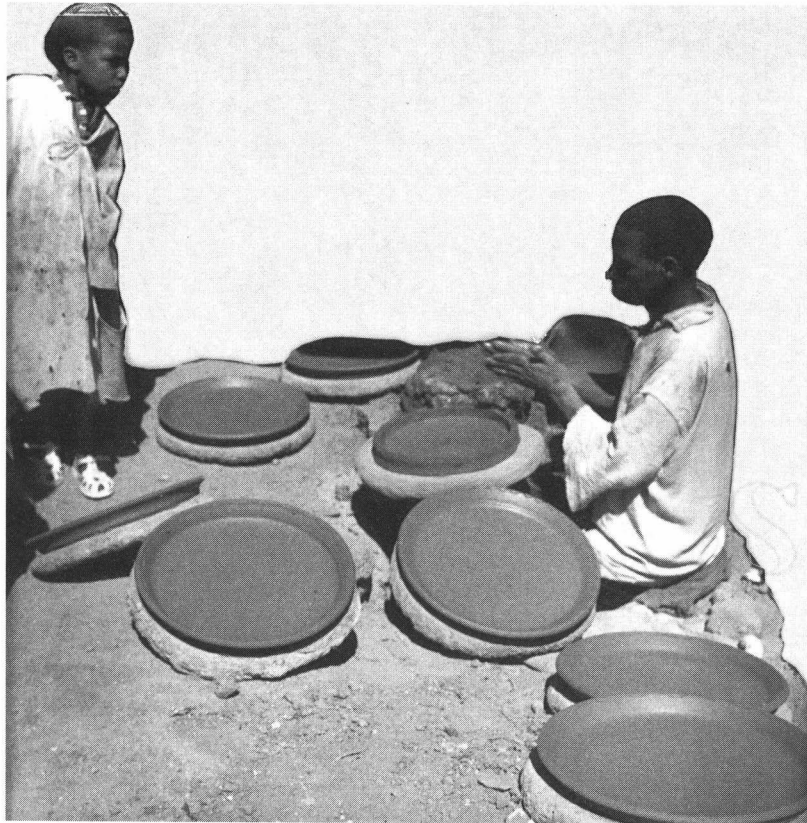
Au-delà de la grande cluse de la Tarhia du Dra, s'étend la chaîne du Sarhro et de l'Ougmate. Le pays est peu peuplé. Seules les rares vallées et les plaines granitiques sont occupées par des paysans sédentaires. Les cultures d'orge, de blé de printemps et les quelques potagers se concentrent le long des ruisseaux bordés de peupliers.

L'élevage ovin et caprin est la seule ressource agricole de cette montagne. Les troupeaux appartiennent à la confédération des Aït-'Atta qui, en hiver, campent dans le Sarhro ou sur sa retombée saharienne. Leurs tentes se blottissent dans les ravins à proximité des puits et des sources. En été, bêtes et gens remontent lentement vers les tichkas du Haut-Atlas central.

Le socle du Sarhro recèle des ressources minières variées : argent (Imiter, 38, 35 tonnes), cobalt (Bou-Azzer), cuivre aurifère (Tiouit, 2 500 tonnes), cuivre (Tizi-Moudou, 1 700 tonnes), nickel, plomb (statistiques 1986). Leur exploitation a connu, au cours des dernières décennies, des crises et des regains d'activité. En ce moment, elle se trouve dans une phase de développement par la volonté du gouvernement marocain.

La prospection et l'exploitation minière ont permis l'aménagement des pistes, la mise en place de réseaux électrifiés locaux, la construction d'installations industrielles sur le carreau des mines. Cette activité est devenue une source appréciable de revenus pour les habitants de la montagne.

La retombée saharienne de l'Anti-Atlas est caractérisée par un relief plissé de type



Potier de Timit (Jbel Sarhro). Photo G. Camps.

Sur le marché de Tiznit (Anti-Atlas occidental). Photo G. Camps.



appalachien façonné dans les schistes, grès, quartzites du Paléozoïque. Les formes structurales sont amples et harmonieuses : vastes cuvettes synclinales de Tarhijicht ou du jbel Taiert, synclinal perché du jebel Kissane, crêt majestueux du Bani, escarpements rectilignes de l'accident majeur de l'Anti-Atlas.

C'est aussi le domaine des oasis nichées dans les vallées descendues du Haut-Atlas comme le Draa et ses affluents et le Rheriss au Tafilalt. Les parcelles, au sein de la palmeraie, sont minuscules (quelques dizaines de m²), limitées par des murettes en pisé. La terre est retournée à la houe et les cultures sont intensives : céréales d'automne (blé ou orge) et de printemps (maïs), légumes variés. Ces cultures prospèrent à l'abri des arbres fruitiers : oliviers, amandiers, figuiers, abricotiers, grenadiers et palmiers dont les dattes sont la source d'un actif commerce local.

Les oasis sont donc des îlots favorisés où les groupes humains se sédentarisent très tôt ; berbères et anciens esclaves noirs : les haratines. Sur ces sédentaires, la pression des nomades berbères ou arabes a toujours été forte. « Elle s'est traduite par des heurts qui ont souvent nui à la mise en valeur des oasis ; les nomades imposaient tribu ou confisquaient la terre » (J. Martin et *al.*, 1964). De nos jours, ces luttes ont disparu mais la vie du nomade est restée liée à celle de l'oasis où il conserve quelques champs qu'il cultive lui-même ou qu'il fait exploiter. De ces contacts entre sédentaires et nomades, dans l'isolat que constitue l'oasis, découle l'extraordinaire complexité du peuplement.

Le souci de mettre en valeur et d'intégrer le domaine des oasis dans l'économie générale du Maroc a conduit à la domestication des oueds impétueux descendus du Haut-Atlas et, à cet effet, deux grands barrages ont été construits : Mansour Eddabhi sur le Draa et Hassan Addakhil sur le Ziz. Ils ont permis le développement de l'irrigation, même sur des regs autrefois stériles et on assiste, à l'extrémité orientale de l'Anti-Atlas, à l'installation de fronts pionniers locaux au détriment du désert. Ces grands ouvrages, pourtant, ne sont pas sans poser des problèmes économiques et sociaux préoccupants : envasement rapide, évaporation intense, alimentation défectueuse des nappes phréatiques à l'aval des ouvrages, problèmes économiques, politiques, sociaux, juridiques posés par le recasement des populations dont les terres ont été noyées par les retenues. Toutefois, la main-d'œuvre nécessaire à la construction des ouvrages, aux aménagements hydrauliques et à leur maintenance, la fixation, sur les périmètres irrigués, des populations locales, la commercialisation des produits auxquels s'ajoutent les activités touristiques et de service ont entraîné l'essor spectaculaire des deux villes les plus proches de l'Anti-Atlas : Ouarzazate au nord-ouest du Sarhro et Errachidia à l'extrémité orientale de la chaîne.

Conclusion

Le Maroc conserve une forte minorité berbère solidement implantée dans les grands massifs montagneux comme l'Anti-Atlas. L'isolement, dit-on, a permis aux traditions — coutumes et langue berbères — de se maintenir plus longtemps ici que dans les plaines où l'arabisation s'est plus facilement répandue. L'exemple de l'Anti-Atlas est probant.

Le développement économique actuel du Sud-Marocain, l'émigration, l'essor du tourisme menacent le vieux fond berbère. Cependant ces activités ne pénètrent que très lentement au cœur des massifs. Au contact des paysans hospitaliers de ces montagnes, on devine leur farouche indépendance et leur volonté de conserver leur culture.

BIBLIOGRAPHIE

ANTOINE M., « Note de préhistoire marocaine : Sur la présence d'un gisement paléolithique ancien dans les alluvions du Haut-Draa (versant sud du Grand-Atlas), *Bull. de la soc. préhist. marocaine*, n° 2, 1933, pp. 65-69.

- ANTOINE M. et BIBERSON P., « Compte rendu d'une mission de préhistoire dans la région sous contrôle français du Draa inférieur », *Bull. de la soc. préhist. marocaine*, n° 7-8, 1954, pp. 7-27.
- BARRADE L. et ORCEL J., « Gisements miniers du Sud-Marocain », *Livret guide excursion C 39. Congrès géol. Alger, XIX session, 1952*, 44 p., 8 fig.
- BEAUDET G., « Le Quaternaire marocain : état des études », *Rev. géo. Maroc*, 1971, pp. 3-56, 3 fig., 2 tabl.
- BIBERSON P., « Stations paléolithiques des regs du Draa inférieur (aperçu géographique et géologique), *c.-r. somm. soc. sci. nat. et phys. Maroc*, t. XX, 1954, n° 2, pp. 56-57.
- BRIGNON J. et al., *Histoire du Maroc*, Hatier éd., Paris, 1967, 416 p., 28 fig., 41 phot.
- CAMPS G. et RISER J., « Le gisement de l'oued Neffid dans le Tinzouline (vallée moyenne du Draa) : un exemple de l'Acheuléen du sud-est marocain », *Bull. soc. préhist. fr.*, t. 75, 1978, pp. 291-302, 6 fig.
- CHOUBERT G., « Anti-Atlas occidental », *Livret guide excursion C 36. Congrès géol., XIX session, Alger, 1952*, 69 p.
- CHOUBERT G., CLARION L. et HINDERMEYER J., « Anti-Atlas central et oriental », *Livret guide excursion C 36. Congrès géol., XIX session, Alger, 1952*, 87 p.
- CHOUBERT G., *Histoire géologique du Précambrien de l'Anti-Atlas*, thèse sci., Notes et Mém. serv. géol. Maroc, n° 162, 1963, 352 p., 33 fig., 81 phot., 5 cartes h.t., 7 cartes géol. coul.
- CHOUBERT G. et FAURE-MURET A., « Les corrélations du Précambrien, congrès géol., Agadir Rabat », *Livret guide Anti-Atlas occidental et central*, 1970, 259 p., 49 fig.
- CLARION L., « Aperçu général sur la végétation du Maroc », *Véröffentlichungen des Géobotanischen Institute Rübel in Zurich*, 1933, pp. 40-157, 5 fig., 11 pl. phot.
- HAMMOUDI A., « L'évolution de l'habitat dans la vallée du Draa », *Rev. géo. Maroc*, n° 18, 1970, pp. 33-45, 3 fig., 7 tabl., 6 phot.
- HOLLARD H., « Recherches sur la stratigraphie des formations du Dévonien Moyen, de l'Emsien supérieur au Frasnien, dans le sud du Talilalt et dans le Maader (Anti-Atlas oriental) », *Notes serv. géol. Maroc*, t. 36, 1974, n° 264, pp. 7-68, 9 fig.
- JOLY F., Études sur le relief dans le Sud-Est Marocain, trav. inst. sci. Chérif, ser. géol. et géogr. phys., n° 10, 1962, 578 p., 96 fig., graph., tabl., 12 pl. h.t., 4 cartes coul.
- MARTIN J. et al., *Géographie du Maroc*, Hatier éd., Paris, 1964, 255 p., 2 cartes coul.
- MORTELMANS G., CHOUBERT G., et HOLLARD H., « Découverte d'industrie du groupe de la "Pebble culture" sur le reg ancien des plaines du Draa », *c.-r., Acad. sci.*, Paris, t. 235, 1962, pp. 1680-1682.
- N'AIT-ATTIK M., *Les chants de la Tessaout*, trad. R. Euloge, Maroc éd., Casablanca, 1959, 119 p.
- OLIVA P., « Aspects et problèmes géomorphologiques de l'Anti-Atlas occidental », *Rev. géo. Maroc*, n° 21, 1972, pp. 43-78, 9 fig., 4 pl. phot., 1 carte h.t. coul.
- PELTIER J.-P. et RISER J., *Introduction à l'étude géomorphologique et géobotanique du massif du Siroua*, C.N.R.S., trav. de la R. C. P. 249, t. II, 1974, 2 fig., 2 tabl.
- PELTIER J.-P., *La végétation du bassin versant de l'oued Souss (Maroc)*, thèse sci., Grenoble, 1982, 2 t., 201 p., cartes et tableaux.
- RISER J., « Le jbel Sarhro et sa retombée saharienne, présentation géomorphologique », *Rev. géo. Maroc*, n° 19, 1971, pp. 97-110, 5 fig., 2 pl. phot., 1 carte coul.
- RISER J., « Le barrage Mansour Eddahbi et les aménagements agricoles de la vallée du Draa moyen », *Rev. géo. Maroc*, n° 23-24, 1974, 13 p., 8 fig., 3 tabl., 2 pl. phot.
- RISER J., « Les modelés des granites du jebel Sarhro oriental (Anti-Atlas oriental) », *Rev. de géo. phys. et de géol. dyn.*, vol. XVII, fasc. 1, 1975, pp. 61-72, 4 fig., 1 tabl., 1 pl. phot., 1 carte coul. h.t.
- RISER J., *Le jbel Sarhro et sa retombée saharienne*, thèse ès lettres, 1978, 450 p., 134 fig., 33 tabl., 7 cartes h.t.
- ROSENBERG B., « Les vieilles exploitations minières et les anciens centres métallurgiques du Maroc. Essai de carte historique », *Rev. de géo. Maroc*, n° 17, 1970, pp. 71-108, 4 fig.
- SAULAY J., « Les combats du Sarhro, février-mars 1933 », *La Koumia*, 1983, n° 88, pp. 44-64.
- SIMONEAU A., « Les chasseurs-pasteurs du Draa moyen et les problèmes de la néolithisation dans le Sud-Marocain », *Rev. géo. Maroc*, n° 16, 1969, pp. 97-116, 11 fig., 4 pl. phot.
- TROIN J.-F., *Le Maghreb, hommes et espaces*, coll. U., A. Colin éd., 360 p.

J. RISER

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

GABRIEL CAMPS
professeur à l'Université de Provence
L.A.P.M.O., Aix-en-Provence

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

G. CAMPS (Protohistoire et Histoire)
H. CAMPS-FABRER (Préhistoire et Technologie)
S. CHAKER (Linguistique)
M.-C. CHAMLA (Anthropobiologie)
J. DESANGES (Histoire ancienne)
M. GAST (Anthropologie)

COMITÉ DE RÉDACTION

M. ARKOUN (Islam)	E. GELLNER (Sociétés marocaines)
E. BERNUS (Touaregs)	J. LECLANT (Égypte)
J. BOSCH-VILÀ (Al Andalus)	T. LEWICKI (Moyen Age)
D. CHAMPAULT (Ethnologie)	K.G. PRASSE (Linguistique)
H. CLAUDOT (Ethnolinguistique)	L. SERRA (Linguistique)
M. FANTAR (Punique)	G. SOUVILLE (Préhistoire)

COLLABORATEURS

A. ADAM, Pr. Univ. de Paris V; J. AKKARI, Tunis; M. ALMAGRO, Pr. hon. Univ. Complutense Madrid (+); T. AMROUCHE, Paris (+); J. APPLGATE, Howard Univ, Washington; A.J. ARKELL, Londres (+); M. ARKOUN, Pr. Univ. de Paris III; P. AUGIER, INA, Abidjan; G. AUMASSIP, Directeur de recherche C.N.R.S.; G. BARRIÈRE, Idelès Hoggar; G. BEAUDET, Pr. Univ. de Paris VI; V. BELTRAMI, Fac. de médecine Chiotti; E. BERNUS, Dir. de recherche O.R.S.T.O.M.; S. BERNUS, Chargée de recherche C.N.R.S.; A. BERTRAND, Paris; R. BRIARD, *Lyon*; M. BOUCHENAKI, UNESCO Algérie; A. BOURGEOT, Chargé de recherche C.N.R.S.; J. BOSCH-VILÀ, Pr. Univ. de Granada (+); P. BOYER, Directeur hon. des archives d'Outre-Mer; J. BYNON, Univ. de Londres; M. BOUGHALI, Marrakech; A. BESCHAOUGH, Dr. ès lettres, I.N.A.A. Tunis; P. CADENAT, Pau; G. CAMPS, Pr. Univ. de Provence; H. CAMPS-FABRER, Dir. de recherche C.N.R.S.; J.-P. CÈBE, Pr. Univ. de Provence; M. CHABEUF, Médecin général; S. CHAKER, Dr. ès lettres C.N.R.S.; M.-Cl. CHAMLA, Dir. de recherche C.N.R.S.; D. CHAMPAULT, Dir. de recherche C.N.R.S.; J. CHAPELLE, Aix-en-Provence; J.-L. CHARLET, Univ. de Provence; J.D. CLARK, Pr. Univ. de Berkeley; H. CLAUDOT, Chargée de recherche C.N.R.S.; D. COHEN, Directeur d'Ét. E.P.H.E.; M. COHEN (+); J. DASTUGUE, Pr. Univ. de Caen; J. DÉJEUX, Dr. ès lettres, Paris; J. DELHEURE, Paris; A. DENIS (+); J. DESANGES, Dir. Ét. E.P.H.E.; G. DEVERDUN, Dr. ès lettres (+); J. DEVISSE, Pr. Univ. de Paris I; N. DUVAL, Pr. Paris IV; J.-C. ÉCHALLIER, Chargé de recherche C.N.R.S.; J. ERROUX, Pr. hon. Instit. agronomique; G. ESPÉRANDIEU, Dr. vétérinaire (+); M. EUZENNAT, Dir. lab. C.N.R.S.; M. FANTAR, Dr. ès lettres I.N.A.A., Tunis; J. FAUBLÉE, Muséum d'hist. nat.; A. FAURE, Carnoux (+); S. FERCHIOU, Chargée de recherche C.N.R.S.; D. FEREMBACH, Directeur de recherche C.N.R.S.; P.-A. FÉVRIER, Pr. Univ. de Provence; P.-A. FITTE, Ingénieur; B. FLINT, Marrakech; L. GALAND, Dir. d'études E.P.H.E.; G. GARBINI, Instit. d'études Orient. Naples; I. DE GARINE, Directeur de recherche C.N.R.S.; J. GASCOU, Directeur de recherche C.N.R.S.; M. GAST, Dir. de recherche C.N.R.S.; E. GELLNER, Pr. London School of Economics; H. GENEVOIX (+); L. GOLVIN, Pr. hon. Univ. de Provence; R. FÉRY, Dr. médecine, Toulouse; A. GRAGUEB, Chargé de recherche, I.N.A.A., Tunis; D. GRÉBÉNART, Chargé de recherche C.N.R.S., Dr. ès lettre; M. HACHID, C.R.A.P.E., Alger; M. HADDAD, Univ. de Constantine; M. HADJ-SADDOK, Inspecteur général hon; M. HAMMAD, Aix-en-Provence; J.-J. HARRIES, Univ. de Wisconsin; D.J. HATT, Pr. Univ. of California; M. HAWAD, Niamey; D.T. HICKS, Univ. of Manchester; H. LAAROSSI, C.H.U. La Timone, Marseille; H. ISNARD, Pr. hon. Univ. de Nice (+); D. JACQUES-MEUNIE, Dir. hon. de recherche C.N.R.S.; M. JANON, Ing. C.N.R.S.; F. KADRA, Dir. des Antiquités Alger; J. KEENAN, Pr. Univ. de Witwatersand, Rép. Afrique du sud; T. KOTULA, Pr. Univ. de Wrocław; F. LABURTHE-TORA, Paris; G. LAFUENTE, Marrakech; G.-A. LAFUENTE, Perpignan; N. LAMBERT, Montpellier; S. LANCEL, Pr. Univ. de Grenoble III; J. LANFRY, Paris; G. LAOUST-CHANTEREAUX, Aix-en-Provence; J.-P. LAPORTE, Paris; J.-M. LASSÈRE, Pr. Univ. Paul Valéry; J. LECLANT, Pr. Collège de France, Membre de l'Institut; C. LEFÉBURE, C.N.R.S.; L. LEFÈVRE, Nîmes (+); G. LEFÈVRE, Nîmes; Ph. LEFÈVRE-WITTER, Directeur de recherche C.N.R.S.; M. LE GLAY, Pr. Univ. de Paris; A. LEUPEN, Haarlem; Ph. LEVEAU, Pr. Univ. de Provence; T. LEWICKI, Pr. Univ. de Krakow; H. LHOÏTE, Directeur de recherche hon. C.N.R.S.; A. LOUIS, Dr. ès lettres (+); M. MAHROUR, Pr. Univ. d'Alger; R. MAUNY, Pr. hon. Univ. de Paris; J.-L. MIÈGE, Pr. Univ. de Provence; M. MILBURN, Dr. en Préhistoire; V. MONTEIL, Dir. d'Ét. E.P.H.E.; J. MOREL (+); H. MORESTIN, Pr. Univ. Avignon; L. MOUGIN, (+); M. MORIN-BARDE; J.-C. MUSSO, (+); A. MUZZOLINI, Dr. en préhistoire; H. NACHTINGALL, Pr. Univ. de Marburg; Y. NACIB, Pr. Univ. d'Alger; A. NOUSCHI, Pr. Univ. de Nice; M. OUARY, Paris; J. ONRUBIA-PINTADO, Université Complutense, Madrid; S. PANTUCEK, Pr. Univ. de Prague; Th. PENCHOEN, Univ. of California; M. PERVÈS, Dr. en médecine; J. PEYRAS, Docteur ès lettres, Volx; M. PEYRON, Rabat; K.G. PRASSE, Pr. Univ. de Copenhague; A. RAHMANI, Paris; R. REBUFFAT, Dir. de recherche C.N.R.S.; M. REDJALA, Chargée de recherche C.N.R.S.; J. REVAULT, Maître de recherche C.N.R.S. (+); M. ROUVILLOIS-BRIGOL, Paris; P. ROGNON, Pr. Univ. Pierre et Marie Curie; L. SAADA, Chargée de recherche C.N.R.S.; P. SALAMA, Chargé de recherche C.N.R.S.; L. SERRA, Pr. Instit. d'ét. orient., Naples; E. SERRES, Lançon; E. SERVIER, Pr. hon. Univ. Paul Valéry; A. SIMONEAU, (+); G. SOUVILLE, Dir. de recherche C.N.R.S.; L. SOUSSI, Marrakech; J. SPRUYTTE, Vinon-sur-Verdon; T. TALACS, Erdliget, Hongrie; M. TARRADELL, Pr. Univ. de Barcelone; Th. TILLET, Dr. en préhistoire; A.M. TIMET, Conservateur Musée du Bardo, Tunis; G. TRÉCOLLE, Dr. en médecine; J.-F. TROIN, Pr. Univ. de Tours; P. TROUSSET, Chargé de recherche C.N.R.S.; M. VACHER, Nantiat; W. VYCICHL, Dr. Univ. de Fribourg; A. WEISROCK, Univ. de Nancy II; A. WILMS, Pr. Univ. de Hamburg; M. WORONOF, Pr. Univ. de Besançon; X. YACONO, Pr. hon. Univ. de Toulouse; M. ZGOR, Marrakech; J. ZOUGHLAMI, Chargé de recherche, I.N.A.A. Tunis.



ISBN 2-85744-201-7 et 2-85744-319-6

